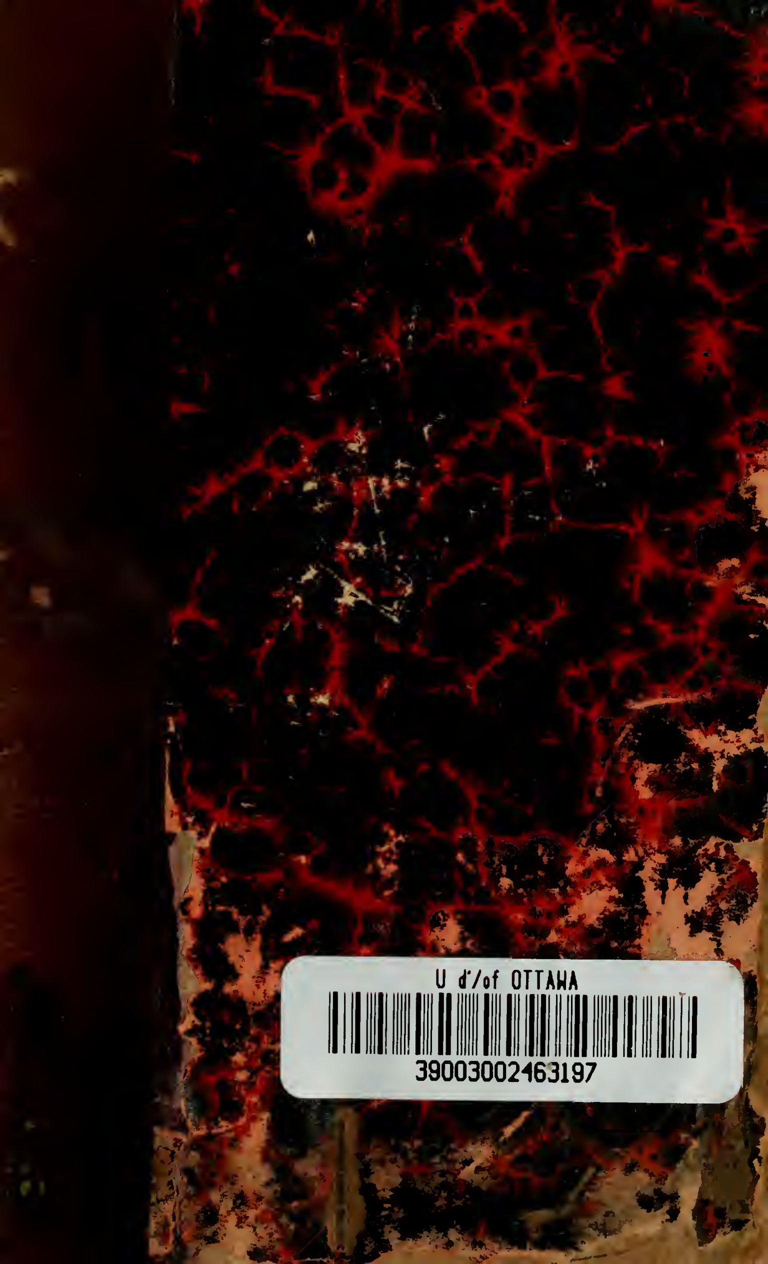
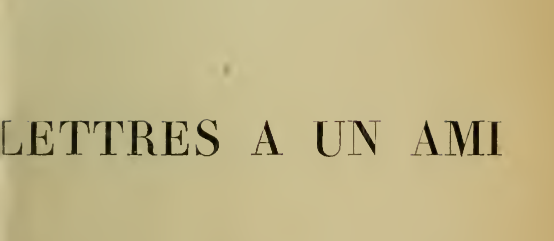

U d'/of OTTAWA
39003002463197



LETTRES A UN AMI

OUVRAGES DE M. EDMOND ROUSSE

Chaix d'Est-Ange. Discours publiés avec introduction par M. Edmond Rousse. Deux vol. in-8, 1862 (Firmin Didot). 15 fr.

Consultation sur les décrets du 29 mars 1880 (Associations religieuses). In-8, 1880 (Pedone-Lauriel). . . . . 2 fr.

Discours de réception à l'Académie française. In-8, 1881 (Larose) . . . . 1 fr.

Discours, Plaidoyers et œuvres diverses. Deux vol. in-8, 1884 (Larose) . . . . 15 fr.

Mirabeau. Un vol. in-16, 1891 (Hachette). . . . . 2 fr.

Magistrats et Avocats. Un vol. in-8, 1903 (Hachette). . 7 fr. 50

La liberté religieuse. Un vol. in-8, 1907 (Plon). . . . . 7 fr. 50

OUVRAGES DE M. ÉMILE ROUSSE

Perse, *les Satires*, étude et trad. française. Un vol. in-16. 2 fr.

Jean-Paul Richter (Œuvres diverses de). Un vol. in-16, 1885 (Hachette) . . . . 3 fr. 50

La Roche-Guyon, château, châtelains et bourg. Un vol. in-16, 1892 (Hachette). . . . . 2 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Une famille féodale aux XVe et XVIe siècles. Les Silly, seigneurs de la Roche-Guyon. Un vol. in-16, 1897 (Hachette). . . . 2 fr.

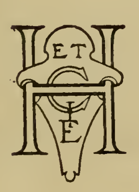
690-08. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P11-08.

EDMOND ROUSSE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LETTRES A UN AMI

TOME II

1870-1880



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1909

LETTRES DU SIÈGE

(1870-1871)

NOTE DES ÉDITEURS

En 1882, lorsque furent publiés les discours et plaidoyers de M. Edmond Rousse, il autorisa l'éditeur à donner, sous le titre de Journal du siège de Paris, *les notes qui vont suivre. Il expliqua à cette occasion ce qu'avait été, depuis 1845, sa correspondance avec M. Vesseron* (voir plus haut, tome Ier, Avant-propos), *puis s'adressant à l'éditeur et lui parlant spécialement du Journal qu'il avait tenu de septembre 1870 à janvier 1871, il écrivit les pages que nous insérons en tête des Lettres du siège.*

Du texte publié en 1882, nous n'avons rien retranché, mais en nous reportant au manuscrit original, il nous a semblé que seize années écoulées nous permettaient de rétablir des passages dont on avait cru devoir omettre ou plutôt ajourner la publication. Nous avons également substitué aux initiales les noms eux-mêmes.

Nous sommes convaincus qu'en nous rapprochant ainsi de la pensée qui a inspiré ces notes il y a près de quarante ans, nous obéissons aux conseils que l'auteur nous aurait donnés.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

« En 1870, lorsque la guerre commença, nous avions dépassé tous les deux la pleine maturité de la vie. Mon vieux camarade était alors un heureux père de famille et l'un des personnages consulaires de sa province. Pour moi, je venais d'être appelé à la tête du barreau de Paris, le jour même où l'on apprenait nos premiers désastres et où l'on pouvait prévoir tous les autres. C'était mal commencer l'apprentissage tardif des grandeurs ; dans des temps comme celui-là, les honneurs qu'on n'a pas cherchés semblent être une distraction cruelle de la Fortune.

« Trois jours après la bataille de Sedan, j'avais eu, comme par miracle, des nouvelles de mon ami. J'avais su qu'il vivait, qu'au milieu de ces épouvantes il avait fait bravement son devoir, et qu'avec des compatriotes courageux il disputait aux Allemands vainqueurs la rançon de la maison de Turenne et des murailles de Vauban.

« Mais bientôt l'investissement de Paris fut complet ;

nul bruit du dehors n'y arriva plus. Alors, au milieu de ce grand silence, dans le désœuvrement mortel qui nous accablait, ma pensée, comme d'instinct, se mit à chercher au loin sa route accoutumée, et je repris, sans y trop songer, ma correspondance interrompue; — une correspondance sans réponse, une longue lettre flottante, toujours ouverte devant moi, où le plus souvent je ne parlais qu'à moi seul... C'était comme un monologue distrait et diffus qui trompait l'oisiveté de ces éternelles journées, et qui, en me faisant rêver de loin au jour de la délivrance, me donnait, dans cette ville captive, l'illusion de la liberté.

« Pendant près de cinq mois, jour par jour, heure par heure, chaque fois que je rentrais au logis, vaincu par cette lassitude de ne rien faire et par cet ennui d'agir qui pesait sur tous les esprits, je reprenais la ligne commencée, et je notais au hasard tout ce que je venais de voir et d'entendre. Puis, quand les portes furent ouvertes, j'envoyai à mon ami ces pages confuses et touffues, commencées le jour où les Allemands campaient dans Versailles, et arrêtées brusquement le jour où ils entraient dans Paris...

« Je n'ai lu cet écrit que dix ans plus tard, lorsque la mort m'enleva l'ami fidèle à qui je l'avais adressé.

« Je reçus alors de sa famille, avec ma correspondance tout entière, l'écrit que vous allez lire. S'il trouve quelques lecteurs, ceux-là seulement le jugeront avec indul-

gence qui, alors, étaient enfermés comme moi dans Paris : les autres pourront à peine le comprendre. Il faut avoir vécu de cette vie pour concevoir la confusion prodigieuse de sentiments et d'idées qu'a pu jeter dans des esprits de notre temps et de notre race une si formidable aventure. Moi-même, lorsque, ligne par ligne, j'ai vu revivre les heures et les jours dont peu à peu le temps avait voilé l'image, c'est à peine si, d'abord, je les pouvais reconnaître. La main qui touche en ce moment ces feuillets oubliés est pourtant la main qui les a écrits! J'ai là, sous les yeux, avec ses frissons et ses tressaillements, l'empreinte vivante de la fièvre qui l'agitait. C'est bien nous que je revois, comme nous étions alors, après les premiers étonnements de la défaite; avec nos terreurs soudaines et nos indomptables espérances, notre crédulité folle au bruit menteur d'une victoire, et notre stupeur devant les éternels démentis du lendemain. C'est bien notre morne insouciance, notre ironie convulsive, nos cris de rage impuissants devant cette immuable captivité. Je crois sentir encore l'étouffement de cette lourde solitude, et le poids du vide qui nous accablait.

« Ne cherchez dans ces notes ni philosophie ni logique. Vous y trouverez beaucoup de contradictions et d'erreurs; des emportements ou des défaillances puériles ; des jugements faux sur des faits que, plus tard, le temps a mis dans leur vrai jour; çà et là, une liberté d'esprit inconcevable au milieu de tant de désastres; des accès de

gaîté qui me révoltent maintenant, et qui alternaient avec nos larmes dans le calendrier pitoyable de nos défaites. C'est précisément cette confusion et ce chaos qu'il est peut-être intéressant de connaître et de débrouiller aujourd'hui, parce que, souvent, la confession d'un seul est l'histoire de tous ; et parce que ce n'est pas en nous vantant sans cesse que nous mettrons quelque dignité dans nos malheurs.

« Surtout ne lisez pas ces pages si vous espérez y trouver quelque pensée profonde, ou l'aveu modeste de quelque haut fait. Celui qui les a écrites à la hâte n'était ni un héros ni un penseur. C'était un bourgeois d'esprit moyen et d'âme ordinaire, qui n'a rien vu des grands spectacles de cette guerre, mais qui rapporte fidèlement, et sur l'heure même, ce qui se passe devant lui. L'histoire de nos jours ne se fait plus guère avec la vie des grands hommes et avec l'étude des grandes âmes ; la matière lui manquerait peut-être. C'est le commun des hommes qu'on veut connaître ; et c'est en elle seule, dans des sentiments à sa hauteur et dans des sujets à sa taille, que notre démocratie médiocre et superbe entend trouver ses enseignements et ses exemples... Voyez si, tel qu'il est, cet écrit peut lui profiter.

« Pour moi, je pense que, dans ces grands événements qui bouleversent tout un peuple, il n'est si petit citoyen qui ne doive à la vérité son témoignagne. Le fait qu'on vient de voir, le discours qu'on vient d'entendre, l'émo-

tion dont on est encore agité, les propos du quartier et la rumeur du carrefour, tout peut avoir, après nous, sa place et son prix. On ne sait pas dans quelles mains ces simples récits tomberont un jour, et ce qu'un historien en saura faire. « Une seule âme est souvent un grand auditoire », disait Lacordaire ; — et le plus humble d'entre nous peut le répéter après lui.

« Au temps de la Ligue, tout le monde n'aurait pas pu écrire la Satire Ménippée, le discours de Daubray, ni même le Journal de l'Estoile ; mais bien des gens auraient pu noter ce qui se disait devant leur porte le soir des Barricades, et le jour où l'on apprenait à Paris le crime de Jacques Clément. C'est avec ces petites pierres que l'on construit aujourd'hui les grands édifices.

« Pour cette chronique bourgeoise, il n'est besoin d'aucun talent. Il suffit de n'avoir ni vanité ni orgueil, de dire ce qu'on voit, d'exprimer ce qu'on sent, de penser droit devant soi, et de n'avoir peur que de sa conscience. Ce sont des mérites auxquels chacun peut atteindre.

« Je n'ai rien changé aux fragments que je vous abandonne, pas une ligne, pas une phrase, pas même les fautes de langage qui doivent s'y trouver en foule et dont je n'ai aucun souci. Dans ces sortes d'ouvrages, qui n'ont rien de commun avec l'art, où l'on ne doit chercher que des renseignements certains et des impressions sincères, s'il est permis de ne pas tout dire, il faut du

moins que ce qu'on dit reste avec sa date et son accent. C'est la déposition d'un témoin qui ne peut ni se rétracter ni se reprendre. »

EDMOND ROUSSE.

La Roche-Guyon, 18 octobre 1882.

SIÈGE DE PARIS

— 1870-1871 —

Paris, 19 septembre 1870, lundi.

Mon vieil ami, depuis quinze jours tu es enfermé à Sedan, au milieu des Prussiens vainqueurs. Me voici assiégé dans Paris. Depuis trois jours, le flot de l'invasion monte autour de nous. Tous les chemins de fer sont coupés. Nous voici séparés l'un de l'autre pour longtemps; peut-être pour toujours. Quoi qu'il advienne, je t'écris et je veux t'écrire chaque jour. Heure par heure, je veux noter les événements que je verrai, et les impressions qu'ils m'apporteront avec eux ; un jour peut-être nous lirons ensemble ces pages douloureuses.

Il y a quinze jours, j'aurais été incapable de l'effort que je vais tenter. J'étais fou de douleur, de honte et de rage ; mais on se fait à tout, même à voir son pays s'écrouler et périr. Je n'ai plus de larmes, et je veux regarder, comme s'il ne s'agissait pas de la France, cet effroyable spectacle dont nous sommes les témoins, et

qu'il a plu à Dieu de donner à la terre, au moment où nous y passons tous les deux. J'ai fait mon testament il y a deux jours et j'ai l'esprit, ou du moins la conscience en repos de ce côté. Quant aux affaires des autres, je n'ai pas, je l'avoue, le sang-froid nécessaire pour y songer. Y a-t-il encore des procès, des avocats pour les plaider, des juges pour les juger? Y a-t-il une justice sur la terre? et, au milieu de ces épouvantables débauches de la force, qui donc peut penser au droit? Un dieu nous a fait ces sinistres loisirs. Regardons cette nation qui s'écroule et qui, demain, nous écrasera sous ses ruines.

Je vais te dire ce que je vois et ce que je fais.

C'est l'autre dimanche que Paris s'est senti décidément en danger. Après la stupeur de nos premières défaites, il avait compté sur des revanches. Après le désastre de Sedan, il s'était donné la distraction violente d'une révolution. Pendant deux ou trois jours, l'avènement de la République a été salué par un carnaval gigantesque et par des mascarades démocratiques où les fuyards d'une soldatesque en déroute fraternisaient dans le vin avec les ivrognes d'une populace en débauche. Les rues étaient pleines de soldats ivres se vautrant à travers la foule avec des bandes d'ouvriers, et hurlant avec eux un affreux pot-pourri de chants patriotiques. J'ai vu des turcos nègres coiffés de casquettes, et des gamins coiffés des turbans qu'ils échangeaient avec eux. C'était la plaisanterie du jour. Et les badauds de rire! Pendant ce temps-là, les Allemands parquaient notre armée comme un cheptel dans les plaines de Sedan, l'envoyaient par

troupeaux dans leurs citadelles, et se mettaient en marche sur Paris, avec la régularité formidable et méthodique du flot qui monte à l'heure de la marée.

Depuis huit jours, la physionomie de Paris est devenue meilleure, plus sérieuse et plus résolue. L'arrivée des gardes mobiles des départements a produit un très bon effet. On prenait un plaisir grave à voir cette jeunesse portant sur ses traits et dans ses allures les caractères si variés de toutes les races dont est faite la France. Et puis à la nouveauté du spectacle se mêlait un intérêt douloureux et tendre. Ces pauvres enfants ! ces pauvres mères ! que de séparations ! que de larmes ! et combien de ces jeunes gens ne reverront jamais leur village ! Paris se sentait ému et honteux devant ces naïvetés robustes et saines. L'argot et la *blague* insupportable du boulevard baissaient le ton devant le patois et l'accent de la vieille langue maternelle. Le soir, devant ma porte, au carrefour de la rue Taitbout et de la rue du Helder, une centaine de Bretons dansaient gravement leurs rondes nationales, se tenant tous par la main, et chantant ces mélopées douces et tristes qui semblent comme la voix de la lande et de la bruyère.

Depuis quelques jours, un petit nombre de bataillons sont restés dans nos quartiers. Presque tous ont été envoyés près des remparts, dans les forts ou dans les postes avancés.

Dimanche dernier, les uhlans se sont montrés à Juvisy, à Athis, à Villeneuve-Saint-Georges ; puis, du côté de Vincennes ; et, presque en même temps, au-dessus

de Versailles. On parlait de quelques escarmouches brillantes dans lesquelles nos éclaireurs à cheval avaient eu l'avantage. Cependant, on apprenait de tous côtés que les Prussiens avançaient en plus grand nombre. On sentait le cercle se resserrer et nous étreindre. Les visages étaient plus soucieux.

Samedi, à deux heures, en passant dans la rue de Miromesnil, je vois une grande agitation; les boutiquiers sur le pas de leurs portes ; beaucoup de gardes mobiles criant et gesticulant sur la chaussée. Je m'informe auprès d'un épicier : « Il trahissait la France ! — Qui donc? — Un général (le général Ambert). — Qu'est-ce qu'il a fait? — Je ne sais pas, mais IL *trahissait...* » — Ne pouvant tirer de cet homme autre chose, je vais jusqu'à la place Beauvau. La place était envahie par une foule compacte et hurlante. Au milieu, cinq ou six fiacres arrêtés. Dans un coupé, la foule pousse avec des bourrades un officier de garde nationale, très ému et très pâle. On le somme de crier *Vive la République*, ce qu'il fait en agitant son képi hors de la portière. Sur le siége, deux gardes nationaux ; derrière, cinq ou six gamins. Je m'approche d'un garde mobile très animé, qui se vantait « *d'avoir f.... des coups de pied au général!* » Je lui demande ce qu'a fait celui-ci. — « *Il a trahi !* — Où? comment? — *Je n'ai pas besoin de te le dire.* » Au même moment, des vociférations : « *Qu'on le fusille! tout de suite! qu'on le fusille!* — *Qu'on le passe par les armes!* » ajoute un bottier prud'homme en faisant des gestes emphatiques, — « *qu'on le passe par les armes!* »

Pendant ce temps, le malheureux général avait été poussé dans la cour du ministère de l'Intérieur, dont, heureusement, des gardes nationaux défendaient l'entrée. Ne pouvant en savoir plus long, je m'éloigne plein de dégoût, profondément découragé de ce peuple et de ce pays.

A quatre heures, rendez-vous au Palais, où nous constituons une ambulance.

Commission avec le premier président Gilardin, le procureur général Paul Fabre, le président Berthelin, Nicolet, Colmet, Egée, le docteur Tardieu.

Ce matin, le journal *le Gaulois* rend compte de diverses escarmouches qui ont eu lieu hier. Il parle aussi de l'arrestation du général Ambert. Ancien maire d'un arrondissement de Paris et commandant d'un des *secteurs* des fortifications, le général avait eu le tort, en inspectant un bataillon de garde nationale, de prononcer quelques mots imprudents sur la République. Il n'en avait pas fallu davantage pour soulever dans les rangs une sédition. Il avait été saisi, battu, et traîné depuis les Ternes jusqu'à la place Beauvau, où il était arrivé, blessé, outragé grossièrement, et ses vêtements en lambeaux...

L'impression générale est très mauvaise. Toutes les figures consternées. On parle de paniques et de déroutes. L'armée aurait lâché pied sur plusieurs points. Dans les rues, beaucoup de soldats couverts de poussière, sans armes; surtout des zouaves.

Passé à quatre heures place Vendôme. Gros rassem-

blement du côté de l'État-major. On invective des soldats qui reviennent des avant-postes...

Mardi, 20 septembre.

Ce matin, les journaux donnent des récits, officiels et autres, de la journée d'hier. Elle a été meilleure qu'on ne le pensait. Aucun des forts n'est pris ni menacé sérieusement. La position de Châtillon est prise par l'ennemi, et c'est pour lui un succès. Tous nos postes avancés sont abandonnés; mais on dit que *cela était prévu* et ne change pas le plan de défense. Dieu le veuille!

A onze heures, je vais chez Ballot. Son beau-fils, René Millet, a combattu hier, toute la journée, à Villejuif, avec le 8e bataillon. Pas blessé. Il est rentré chez lui ce matin, et il dort.

De là, chez Colmet. Son fils André est dans le même bataillon que Millet. Il est rentré sans blessures et dort aussi. Pauvres enfants!

Visite à Mme Jaubert, belle-mère de M. Dufaure. J'apprends là que le fils de Victor Lefranc est blessé. Je vais chez lui. Vu le père et la mère. Pauvres gens! Leur second fils, Victor, étant en reconnaissance avec son frère Edmond et trois autres gardes mobiles, a reçu une balle dans la cuisse. Blessure très grave. L'os est broyé. Les médecins ne peuvent encore se prononcer. — Ah! les misérables, qui déchaînent sur le monde de tels malheurs! Que toutes ces larmes retombent sur eux! et

veuille Dieu leur faire payer dans sa justice cette gloire sanglante que la folie des hommes attache au nom des politiques et des conquérants!

Visité l'ambulance du Crédit Foncier, magnifique et admirablement organisée par mon frère.

6 heures. — Causé longtemps, sur le boulevard, avec notre ami le colonel Jules Daugny, qui est le chef d'état-major du général Guhio, commandant d'artillerie de la place. Il considère la journée d'hier comme bonne. Les Prussiens ont perdu beaucoup de monde. La position de Châtillon ne lui paraît pas aussi importante qu'on l'a dit.

Dans les journaux du soir, on parle d'armistice. Jules Favre est parti dimanche pour le quartier général du roi de Prusse. M. Thiers est à Tours, arrivant d'Angleterre. *Depuis hier, on ne reçoit plus de lettres du dehors.* C'est un sentiment étrange que celui de l'isolement qui nous envahit, cette asphyxie lente qui peu à peu étreint une grande société et l'étouffe. Est-ce la barbarie qui monte, comme au IVe siècle, et, après ces grandes lumières que la France a jetées sur le monde, allons-nous entrer dans la nuit d'un autre moyen âge?

On parle, ce soir, d'une manifestation faite à l'Hôtel de Ville par la garde nationale de Belleville et le peuple (toujours le peuple!) contre toute tentative de négociation.

Passé la soirée chez Colmet, avec André et son camarade Lecomte, fils du notaire. Ces jeunes gens sont étonnants d'entrain et de gaîté. Ils parlent, en riant aux

éclats, et avec force plaisanteries, des combats d'hier et de celui qui se prépare pour demain. Il semble entendre de vieux soldats. Ils vont *« à la chasse aux Prussiens »*, et cela les enchante.

Dans la journée, Cogniet[1] est venu chez ma mère. Nous avons causé. C'est un esprit inquiet, sincère, chercheur. Il a passé plusieurs années de sa jeunesse en Allemagne. Il connaît bien les institutions, la langue, les mœurs des Allemands. Toute l'estime qu'il a pour eux est prise aux dépens de celle qu'il a pour nous. Il croit à leur supériorité, à leurs progrès universels, à l'avènement définitif de leur race. Dans la politique, dans la guerre, dans le commerce, dans les affaires, ils sont nos maîtres. Ils nous remplacent et nous effacent partout. Depuis les garçons d'hôtel qui parlent trois ou quatre langues couramment, jusqu'aux courtiers des grandes spéculations financières, qui mènent la Bourse de Paris et celle de Londres, les Allemands sont partout et dominent partout. Ils sont savants, actifs et pratiques. Ils ne chantent pas, ils parlent peu, et ils travaillent beaucoup. Ils ont des idées et des croyances communes qui les unissent et en font un peuple. Nous sommes des individus : ils sont une nation. Chacun de nous a son gouvernement personnel dont il entend ne rien céder. Des cris, des chants, des promenades, une estrade pour poser et des tréteaux où chacun se puisse faire voir; des plumets, des cocardes et des costumes de théâtre; du bruit dans les rues et du

1. Michel Cogniet, ancien maire de Sèvres sous l'Empire.

tapage dans les têtes : voilà chez nous une révolution. Deux mots expliquent et justifient tous nos désastres : l'*ignorance* et *la vanité*. C'est la vanité militaire jointe à l'ignorance politique qui a fait entreprendre cette épouvantable aventure. C'est l'ignorance profonde des chefs militaires, depuis le sous-lieutenant jusqu'au général, qui a fait tomber nos troupes dans toutes les surprises et dans toutes les méprises, dans un pays qui est le nôtre, dont chaque taillis, chaque sillon, chaque pli et chaque motte de terre étaient marqués dans la géographie des guerres de la République, et dont pas un défilé, pas une forêt n'ont été défendus contre l'ennemi! — Voilà ce que disait tantôt ce brave Cogniet. Hélas! pourvu qu'il n'ait pas raison!

Mercredi, 21 septembre, 6 heures, soir.

Tout espoir de paix est perdu. Jules Favre est revenu de Ferrières, quartier général du roi de Prusse. M. de Bismarck pose comme condition de la paix l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine, et comme condition d'un armistice la remise de Metz et de Strasbourg! La politique compte donc un mensonge de plus, et ce n'était pas à Napoléon III que Guillaume faisait la guerre, comme il le disait il y a un mois.

Dès ce matin, deux proclamations du Gouvernement faisaient pressentir ce résultat. Dans l'une, le ministre de l'intérieur Gambetta rappelle que « le 21 septembre est l'anniversaire de la proclamation de la première

République ». Cela nous avance bien! Dans l'autre, le Gouvernement tout entier répète la déclaration contenue dans la circulaire de Jules Favre : *ni un pouce de notre territoire ni une pierre de nos forteresses* (?...).

Grande agitation dans Paris. A deux heures, j'étais au Palais de l'Industrie, pour tâcher de faire admettre Mme Heude comme attachée aux ambulances. Conversation avec Mme de Flavigny. De là, je vais à la barrière de l'Étoile, puis à la porte Maillot, et jusque près du pont de Neuilly. J'avais visité ce point il y a quinze jours. Aujourd'hui l'œuvre de dévastation est complète. De la gare du chemin de fer à la porte Maillot, plus une maison, plus un arbre; un vaste terrain encombré de débris, de démolitions et de troncs d'arbres, sillonné de tous côtés par des fossés étroits et de grands trous. Ce sont les préparatifs d'une mine pour faire sauter la route. Sur la grille de l'octroi, une forte palissade percée de meurtrières. A vingt pas plus loin, la porte et les ponts-levis. Devant la porte, une demi-lune entourée de deux palissades, et, sur le versant extérieur de l'ouvrage, un revêtement de planches hérissées de clous. En haut, une quantité de pieux reliés par des fils de fer. A l'entrée du Bois de Boulogne, un corps d'artillerie assez nombreux, avec l'état-major dans la maison Gillet, qui reste seule debout à cet endroit. Deux bataillons de gardes mobiles occupent les maisons, à droite et à gauche de l'avenue. Temps admirable. Pas un nuage. Notre beau climat, notre doux soleil d'automne nos fruits de septembre et notre vin d'octobre, ces sau-

vages auront tout! Ils violeront notre France en pleine fleur! Aujourd'hui, ils se vautrent dans les galeries de Versailles et dans les jardins de Meudon. Demain, ils seront à Saint-Cloud. Ah! misère!...

Jeudi, 22 septembre.

Le *Journal officiel* annonce le résultat du voyage de Jules Favre et les prétentions des Prussiens. La Lorraine et l'Alsace! Qu'ils les prennent donc! Ils ne trouveront pas un gouvernement qui les leur donne...

En sortant, je rencontre Hendlé, le secrétaire particulier de Jules Favre. Il a été avec lui au château de Ferrières. Il me confirme les nouvelles données par les journaux.

Toute la journée, manifestations de gardes nationales à la statue de Strasbourg, place de la Concorde. Ce peuple est vraiment stupide. Rien de sérieux et de simple.

La journée se passe sans engagements sérieux. Georges Nicolet est à Neuilly, André Colmet à Aubervilliers, René Darcel au fort de Noisy, avec les marins. Le jeune Lefranc va mieux qu'hier.

Vendredi, 23 septembre.

Au *Journal officiel*, rapport de Jules Favre sur son voyage à Ferrières. C'est une admirable page d'histoire, l'une des plus poignantes que j'aie jamais lues. C'est déjà

la réhabilitation, la revanche morale de la France. Entre les deux pays, entre les mœurs et les génies des deux nations, le contraste est frappant. Le bon sens, le droit, ce sentiment profond de l'humanité qui est le sentiment français par excellence, tout ce qui fait la civilisation, se trouve dans ce simple et merveilleux écrit. L'émotion qui perce à chaque ligne vous envahit peu à peu et ajoute à l'effet saisissant. La démarche de Jules Favre a été un chef-d'œuvre d'habileté dicté par le cœur, un de ces rares actes politiques où l'âme d'un honnête homme l'emporte sur la ruse et sur la violence. Du même coup, il force le comte de Bismarck à reconnaître le Gouvernement français, et à démasquer brutalement le but de cette guerre. Si l'Europe reste sourde à ces révélations, à ce cri de la justice, du droit, de l'humanité outragée, tant pis pour elle. Quant à la France, quel que soit désormais le sort des batailles, elle est dès aujourd'hui vengée.

Sous le coup de mon émotion, j'écris à Jules Favre une lettre pour le remercier, au nom du Barreau, de ce qu'il a fait pour le pays. Craignant cependant de trop engager mes confrères, je vais prendre conseil de M. Dufaure, qui m'approuve complètement et témoigne d'un vif enthousiasme pour le rapport dont il vient d'achever la lecture. Je vais chez Paillard de Villeneuve, que je trouve dans les mêmes sentiments.

On entend le canon depuis trois heures du matin. A onze heures, j'apprends que nous avons eu un grand succès dans un combat du côté de Bicêtre.

Des groupes sur le boulevard. Le succès prend des proportions considérables.

Midi. — Je vais à la réunion d'un comité formé par des habitants de mon quartier pour préparer les élections municipales. Réunion chez Delepouve, avoué. MM. Labour, Saunac, etc. On me force à accepter la présidence.

Le bruit du succès va grossissant. C'est une victoire, c'est un triomphe : 15 000 hommes tués à l'ennemi, 30 000 prisonniers!... On ne s'arrête plus. Il y a foule au boulevard Saint-Michel, pour les voir passer!

2 heures. — Réunion très nombreuse du comité de l'Ambulance, au Palais. Tout est organisé. Le personnel me paraît un peu nombreux. Nous sommes là trente délégués pour surveiller une ambulance de trente lits!...

A trois heures, je vais au ministère des Affaires étrangères. Jules Favre est sorti. Je suis reçu par Hendlé, qui me donne encore quelques détails sur l'entrevue de Ferrières. Ces détails et beaucoup d'autres qui, me dit-il, ne peuvent être publiés en ce moment, trouveront place dans une publication officielle, qui sera faite plus tard.

5 heures. — A la mairie de la rue Drouot, foule énorme. On lit à haute voix les dernières nouvelles officielles. La victoire, cette fois encore, s'en va en fumée. Pas un mot des 15 000 Prussiens tués et des 30 000 prisonniers. Il reste, en somme, une très bonne journée. Reprise de la position de Villejuif et du Moulin-Saquet. Combat heureux au Bourget.

La population a pris confiance. Paris a un aspect tout

martial et un air belliqueux de bon aloi. La garde mobile gagne chaque jour davantage la sympathie des Parisiens. Ce sera dans quelques jours le meilleur de notre armée.

En rentrant, à onze heures, trouvé la réponse de Jules Favre à ma lettre : très noble et très affectueuse...

Samedi, 24 septembre.

Toute correspondance avec le dehors a cessé. Pourtant, hier matin, pendant le combat de Villejuif, l'administration des postes a fait partir un ballon chargé de lettres. Le ballon a passé à huit heures du matin au-dessus de la rue du Helder. Voilà un employé qui ne s'attendait guère à ce genre de service.

11 heures. — Chez Victor Lefranc. Son fils est aussi bien que possible. Peu de fièvre.

Chez Levesque, je lis le *Journal officiel*, et j'y trouve avec douleur un décret qui traduit le premier président Devienne, disciplinairement, devant la Cour de cassation ! Dans les recherches faites aux Tuileries, après le 4 septembre, on a trouvé la correspondance privée de l'Empereur, et le Gouvernement a eu la triste pensée de la faire publier. Dans ces papiers, on a découvert, dit-on, des lettres de Marguerite Bellenger, l'une des maîtresses de l'Empereur, et la trace d'une négociation à laquelle le nom de M. Devienne était mêlé. Je connais peu M. Devienne. Au Palais, il a toujours été pour moi plein de bienveillance. J'ai dîné une fois chez lui. C'est un

homme du monde, très fin, très aimable, d'une gravité très spirituelle. Avec ses yeux moqueurs et endormis à la fois, ses traits déliés, sa grande figure osseuse et basanée, son sourire austère et sceptique en même temps, il m'a toujours représenté l'image parfaite du prélat romain, du *Monsignor* rompu aux affaires et aux expédients de la politique, et gardant un demi-sérieux au spectacle des sottises et des folies de ce monde; sans passions, sans préjugés, bienveillant par nonchalance plutôt peut-être que par chaleur d'âme, ne voulant se donner trop de peine ni pour aimer ni pour haïr; comme magistrat, ayant assez d'esprit pour se tirer de tout, même du Code civil; en politique, serviable par nature aux grands plutôt qu'aux petits, inclinant à la cour et au pouvoir par élégance de goûts et de caractère; sans autre opinion, au fond, je le crois, qu'un attrait instinctif pour tout ce qui assure son repos, et l'invincible horreur de tous les bruits qui le pourraient troubler. Un cardinal du XVIII[e] siècle fourvoyé dans notre démocratie. Avec tout cela, je suis très convaincu qu'il n'a nullement joué dans cette affaire le rôle odieux qu'on lui prête. Il a pu lui arriver ce qui advient souvent à de très honnêtes gens qui veulent rendre service à un ami dans certaines occasions délicates. Très avant engagé dans l'intimité impériale, ami de l'Empereur et plus encore de l'Impératrice, il aura été instruit par tous les deux de leurs secrets de ménage. Il aura fallu négocier une rupture avec la maîtresse, donner des gages à la femme irritée. M. Devienne n'aura pas su, pas pu peut-être refuser une

entremise qui devait étouffer un scandale de cour et mettre fin à un chagrin de famille. Mais qu'il ait fait plus et pis que cela, qu'il ait trempé dans les actes honteux dont on semble l'accuser... lui! M. Devienne! avec son bon sens correct et sûr, avec son esprit exquis, avec la tenue morale et l'irréprochable honnêteté dont témoignent sa vie publique et sa vie privée! voilà une abominable sottise, à laquelle personne ne peut croire, et, moins que d'autres, ceux qui la disent!

Tout cela, d'ailleurs, n'est que le petit côté de la question. Ce décret abominable a une bien autre gravité. D'abord, de quel droit le Gouvernement l'a-t-il rendu? En quoi les affaires de M. Devienne touchent-elles à la *Défense nationale*, seul but et seule mission du Gouvernement actuel? En quoi cette poursuite et ce procès rendront-ils nos bastions plus forts et leurs défenseurs plus vaillants? Quel profit en tirera le pays?

Et puis cette intrusion dans les plus délicats secrets de la vie privée n'est-elle pas à la fois un horrible danger, et un scandale cent fois plus grand que tous ceux qu'elle peut faire découvrir? Ouvrir des lettres, forcer des tiroirs et des coffrets, fouiller des correspondances d'il y a dix ans pour déshonorer les gens qui vous déplaisent, on appelle cela restaurer les mœurs d'un pays!

Les considérants de ce décret sont aussi insensés que ce décret lui-même. Il y est dit que ces documents *sont devenus publics*; de cette publicité, l'on fait un grief à

celui qu'on poursuit! Mais cette publicité, qui donc l'a faite, si ce n'est vous?

Il y est dit encore que M. Devienne « ne se présente pas pour se justifier ». Mais comment, absent de Paris depuis un mois, a-t-il pu savoir qu'il était accusé? Si les loups savaient raisonner, raisonneraient-ils autrement?

Tout cela est odieux. C'est une lâche concession faite aux obsessions de la démagogie.

Midi. — Réunion électorale, que je préside. Nous mettons sur une liste provisoire, pêle-mêle, comme candidats au conseil municipal, MM. Thiers, Dufaure, Picard, Desmarest, Prosper Deschamps, etc., etc. Mais voilà que les élections sont ajournées *après le siège!...*

Journée calme, sans faits de guerre. On dit que les Prussiens doivent attaquer cette nuit, avec de grandes forces, le Point-du-Jour.

4 heures. — Visite à Desmarest pour m'enrôler parmi les vétérans chargés de la garde du quartier.

A 3 heures, place de la Concorde. — La statue de Strasbourg est complètement cachée par les drapeaux et les couronnes. Devant le piédestal, une grande foule; une table, avec des feuilles de papier sur lesquelles on s'inscrit à la file. Un homme quête pour les blessés. — J'achète cinq centimes un portrait du général Uhrich.

Hélas! ce pauvre Strasbourg! qu'est-il devenu?...

Dimanche, 25 septembre.

Le *Gaulois* publie la réponse de Favre à ma lettre.

11 heures. — Je vais avec Levesque chez Verdier, le

maitre du restaurant de la Maison-Dorée, qui nous engage dans les Vétérans. Ce sera une façon de corps de sergents de ville supérieurs, chargés de la police de leurs quartiers.

A propos de sergents de ville, on voit paraître, depuis deux jours, se promenant trois par trois, des agents affublés de nouveaux noms et de nouveaux costumes. Ils s'appellent *gardiens de la paix publique*, et sont accoutrés d'une casquette et d'une grosse vareuse avec capuchon qui leur donne un faux air d'ermites ou de pèlerins d'opéra-comique; moins la barbe toutefois, car ils sont complètement rasés; ni favoris, ni moustaches; et aucune arme; de façon que les voleurs pourront les rosser sans ménagement.

Je vais avec mon frère à la butte Montmartre; mais, cette fois, on n'entre plus au moulin de la Galette. Le jardin est clos par une forte palissade gardée par des marins. Deux grosses batteries sont installées, l'une au moulin, l'autre près de la tour Solférino dont on achève la démolition.

Aucun fait de guerre depuis avant-hier, si ce n'est des canonnades insignifiantes. Temps magnifique, hélas!

Lundi, 26 septembre.

Visite de M. Dufaure. Il est toujours d'une sérénité parfaite et plein d'espérance. Il est très content de la conduite du Gouvernement, surtout de J. Favre. Il croit à la formation de l'armée de secours sur la Loire. Il a

grande confiance dans l'énergie de l'amiral Fourichon, dont son neveu, M. Roussin, est chef d'état-major. Quant aux gardes nationales, il craint que certains départements, notamment la Gironde, ne comprennent pas que la défense de la France est à Paris, et qu'ils ne veuillent tenter une défense locale, qui serait nécessairement impuissante.

Il fallait les malheurs inouïs qui nous accablent pour montrer à fond l'épouvantable danger de la centralisation à outrance qui accumule à Paris toutes les forces de la France. On a beau dire que, si Paris est pris, la France continuera la guerre : ce n'est pas vrai. Si Paris est pris, il y aura tout au plus une chouannerie dans quelques provinces; mais la guerre sera finie, et la France avec elle. — Si nous sortons de cette crise, le premier acte vraiment républicain d'une Assemblée nationale devra être, selon moi, d'éloigner de Paris le siège du gouvernement. Ce sera difficile, mais non impossible; et le salut est à ce prix. Une assemblée qui délibère au milieu d'une population d'un million cinq cent mille hommes divisés entre eux et armés, un gouvernement qui est à la merci d'une sédition populaire ou d'une invasion victorieuse, — voilà des périls si manifestes qu'aucun esprit sensé ne peut, ce me semble, les méconnaitre. Cette fois encore, c'est Paris, c'est un millier d'hommes à Paris, pas davantage, qui a proclamé la République. Paris a fait là, je le crois, son dernier coup d'État. Il a lui-même, par un coup de force, inauguré sa décadence. Cette guerre l'achèvera. Quelle qu'en soit

l'issue, Paris est ruiné pour longtemps. Sa prodigieuse consommation est arrêtée. Que vont devenir ces industries de luxe et de plaisir qui faisaient sa richesse? Que vont devenir ces palais des nouveaux boulevards? Quel est le bourgeois assez riche pour les habiter? Quant aux étrangers qui venaient à Paris dépenser leurs fortunes légendaires, quant aux millionnaires de Londres et de Pétersbourg qui venaient demander à la douceur de notre climat, à la facilité de nos mœurs, à notre hospitalité prodigue, à tous les charmes de la civilisation la plus brillante et la plus aimable qui soit au monde, la revanche de leurs brouillards, de leur ciel glacé, de leurs mornes splendeurs et de leur ennui, qui les amènerait et qui les retiendrait ici? Peut-être y viendront-ils pendant quelques jours par curiosité, pour tâter nos plaies et nos ruines. Si Paris est bombardé et incendié, nous aurons au printemps prochain des touristes qui viendront voir l'Arc de Triomphe en décombres et le nouvel Opéra réduit en cendres. Ce sera le but d'un agréable voyage. Mais le Paris vivant, mais ce foyer d'idées, d'intelligence, d'art, de goût, de plaisirs et de richesses, cette lumière qui se voyait du bout du monde et qui attirait à sa flamme tous ces lourds papillons du Nord, tout cela est éteint pour longtemps et peut-être pour toujours. Il ne me paraît pas impossible que, dans quelques années, Paris, embelli par l'Empire, ait le sort de ces villes créées par le caprice d'un seul homme, et qui, l'homme tombé, tombent elles-mêmes dans la solitude et dans

le silence : Nancy, Charleville, Versailles, le géant de l'ennui.

A midi, je prends le chemin de fer de ceinture. Je descends à Auteuil. A la place de la belle entrée du bois de Boulogne, un mur, des pont-levis, des palissades. On ne laisse plus sortir des portes. Je suis le viaduc du chemin de fer. Toutes les arcades sont fermées, jusqu'à moitié de leur hauteur, par un mur percé de meurtrières. De distance en distance, des portes. Je sors par l'une d'elles, celle du *Point-du-Jour*, et je me trouve dans une avenue comprise entre le viaduc fortifié et le mur d'enceinte. Un très grand nombre d'ouvriers, travaillant mollement, sont occupés à creuser une quantité de grands trous se joignant par les bords et disposés irrégulièremeut dans les contre-allées. Dans chaque trou ils jettent trois énormes pieux pointus. La plupart des maisons sont abandonnées. Des murs de jardins sont percés de meurtrières. Au rempart, foule de gardes nationaux et de gardes mobiles mangeant devant les cabarets. On ne laisse pas sortir des portes. Je reviens au viaduc que je longe jusqu'à la Seine. Le pont est muré comme le viaduc. A travers les meurtrières, on voit au premier plan, à gauche, sur le bord de l'eau, une redoute en terre occupée par des marins. En arrière, à l'horizon, le fort d'Issy, les hauteurs de Châtillon et de Vanves. En travers de la rivière, un barrage, et devant le barrage trois canonnières. En face, le Bas-Meudon, Meudon, le Val-Fleury, et ce tournant de la Seine si riant et si familier aux yeux des Parisiens; les toits de Sèvres étincelant au

soleil dans la verdure; puis, les coteaux de Saint-Cloud et la lanterne de Démosthène, où les Prussiens construisent leurs batteries et où flotte, dit-on, leur drapeau! Heureusement, j'ai la vue trop courte pour l'apercevoir, et je ne me soucie pas d'emprunter pour cela la lorgnette de mes voisins. Il fait un temps admirable. Toujours ce ciel sans nuage, ce soleil éclatant, cette douce chaleur d'automne... C'est à pleurer de rage! Le long du viaduc, une foule curieuse, plutôt gaie qu'inquiète; des échoppes où l'on vend des sirops, du vin et des fruits.

Je suis le viaduc, sur la rive gauche, jusque près du séminaire d'Issy. Là, des factionnaires m'empêchent de passer, et je rentre dans Paris par des ruelles infectes qui me ramènent à la rue de Vaugirard.

Tout le côté que je viens de visiter est le plus exposé. Depuis huit jours, c'est le lieu commun de toutes les conversations. On ne doute pas que les Prussiens n'attaquent par là, en canonnant des hauteurs de Montretout et du parc de Saint-Cloud. Il y a de ce côté, en effet, un énorme trou dans notre système de défense. Du Mont-Valérien à Issy, l'espace est énorme. C'est pour combler cette lacune qu'on a accumulé au Point-du-Jour une quantité de troupes et de moyens de défense de tout genre. Nous verrons!

La journée se passe sans incident remarquable. Cependant la question des vivres commence à devenir sérieuse. Il y a huit jours, le Gouvernement a soumis le pain et la viande à un tarif. Les bouchers refusent de s'y conformer. Un grand nombre d'entre eux ont fermé

boutique. D'autres ont été contraints de fermer par les passants ameutés. Mauvais symptôme. Des bandes de mendiants se montrent dans les rues. Aujourd'hui, ils sont importuns. On sent que demain ils menaceront. Les « gardiens de la paix publique » les regardent d'un air paternel et se renferment dans leur capuchon.

Mardi, 27 septembre.

Trois ou quatre mendiants à domicile, comme chaque jour!

Midi. — Je vais chez Déroulède, sans le trouver. Ses deux fils s'étaient engagés dans les zouaves, au commencement de la guerre. Ils ont été tous deux faits prisonniers à Sedan. L'un deux est blessé gravement.

Rue de Rivoli, des passants attroupés. Sur le ciel étincelant se détache un immense nuage noir et immobile, dans la direction de l'est. Cette nuée, qui paraît chargée de bitume, monte lourdement vers le couchant et s'étend pendant presque toute la journée sur Paris. Le soir, on sait que c'est un incendie allumé dans le parc des Buttes-Chaumont, dans un dépôt d'huile de pétrole, près d'une poudrière. Naturellement, on attribue ce méfait aux Prussiens, ce qui est très probable. Le feu est éteint, mais cet événement jette un peu d'inquétude dans les esprits.

Dès le matin, on a affiché une dépêche envoyée par les délégués du Gouvernement à Tours, Crémieux et l'amiral Fourichon. Ils ont reçu et propagé le rapport de Jules

Favre. Ils ont organisé des forces qui, sous les ordres du général de Polhès, harcèlent l'ennemi *vers Orléans*. Cette dépêche fait bon effet. Elle montre que nos communications ne sont pas absolument coupées : c'est une échappée vers la France, une bouffée d'air qui nous arrive, sous cette cloche qui nous étouffe. *Et penitùs toto divisos orbe*... Paris, séparé du reste du monde! Paris aveuglé, assourdi, étouffé sous un casque prussien !

Avis du directeur des postes. Il fera partir des ballons *montés*, qui emporteront des lettres et des dépêches, et des ballons libres qui emporteront des cartes sans enveloppes. Sur les lettres, on devra écrire : « *par ballons montés* ». Voilà comment, en 1870, les habitants de Paris pourront tenter de faire savoir, à Chartres et à Orléans, qu'ils ne sont pas morts. En écrivant ceci, je me demande si vraiment ce n'est pas un rêve. Par ballons montés !

On prétend aujourd'hui que l'armée prussienne souffre beaucoup, qu'elle ne s'attendait pas à la résistance de Paris, qu'elle manque de vêtements et de vivres ; que le Prince Royal est en désaccord avec le Roi..., et là-dessus on entend les plus beaux raisonnements du monde. Le plus raisonnable de ces raisonnements serait, ce me semble, celui-ci : on n'a pas d'autres nouvelles des Prussiens que les coups de fusil qu'ils nous envoient, on ne voit leurs troupes qu'à une lieue de loin, avec des télescopes ; il est donc très difficile de savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils disent et ce qu'ils mangent, à moins

qu'ils n'envoient tout exprès un parlementaire pour nous l'apprendre. Ce matin, des gens sérieux affirmaient qu'une émeute, peut-être une révolution, avait éclaté à Berlin ; mais ils ne disaient pas comment la nouvelle en était venue. On n'a pas l'idée des billevesées que peut enfanter dans l'imagination d'un peuple une situation comme celle où nous sommes. J'entendais ce matin deux gardes nationaux qui causaient, le fusil sur l'épaule : « Ton Bismarck, — disait l'un d'eux en crachant par terre, — *nous lui ferons sécher sa peau au soleil!* » Hélas ! la peau de l'ours !

Aucun fait de guerre dans la journée.

Mercredi, 28 septembre, 9 heures.

Visite du colonel Ferri Pisani, chef d'état-major du général Tamisier, commandant la garde nationale de Paris. Il vient me trouver, comme bâtonnier, pour me donner communication d'un décret publié ce matin, et me demander le concours du Conseil de l'ordre pour son exécution. Il s'agit d'un décret qui organise des conseils de guerre et de revision pour la garde nationale. Un conseil de guerre est attaché à chaque secteur des fortifications. Les juges sont élus. Les commissaires du Gouvernement sont nommés par lui. Quant aux membres du conseil de revision, ils sont nommés par le Conseil de l'ordre des avocats. Voilà une singulière idée ; et ce n'est pas la seule disposition de ce décret démocratique et draconien qui soit matière à réflexion. Sur la demande

du colonel, je lui donne une liste d'avocats parmi esquels il pourra choisir ses commissaires. Il est accompagné de Dutard, qui me paraît être l'inspirateur du décret, et qui, de son chef, s'annexe à l'état-major comme conseil, ami de la maison, *omnis homo* juridico-militaire. Il est entré dans mon cabinet simple soldat ; il en est sorti chef de bataillon, choisi à l'unanimité par lui et son ami.

Quant au conseil de revision, je fais réunir demain le Conseil de l'ordre pour délibérer.

10 heures. — Je reçois, par un billet de faire-part, un nouvelle déplorable : Victor Bois est mort avant-hier. A midi, je vais à son enterrement. Service à l'église Saint-Augustin. Beaucoup d'amis. Cimetière du Père-Lachaise ; discours de M. Tresca. A l'église, Emmanuel Arago, Picard, Garnier-Pagès, Jules Simon.

Pauvre Victor Bois ! Homme de talent, homme d'esprit, aimable, sachant le monde, laborieux avec facilité, entouré d'amitiés utiles et dévouées. Jusqu'à ces dernières années, il était d'une gaîté charmante, jeune, dégagé, portant la vie avec une aisance de bonne grâce. Il y a trois ans, son fils est mort, un enfant de dix-sept ans ! Ç'a été pour le pauvre père un coup de foudre. Pendant plusieurs mois on craignit pour sa vie. Puis, peu à peu, sa douleur prit le pli de son esprit actif et ardent ; ce fut une douleur agitée, nerveuse, se laissant distraire par saccades vers le travail et vers le monde, mais retombant sur elle-même avec furie. Les événements de ces derniers mois ont achevé la défaite de cette nature robuste, vivace

et active. J'avais dîné avec lui, il y a un mois. Il désespérait complètement de la situation et semblait atterré. Républicain par opinion et par liaisons, après le 4 septembre il avait accepté la direction du cabinet du ministre des Travaux publics. L'excès de travail a fini de l'user et l'a tué. Il est mort subitement, sa femme loin de Paris, et sa fille accouchant dans la pièce voisine de la chambre où il mourait. Voilà une des coquetteries de la mort.

3 heures. — Ambulance du Palais, où j'apporte 500 fr., offerts par M. James de Rothschild, l'un de nos jeunes confrères.

Je vais avec M. et Mme Nicolet aux postes avancés, à Neuilly, près du pont, rue du Château. Dans l'avenue des Ternes, trois fortes barricades faites par les mobiles, ainsi que dans les rues latérales. Georges Nicolet est avec sa compagnie dans l'avenue de Neuilly. Nous allons le trouver. Il est occupé à faire construire une énorme barricade. Lui et ses hommes sont de très mauvaise humeur. Ils travaillent depuis cinq heures du matin, mal nourris, et mal dirigés, disent-ils, par les officiers du génie. Pendant que nous causons, passe près de nous le général Ducrot : un homme d'une cinquantaine d'années, grand, gros, de tournure robuste ; une grosse tête carrée, bronzée, moustachue, l'air résolu et taciturne. Un képi, une veste longue de cavalerie, le pantalon rouge dans de grosses bottes jaunes. Une belle silhouette militaire. Il est seul, passe devant nous, rend notre salut, se promène un instant devant la barricade et s'en va. C'est peut-être dans cette grosse tête-là qu'est le salut du pays!

Presque au moment où le général Ducrot se retire, nous voyons arriver de Neuilly une troupe à cheval. C'est le général Renaud, avec une escorte de gendarmes. Celui-là est plus âgé, maigre, anguleux, mal campé à cheval; moustache grise, corps fatigué, quelque chose de bizarre. On pense à don Quichotte et au maréchal de Castellane. Il arrête son cheval près de la contre-allée. Les mobiles accourent et forment le cercle. Le général les harangue. « *Vive le général !* » Il salue paternellement et disparait. Renaud a dans l'armée la réputation d'un intrépide soldat. *Renaud l'arrière-garde*, ce nom lui est resté d'un fait de guerre où il s'est signalé. C'est un Africain, ce qui ne veut pas dire un tacticien. Il est de l'école des militaires qui parlent, dont Bugeaud a été le maître. On dit même qu'il parle trop, autant, mais moins bien que Trochu. Que tous ces braves soldats sauvent la France !

Nous rencontrons, là encore, le commandant du 7e bataillon de la garde mobile, M. Vernou de Bonneuil, un nom populaire dans l'histoire des derniers combats; un homme de quarante ans, grand, fort, brun, belle barbe noire, l'accent du Midi, parlant trop, avec précision pourtant et non sans grâce.

Retour à six heures. Toujours ce bleu implacable, ce ciel sans nuage. Depuis dix ans, le mois de septembre n'a jamais été si beau.

Que font-ils? où sont-ils? qu'attendent-ils? Voilà plus de huit jours qu'on ne s'est battu sérieusement. Ce silence, cette attente sont horribles. Le bruit du canon détendrait les nerfs.

Quelques bonnes nouvelles du dehors, mais incertaines. On parle toujours des succès du général de Polhès vers Orléans. Le Gouvernement a publié une nouvelle dépêche de Tours. M. Thiers est parti pour Pétersbourg.

Jeudi, 29 septembre.

La question des subsistances devient inquiétante, du moins la question viande. Depuis deux jours, c'est le Gouvernement qui la délivre chaque jour aux bouchers. Il le fait, bien entendu, avec réserve, en rationnant la consommation : cinq cents bœufs, je crois, et quatre mille moutons par jour. C'est un chiffre respectable d'aloyaux et de côtelettes. Mais le Parisien aura-t-il la patience et l'intelligence des sacrifices? Le bourgeois qui est habitué à manger à son déjeuner deux côtelettes, et qui n'en a qu'une, s'imagine qu'on veut l'affamer. Aujourd'hui les estomacs sont inquiets; ils seront effrayés demain, et furieux dans huit jours. Dès six heures du matin, on se bouscule devant les boucheries; les grilles sont fermées, et l'on marchande a travers les barreaux. Jusqu'à présent l'ingénieux Henri à trouvé moyen de se pourvoir. Nous mangeons encore du bœuf, et nous ne manquons de rien. On a ouvert de nombreux étals de viande de cheval.

1 heure. — Réunion du Conseil de l'ordre, pour nommer les membres des conseils de revision et des conseils de guerre. M. Dufaure préside.

Le bruit s'accrédite que nos francs-tireurs auraient fait sauter le tunnel de Saverne.

Aucun incident important autour de Paris.

Vendredi, 30 septembre.

Depuis la pointe du jour, on entend une canonnade non interrompue, du côté de Clamart et Châtillon. Je sors après déjeuner, je ne recueille que des renseignements vagues.

A deux heures, au Palais-Royal, sous la colonnade du Théâtre-Français, je lis un rapport officiel qu'on vient d'afficher. Il mentionne « une reconnaissance vigoureuse faite sur L'Hay, Chevilly et Choisy-le-Roi. Les troupes bien menées se sont très bien conduites, et se sont repliées en bon ordre sur leurs positions. Pertes sensibles des deux côtés. Le général Guilhem tué ». Les détails arrivent peu à peu. Il résulte de toutes les informations que la journée, très meurtrière, a été sans résultats militaires. Le but visible de l'entreprise était de s'emparer de Choisy, et par là de débloquer la ligne d'Orléans. Ce but n'a pas été atteint, mais la journée semble bonne par l'effet moral. L'armée semble retrouver son ardeur et son aplomb. La garde mobile (Côte-d'Or) a très bien marché.

Dîné chez Nicolet avec Dacraigne, jeune avocat, engagé dans le bataillon de la Côte-d'Or. Il est depuis huit jours à Villejuif et escarmouche chaque jour. Il a pris part au combat de ce matin qu'il raconte avec beau-

coup de simplicité et de gaîté. Très gravement malade tout l'hiver, ces dernières fatigues l'ont épuisé. Il a été ramené du combat sur une voiture d'ambulance. Il considère la journée comme manquée; on a fait une bonne retraite, voilà tout.

Vu sur les murs une affiche inouïe. C'est un rapport ou pétition du citoyen Courbet, président de je ne sais quel comité, au Gouvernement provisoire. Le citoyen Courbet, « *considérant* (sic) que la colonne Vendôme n'a aucune valeur artistique; qu'elle ne sert qu'à perpétuer le souvenir et l'idée anti-démocratique de la guerre, » etc., etc., demande que l'on « *déboulonne* » la colonne, et, par la même occasion, qu'on débaptise toutes les rues qui portent des noms de victoires ou de généraux.

A ce compte-là, pourquoi le citoyen Courbet ne demande-t-il pas qu'on abatte l'Arc de Triomphe de l'Étoile, qu'on *déboulonne* les statues de Henri IV, de Louis XIV, de Condé, de Turenne; qu'on dévisse la tête de tous les maréchaux de l'Empire, à Versailles, et qu'on mette en petits morceaux toutes les toiles de nos musées où sont peintes des victoires françaises? Cela éviterait de la peine aux Prussiens. *Déboulonner* la colonne Vendôme! Voyez-vous ces grosses pattes démocratiques occupées à démarquer le linge de la France et à faire de la charpie avec son histoire? Et ces gens-là parlent de République et de patriotisme!...

Samedi, 1er octobre.

Les journaux contiennent des rapports et des articles sur les combats d'hier. Somme toute, journée très meurtrière, et sans résultats. Les Allemands ont gardé toutes les positions que nous leur avions enlevées, et nous avons un millier d'hommes hors de combat On ne connaît pas les pertes de l'ennemi...

Le soir, vu M. Lépine, qui fait très activement le service des ambulances. Hier et aujourd'hui, il a été sur le champ de bataille, et a passé plusieurs heures dans les lignes prussiennes. Il est frappé du contraste entre leur discipline et notre anarchie. Là-bas, tout se fait en son temps, à son heure, sans bruit; tout se meut comme une immense machine dont chaque rouage est bien à sa place. Chacun a sa tâche réglée et la remplit tranquillement, en silence. Les soldats, dit-il, sont fatigués et mal vêtus. Ils le regardaient avec curiosité, mais sans insolence. Les officiers lui parlaient avec une politesse affectée : « Paris veut donc se défendre? c'est dommage! une si belle ville, où nous étions si bien reçus, que nous aimions, où nous avions tant d'amis! C'est bien dommage!... » M. Lépine a rapporté le corps du général Guilhem, auquel les Prussiens avaient rendu de grands honneurs. Il raconte des détails horribles sur les transports des blessés! Un omnibus de l'ambulance était tellement chargé que, rencontrant un blessé, il a fallu le hisser sur l'impériale et l'y soutenir dans un cadre de branchages. Le sang coulait à travers les fentes des

fenêtres. M. Lépine nous montre des chapelets, des chaînes, des montres qu'il a enlevés des vêtements des morts pour tâcher de les rendre aux familles. Deux montres sont arrêtées presque à la même heure, sept heures et demie. Elles avaient été montées la veille au soir... Deux jeunes gens sont là. Ils nous répètent ce que tout le monde dit, que les gardes mobiles sont à peine nourris et pas payés. Partout le même désordre. Cette guerre est une longue déroute administrative et militaire. Vienne dans quelques jours une mauvaise nouvelle ou une panique pour les subsistances, et ce sera la fin de cette nation.

Depuis quelques jours les clubs s'agitent davantage. Blanqui et Félix Pyat demandent à grands cris l'établissement de la *Commune* de Paris prenant en main le gouvernement. Qui l'aurait cru? Ledru-Rollin s'associe à cet odieux parti. Il a prononcé avant-hier, sur ce sujet, un discours incendiaire. On parle d'une manifestation projetée. Si le Gouvernement ne prend pas un parti vigoureux, tout est perdu. Mais au lieu de rompre nettement avec les clubs, il a publié une proclamation annonçant qu'il prépare des listes pour les élections municipales! *Quos vult perdere Jupiter...*

Dimanche, 2 octobre.

Lettres envoyées *par ballon monté* à Tarbes, à Honfleur, aux Coudreaux. Et, il y a quinze jours, tous les journaux publiaient de savants articles pour démontrer que l'in-

vestissement de Paris était une absurde chimère! En huit jours nous voilà investis, cernés et bloqués si étroitement, qu'il faut tâcher de donner de nos nouvelles par les nuages, jusqu'au jour où l'ennemi enverra des obus dans nos ballons. Et ce cercle qui se rétrécit sans cesse! l'étouffement qui devient plus pesant chaque jour! Je n'ai plus aucun espoir.

Midi. — Je vais avec mon frère à Bercy, jusqu'au rempart. Des redoutes flanquent les deux rives de la Seine. — Retour par le bateau jusqu'au Louvre. Sur le boulevard, Delacourtie me dit que Strasbourg est pris; d'autres personnes démentent ce bruit.

5 heures. — Proclamation du Gouvernement, annonçant la capitulation de Strasbourg et de Toul, après cinquante jours de tranchée ouverte!!!

Je rentre consterné. C'était cependant une catastrophe inévitable, mais on n'osait pas y penser. Toul et Strasbourg aujourd'hui, Phalsbourg demain!.. cent mille hommes disponibles et qui vont accourir sous Paris! Il ne faut plus ni prévoir ni songer. Tout cela devient horrible.

Il est vrai que je trouve dans le journal *la Liberté* un long article de Victor Hugo, tout gonflé de ces fanfaronnades gigantesques et stupides qui sont la honte de notre malheur. Je pleure de rage. Que ces histrions nous laissent donc au moins mourir décemment, et qu'ils ne donnent pas pour linceul à la France un manteau d'arlequin! Ah! pauvre France, ah! pauvre chère patrie!

On organise des moyens pour envoyer des lettres hors

de Paris et recevoir des réponses. Cent personnes, par exemple, forment une société et versent chacune cinq francs entre les mains d'un émissaire qui, à ses risques et périls s'en va à Chartres, Dreux, Orléans ou telle ville qu'il peut atteindre. Là, il met toutes ses lettres à la poste, en indiquant dans chacune d'elles l'adresse où on doit lui envoyer les réponses, c'est-à-dire la ville où il attend. Au bout d'un certain nombre de jours, il prend toutes les réponses parvenues, et se remet en route pour Paris. Le *Figaro* a organisé en grand ce service, On dit qu'il a déjà donné de bons résultats. Voilà le dernier état de l'administration des postes françaises en 1870 !

Lundi, 3 octobre, 8 heures.

Au Palais, où je prends le service de l'ambulance avec le président Bonjean et M. Sebert, président de la chambre des notaires. Rien à faire, aucun blessé. Interminable causerie du président Bonjean. C'est le parleur le plus intarissable que j'aie jamais rencontré. Il a tout vu, il sait tout. Au milieu de ce flot, du mouvement, du trait, beaucoup de connaissances ; des anecdotes amusantes, une grande jeunesse d'idées, et de la résolution. L'homme est très laid, borgne, mal bâti, sans tenue. Il a soixante-six ans et un pantalon d'uniforme à bandes rouges, dont il paraît très fier. Il monte sa garde, il couche au rempart, il donne l'exemple à son quartier. Il fournit des secours aux blessés, des conseils

aux généraux; c'est lui du moins qui le dit, et je le crois sur parole.

Aucune nouvelle, aucune lettre. L'asphyxie augmente. C'est un effet étrange, qui, à la longue, va devenir intolérable. J'étouffe; et je n'ai cependant hors de Paris ni mère, ni femme, ni enfants. Pour ceux qui sont ainsi séparés de leurs affections les plus chères, ce doit être un cruel supplice... Ah! les hommes qui ont fait cela! Ceux qui continuent cette guerre!... Grand Dieu! Avoir sur la poitrine ce lourd cauchemar allemand! Ce sale géant accroupi sur la France et faisant sa sieste à notre beau soleil d'automne! Paris en pénitence sous la férule de ces cuistres de Bonn, d'Heidelberg et de Berlin; privé de sortie, privé de lettres, privé d'un plat à son dîner, condamné bientôt au pain et à l'eau comme un écolier turbulent! Est-ce assez de honte? — Et les départements? et la France? et l'Europe?... Personne. Paris a tant fatigué le monde avec son jargon vaniteux et moqueur, avec ses fanfaronnades ineptes, ses abominables petits journaux, ses outrecuidances littéraires et politiques, sa prétention de n'avoir besoin de personne et d'être nécessaire à tout le monde, que tout le monde le prend au mot et a au moins un prétexte décent pour rester chez soi.

On parle d'un échec du général de Polhès, qui aurait un corps de troupes du côté d'Orléans.

Comment est-il donc possible qu'il ne se trouve pas dans toute la France un corps de cinq à six mille francs-tireurs pour couper les chemins de fer der-

rière les Allemands? Tout cela semble vraiment une gageure.

Mardi, 4 octobre.

Rien, toujours rien. — Visite de M. Sylvestre Laferrière. Il me parle du général américain Burnside, attaché à l'état-major prussien, qui est venu ces jours derniers à Paris. On croit qu'il était chargé d'une mission. On le dit très touché de la physionomie résolue et sérieuse de Paris.

Voici un autre bruit de la journée. Le duc d'Aumale aurait pris le commandement d'une armée de secours : *ægri somnia*...

1 heure. — Réunion du Conseil de l'ordre pour les nominations aux conseils de revision.

Ambulance, — aucun blessé encore ; journée morne.

Le découragement commence ; on ne sait rien, on ne voit rien.

Le parti rouge s'agite à bas bruit. Des affiches rouges annoncent pour dimanche les élections à la commune de Paris !

Temps magnifique.

Mercredi, 5 octobre, 4 heures.

Ambulance du Palais, aucun blessé.

Visite à Saint-Séverin. J'aime cette pauvre petite église. Je m'y réfugie volontiers dans les jours de tristesse. Je me rappelle y être resté, un jour, plus longtemps,

assis, sans penser, sans prier, abimé dans la douleur; c'était en 1846, au plus fort de la mauvaise fortune. J'y suis retourné souvent. J'y reviens aujourd'hui, au milieu d'autres ruines. Elle est charmante, cette vieille église, avec ses piliers trapus, ses gerbes d'arêtes et de nervures qui se croisent en tous sens comme des ramures de palmiers, ses beaux vitraux où le soleil étincelle en gouttes de lumière. — C'est dans cette église-là, dans cette chapelle, qu'a été baptisé mon père. 1782!...

Aucune nouvelle. Les forts de Vanves et du Mont-Valérien ont canonné ce matin des ouvrages prussiens.

Le ballon de la poste n'a pu partir. Le vent est trop faible. Tout nous est contraire!

5 heures 1/2. — Place de la Concorde. Admirable soleil couchant dans la Seine.

Jeudi, 6 octobre.

Aucune nouvelle, ce matin. Je suis chargé, depuis hier, de faire le recensement des habitants de la rue du Helder pour calculer les vivres nécessaires à chacun. Cette besogne m'occupe toute la journée. Les quatre hôtels meublés de la rue sont absolument vides. Dans la maison de M. Pinson, un appartement à louer est occupé par dix-neuf habitants de Boulogne réfugiés à Paris : hommes, femmes et enfants. Ils n'ont rien pu emporter et sont tous absolument sans ressources. Leurs maisons sont occupées par des Allemands ou par des mobiles, ce qui, pour eux, revient au même. Ils ne retrouveront rien, pas

même peut-être les quatre murs. C'est un échantillon des misères qui nous attendent après la guerre.

4 heures. — Le gouvernement fait afficher une dépêche arrivée de Tours : « *La France se lève, les départements s'organisent*; SUS AUX PRUSSIENS! *guerre à outrance!* » (sic). C'est signé Glais-Bizoin (soixante-quinze ans), Crémieux (soixante-quatorze)! C'est une étrange idée d'avoir expédié ces deux vieillards pour soulever la France. Et si laids tous les deux! Les deux hommes peut-être les plus laids de France! Il y a de quoi décourager les plus vaillants.

La matinée a été très froide. Brouillards jusqu'à midi. Voici l'hiver qui s'annonce, et de nouvelles épreuves pour nous.

Dîner chez Nicolet, avec Félicien David.

Vendredi, 7 octobre.

Aucune nouvelle militaire importante. — Depuis hier, le bruit s'était répandu que Gambetta devait partir en ballon pour Tours. Plusieurs journaux avaient propagé cette nouvelle, comme toutes celles qu'il faudrait tenir secrètes.

6 heures. — Affiche officielle annonçant que le ministre est parti ce matin dans le ballon de Nadar. Voilà au moins un acte énergique et sans précédent! Quel temps étrange, où l'on s'aborde en se disant sans trop d'étonnement : « Eh bien! Il est parti ce matin en ballon! De quel côté soufflait le vent? Tombera-t-il dans les lignes prussien-

nes? » Un ministre de l'Intérieur allant en ballon de Paris à Tours! Enfin, c'est hardi, et l'audace seule peut nous sauver. Comme nous sommes ensorcelés en tout, il faut que ce ballon destiné à soulever les provinces de l'Ouest s'appelle *l'Armand Barbès*! Voilà un nom heureux, et bien fait pour patronner la République aux yeux des gens qui ont horreur de la République! Enfin, Dieu veuille que ce brave Gambetta ne soit pas tombé sur le casque du roi Guillaume! L'affiche officielle donne le texte de la proclamation qu'il emporte. Elle est fort belle et habile.

Les journaux de la démagogie prèchent toujours la Commune de Paris et annoncent des manifestations armées.

Samedi, 8 octobre.

Depuis hier, le temps et le vent ont changé. Hier soir, il a plu assez fort. Ce matin, temps mou et pluvieux.

De cinq à dix heures, on entend très distinctement une canonnade assez forte dans la direction du Mont-Valérien.

Vu M. Dufaure; Victor Lefranc. Son fils va mieux.

Midi. — Je vais au Palais de Justice pour affaires du Bâtonnat. J'apprends qu'il vient d'arriver beaucoup de malades. Je trouve la salle occupée par une vingtaine de soldats. Deux viennent d'arriver et paraissent exténués. Je les aide à se coucher. Il en arrive tout à coup huit autres, fantassins et cavaliers; presque aucun blessé;

tous fiévreux, dysentériques ou atteints d'ophtalmie. Le Val-de-Grâce écoule sur nous ses malades. C'est un grave abus; nous sommes forcés de renvoyer les moins malades. C'est une pitié! Je descends, soutenant d'une main un dragon, et de l'autre portant son sac. On met ces pauvres gens dans trois voitures, et on les remmène au Val-de-Grâce!

Causé avec le Premier Président et M. Falconnet.

2 heures. — En sortant du Palais, je trouve le quartier en émoi. Une longue colonne de garde nationale défile sur le quai de la Mégisserie vers l'Hôtel de Ville. D'autres colonnes arrivent par la rue Dauphine. Le rappel bat partout. Ce matin, une note du *Journal officiel* annonçait avec beaucoup de fermeté que les élections municipales n'auront pas lieu. Le parti Ledru-Rollin, Flourens et autres a relevé le défi, et on dit que plusieurs bataillons en armes ont envahi la place de l'Hôtel-de-Ville. Tout le monde est indigné. Je trouve des compagnies qui se réunissent au Louvre. Rue de Rivoli, beaucoup de monde devant la porte du général Trochu. Paris a sa physionomie sinistre des jours d'émeute. Pendant que j'écris, le canon gronde toujours.

Les misérables! ils ne nous épargneront aucune honte. Nous aurons la guerre civile, et la prédiction de Bismarck s'accomplira : la « POPULACE » lui ouvrira les portes!

Il pleut, le ciel est bas; mille bruits sinistres se mêlent dans les rues : le tambour, le clairon, le canon, des cris confus. Voilà une des plus lugubres journées du siège.

Le soir, je suis tout étonné d'apprendre qu'il n'y a eu dans la journée aucune bataille. La canonnade venait des forts qui tiraient sur les ouvrages des Prussiens. Ceux-ci ne paraissent pas avoir répondu. On dit qu'ils se retirent au versant des collines qui entourent Paris, et se mettent ainsi à l'abri des feux des forts. Là, ils élèvent des retranchements formidables, de façon que, dans quelque temps, il y aura en réalité deux villes assiégées en face l'une de l'autre. Seulement la ville prussienne, le Berlin de chez nous, aura ses routes libres et son ravitaillement assuré, tandis que Paris est bloqué, séparé du reste du monde et forcé de vivre sur lui-même.

Les journaux du soir racontent la manifestation de l'Hôtel de Ville, mais sans dire comment elle a fini. Il me parait impossible que d'ici à quelques jours on n'en vienne pas aux coups de fusil. Ce serait toujours un pas vers une solution.

Nous n'avons pas jusqu'à présent manqué de viande à la maison. Mais nous sommes parmi les heureux. Presque partout on en mange seulement tous les deux ou trois jours. Beaucoup de personnes en sont au cheval. Nous avons quelques provisions, bœuf fumé, sardines, haricots, pommes de terre, riz et fromage. Ce matin, on m'a envoyé une carte de la Mairie, donnant accès à un magasin de vivres établi dans le quartier.

Le garde mobile que nous hébergions était parti depuis quinze jours. Il est venu nous voir avant-hier. C'est un brave paysan des environs de Troyes, qui paraît très honnête et naïvement résolu. Il ne se plaint pas et prend

très simplement son parti des souffrances du métier. Son bataillon est dans un poste fort périlleux, à Billancourt, séparé des Prussiens seulement par la rivière. On échange des balles presque tous les jours. De deux nuits l'une, nos pauvres mobiles restent en vedette, sur le bord de l'eau, couchés sur leur couverture et guettant à plat ventre. Pendant ces veillées dangereuses et sans gloire, comme ces pauvres enfants doivent penser au pays! Et quels trésors d'héroïsme inconnus, dans ces âmes simples! Qu'il y a loin de ces patriotes sans le savoir à nos faubouriens emphatiques et paresseux qui ne savent que hurler la *Marseillaise* sur les trottoirs et parader, le ventre plein, entre deux vins, avec leurs trente sous dans leur poche!

A cinq heures, pluie à torrents. Pas de nouvelles du ballon.

Dimanche, 9 octobre, midi.

Visite chez Colmet; trouvé M. Bordet, capitaine dans le régiment de la garde mobile de la Côte-d'Or. Depuis trois semaines son bataillon est aux avant-postes du côté de Villejuif; ses hommes sont bien disposés et patients, mais commencent à se fatiguer.

Au *Journal officiel*, récit de la manifestation d'hier, qui a échoué grâce à l'empressement de la garde nationale. Le gouverneur a passé en revue les bataillons massés sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et Jules Favre leur a adressé une allocution très éloquente. La *Commune*

parait ajournée pour quelque temps, et étouffée sous le bon sens public.

Un des pigeons emportés par Gambetta est de retour, mais il n'a rapporté aucune lettre; du moins, le *Journal officiel* n'en donne aucune. Le bruit court que le ballon a atterri à Arras, ou en Belgique.

Le moral parisien est remonté aujourd'hui. Pourquoi? on ne le sait pas trop. C'est un baromètre qui monte et qui descend par secousses, sans trop de raison : un malade dont les nerfs sont sensibles à l'excès.

Le temps est horrible, il pleut et il vente par bourrasques. Passé une heure bloqué au Palais-Royal où je me promène avec Dumas, Petitjean, Bra. Visite à M. Moignon. Paris est moins triste par cet horrible temps qu'il ne l'était ces jours derniers, sous ce ciel bleu implacable.

On parle de quelques reconnaissances heureuses; d'une surprise faite par des marins du fort de Montrouge : une centaine de Prussiens auraient été massacrés à coups de hache. Bon, cela! Et l'on se frotte les mains. Dans quelque temps, nous danserons la danse du tomahawk, et nous porterons des chevelures scalpées accrochées à nos paletots. La civilisation va son train.

On fait courir toujours des légendes sur Bazaine. Il serait en très bonne position, et une échappée de ce côté ne serait pas impossible.

Somme toute, la situation générale est meilleure que les jours passés. Le danger du dedans parait conjuré.

Nous avons des vivres pour longtemps; mais il faut que nous soyons aidés du dehors.

Lundi, 10 octobre.

Jour de service à l'ambulance du Palais avec le président Bonjean et M. Sebert. La salle est presque au complet. Visite du docteur Martenot, assisté de trois internes. Il panse un jeune soldat du 35e, blessé d'une balle. La balle est entrée dans le haut du bras et est venue se loger sous les côtes, d'où elle a été extraite. Il explique que, quand il a été blessé, il était allongé pour épauler le fusil. On comprend ainsi le trajet bizarre de la balle.

Un jeune soldat de Rouen, très intéressant, dix-neuf ans, engagé volontaire, très gai, répète sans cesse qu'il *veut défendre sa patrie*. L'étoffe d'un héros qui ne deviendra jamais caporal. Il ne sait pas lire... Braves enfants! Cette patrie pour laquelle ils veulent mourir, que lui doivent-ils? qu'a-t-elle fait pour eux?

M. Sebert me lit une lettre de Jules Favre, très belle et très politique, que je l'engage vivement à publier.

1 heure. — Réunion du Conseil pour nommer à des places vacantes dans le conseil de revision. M. Valette, de l'École de droit, est nommé président.

3 heures. — Comité de l'ambulance.

J'assiste à la deuxième visite des médecins. Martineau, chirurgien jeune, intelligent, d'une figure très heureuse.

Un nouveau blessé : deux balles. Une, derrière l'oreille, a été extraite; l'autre dans les reins, est restée; on ne sait où elle est logée; la situation paraît assez grave.

La supérieure du Val-de-Grâce visite l'ambulance. Elle paraît une femme tout à fait hors ligne; un grand air de douceur et d'autorité.

A cinq heures et demie, en revenant par la rue de Rivoli, symptômes d'agitation; grands mouvements de garde nationale. Un bataillon complet, venant de la place Vendôme, se dirige vers l'Hôtel de Ville. Sur les boulevards, des groupes inquiets. J'apprends que l'on craint des troubles et que l'on a battu le rappel. Encore Flourens! Encore Blanqui! Encore la Commune! Toujours ces hommes qui ont juré de consommer la ruine de ce pays!...

7 heures. — Dîner chez Massu : MM. Marguerie, Taigny, Béchet et le procureur général Leblond. On cause beaucoup de la publication des papiers saisis aux Tuileries. Quant à moi, je trouve cette exhumation abominable. A aucun titre et sous aucun prétexte, le gouvernement n'avait le droit de la faire. Il n'y a au monde qu'une morale et la violation d'une correspondance privée est toujours une infamie. Par une bien étrange aberration, e gouvernement d'aujourd'hui publie des documents desquels il veut induire que le gouvernement d'hier ne respectait pas le secret des lettres! C'est-à-dire que la République commet exactement le délit qu'elle reproche à l'Empire. La sottise et la mauvaise foi des

partis sont vraiment inconcevables. Au reste par une singulière fortune, la plupart de ces documents sont dénués d'intérêt politique. Si l'on se mettait à crocheter les tiroirs des hommes vertueux qui livrent au public cette pâture, si on les prenait ainsi en flagrant délit de tous leurs écrits, de tous leurs secrets et de tout leur passé, quel déballage et quel étalage de scandales. Tout cela sent mauvais comme une caisse de linge sale. C'est la lessive des révolutions!

Ce soir, on n'a pas encore de nouvelles de Gambetta. On ne croit même plus au retour du pigeon.

Le temps se relève.

Mardi, 11 octobre.

Enfin! le *Journal officiel* contient une dépêche de Gambetta, datée d'un village de la Somme. Il l'a échappé belle. Son ballon s'est dégonflé. Il est tombé près de Compiègne...

Il gagne Montdidier, et compte aller d'Amiens à Tours par le chemin de fer. Dieu veuille qu'il arrive! Le plus fort est fait, et nous nous aidons assez pour que Dieu nous aide un peu.

Ce ministre en ballon restera dans l'histoire, et voilà les aérostats qui prennent rang parmi les grandes machines politiques. Cet *Icare* de la République traversant les lignes ennemies au-dessus des nuages, cela me frappe vivement. Serions-nous sur la route des grandes choses?

On parle beaucoup de la province, et, sans rien savoir de précis, on espère. M. Estancelin, est, dit-on, à Mantes, avec des gardes mobiles. Il est fort question du duc d'Aumale, qui serait en France. Ce nom-là ferait dans certaines provinces un excellent effet, et servirait de passeport à la République. Mais les frères et amis souffriront-ils qu'un prince mette la main à la roue pour nous tirer de l'ornière? Ces gens-là sont les Purgons et les matassins de la République. Ils la laisseraient cent fois mourir plutôt que de la sauver en dehors des règles du Codex, *révolutionnairement*, en chantant et en dansant la *Marseillaise* et les *Girondins*.

Aucune nouvelle militaire. Ce matin, j'ai entendu une très violente canonnade. Il paraît que c'est le Mont-Valérien qui tire à boulets rouges sur Rueil et sur Saint-Cloud. Hélas !

Dans la journée, on parle d'un reste d'agitation à l'Hôtel de Ville ; mais cela ne paraît pas sérieux. Un M. Sapia, chef de bataillon, est traduit devant le conseil de guerre. Flourens, qui s'était institué de son autorité privée major de cinq bataillons, est destitué. Blanqui n'est pas réélu, dit-on, par son bataillon.

Mercredi, 12 octobre.

Depuis hier on parle beaucoup d'une bataille imminente. Des troupes et des canons ont été dirigés hier vers Montrouge et Clamart. L'*objectif* — comme on dit aujourd'hui — l'objectif de nos sorties est évidemment

le chemin de fer d'Orléans. C'est de ce côté que l'on veut tendre la main aux troupes des départements. On croit que les Prussiens ont dégarni la ligne d'investissement pour aller étouffer dans son germe la résistance du dehors. Il y a un coup à tenter; tout le monde le sent. Nos généraux sont-ils de force à risquer l'aventure?

Journée calme; le temps est très doux, pluvieux et triste. On s'occupe beaucoup de la question des vivres. Les bouchers sont rationnés. Le Gouvernement fait distribuer chaque jour à chaque arrondissement un lot de viande, et chaque boucher reçoit, tous les deux ou trois jours, à tour de rôle, son approvisionnement; dès quatre heures du matin, on fait queue aux grilles des étals où stationnent des factionnaires de la garde nationale. Dans chaque quartier, une entreprise particulière distribue des cartes donnant accès à des magasins de vivres dénommés. J'ai reçu une des cartes, mais le magasin reste fermé.

Depuis plusieurs jours déjà l'on est presque entièrement privé de lait. On ne trouve plus de fromage, à aucun prix, nulle part. Les légumes frais ne manquent pas : choux, choux-fleurs, haricots verts. Les jardins maraîchers situés entre le rempart et les forts peuvent en fournir, dit-on, longtemps encore. Les conserves, les légumes comprimés, les pâtes, l'extrait de viande sont fort recherchés; le cheval tout à fait à la mode. Je n'en ai pas encore mangé.

Un fait général, incontestable et curieux à noter, c'est que chacun a beaucoup plus d'appétit qu'en temps ordi-

naire. Point de travail, point d'affaires ; les mille tracas de la vie ont disparu sous une préoccupation unique, accablante, qui alourdit et engourdit l'esprit plus qu'elle ne l'agite. On reste chez soi le moins possible; on marche, on parle, on tourne dans le vide, on fait le tour de cette grande cage où nous sommes enfermés. Les physiologistes ont toujours remarqué que les prisonniers engraissent sous les verrous. Nous allons en faire autant, pourvu que nous ne soyons pas réduits bientôt à mâcher à vide.

Diné chez Levesque avec ma mère et mon frère, M. Hulot, inspecteur des finances, et M. de Faublant, notable habitant de Nancy, tous deux très intelligents, distingués, et causant fort bien. M. de Faublant vient de passer cinq semaines à Nancy sous l'administration prussienne. Il y a eu des réquisitions énormes, mais point de violences. Il a logé beaucoup d'officiers et de fonctionnaires qui se sont montrés polis.

Jeudi, 13 octobre.

Violente canonnade, de sept heures à dix heures du matin. On dit qu'une action importante est engagée vers Villejuif et Châtillon.

11 heures. — Je vais au Palais. Avant-hier, j'avais reçu la visite de M. Valette, que le Conseil avait nommé président du conseil de revision de la garde nationale. Il refuse : « Comme jurisconsulte, dit-il, il ne veut pas se faire l'instrument d'une législation qu'il ne comprend pas, qu'il trouve illogique et draconienne. Comme

ancien représentant, il ne veut pas se mettre en contradiction avec les opinions qu'il a soutenues en 1848, à la Constituante, lorsqu'il a combattu les lois relatives à l'état de siège. »

1 heure. — Séance du Conseil, pour procéder au remplacement de M. Valette. Après bien des difficultés, M. Dufaure se laisse nommer président du conseil de revision. Plocque se propose comme vice-président, et est nommé tout d'une voix, y compris la sienne.

On cause beaucoup des papiers trouvés aux Tuileries. Quelle chose étrange que l'esprit de parti en France ! Les esprits les plus honnêtes paraissent se douter à peine de l'immoralité profonde et des dangers de ce genre de publications. Cette violence sournoise faite à la vie privée, cette mainmise sur les secrets les plus délicats de la vie de famille et du foyer conjugal, ce décachetage scandaleux des correspondances les plus intimes, cette exhumation des pensées, des confidences, des amitiés, des amours, des passions de tant de gens, faite sans contrôle et sans scrupules par des mains ennemies, cela ne parait choquer presque personne ! On parle beaucoup d'une lettre de l'Impératrice, qui n'avait peut-être pas beaucoup de style — je n'en sais rien, — mais qui, à tout prendre, est une femme aimable et bonne, dont l'honnêteté n'a jamais été sérieusement suspectée. Quant à l'Empereur il est convenu maintenant qu'il a toujours été un crétin sanguinaire. Sur tout cela, je dis mon avis sans ménagement; mais je ne suis ni un homme vertueux, ni un politique, ni un démocrate;

et pour tous ces esprits forts, je reste un niais sans conséquence.

A l'ambulance, il est entré hier un soldat qui a la mâchoire traversée par une balle.

4 heures. — Rencontré Falateuf. Il me dit qu'on se bat depuis ce matin, et que la journée paraît bonne. Dans les journaux, récits de la bataille. L'action s'est passée à Issy, Vanves, Châtillon, Bagneux et Clamart. Les troupes ont très bien marché. Résultat incertain.

9 heures. — Sorti seul. Rencontré Manceaux. Il m'assure que nos troupes ont eu de grands succès. Une batterie prise; nombreux prisonniers. Un instant après, on affiche un ordre du jour du général Trochu, beaucoup plus modeste : reconnaissance heureuse, grands éloges aux troupes, surtout au bataillon de la Côte-d'Or. Le comte de Dampierre (de l'Aube) tué. On a pris Bagneux et Châtillon, mais sans les garder. Le but que se proposait le général a été atteint (??). Il voulait savoir où était le gros de l'armée prussienne, et il l'a su.

Il me semble, à moi, bourgeois, qu'un homme résolu, intelligent, bien payé et bien chaussé, aurait pu faire cette commission. Ce qui me paraît évident, c'est que l'on veut aguerrir peu à peu notre jeune armée dans ces petites expéditions, afin de lui faire un moral militaire et de l'avoir dans la main quand il faudra faire un grand effort. C'est une bonne tactique et qui porte déjà ses fruits. Les soldats se battent bien, et les Parisiens sont plus résolus que jamais.

Ce soir, le pouls du sujet est plein et fort.

Vendredi, 14 octobre.

Journal officiel : rapports sur le combat d'hier. Une bonne position occupée ; une centaine de prisonniers ; un grand carnage d'ennemis; peu de pertes chez nous.

Hier soir, pendant le dîner, notre domestique nous avait dit, d'abord que Versailles, puis Saint-Cloud, était en feu. Ce matin, le fait est éclairci : le palais de Saint-Cloud est incendié ! Les obus du Mont-Valérien y ont mis le feu. La destruction est complète. Pauvre palais, si joli, si riant au milieu de ses vieux ombrages! Saint-Cloud ! une gaîté champêtre si vraiment parisienne ! Le parc de Saint-Cloud, les eaux de Saint-Cloud, la foire de Saint-Cloud ! Les mirlitons et le pain d'épices de notre enfance, les promenades rêveuses de notre jeunesse ! La Tête noire et la légende de Castaing ! Et les chansons d'autrefois : *La plus belle promenade est de Paris à Saint-Cloud!...* — Désormais, on ira visiter les ruines du château comme on va voir les ruines d'Heidelberg. — Il y a trois mois, je suis allé dîner là chez Sylvestre Laferrière, dans sa jolie villa, sur la montée de Montretout. Qui pouvait alors penser à cette guerre?...

Midi. — Visite à X. C'est étonnant, ce sans-gêne avec lequel parlent du passé les partisans les plus zélés de l'Empire. En voici un qui *voudrait effacer même de l'histoire le nom des Bonaparte!* Pour un homme d'esprit, c'est s'avancer beaucoup. Il a beau avoir été, il y a moins de six mois, membre du Conseil municipal, ami

acharné de M. Haussmann, l'un des ardents admirateurs de l'Empire : on ne lui en demande pas tant.

1 heure. — Réunion à la maison Dorée, chez M. Verdier, pour notre service de garde civique. Notre principale besogne est d'organiser le rationnement de la viande dans notre quartier. La Mairie va distribuer des cartes donnant droit à quatre-vingt-dix grammes de viande par jour et par tête. La population commence à s'impatienter d'aller faire queue pendant deux ou trois heures à la porte des bouchers.

4 heures 1/2. — Rencontré le colonel Daugny. Les militaires sont très contents de la journée d'hier. Il considère les défenses de Paris comme presque imprenables aujourd'hui.

Diner chez Nicolet. Conversation très animée sur les événements. Nécessité de la République; ses difficultés. Esprit d'indiscipline de ce pays. Influence exorbitante de Paris. A mon sens, le premier acte d'une assemblée constituante doit être de porter hors de Paris le lieu de ses délibérations. Si les départements nous délivrent des Prussiens, ils auront bien le droit de mettre ce prix à leurs services. Au reste la population parisienne, surtout la bourgeoisie, donne des preuves d'énergie et d'abnégation dont on ne la croyait point capable. Pas d'impatience, pas de découragement; et, au milieu de la ruine publique, une indifférence stoïque de chacun pour sa propre ruine. « Saint-Cloud est brûlé! — C'est un malheur. — Versailles sera incendié demain! — C'est triste. — Votre château doit être au pillage! — C'est

probable. — Votre maison de Ville-d'Avray reçoit des obus! — Je n'y peux rien. — Vous ne toucherez pas vos loyers demain! — Je ne serai pas le seul... » — Et l'on continue à fumer, à causer et à plaisanter, comme si tout cela ne vous touchait pas. Ce peuple a vraiment une force de ressort, d'élasticité, de rebondissement et de redressement admirable. On songe déjà à ce qui se pourra faire pour remplacer le château de Saint-Cloud et pour tirer parti du parc : « Le château faisait obstacle au développement du pays, il bouchait l'espace et la vue ; à sa place, on bâtira des villas, et il restera bien assez d'arbres pour faire de beaux jardins bourgeois, etc., etc. » Je n'invente rien. Tout cela m'a été dit tantôt, d'abondance et très sérieusement, par un homme grave.

En France, disait Voltaire, *nous sommes pauvres avec goût*. Nous avons aussi le malheur ingénieux. Nous faisons en ce moment Moscou en détail, mais nous tirerons parti des miettes.

Un jeune peintre, M. Clairin, ami de Henri Regnault, d'une figure très heureuse, spirituel et distingué. Son ami et lui étaient à Tanger au mois d'août. A la nouvelle de nos premiers revers, ils sont venus à Paris prendre le fusil. Allons! la corruption n'est qu'à la surface. En grattant un peu, l'on trouve une nation robuste et saine, n'en déplaise au Justicier de Sadowa.

Samedi, 15 octobre

Le canon me réveille à cinq heures. Pendant une

heure, canonnade très vive, irrégulière, saccadée, comme une bataille.

Au *Journal officiel*, une bonne lettre du général Trochu au maire de Paris, sur les volontaires de la garde nationale. La note très personnelle, comme toujours, mais des idées justes, une volonté, un homme.

M. de Kératry est parti en ballon pour l'Espagne, dit-on; notre maire, M. Ranc, pour une mission en France.

Hier, deux ballons chargés de lettres se sont enlevés heureusement. On dit aussi que Malapert s'est envolé. Que diable peut-il aller faire d'utile? Dans tous les cas, cette pauvre cervelle ne lestera pas beaucoup la nacelle qui l'emporte.

Le journal *la Vérité* publie, avec des commentaires inquiétants, une correspondance du *Standard* : la république rouge serait triomphante à Lyon, avec le général Cluseret pour dictateur. Un autre gouvernement indépendant se serait formé dans l'Ouest. Les troupes de la Loire auraient été battues près d'Orléans, etc., etc.

Il arrive de temps en temps quelques lettres à Paris, mais rares et ne contenant pas de nouvelles politiques. Quant à nous, depuis le 8 septembre, nous n'en avons reçu aucune.

Ce matin, à sept heures, il y avait une queue de plus de cent personnes à la grille du boucher, mon voisin; des gardes civiques font la police, le brassard au bras.

Temps médiocre.

Dimanche, 16 octobre.

La canonnade d'hier matin faisait, à ce qu'il paraît, plus de bruit que de besogne. Il n'y a eu que des escarmouches sans grand intérêt. Presque tous les matins, en s'éveillant, le Mont-Valérien tire sur les ouvrages construits pendant la nuit par les Prussiens. L'argot parisien a déjà trouvé un mot à ce sujet : *Edmond grogne*. Cela veut dire : le Mont-Valérien tire le canon. Il y a, à Montmartre, une grosse pièce de canon que les Parisiens appellent *Joséphine*.

Au *Journal officiel*, démenti très énergique des nouvelles données hier par la *Vérité*. A la suite de cet article, qui est bien fait, un long extrait d'un journal de Rouen, arrivé hier au Gouvernement. Par malheur, les nouvelles qu'il contient ne sont pas rassurantes. Les Prussiens sont partout, à Mantes, à Évreux, à Dreux, à Vendôme, à Orléans, aux environs de Rouen. Nos troupes ont eu un échec à Arthenay. On croit savoir cependant que, le lendemain, elles ont pris une revanche. De l'ensemble de ces nouvelles, il résulte que les départements s'agitent et s'arment. Charette et Cathelineau, deux beaux noms français, organisent des corps francs dans l'Ouest. Les généraux La Motterouge, de Polhès, de Longuerue, sont sur la Loire. Le général Cambriels opère dans le Lyonnais.

Midi. — A la Madeleine. J'arrive avec mon frère au moment où commencent les obsèques du comte de Dampierre, tué jeudi à Bagneux. Le cercueil est porté à bras

sur l'escalier de l'église, entouré par le bataillon de l'Aube, le sac au dos et la couverture roulée en bandoulière. Grande foule, silencieuse et grave. L'église est pleine. Nous trouvons cependant à nous placer. Je m'introduis dans la niche d'un confessionnal, d'où je vois toute la nef. Basse messe chantée. J'ai rarement assisté à une cérémonie plus touchante et qui m'ait ému davantage. M. de Dampierre avait trente-trois ans, une grande fortune. Il avait perdu, il y a peu de temps, sa jeune femme. En mourant, il lui a donné sa dernière pensée. Rien ne manque à la grandeur et à la poésie de cette mort. *Dulce et decorum est pro patria mori.*

Après la messe nous partons pour Neuilly, M. et Mme Nicolet, Mme Cogniet et son fils, mon frère et moi.

Neuilly, rue du Château. — Nos mobiles sont toujours dans la même maison, aussi gais et amusants. Ils ont orné leur salle à manger d'un piano *emprunté* à un pensionnat abandonné. Millet et Leroy se livrent à mille charges d'atelier. Il faut un grand fonds de gaîté et de jeunesse pour résister à l'ennui mortel de cette vie désœuvrée et monotone. On comprend qu'à la longue les reconnaissances et les expéditions hasardeuses soient une distraction bienvenue. Ce qui ne paraît venir à l'esprit d'aucun de ces braves jeunes gens, c'est d'étudier un peu cette guerre dont ils sont les soldats insouciants. Pas un journal, pas un livre, pas une carte, — si ce n'est des cartes à jouer. A peine s'informent-ils en courant de ce qui se passe hors de leur cantonnement. Je doute que les officiers prussiens passent leur journée

dans cette léthargie mêlée de calembours et de petits verres. Ce contraste donne le secret de bien des mécomptes.

L'endroit où campent nos mobiles prête aux méditations politiques. C'est l'ancien parc du roi Louis-Philippe, à Neuilly. Après 1852, il a été dépecé. On y a tracé des boulevards et bâti des maisons. Sous l'Empire, les maisons sont devenues des petits palais; les arbres et les pelouses se sont mis à la mode et au goût du jour. Il y a là de charmantes villas que des bourgeois enrichis ont embellies à plaisir pour les rendres dignes d'eux et de leur fortune. Au coin de la rue du Château, un délicieux hôtel entouré de jardins : une marquise vitrée, rehaussée d'or; des massifs de plantes rares, et des chiffres tracés dans la verdure par des fleurs intelligentes! C'était probablement, il y a deux mois, la Cythère d'été de quelque nymphe en renom. Aujourd'hui, c'est le quartier général de la brigade. Les allées ne connaissent plus le râteau; les massifs jaunissent sous la pluie d'automne, et les jolis chiffres s'en vont fleur à fleur. Hélas! la déesse de ce petit Olympe parisien est peut-être au quartier général du roi de Prusse! *Victrix causa diis!!...*

Nous devions faire le tour des remparts par le chemin de fer; mais il pleut à verse, et nous revenons à Paris, à quatre heures.

Lundi, 17 octobre.

Service à l'ambulance. Nos malades sont en bonne

voie. Plusieurs sont partis. D'autres vont sortir aujourd'hui : un pauvre garçon qui est entré, il y a quelques jours, blessé, le 30 septembre, par une balle qui lui a cassé toutes les dents et est sortie par le coin de la bouche. — Visite de mon frère.

Revue des Deux Mondes très intéressante : un article de M. Georges Picot sur les fortifications de Paris, avec des extraits on ne peut plus curieux d'un rapport de Vauban. Article sur la bataille de Denain. Lettre de M. Vitet, sur la situation.

Revenu du Palais par les Halles. Quels tristes étalages, en comparaison des plantureuses victuailles d'il y a trois mois! Quelques poulets maigres et des oies jaunes laissent pendre leur cou mélancolique le long des étals. Vingt-huit francs une oie! Onze francs une poule! Beaucoup de légumes verts. Des montagnes de viande de cheval.

Depuis près d'un mois, les cafés se ferment à dix heures; les boutiques, à la tombée de la nuit. Par ordre de l'autorité, on rationne le gaz comme tout le reste; on allume un réverbère sur quatre ou cinq. Dans les rues, très peu de monde. Du boulevard de la Madeleine au boulevard Montmartre, la foule ordinaire, s'agitant dans cette demi-obscurité avec des silhouettes fantastiques. Toutes sortes d'uniformes et de fantaisies patriotiques, depuis le *vétéran* qui se drape dans son vieux paletot surmonté du képi d'où s'échappent les mèches éplorées de ses cheveux blancs, jusqu'à l'*éclaireur de la Seine* serré dans son spencer noir à brandebourgs et coiffé

crânement d'une casquette écarlate. L'*ami de la France*, dont la mission principale me paraît être de boire des grogs internationaux devant la porte du restaurant américain de Peters, l'*ami de la France* ne quitte pas sa carabine; il est tout de marron vêtu, de la casquette à la culotte. Les gardes nationaux foisonnent, bien entendu, et personne ne songe plus à rire de ce *tout le monde* qui, à travers les caprices bourgeois de ses libres uniformes, a pris vraiment une tournure admirable. Pas d'épaulettes, pas de broderies, pas trop de prétentions. Ce qu'il faut pour se reconnaitre et ce qui convient pour agir, rien de plus. Quelques jeunes, cependant, se livrent à des charges de pantalons retroussés et de guêtres ou de jambières extravagantes, comme s'ils allaient traverser les pampas de l'Amérique du Sud, pour monter leur faction à la butte Montmartre. Mais l'ensemble est superbe.

Pas un théâtre n'a ouvert ses portes depuis un mois. Une salle cependant est ouverte, ce soir, celle de la Porte-Saint-Martin. On y a installé une réunion publique, un club, à la tête duquel se sont placés de bons citoyens sensés et presque tous gens de talent : Desmarets, Athanase Coquerel, de Pressensé, Yung, etc.

Cogniet vient nous prendre après diner et nous mène à la Porte-Saint-Martin, Levesque, mon frère et moi. Salle pleine. Sur la scène s'agitent Desmarets, Coquerel, Albert Gigot, et quelques autres paletots. Cela manque de prestige. On regrette Frédérik Lemaître, mademoiselle Georges et Mélingue.

Desmarets préside; il ouvre la séance par un petit discours pédestre, avec cet air familier et cette inaltérable bonne humeur qu'il promène depuis trente ans à travers toutes les révolutions. Un sourire éternel, une grâce native, une voix charmante, des traits fins et monastiques encadrés dans une bonne face de chérubin aimable et rose; un sourire et des yeux moqueurs; un embonpoint spirituel. Dans ce gros être insouciant, charmant, s'agite tout un monde d'idées confuses sur les sujets les plus énormes qui puissent affoler l'esprit humain. Religion, philosophie, histoire, politique, socialisme, communisme, magnétisme, hermétique ou bouddhisme, tout lui est bon. Il n'est pas de science abstruse dont il n'ait gratté au moins l'écorce. Il n'est pas de grand problème social ou religieux autour duquel il ne se soit promené, les mains dans ses poches, en flâneur curieux. Il n'est pas une des billevesées qui ont traversé la crédulité sceptique de notre temps qu'il n'ait caressée de la parole ou de la plume. Avec tout cela, avocat très pratique, et ouvrant très à propos les parachutes de tous les ballons où il s'envole, pour atterrir sans secousses sur les tas de moellons des expropriations, mêlant les extases et les chimères aux réalités les plus prosaïques de la vie des affaires. Sérieux avec gaîté, très actif, très bien portant; parlant, avec une facilité charmante et beaucoup d'esprit, une des langues les plus incorrectes qu'on puisse entendre; au demeurant, l'un des hommes les mieux faits pour animer et contenir une assemblée qui ne serait ni une société savante ni une

chambre politique; un vrai orateur de conférences, et même de clubs populaires ; — car ce gros homme, joufflu comme un ange de plafond d'église, est plein de sang-froid et de vrai courage.

En voilà bien long sur ce brave Desmarets, qui ne parlait pas ce soir. Je peux me rattraper sur les orateurs, qui ont parlé beaucoup sans dire grand'chose. Un de ces fous comme on en lâche toujours quelques-uns dans les clubs commence par des conseils aigre-doux à l'adresse du gouvernement et des *riches*, et finit par tirer de sa poche un engin de son invention, qui met par terre cent Prussiens par minute! On discute ensuite l'arrestation d'un journaliste, M. Portalis. Tout cela n'est pas d'un énorme intérêt, mais c'est peut-être le train d'une république. Nous verrons si ce pays s'accommodera de ce genre de distractions, quand les vrais spectacles seront ouverts.

Mardi, 18 octobre.

Service de garde civique; distribution de bons de viande municipaux. Nous sommes installés dans une boutique du boulevard Haussmann, ouverte à tous les vents. — Aucune nouvelle.

Mercredi, 19 octobre.

Au *Journal officiel*, très bonne dépêche de Gambetta, datée de Tours. M. Thiers arrive. Le général Bourbaki est à Tours. Des armées sérieuses sont en campagne.

Bazaine tient bon à Metz avec 90 000 hommes. Lyon est calmé. Cette dépêche fait très bon effet.

Service à la garde civique pour la distribution des bons. On a droit, tous les trois jours, à 90 grammes de viande, par jour et par tête, à prendre chez un des bouchers de l'arrondissement.

Cette nuit, attaque des Allemands sur Cachan, repoussée par les mobiles. Hier, reconnaissance heureuse au Raincy, dirigée par René Reille. Quelle chose étrange que la chance et la destinée! Ce pauvre André Reille fait bravement son métier de soldat depuis trente-cinq ans. Il a été partout où on s'est battu : en Afrique, en Crimée, en Italie. Le voilà général de brigade à cinquante-cinq ans et noyé jusqu'au cou dans le naufrage de l'Empire; son nom va rester attaché fatalement au récit de la capitulation de Sedan. Quant à son jeune frère, René, le hasard le fait à trente-quatre ans colonel. Le siège de Paris met ses services et son nom en évidence. Il peut arriver très haut et très vite.

Lettre du général Ducrot, répondant aux reproches que lui font les journaux allemands d'avoir manqué à sa parole en s'évadant après la capitulation de Sedan. La lettre est très énergique; mais il y a là un cas de conscience et une question de casuistique militaire qui me paraissent assez délicats.

Réponse du général Trochu à son ami Ducrot, très digne et loyale. A ses yeux, le général était complètement dégagé de sa parole.

Trochu, Ducrot et quelques autres sont les chefs d'une

petite église militaire très intelligente, qui avait froissé les entours de l'Empereur et était fort mal vue à la Cour. Les brochures de Trochu, les lettres de Ducrot trouvées aux Tuileries annoncent des esprits supérieurs et de sérieux talents d'observateurs et de critiques. Ils ont vu et prévu avec une étonnante justesse. C'étaient les Allemands de notre armée : lisant beaucoup, réfléchissant, comparant, et travaillant avec ardeur. Dieu veuille que maintenant, le pouvoir en main, ils soient à la hauteur de nos dangers!

Dans les journaux anglais, une prétendue proclamation de Napoléon III, que dès à présent je tiens pour apocryphe. Après tout, cet homme n'est pas un crétin, comme c'est la mode de le dire. Il a écrit, dit et accompli des choses très sensées. Il a eu, du politique, tout au moins certaines qualités poussées très loin : la patience, l'audace, la modération. S'il était mort après la campagne de Crimée, il aurait eu un des grands règnes de notre histoire. Après la paix de Villafranca, il restait encore un souverain très habile. Après le plébiscite du mois de mai dernier, il devait se croire un des princes les plus populaires et les plus solides de l'Europe. En déclarant la guerre sans être prêt à la soutenir, en engageant la France dans cette effroyable aventure sans paraître même se douter qu'il y pût trouver quelque obstacle, il a donné l'exemple d'une épouvantable ineptie et commis un des plus grands crimes politiques dont l'histoire du monde puisse garder le souvenir. Mais ce coupable a eu bien des complices; et, dans tous les cas, les désastres de l'heure

présente ne doivent pas nous faire perdre absolument la mémoire du passé.

Je ne sais plus si j'ai noté, hier, une circulaire de M. de Bismarck qui rectifie, sans succès ni bonne foi, certains détails de l'entrevue de Ferrières. Le même numéro du *Journal officiel* contient la réponse de Jules Favre à cette circulaire. Cette réponse est encore fort fort belle et fort juste. Les deux ministres ne parlent pas la même langue, je veux dire la même langue morale et politique; il leur est difficile de s'entendre. Le chancelier parle et écrit comme un chef de brigands qui aurait lu Escobar; le ministre français lui répond dignité, liberté, humanité, histoire et principes. Ils pourraient disserter longtemps sans se comprendre; mais les honnêtes gens de tous les pays les entendent et les peuvent juger.

Jeudi, 20 octobre.

De neuf heures à midi et demi, distribution de bons de viande. C'est une détestable corvée. Voilà la troisième journée que nous passons dans notre boutique glaciale ouverte à tous les vents.

Notre mairie me parait le chef-lieu de l'anarchie municipale.

2 heures. — Au fort de Montrouge. Course des plus intéressantes. Le rempart de ce côté est formidable. Du mur d'enceinte au fort, nombreuses barricades, beaucoup moins belles que celle de Neuilly. L'entrée du fort hérissée d'ouvrages de tout genre.

A peine avons-nous mis pied à terre dans la cour, que survient une escouade de mobiles portant sur les épaules un tout jeune homme, livide et inondé de sang. C'est un camarade qui vient d'être très gravement blessé en maraudant des pommes de terre dans la plaine, tout près de Bagneux. On le couche dans l'infirmerie, où nous entrons avec lui. Les chirurgiens l'entourent. Il a reçu une balle qui est entrée par l'épaule et est sortie sous le sein droit. La blessure paraît mortelle. Ses camarades sont consternés. Les officiers leur reprochent leur imprudence.

En causant avec ces mobiles, j'apprends qu'ils sont tous des environs de la Roche-Guyon, Magny, Vétheuil, Chaussy, Clair-sur-Epte, Fourges. Leur sergent, avec lequel je cause, est M. de Goury, fils d'un des châtelains de la vallée d'Epte.

Après un premier pansement, on emporte le blessé sur une civière, à l'ambulance d'Issy. Je verrai longtemps cette escorte funèbre qui l'avait apporté au fort; cette tête renversée, livide; la salle basse, casematée, où on l'a couché; cette jeune poitrine trouée, soulevée par une respiration lourde; ces yeux inquiets, ces mains maigres, hâlées, noires de terre, s'agitant et cherchant; le jeune chirurgien qui épongeait la plaie; un gros aumônier barbu et trapu qui se tenait debout au pied du lit; et par terre, en tas, les vêtements du blessé trempés de sang. Sur la porte de l'infirmerie, il y avait un crucifix noir qui m'a frappé. C'était sinistre. J'entends encore les quelques mots que disait le patient couché sur le dos,

d'une voix courte et rauque : « *Baissez-moi donc la tête...* » Pauvre garçon, il meurt peut-être pendant que j'écris ceci. Il me semble que ses camarades m'ont dit qu'il était de Saint-Clair-sur-Epte.

Le commandant arrive. C'est M. Amet, capitaine de vaisseau, un homme d'une cinquantaine d'années; figure osseuse, traits énergiques, teint bronzé, la barbe noire, le nez carré, — quelque chose qui me rappelle Halévy; l'air tranquille, *bourgeois*, nonchalant et un peu narquois, des officiers de marine. Il nous montre son domaine avec beaucoup d'obligeance. Tout en causant, il regarde avec la lunette plantée sur les sacs de terre du parapet. Il nous montre à l'Haÿ un mur surmonté de trois peupliers, au pied duquel il dépiste un factionnaire prussien immobile, et qui reste invisible pour moi. — « Ils remuent de la terre là-bas; c'est un travail qu'ils commencent. Nous allons tirer dessus. » Aussitôt un jeune officier arrive : — « Faites pointer le n° 9. — Combien de coups, commandant ? — *Envoyez* deux obus. » — Tout cela dit de la voix la plus calme, sur le ton de la causerie, et sans interrompre la conversation avec nous.

Quelques minutes après, un premier coup. Là-bas, au pied du mur de l'Haÿ, à 3 000 mètres, un petit nuage de poussière, un instant de silence, puis une détonation et un peu de fumée blanche.

L'officier revient : « Beaucoup trop à gauche, commandant. »

Au bout de dix minutes, second coup. Cette fois, il

parait que l'obus est arrivé à son adresse; mais les bourgeois n'y ont vu que du feu... et de la fumée.

Il faisait un vent terrible et grand froid, sur ce parapet. De là-haut, on découvre toute la vallée, du Mont-Valérien à Bicêtre. Devant nous, à moins de quinze cents mètres, Bagneux, où sont les Prussiens, toujours invisibles. Au-dessus de Bagneux, le fameux plateau de Châtillon qu'ils nous ont pris, il y un mois. A droite, Clamart; un gros incendie fume, depuis hier, près du village. A gauche, l'Haÿ, Cachan et Bourg-la-Reine. Sous nos pieds, aux premiers plans, une plaine cultivée, coupée par quelques bâtiments; une grande usine et quelques maisons effondrées par le canon. Tous ces champs sont inondés de maraudeurs, bourgeois, paysans et soldats, qui arrachent des légumes à leurs risques et périls. Les officiers nous disent que les Prussiens tirent seulement sur les gens armés. C'est là que le petit mobile a été blessé. Du côté des Allemands, rien ne bouge; pas une fumée, pas un homme, pas un bruit.

Le fort de Montrouge est le plus petit de ceux qui entourent Paris. La garnison est de 1 700 hommes, tous marins ou soldats de marine. Il est placé trop bas, gêné par Bagneux et Châtillon; mais, tel qu'il est, il a déjà rendu de grands services. Du côté de l'Haÿ et Bagneux, les ouvrages avancés sont formidables.

Je cause longtemps avec un lieutenant de vaisseau fort obligeant, long, noir et maigre, enseveli dans une immense houppelande d'uniforme qui lui caresse les talons. Ces braves officiers ne paraissent pas avoir une

confiance absolue dans la direction de la défense de Paris. Il n'y a, disent-ils, ni supériorité de vues, ni unité de commandement. Le génie, l'artillerie et la marine passent leur temps à se contrarier. Je trouve que nos marins ont tort de nous dire cela, et, qui pis est, devant leurs hommes. Cette maladie française de parler toujours et de critiquer sans cesse, au grand profit de l'ennemi, me cause toujours de nouvelles surprises.

Partis du fort à quatre heures et demie. Nous nous arrêtons près des Invalides, à la caserne des Éclaireurs Franchetti. Rencontré dans la cour Gabriel Benoit-Champy, qui a un grade important dans cette troupe. Il est plus énorme que jamais, et a plutôt l'air d'un obusier de siège que d'un coureur d'estrade. Il me dit que l'on s'attend pour demain à une grosse affaire.

En revenant, grands mouvements de mobiles sur le boulevard.

Temps glacial et bourrasque d'équinoxe toute la journée.

Vendredi, 21 octobre.

Je répare, pendant que j'y pense, un oubli bien injuste. Il y a deux jours, j'ai mangé chez moi du *cheval*, des beefsteaks de cheval, des *horse steaks !* Non prévenu, il serait difficile d'y trouver un goût étrange. Quand on est averti, on trouve bien une différence entre cette viande et la viande de bœuf, mais cette différence n'a rien qui déconcerte et rebute le palais. Mes beefsteaks étaient

très tendres. On dit que le *cheval à la mode* est excellent, que même le simple pot-au-feu ne diffère pas sensiblement du bouillon de bœuf. Nous verrons tout cela.

Midi. — Je vais à Neuilly.

A la porte du Roule, les gardes nationaux arrêtent la voiture. On ne sort plus et l'on va lever les ponts. Je descends pour négocier. Grâce aux cartes d'ambulance, j'obtiens le passage. Deux confrères, mon secrétaire, Boquillon et Maritain, qui sont de garde à la porte, m'ont aidé de leur influence. Nous voilà de l'autre côté des fossés. A partir de là, personne; solitude complète. Ces grandes allées vides, avec les campements abandonnés et les maisons désertes, ont un aspect sinistre. Il fait beau, l'air est tiède, les feuilles tombent doucement sur les barricades farouches. Quelle tristesse!... Rue du Château, personne. Nos mobiles viennent de partir, avec toutes les troupes des environs, pour une grande reconnaissance. Nous laissons dans leur chambre nos provisions.

Au retour, comme il fallait s'y attendre, les ponts sont levés, et nous sommes menacés de passer la journée dehors. Je descends encore, et à travers une palissade je parlemente derechef. Heureusement, je tombe sur un lieutenant très obligeant. Il hèle le poste; et avec un grand plaisir, je vois les montants du pont-levis se détendre et s'abaisser peu à peu. Nous passons, en laissant derrière nous force remerciements et coups de chapeau.

Ambulance du Palais-Royal. Grand dessin de Gustave

Doré, chez Goupil. Composition très dramatique : « *Sauvons Paris!* »

5 heures. — Sur les boulevards, une assez grande agitation. On dit qu'on se bat, mais personne ne sait au juste le lieu ni la tournure du combat. Les journaux du soir ne donnent aucune nouvelle sûre.

Samedi, 22 octobre.

Dans le *Journal officiel,* le rapport militaire sur la journée d'hier. Le général Ducrot a fait une campagne de quatre à cinq heures, avec toutes ses troupes, de Neuilly et Courbevoie à Rueil, Bougival et la Jonchère. Le Mont-Valérien a beaucoup tiré. L'expédition a été heureuse; mais le rapport ne parle ni de combat de troupe à troupe, ni de positions occupées. Que voulait-on faire? Qu'a-t-on fait? Il est impossible de le deviner. Est-ce une sortie, une reconnaissance, une promenade au canon? Nous le saurons demain. Aujourd'hui, c'est encore un mécompte ajouté à beaucoup d'autres. Ce n'était guère la peine de mettre sur pied trois corps d'armée et de fermer les portes.

Le *Journal des Débats*, au moins, vous en donne pour votre argent. Il parle d'un pont prussien détruit à coups de canon, avec tout ce qu'il portait, du côté de Bezons, et de 20 000 Allemands cernés entre Colombes e Nanterre. Mais, pour la première fois que ce grave journal donne une nouvelle à sensation, il n'est pas heureux. Son récit parait absolument controuvé. John

Lemoine, que je rencontre dans la journée, n'en croit pas un mot et paraît fort humilié de cette légèreté de sa respectable feuille.

1 heure. — Je vais, au Palais, entendre les plaidoiries dans l'affaire Sapia. Ce Sapia (en ai-je déjà pris note?) était, il y a un mois, chef de bataillon de Montrouge. C'était au plus fort de l'agitation fomentée par les partisans de la *Commune*. Un beau jour, Sapia avait réuni son bataillon et avait voulu l'entraîner en armes à l'Hôtel de Ville, pour jeter le Gouvernement par la fenêtre. Ses hommes l'avaient bousculé, conduit à l'état-major, et l'instruction commencée contre lui l'amène devant le conseil de guerre, comme accusé d'attentat contre la sûreté de l'État. Albert Martin remplit les fonctions de commissaire de la République. Lachaud défend l'accusé. Le conseil siège dans la salle de la quatrième chambre du tribunal. On me fait entrer par les coulisses. Les dépositions viennent de finir. L'auditoire est, dit-on, très favorable à l'accusation ; le conseil, plein de faiblesse pour la défense, à l'exception du président, le contre-amiral Quillio. Certains juges n'ont pas déguisé leur partialité pour l'accusé. On signale surtout, comme tel, un gros commandant qui siège à gauche du président. Tête vulgaire et narquoise, grosse face sans barbe ni moustaches; tunique à grands revers rouges, et une énorme ceinture de laine écarlate coupée par le ceinturon de son sabre. Ce gros homme glabre a l'air d'un capitaine de voleurs bien plus que d'un juge : un Ali-Baba de Romainville. Albert Martin soutient l'accusation avec

beaucoup d'entrain et d'aisance. C'est un talent facile et souple, gracieux et jeune.

Dès sa première phrase, Lachaud avait fait sursauter le pacifique amiral, qui semblait rêver dans son hamac, et que la voix féminine de Martin paraissait bercer mollement.

Au bout de cinq minutes, l'orateur avait atteint le maximum d'intensité auquel la voix humaine puisse prétendre. Il roulait les yeux et les *r* avec beaucoup d'exagération et se promenait de long en large, en accablant la barre d'un orage de coups de poing. Quel dommage que les théâtres de province aient gâté ce talent robuste, actif, alerte et hardi! A travers cette pantomime convulsive, dont le capitaine de voleurs paraissait enchanté, on retrouve encore bien des mouvements justes, et cette puissance native d'émouvoir et d'être ému, qui est le don essentiel de l'orateur : « *Commovere et commoveri, in quo sunt omnia...* »

A cinq heures, je profite d'une porte qui s'ouvre pour m'esquiver. Ce Sapia ne mérite guère le bruit que fait ce brave Lachaud. C'est du fretin de révolution : trente-deux ans, perdu de dettes; nomade de tous les métiers et de tous les mondes; officier suspect, comptable équivoque; ballotté de l'armée à la garde mobile et de la mobile aux bizets de Montrouge; candidat à l'aliénation mentale et au suicide, ambitieux et nul; avec tout cela, brave et prêt à tout. Il est d'une bonne famille, noble et Corse.

Dimanche, 23 octobre.

Rapport militaire du général Ducrot sur le combat de vendredi. Ce rapport est assez confus. On n'y voit clairement ni le but ni le résultat de l'entreprise ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons eu plus de 400 hommes hors de combat et que nous avons perdu deux pièces de canon, sans prendre une des positions ennemies.

Nous devions aller tantôt visiter une partie de l'enceinte fortifiée ; mais il fait un temps effroyable, et il y faut renoncer.

Dans *l'Opinion Nationale*, un bon article de M. Jezierski sur le combat de vendredi. Cet écrivain s'est fait une réputation méritée, depuis le commencement de la guerre, par l'aptitude spéciale qu'il a montrée pour les questions militaires. Son article me fait assez bien comprendre le but que se proposait le général Ducrot : empêcher les Prussiens de pénétrer par Rueil dans la presqu'île de Gennevilliers. *L'Opinion Nationale*, *le Temps* et *les Débats* sont les trois seuls journaux où l'on puisse chercher des renseignements sérieux sur les opérations militaires.

Lundi, 24 octobre.

Service à l'ambulance du Palais. En passant sur le quai des Tuileries, je vois les précautions prises pour préserver le Louvre contre le bombardement. Toutes les

fenêtres des galeries de sculpture sont bouchées avec des sacs de terre et des carrés de gazon, étançonnés avec des poutres. Dans la cour du Louvre, mêmes précautions. Les sculptures, sur certains points, sont empâtées d'un revêtement de plâtre. La plupart des tableaux du Musée sont à Brest. Les statues les plus précieuses sont murées. Des mesures analogues sont prises pour les autres collections, bibliothèques et musées. Les fenêtres de la Bibliothèque nationale sur la rue Vivienne sont blindées avec des plaques de tôle. Les immenses verrières de la Sainte-Chapelle sont livrées aux charpentiers qui les encadrent dans une chemise de madriers bourrée de sacs de terre.

Ai-je noté que, depuis un mois, des tas de sable et des tonneaux remplis d'eau sont déposés dans les cours de toutes les maisons? Dans un grand nombre, un tonneau à chaque palier. Beaucoup de personnes ont des tonneaux dans chaque pièce de leur appartement. Un arrêté de police prescrivant les mesures à prendre en cas d'incendie est affiché sur chaque porte.

A notre ambulance, rien de nouveau. Un petit soldat de dix-neuf ans, d'une jolie figure, plein d'ardeur et de gaité, auquel je m'étais attaché, sort aujourd'hui, à sa grande joie. Il avait été contusionné par une balle à la clavicule. Il est de Rouen, et s'appelle Delahaye. Avec deux cigares et une pièce de vingt sous, je le fais le plus heureux des hommes. Pauvre enfant!

Visite au jeune Édouard Leroy, boulevard Saint-Germain. Il est engagé avec son frère dans les tirail-

leurs de la Seine, et bivouaque à Passy dans la maison de Rossini.

J'ai lu beaucoup de journaux, ce matin. Plus je réfléchis à notre situation, plus elle me paraît inextricable. Paris a bien encore, je le crois, pour un mois de vivres et de patience. Mais ensuite? D'ici à un mois, ce soulèvement des provinces, dont on nous parle, n'aura pas pu enfanter des armées prêtes à se mesurer avec l'ennemi. Tout au plus pourront-elles tenter des escarmouches et des coups de main. Il est plus que douteux qu'elles puissent affamer les Prussiens et ravitailler Paris. Vienne une défaite au dehors ou sous nos murs, la situation ne sera plus tenable. Je crois même qu'un échec grave serait, dès à présent, le signal d'une sédition ajournée. Et le jour où l'on tirera des coups de fusil dans Paris, tout est perdu. Mais, maintenant, je suppose que l'ennemi soit dans la place. Ce n'est pas la paix. Quel est donc le gouvernement qui signera un traité comme celui qu'ils exigent? Et s'ils créent ou ressuscitent je ne sais quel fantôme politique, empereur ou roi, pour tenir la plume, qui ne sent que ce revenant honteux ne durerait pas six mois? Quoiqu'il advienne, les hommes de mon âge ont vécu. Entre leur passé et le peu qui leur reste d'avenir, il y a désormais tout un monde. Les jeunes gens pourront se plier à des mœurs et à des idées nouvelles, et se façonner à l'abaissement de la France. Peut-être aussi la verront-ils se relever de ce néant. Mais nous!

Quant aux ruines et aux misères domestiques qui

vont pousser dans cette grande ruine et dans cette grande misère d'une nation qui tombe, comment y penser sans effroi?

Les mendiants à domicile deviennent chaque jour plus nombreux. Quant aux mendiants des rues, ils ne se comptent plus. L'autre jour, à la tombée de la nuit, au coin de la rue de Sèze, une dame *voilée* et *gantée* m'aborde timidement et me demande l'aumône. C'était bien une vraie misère, et la pauvre femme était trop laide pour en vouloir à ma vertu. En voyant mon étonnement, elle a balbutié quelques mots à voix basse et a disparu avant que j'aie pu mettre la main à ma poche. Cela m'a serré le cœur. Sur le boulevard des Italiens, quelques petits chanteurs italiens. Un joueur d'accordéon qui fait chambrée complète. On n'est pas difficile en fait de distractions. Dimanche, Pasdeloup a donné un concert au Cirque du boulevard du Temple, pour les besoins de la guerre. Il y avait, dit-on, une foule énorme. On annonce pour demain une représentation au Théâtre-Français. Il faudrait bien rouvrir quelques théâtres : tous ces malheureux artistes meurent de faim.

Mardi, 25 octobre.

Encore une catastrophe! Quand Dieu se lassera-t-il de nous frapper? Le *Journal officiel* annonce l'anéantissement de Châteaudun; un corps prussien a canonné, bombardé, incendié cette malheureuse petite ville, qui a fait une défense héroïque avec une poignée de gardes

nationaux et d'éclaireurs de Paris, sans artillerie! Le Gouvernement décrète que Châteaudun *a bien mérité de la patrie*, et alloue une somme de cent mille francs pour alléger la misère des habitants. L'itinéraire des Prussiens me paraît facile à suivre : Orléans, Châteaudun, Vendôme, Blois et Tours. Ils marchent droit sur la Loire pour détruire l'armée de conscrits que l'on y rassemble, et sans doute sur Bourges pour anéantir notre grand arsenal et nos usines d'artillerie. Autour de Paris, ils se bornent à maintenir leurs lignes. L'intérêt n'est donc pas en ce moment ici, mais là-bas. Pauvre Châteaudun! Si vivant, pour moi, de mes souvenirs de jeunesse! Que sont devenus tous les Reille? Mon pauvre cousin Charles, si malade, si affaibli, qui devait trouver aux Coudreaux le calme dont il a tant besoin!

M. Thiers est revenu à Tours. Voilà une bonne nouvelle. De tous nos généraux, c'est dans ce bourgeois seul que j'ai confiance pour mener la guerre.

Visite à M. Perrin, directeur de l'Opéra, que je vais solliciter pour un de ses pensionnaires. Tout ce personnel de l'Opéra est affamé. Les *rats* n'ont plus de fromage. Les pauvres cigales du chant et de la danse n'ont plus « le moindre morceau de mouche ou de vermisseau ». On va tâcher d'organiser des concerts pour tromper la faim de ces braves gens. Hélas! il n'y a pas encore trois mois, devant une salle étincelante et debout tout entière, Faure chantait la *Marseillaise* et le *Rhin Allemand!!!* J'y étais...

Ce soir, magnifique aurore boréale. Elle a fait hier

déjà son apparition. Au milieu de cette horrible guerre, quel présage y auraient vu les anciens!

Sol tibi signa dabit... Cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella...

Pendant que le ciel s'enflamme, le feu prend dans la cave de ma maison. Le *Gaulois*, notre incommode voisin, a entassé dans nos sous-sols des masses de papier. A travers les soupiraux des boutiques, restés ouverts, un passant a sans doute jeté une allumette ou un cigare. Tout le voisinage est sur pied. J'arbore mon brassard de garde civique, et je descends pour faire la police : *Proximus ardet Ucalegon!...* J'envoie chercher un pompier. Au bout de dix minutes, il en accourt vingt-cinq toute la caserne de la rue Blanche, avec haches, cordes, échelles et pompes.

Depuis deux jours, temps épouvantable. Des rafales de vent et de pluie terribles.

Il est parti hier un ballon; il doit en partir un autre demain.

Mercredi, 26 octobre.

Visite à Victor Lefranc; son fils va mieux. Les inquiétudes de ces jours derniers paraissent dissipées. La blessure est en voie de guérison. O jeune sang! jeune sève! le baume de force et de vie que la mère nature répand sur un corps de vingt ans!

Pendant que ce brave jeune homme est étendu sur

son lit de douleur, son père est, de son côté, couché presque tous les jours, souffrant depuis deux mois d'une sciatique obstinée. Je vais causer avec lui presque tous les jours, et je trouve en lui bien plus de mérite encore que je n'en connaissais. C'est un esprit juste et sûr, clairvoyant et sage. Une âme ferme, beaucoup de sang-froid et de courage. Un vrai patriotisme, sans illusions ni forfanterie, résigné aux sacrifices. Très fin d'ailleurs, prudent et défiant comme presque tous les gens de l'autre côté de la Garonne ; tenant dans un si juste équilibre ses intérêts et ses devoirs, que son honnêteté est habile et que son habileté est honnête. Son talent ne donne pas toute la mesure de son mérite. Il parle bien et avec force, sachant bien son sujet et discutant avec chaleur.

Victor Lefranc a refusé, comme Grévy, de s'associer au gouvernement du 4 septembre. Il considère la situation du pays comme à peu près désespérée : « La sagesse et la politique conseilleraient d'accepter la paix, même au prix d'une grande humiliation. L'Autriche a été maintes fois près de sa ruine. Elle s'est toujours relevée, parce que jamais elle n'a poussé à bout la fortune. Mais notre tempérament national, et surtout l'orgueil de Paris, ne nous permet pas cette sagesse. Entre une guerre que nous soutenons sans espoir, et des convulsions intérieures auxquelles nous ne pouvons échapper, nous achèverons de mourir, comme la Pologne...

Tout est sombre aujourd'hui, le temps, les choses et les hommes. Dans le *Journal des Débats*, un article

remarquable de John Lemoinne, très incisif et très dur. Il raille froidement cette illusion française, de croire l'Europe et le monde intéressés au salut de la France. Nous sommes seuls dans cette guerre, nous y resterons seuls, et notre seule chance de salut, c'est de nous faire assez forts pour *retourner la balance de la fortune.* Le mot est très bien trouvé, mais le conseil difficile à suivre.

Jeudi, 27 octobre.

Le journal *le Combat*, rédigé par Félix Pyat, publie, encadrée de noir, une nouvelle qui met, toute la journée, Paris en émoi. Il affirme que Bazaine a capitulé au nom de Napoléon III et livré Metz aux Prussiens. Le boulevard est fort agité. Des groupes irrités stationnent sur le boulevard Montmartre...

Depuis le commencement de nos désastres, la presse a été certainement un des auxiliaires les plus actifs de l'ennemi. Le besoin de parler, de paraître bien instruits, la concurrence des boutiques rivales, la crainte de se laisser devancer par le voisin dans la publication d'une nouvelle, ont engendré cette littérature lamentable de commérages et de bavardages militaires, dont le seul résultat sérieux est d'apprendre aux Allemands tout ce qu'il leur faudrait taire. Ce débordement de mots est un des symptômes les plus inquiétants de notre décadence. Les murailles sont tatouées d'affiches saugrenues de toutes les couleurs, où l'extravagance se répand en

toutes sortes de hâbleries ineptes, que nos désastres rendent absolument insupportables : *Aux remparts! — Des canons! Encore des canons! — L'anti-Monarchique! — Tous debout! Sortie torrentielle! — Bien rugi, lion!... — Bombes Monestrol pour détruire* 20 000 *Prussiens à l'heure!...* Ces billevesées patriotiques sont entremêlées d'ordures que les boueux de la littérature démocratique jettent à pleines pelletées sur l'Empereur et la dynastie : *Un crime inconnu. — La vie de la femme Bonaparte. — Badinguet et Badinguette. — Les amours de Pie IX et de Badinguette.* Il est vrai que ces choses-là se voient et s'entendent à toutes les révolutions. Je me rappelle très bien qu'en 1830, quand j'étais petit garçon, on criait dans les rues : *Les amours de la duchesse d'Angoulême et de l'archevêque de Paris.* C'est la bave et la fiente du lion populaire. Quant aux caricatures de ce temps-ci, elles sont stupidement bêtes. Ce sont de lourds griffonnages d'écolier, barbouillés d'un argot immonde. J'ai voulu me contraindre tantôt à regarder tout un étalage, dans le passage Verdeau. Je n'ai pas pu aller jusqu'au bout. J'ai retrouvé là une vieille chanson qui circulait au temps du mariage de l'Empereur. Elle est ignoble, mais je me rappelle bien qu'à cette époque certains bourgeois la chantaient *sotto-voce* avec grande satisfaction.

On entend le canon pendant tout l'après-midi. Une bien étrange nouvelle : on affirme que M. Thiers arrive à Paris, *cette nuit.* L'empereur de Russie lui aurait fait obtenir un sauf-conduit. Quelle mauvaise nouvelle

apporte donc notre ambassadeur, pour que M. de Bismarck le laisse passer?

Vendredi, 28 octobre.

Nous commençons à sentir l'atteinte d'un ennemi nouveau, l'ennui... Le ciel est noir et bas. Le vent souffle par rafales. La pluie tombe par grosses ondées, de lourds nuages sales courent devant la bise. Les feuilles des arbres jonchent les trottoirs et jaunissent dans la boue. La moitié des boutiques fermées; peu de passants; de longues files de fiacres au repos, attelés de leurs chevaux pensifs qui font rêver beefsteaks et aloyaux. Pas de nouvelles, pas de bruits. Le silence d'une sous-préfecture gigantesque. Que faire? Comment user ces mortelles journées grises, sans plaisir, sans travail, sans affaires, sans soleil, presque sans pensée? Heureux ceux qui agissent et qui combattent! Nous autres, nous sommes les cailloux roulants de cette avalanche, les feuilles sèches de cet ouragan. Une idée fixe, un sentiment général de malaise, de honte, de douleur terne et d'inquiétude, qui couvre le cœur et l'esprit comme d'une estompe. De temps en temps, on dresse l'oreille, on respire, on croit entendre un coup de canon.

Au *Journal officiel*, un démenti vigoureux des nouvelles données hier par *le Combat*. On ne veut pas traduire Pyat devant le conseil de guerre, mais « on le livre à l'opinion publique ». Je ne suis pas bien sûr que ce dédain soit de raison.

M. Thiers est à Tours. Le Gouvernement annonce qu'*il espère rentrer à Paris* pour pouvoir rendre compte de sa mission.

C'est bien étrange.

La canonnade d'hier était dirigée, par presque tous les forts, sur des ouvrages menaçants élevés par les Prussiens. On dit qu'ils ont enfin reçu leurs fameux canons Krupp.

Les sujets américains sont partis hier sous la conduite de leur consul. L'ambassadeur Washburn est resté. Les Anglais se sont mis en mesure de partir; mais, aux avant-postes allemands, ils ont été arrêtés et renvoyés à Paris.

Visite à Mme Colmet et à Mme Ballot. Je les trouve toutes deux partant pour voir leurs fils qui sont à Aubervilliers. Elles sont chargées de provisions et se mettent bravement en route par la pluie battante. Toutes ces mères sont admirables de résignation et de dévouement.

Samedi, 29 octobre.

Anniversaire de la mort de mon père. Voilà la première fois depuis treize ans que nous manquons à notre visite au cimetière de la Roche.

Au *Journal officiel*, un rapport sur une affaire heureuse qui a eu lieu hier, à l'insu de tout Paris. Des éclaireurs parisiens ont pris sur les Prussiens le Bourget et l'ont gardé malgré toutes les tentatives faites par l'ennemi pour le reprendre.

Décret portant qu'à l'avenir la croix de la Légion d'honneur ne sera plus donnée que pour services militaires. Patatras! voilà des ambitions par terre. Il y aurait beaucoup à dire sur ce décret; mais pendant la durée de la guerre au moins il ne faut pas le critiquer. Tous les encouragements et tous les honneurs appartiennent de droit à ceux qui défendent leur pays.

2 heures. — Je vais, avec mon frère, à la place du Panthéon, où le maire de l'arrondissement a installé un bureau d'enrôlement à grand spectacle. Une tente avec drapeaux et inscriptions patriotiques, devant le péristyle, comme un pastiche des estampes de 1792. Devant la tente, la foule forme un grand demi-cercle, mais il y a peu d'entrain, et de rares gamins escaladent les marches de l'estrade. Nous montons chez notre ami Colmet d'Aage, le doyen de l'école de Droit. Il nous dit que les enrôlements ont été nombreux depuis deux jours.

Par décret, la rue du cardinal Fesch va s'appeler rue de Châteaudun. Une fantaisie municipale a fait disparaître, ces jours derniers, du quartier de la Roquette, le nom et la statue du prince Eugène, qui seront remplacés par la statue et le nom de Voltaire. C'est une bêtise double. On destitue ou l'on *déstatue* un bon soldat pour mettre à sa place un plat courtisan et le servile flatteur du roi de Prusse. L'occasion est bien trouvée et le moment bien choisi!

Autre gaité municipale. Un citoyen Clemenceau, maire du XVIII[e] arrondissement, publie une circulaire qui *défend* aux instituteurs de sa circonscription de conduire leurs

élèves à l'église et au catéchisme, — « par respect pour la liberté de conscience ». Mais si la conscience des citoyens pères de famille s'accommode d'une école qu'ils ont choisie librement pour leurs enfants, et où l'on conduit leurs enfants au catéchisme, de quel droit intervenez-vous dans le contrat établi entre eux et l'instituteur? C'est justement là le contraire de la liberté! Mais les démocrates et les libre-penseurs se soucient bien de la liberté! L'autre jour, c'était un autre maire, le citoyen Mottu, qui faisait enlever des ambulances le crucifix.

Dîné chez Nicolet avec O'Donnel, Félicien David et Dacraigne. Les bourgeois ne souffrent pas encore sérieusement de la rareté des vivres. Mais tout est fort cher. On mange couramment du cheval. On commence à goûter de l'âne, qui, dit-on, est fort délicat. Il y a abondance de légumes. Dans notre arrondissement, nous sommes rationnés à 150 grammes de viande tous les trois jours...

En rentrant à minuit, j'entends une violente canonnade.

Dimanche, 30 octobre.

Garde civique ; nous sommes installés dans une boutique du boulevard Haussmann. On m'annonce que, la veille, j'ai été nommé *chef d'îlot*. C'est une dignité qui peut correspondre au grade de caporal. Le service ne paraît pas fort pénible. Nous recevons les plaintes des citoyens sur les services municipaux et les réclamations

des cuisinières sur la distribution de la viande. Nous sommes les femmes de ménage du quartier, agrémentées d'un képi et d'un brassard : la dernière incarnation de Joseph Prud'homme.

Vers quatre heures, le bruit se répand que l'on se bat depuis ce matin au Bourget et que les Prussiens ont repris la position que nous avions enlevée hier. Sur le boulevard, grande agitation. Groupes très nombreux et sombres : la physionomie des mauvaises journées.

Dans les journaux de cinq heures, des nouvelles contradictoires : la position a été prise, perdue, puis reprise, dit-on ; mais l'ensemble de ces récits est mauvais.

Partout on entend des plaintes : pas de précautions, pas d'artillerie, pas de commandement. Le découragement est sur tous les visages. Je rentre navré.

Le soir, même incertitude. Agitation extrême. Le boulevard est encombré par une foule compacte. Le sentiment général est l'abattement et la défiance envers les chefs. Chose étrange, inexplicable : dans un tel moment, les cafés sont littéralement pleins de gardes mobiles, officiers et soldats, buvant pêle-mêle avec les bourgeois, causant avec des femmes. C'est à n'y rien comprendre, et ce désordre, cette imprévoyance qu'on signale partout est à mes yeux le plus inquiétant de tous les symptômes.

A onze heures, un ami que je rencontre me dit qu'on vient de lire à la mairie une dépêche annonçant officiellement la reprise du Bourget par les Prussiens. Encore une défaite, encore une déception, et *encore un*

dimanche ! Car on a remarqué que, depuis le commencement de cette guerre, c'est le dimanche que les mauvaises nouvelles arrivent invariablement. Dieu veuille que nous n'ayons pas bientôt plusieurs dimanches par semaine !

Lundi, 31 octobre.

Voici la fin ! Au *Journal officiel*, un article annonce la reddition de Bazaine ! Toute l'armée prisonnière de guerre ! 90 000 hommes et trois maréchaux de France ! Le pendant de la capitulation de Sedan ! La main me tremble à écrire ces misères. J'ai la fièvre et je pleure.

M. Sébert est la première personne que je rencontre. En nous regardant l'un l'autre, le même sentiment nous domine, et *nous rougissons tous les deux* ! Il me donne le numéro des *Débats*, qui contient des extraits nombreux de journaux de province. Tout est perdu ; les Allemands sont partout, à Mantes, à Vernon, à Orléans, à Vendôme, à Saint-Quentin, à Soissons. Ils marchent sur Bourges. La division paraît s'être mise entre nos chefs militaires. Le gouvernement de Tours ayant eu la bonne pensée de nommer Garibaldi (!) commandant en chef des francs-tireurs des Vosges et de l'Alsace, le général Cambriels a donné sa démission. Marseille semble faire un gouvernement séparé.

Le *Journal officiel* annonce que M. Thiers est arrivé à Paris. Il apporte une proposition d'armistice dont on ne dit pas les conditions. Le journal parle seulement du

ravitaillement de Paris et de la convocation d'une assemblée. Après les nouvelles reçues aujourd'hui, il ne me paraît pas possible qu'un gouvernement sensé rejette cette ouverture.

Un autre article officiel explique l'échec du Bourget. La position a été reprise hier matin par les Prussiens, et gardée par eux : quatre cents des nôtres environ ont été pris! « La position d'ailleurs, — dit le journal, — n'était pas importante. » Mais ce qui est important, c'est de ne pas faire tuer les gens pour une position qui ne l'est pas! Et si elle ne l'est pas, il ne fallait pas la prendre! Et si elle l'est, il fallait la garder; ne pas laisser huit pièces de canon en face de quarante et 6 000 hommes à jeun et exténués en face de 30 000 hommes bien reposés et bien nourris! En vérité, toute cette guerre est un long et absurde cauchemar.

1 heure. — Le docteur Vignolo vient visiter l'ambulance du Palais. Il me parle de l'état sanitaire de Paris, qui est loin d'être rassurant. Il y a eu, la semaine dernière, 362 décès de varioleux.

Séance du conseil de l'Ordre. Je suis installé dans ma charge de bâtonnier. M. Dufaure, en l'absence de Grévy, m'adresse une petite allocution, à laquelle je réponds par quelques mots. Triste bâtonnat! Consulat né sous de tristes augures! C'était si beau, il y a trois mois! Ma mère était si fière, et mes amis si heureux! Que va-t-il advenir de notre profession? Nos privilèges, nos règlements, nos vieilles traditions, cette robe tant enviée, redoutée, et détestée par tant de gens, illustrée par tant de talents et

par tant de gloires, tout cela va-t-il disparaître, avec les institutions d'un monde qui s'écroule et dans les bagages d'une société qui s'en va? Je suis peut-être le dernier des bâtonniers, le Romulus Augustulus de cette antique dynastie! J'annonce au Conseil que, par ordre du Gouvernement, il n'y aura pas, cette année, de messe du Saint-Esprit. Après en avoir délibéré, mes collègues me chargent d'exprimer au premier président et au ministre de la Justice notre regret de voir interrompre cette vieille tradition judiciaire.

3 heures. — A l'issue du Conseil, on m'annonce que la place de l'Hôtel-de-Ville est envahie par la foule et par des bataillons de garde nationale en armes. On dit que l'on y tire des coups de fusil et que les membres du Gouvernement sont prisonniers. Je descends avec Victor Lefranc. Les gardiens nous ouvrent les grilles de la grande cour, qu'ils défendent contre une foule d'ailleurs inoffensive. Le rappel bat de tous côtés. Dans le quartier des Halles et jusqu'au boulevard, les boutiques sont fermées et les habitants sur le pas des portes. Au boulevard, les magasins sont ouverts et tout est calme.

Je sors de nouveau à cinq heures. La garde nationale s'assemble partout, malgré la pluie et par un temps affreux. On dit que le Gouvernement est renversé, la Commune de Paris proclamée, Pyat, Blanqui et Flourens maîtres de l'Hôtel de Ville.

8 heures. — Colmet et les Heude viennent nous voir : on ne sait rien de certain. Les journaux annoncent le mouvement sans indiquer le résultat.

9 heures. — Je sors avec Colmet. Il fait un temps désordonné, une tempête de pluie et de vent, coupée à chaque instant par le bruit des tambours qui battent avec furie le rappel et la générale. Des groupes nombreux sur le boulevard. Rue de la Paix, un bataillon de gardes mobiles descend vers la rue de Rivoli, en tenue de campagne, fatigué, trempé, silencieux et farouche. Ce sont les mobiles bretons du général Trochu. Place Vendôme, nous allons à l'état-major; nous rencontrons Massu qui en sort. Il vient de voir Durieux, chef d'escadron de la garde nationale, qui lui a dit que tout allait bien. Rue de Rivoli, encombrement de gardes nationaux. Foule devant l'hôtel du gouverneur de Paris. On dit que le général est délivré et qu'il marche sur l'Hôtel de Ville. Impossible, au milieu de mille bruits contraires, de savoir précisément ce qui s'est passé. Rentré à onze heures. Toute la nuit on entend le clairon et le tambour.

Mardi, 1er novembre. Toussaint.

Garde civique. Hier soir, en entendant le rappel, j'étais descendu au poste. Il était fermé. On trouvait sans doute que les circonstances n'étaient pas assez graves! Aujourd'hui, je commande le poste, composé d'une douzaine de quinquagénaires en paletots et en casquettes. A neuf heures, notre chef de section vient nous donner lecture d'une dépêche *officielle*, qui convoque les électeurs à midi pour nommer la Commune! Mais une demi-heure

après le *Journal officiel* paraît avec une note très succincte sur la journée d'hier, et avis formel de ne tenir aucun compte des convocations électorales qui pourraient être faites ce matin.

Journée très calme, passée au poste. La garde nationale est consignée, mais le mouvement paraît manqué. Aucun détail précis dans les journaux ; un pêle-mêle de récits contradictoires. C'est seulement dans les feuilles du soir qu'on commence à démêler ce qui s'est passé. Blanqui, Flourens et Pyat se sont rués, hier, sur l'Hôtel de Ville, avec leurs hommes, pendant que le Gouvernement y délibérait. Les chefs ont tenu prisonniers Jules Favre, Trochu, Arago et les autres, pendant que la canaille pillait les caves. Des coups de pistolet ont été tirés des fenêtres. Des listes ont été jetées, portant les noms de Flourens, Blanqui, Pyat, Hugo, Ledru-Rollin, Millière et autres, comme membres de la Commune. Vers sept heures, des compagnies de gardes mobiles et le 106e bataillon de garde nationale ont pu se faire jour, pénétrer dans l'Hôtel de Ville et délivrer Trochu. Mais Jules Favre est resté prisonnier jusque fort avant dans la nuit. Il a été délivré par la masse de la garde nationale accourue de tous côtés.

Mercredi, 2 novembre.

Enfin le Gouvernement a parlé, et bien parlé. Au *Journal officiel*, un décret qui convoque les électeurs pour demain, pour décider, par oui et par non, si la popula-

tion maintient au pouvoir les hommes du 4 septembre.

Un autre décret convoque les électeurs pour samedi, afin de nommer un maire et trois adjoints dans chaque arrondissement. A la suite de ce décret, destitution de Flourens, Millière et six autres chefs de bataillon, — et un article très énergique sur le vote de demain et les conséquences que le Gouvernement entend lui donner.

10 heures. — M. Georges Picot vient me trouver pour me demander d'organiser un comité électoral. Nous allons chez Delepouve, avoué, et chez quelques autres voisins. Je convoque une réunion pour le soir, chez M. Delepouve.

Messe des morts à la Madeleine. Sermon incolore prêché par un dominicain.

2 heures. — Au Point-du-Jour. Un peintre, M. Jourdain, lieutenant d'artillerie de la garde nationale, nous montre en grand détail le bastion qu'il commande : douze canons, des parapets, des casemates bâties avec le plus grand soin. De ce point, vue très complète de tout l'horizon entre Vanves et le Mont-Valérien. Le Val-Fleury, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud : tout est occupé par les Prussiens. Avec la lorgnette, on distingue très nettement leurs ouvrages. Les casernes de Saint-Cloud, la façade du château, noire et calcinée. La futaie éclaircie par nos bombes, des maisons écroulées, puis le joli clocher du village, la flèche de l'église de Boulogne, le bois de Boulogne à moitié rasé, et sous nos pieds, au premier plan, les approches du rempart hérissées de barricades, de che-

vaux de frise, de pieux et de fils de fer. Il fait un temps froid et noir, avec des tombées brutales de soleil. Depuis un mois environ que je suis venu ici pour la première fois, on a fait des travaux gigantesques.

Nous prenons à Auteuil le chemin de ceinture. Juchés sur l'impériale, où nous sommes glacés. Issy, Vanves, Montrouge, Ivry et la Rapée. Partout, le rempart est formidable. A la Rapée, nous prenons le bateau-mouche, et nous rentrons par le pont de la Concorde, gelés et transis.

Levesque et le jeune Leroy viennent dîner à la maison.

8 heures. — Réunion Delepouve. Une soixantaine de personnes. Je préside la réunion. Tout se passe bien. Il est convenu que nous voterons pour Desmarets comme maire. Demain soir, nouvelle réunion pour choisir les adjoints.

Jeudi, 3 novembre, 10 heures.

Je vais chez Cresson, à qui j'avais à parler. A ma grande stupéfaction, la portière m'apprend qu'il est nommé préfet de police, et déjà installé à la préfecture.

Je me rends au Palais, pour prêter, avec mes confrères, le serment d'usage à l'audience de rentrée. Le premier président me fait demander. Après une longue négociation avec le procureur général, il a été décidé, me dit-il, que nous ne serions admis au serment que lundi, peut-être même pas du tout. Je comprends mal toutes ces hésitations.

Vote à ma section pour le plébiscite : car nous y voici revenus. En six mois, deux plébiscites, une révolution et la guerre. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire!

Convocation à une grande réunion électorale, pour ce soir, à l'Athénée. Il s'agit de s'entendre sur la nomination du maire et des adjoints.

Les bruits relatifs à l'armistice prennent beaucoup de consistance. On pense que M. Thiers a fait tomber toutes les illusions que le Gouvernement avait pu se faire sur les sentiments des provinces. Partout des dispositions pour localiser la résistance. Dans certains pays, on élève des barricades et on creuse des fossés *à la limite officielle du département*! Paris se défendra seul, comme il veut gouverner seul. La République, sous les traits de Crémieux et de Glais-Bizoin, n'a pas ravi tous les cœurs, et la démocratie s'abattant sur la province dans le parachute de l'*Armand-Barbès* a produit l'effet d'un aérolithe. Elle s'est enterrée en faisant son trou.

On parle déjà des bases de la paix; une lourde indemnité de guerre et la neutralisation des deux provinces pendant dix ans.

Le vote d'aujourd'hui donnera au Gouvernement la force nécessaire pour signer l'armistice et pour l'imposer au parti extrême.

8 heures. — Je vais avec mon frère à l'Athénée. Salle comble; je m'établis dans une stalle. Au bout d'un instant, Desmarets s'avance vers la rampe, et, avec son plus charmant sourire, il annonce qu'étant candidat il ne peut pas présider l'assemblée. Il l'invite à choisir un président. On

lance deux ou trois noms. Puis, tout à coup, un citoyen du parterre se lève : « Citoyens, nous avons dans la salle le Bâtonnier des avocats. Je le propose comme président ! » Alors un vrai délire : « Oui, oui, le Bâtonnier, l'avocat, le citoyen Rousse au fauteuil ! » Et me voilà enlevé de ma stalle, poussé dans le corridor, et cherchant à tâtons dans les couloirs des coulisses, à travers des montagnes de petits bancs, le chemin de la scène. Pendant cette promenade dans les ténèbres, j'entendais le public idolâtre qui témoignait son impatience à la française, en battant le rappel à coup de talons de bottes. Au bout de cinq minutes, j'entrevois enfin une fente par où filtrait une raie de lumière. Une main inconnue se tend vers moi, et je fais mon entrée par la porte du fond, inondé par les clartés de la rampe et accueilli par la plus formidable explosion de bravos, de trépignements, d'éclats de rire et de cris d'animaux qui ait jamais salué l'entrée du pitre favori sur la scène de Bobino. Heureusement cette ovation ne me fit pas perdre la tête. La nouveauté et l'imprévu de la situation me fournirent à point un petit boniment que je débitai avec bonne humeur et qui me conquit mon public. Bref, je me suis tiré assez bien, je crois, de ce début dans les Oronte de la scène politique.

Desmarest a soutenu sa candidature avec son esprit et sa grâce ordinaires, très bien servi par un citoyen Flamand, homme d'affaires, je crois, de son métier, grand parleur de sa nature, interpellateur juré, interrupteur maladroit, un de ces comparses obligés qui se

trouvent dans les coulisses de toutes les exhibitions démocratiques, dans le magasin du théâtre, avec les accessoires, les portants et les praticables.

Un orateur remarquable, M. Ferry, ancien ouvrier, dit-il, chef d'usine, parlant avec beaucoup de bonhomie vraie ou fausse; habile, ingénieux, trouveur de mots et de tours heureux, plein de bon sens; un homme original enfin, comme on en voudrait voir sortir beaucoup des rangs de la démocratie. L'assemblée, d'ailleurs, n'a rien de révolutionnaire. C'est une réunion de *lâches bourgeois* de la Chaussée-d'Antin, corrompus par le long abus du capital, très peu enclins à proclamer la Commune.

Vendredi, 4 novembre.

Les journaux contiennent le récit officiel des scènes de lundi dernier, et, ce qui est plus curieux, les récits publiés par Blanqui et Flourens. Ils racontent, avec une naïveté merveilleuse, leurs faits et gestes, ne paraissent nullement se douter que, de leur propre aveu, ils ont mérité dix fois la potence. Les journaux du soir annoncent l'arrestation de Pyat, Maurice Joly, et quelques autres.

Aucune nouvelle militaire. On n'entend même plus le canon. Il semble évident qu'une convention tacite a suspendu les hostilités.

Le soir, nouvelle réunion à l'Athénée. Plus de foule encore qu'hier. Desmarest me demande d'ouvrir la séance. Je mets aux voix la présidence. Je suis acclamé encore

une fois; et cette fois me voici au grand complet, avec une sonnette que je n'avais pas hier et qui m'avait bien manqué. Assemblée houleuse, ce soir, nerveuse, et qu'il faut tenir en main. Desmarest répond avec bonheur à plusieurs interpellations. Un petit *mobile*, pâle et maigre, avec une figure de Pierrot, lui reproche, en fort bons termes, de n'être qu'un républicain d'occasion et du lendemain. Desmarest démontre (ce qui est vrai) qu'il l'a toujours été et qu'il a renoncé à la carrière politique pour ne pas prêter serment à l'Empire. Mais, grand Dieu! ne renonceront-ils jamais à ces distinctions étroites et bêtes qui cantonnent le patriotisme dans une caste de derviches politiques et dans une petite église de bonzes républicains, nés et nourris dans leur pagode? Ce ne sont pas les propagateurs d'une idée, tâchant de la répandre et de la faire pénétrer partout par leurs discours, leurs écrits, leurs relations et leurs influences sociales; ce sont les prêtres bigots d'une idole, entêtés comme des moines, fanatiques comme l'inquisition, damnant et condamnant quiconque ne pense pas comme eux, et, qui pis est, quiconque n'a pas toujours pensé comme eux. Lamartine était un autre esprit. « Si la France n'est pas républicaine, disait-il, avec quoi voulez-vous la forcer à l'être? » Cette fois encore, ils ont tenté un coup de main. Ils ont proclamé la République sans la France, malgré la France, contre la France, et ils s'étonnent que la France ne se lève pas tout entière pour la soutenir! Et, à Paris même, ils ne veulent être soutenus que par des gens dont ils ont vérifié les quartiers démocratiques. Ils se murent dans

leur sacristie et refusent les sacrements à quiconque ne reçoit pas d'eux un billet de confession et de civisme. Ils vous demandent si vous êtes orléanistes, légitimistes, républicains de la veille ou du jour même, moines gris, moines blancs ou moines noirs; mais ils ne vous demandent pas si vous aimez la France et si vous voulez la servir. C'est une secte faite pour conspirer; ce n'est pas un parti fait pour gouverner.

On entend encore mon confrère Chaudey, brave garçon, loyal et convaincu, esprit confus et diffus, le compatriote et l'ami de Proudhon; qui s'est tordu le jugement dans les cabrioles que son ami lui a fait faire; orateur vulgaire et inhabile, s'enferrant dans tous les pièges, donnant du front dans toutes les broussailles; aimant la lutte, la parole, le public, et pouvant plaire à certaines assemblées par une sorte de bonhomie rustique. Mais, en pleine Chaussée-d'Antin, il est gauche et burlesque. Il glisse sur le parquet avec ses gros sabots, et Desmarest le ramasse.

Ulysse Parent, connu seulement pour s'être colleté avec les sergents de ville de l'Empire. Il complète sa biographie sans qu'on la lui demande en disant qu'il a été mauvais soldat dans sa jeunesse, et que, l'autre jour, il se trouvait par hasard à l'Hôtel de Ville, pour faire une visite d'amitié à Blanqui. C'est un de ces hommes qui ont pour spécialité de proclamer la République, et que la République met en prison le lendemain.

En somme, une séance intéressante et animée. Avec plus d'activité d'esprit et plus de jeunesse, je me laisse-

rais sans doute gagner à la vie politique. Mais à quoi bon?

Samedi, 5 novembre.

Les journaux donnent le résultat définitif du vote de jeudi : *oui*, 552 000 voix; — *non*, 62 000. Je ne trouve pas ce résultat aussi satisfaisant que tout le monde le dit. Avec 62 000 coquins, on fait bien des choses contre 500 000 honnêtes gens.

Vote à ma section, pour Desmarest.

On parle toujours de l'armistice; les uns disent que c'est affaire convenue, et que Jules Favre est allé à Versailles pour le signer. Les autres assurent que tout est rompu, M. de Bismarck refusant aux Lorrains et aux Alsaciens le droit d'envoyer des députés à la Constituante.

On a beau songer à cet écrasement, on ne peut y croire. Quatre maréchaux de France, soixante généraux, quatre mille officiers, et plus de deux cent mille soldats prisonniers de guerre!

Aucune lettre de province, du moins dans notre intimité. Depuis quinze jours, il s'est fait quelque percée dans notre cachot. Il a pénétré dans Paris quelques journaux et quelques lettres. Il part un ou deux ballons chaque semaine. Les vivres ne paraissent pas diminuer encore d'une façon inquiétante. Nous n'avons manqué ni de viande ni de légumes jusqu'à présent. Nous recevons, tous les jours, une ration de 50 grammes par

personne et par jour. Nous mangeons du cheval à peu près deux fois par semaine. L'âne se paie quatre francs la livre. Ce patient animal prend donc enfin la revanche de ses longues humiliations! Un poulet moyen coûte douze francs. Les épiciers font des fortunes scandaleuses. Ils ont quintuplé le prix de certaines denrées, notamment des conserves.

Le nombre des mendiants n'augmente pas sensiblement. L'aspect de Paris est plus animé depuis quelques jours. Il fait très beau depuis mardi. A la Bourse on fait, dit-on, quelques affaires.

Dimanche, 6 novembre.

Bien! cela devait être. L'armistice a échoué. Le *Journal officiel* l'annonce. La Prusse ne veut pas que l'Alsace et la Lorraine nomment des députés. Elle ne veut pas non plus que Paris se ravitaille pendant l'armistice. Je comprends le premier point : il y a là une question délicate. Mais le second est absolument inconcevable. Qui dit armistice dit une trêve, à l'expiration de laquelle les belligérants se retrouveront au même état que le jour où elle a commencé. Si l'un des belligérants est un assiégé, il faut que, le dernier jour de la trêve, il se retrouve avec la même quantité de vivres que le premier jour; sans quoi, il a perdu à l'armistice tout ce que l'autre y a gagné. C'est l'A B C de la diplomatie; et comme M. de Bismarck n'ignore pas la diplomatie, il est clair que son refus est une insulte de plus

et une moquerie, de même que sa négociation a été une abominable ruse de guerre. Il a gagné huit jours, pendant lesquels l'armée de Metz et l'artillerie de siège cheminent vers Paris. Il reste à savoir comment les puissances qui ont proposé l'armistice accueilleront cette plaisanterie sinistre. Quant à la France, il est entendu que son indignation compte pour peu dans tout ceci.

L'avortement de l'armistice jette la consternation dans Paris. On est si prompt à espérer ! On avait fait tant de projets ! Il nous était venu comme une bouffée d'air. Voici la pierre de ce cachot qui retombe !

Nous avons encore, dit-on, pour six jours de viande fraîche, sans compter le cheval.

Le vote d'hier n'a pas donné de résultat. Vote à ma section, pour Desmarest. Plusieurs personnes viennent me trouver pour me demander de présider, ce soir, la réunion de l'Athénée. Celle d'hier a été, à ce qu'il paraît, tumultueuse.

Messe à la Madeleine.

Visite à une ambulance militaire rue Vandrezane, près de la barrière d'Italie. Une centaine de blessés, la plupart fort gravement. Distribution de rhum, de cigares et de café. Tous ces pauvres gens sont enchantés. Quelle misère et quelle horreur, que ces charniers humains, ces membres brisés, ces corps déformés, ces traits amaigris, l'odeur du sang, des plaies et de la fièvre ! Est-ce que vraiment le monde est condamné éternellement à ce fléau bête de la guerre ? Au milieu de toutes ces misères, une sœur de Saint-Vincent admi-

rable de douceur, de bonté, de sérénité, de gaîté, la sœur Marie.

Ambulance du Théâtre-Français, dont M. Thierry fait les honneurs avec beaucoup d'obligeance. Les malades sont installés dans le grand foyer et dans la galerie des bustes. Quel étrange contraste entre les splendeurs d'hier et les douleurs d'aujourd'hui ! La statue de Voltaire préside en ricanant à ces agonies. On l'avait voilée, et sur le piédestal on avait placé un crucifix ; — mais un municipal libre-penseur, le citoyen Brisson, je crois, a fait ôter le Christ et découvrir la statue. Le Christ a été relégué à l'autre bout de la salle. En revanche, un infirmier irrévérencieux a coiffé de sa calotte le grand buste de M. de Voltaire. Que penserait le citoyen Brisson de cette familiarité sacrilège ?

Ambulance du Palais-Royal. Celle-là est établie dans les grands appartements du palais, magnifiquement. Que d'événements ont vu passer ces salles somptueuses ! Voici la fenêtre où j'ai vu Louis-Philippe, en 1830, se montrant au peuple avec ses enfants ; la salle du Trône, où se tenait, en 1848, le club Barbès. Aujourd'hui, des couchettes d'hôpital avec de pauvres soldats blessés, qu'on a apportés ici noirs de poussière et de vermine. Un d'eux va mourir ; il a été frappé, il y a quinze jours, d'une balle au genou. Il est envahi par la gangrène. Tout son corps frissonne, ses mains cherchent, ses yeux sont ternes et alourdis ; quelques mots répondus tout bas avec effort. On lui donne une gorgée de vin. Devant le lit, un paravent. On lui parle de cette voix câline, avec ce sou-

rire et ce semblant de gaité qui sont comme les gâteries de la mort. Adieu, pauvre garçon !

8 heures. — Il faut aller encore à cette réunion de l'Athénée. Arrivé là, il faut encore subir la présidence. Heureusement la séance tourne court. M. Alfred André, banquier, fait un excellent petit discours, sans façons, sans apprêts, sincère et en fort bons termes, une causerie à l'anglaise qui est fort goûtée par l'assemblée.

Au milieu de la séance, on m'apporte le résultat du scrutin d'aujourd'hui. Desmarest est élu. Je le proclame maire du IXe arrondissement, aux applaudissements du peuple.

Après la séance, petit comité chez Delepouve. Nous faisons une liste d'adjoints composée de MM. André, Ferry et Nast.

Lundi, 7 novembre.

Vote à la section pour les adjoints.

11 heures. — Au Palais. Le conseil de l'Ordre prête serment à la première chambre de la Cour. Visite au premier président et au procureur général. Séance du conseil.

Visite à M. Casenave. On croit que l'armistice n'est pas absolument désespéré. La physionomie de Paris, le soir, est de plus en plus triste. Au passage Jouffroy, trois ou quatre becs de gaz sont seuls allumés, mais baissés à moitié. Rencontré Bedel, jeune avocat, fils du conseiller. Il est engagé dans les dragons et s'est distingué dans les

premiers combats sous Paris. Il nous parle de la reprise des hostilités. Je lui demánde ce qu'il en augure et quelle est la disposition des soldats. Il me répond par un mouvement de tête d'une énergie navrante : rien ! rien ! rien !

Mardi, 8 novembre.

La liste de nos adjoints a passé hier : municipalité réactionnaire qui doit nous faire mal noter. En revanche, que de nominations vraiment démocratiques ! Les citoyens Mottu, Clemenceau, Ranvier, Delescluze ! C'est vraiment à désespérer et à dégoûter de ce peuple et de ce pays. Comme toujours, les bourgeois n'ont pas été voter, tandis que les ouvriers sont allés en masse au scrutin. Le nombre des électeurs était d'un tiers inférieur au nombre des électeurs du jeudi. En somme, ces élections municipales sont très mauvaises et feront encore très fâcheux effet dans les départements. Paris prend à tâche de tuer dans son germe cette malheureuse République, et, au dedans comme au dehors, tout conspire au démembrement de la France. Lyon et Marseille sont, dit-on, dans un état complet d'anarchie. On dit qu'à Marseille les prêtres sont l'objet de traitements indignes.

On a annoncé que le gouvernement de Tours aurait négocié à Londres un emprunt à quarante-deux francs, quand la rente est ici à cinquante-quatre francs. Le *Journal officiel* n'a pas démenti nettement cette nouvelle. Il se borne à dire que le Gouvernement n'en a pas connaissance.

Circulaire adressée par Jules Favre aux agents diplomatiques sur le refus d'armistice. Un peu vague. On n'y suit pas la négociation. Le document a le tort de couper court à toute reprise. Ce n'est pas là le ton. Favre est gêné cruellement par l'ombre oratoire de sa fameuse phrase : *Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses.* Hélas ! nous n'en sommes plus là. Nos forteresses, notre territoire, l'Alsace, la Lorraine, la moitié de la France sont à eux ! Il est temps de sortir de rhétorique pour entrer en philosophie.

Mercredi, 9 novembre.

Garde civique, boulevard Haussmann. Réclamations nombreuses pour la viande. Plusieurs personnes ont fait queue à la grille des bouchers pendant trois et quatre heures sans rien obtenir. Mécontentement dangereux. Les portières et les cuisinières sont en insurrection, et les pauvres femmes n'ont pas tort. Je vais à la mairie pour conférer avec Desmarest. Je le trouve avec ses trois adjoints, occupés justement de cette question. Ils décident que désormais chaque boucher recevra un certain nombre de numéros qu'il distribuera la veille des jours de vente. Au reste, dans quelques jours il n'y aura plus à s'inquiéter de tout cela; car nous avons, dit-on, de la viande de boucherie pour une semaine au plus.

Desmarest me presse de reprendre les conférences de l'Athénée. Je n'y ai aucun goût. Je ne crois pas que ce soit une entreprise viable, que ces veillées politiques

sans programme fixe et sans intérêt actuel. Dans tous les cas, pour soutenir ce cours d'économie sociale, il faudrait au moins un esprit actif, persévérant et communicatif. Je n'ai rien de tout cela.

Les journaux sont très sévères pour la circulaire de Favre. Le parti de la paix commence à se dessiner nettement. Les *Débats*, la *Patrie*, l'*Opinion nationale*, ont des articles très bien faits dans ce sens. Hier, M. d'Haussonville a publié dans les *Débats* un très long et très remarquable travail; il montre que l'Europe entière a été la complice et l'adulatrice de Napoléon III, et qu'elle aurait mauvaise grâce à rendre la France seule responsable moralement des fautes de ce règne. C'est un document à réserver pour l'histoire de notre époque.

Il fait froid et le ciel est noir; pluie à verse toute la soirée.

Aucun événement militaire, sauf une canonnade des forts sur le Bourget. Si l'on doit tenter un effort, cette inaction est déplorable. Depuis quinze jours les courages sont détendus. La lassitude nous envahit, le dégoût prend le dessus. « A quoi bon? — Qu'on en finisse! » On entend ces mots de tous côtés. On ne sent ni une main qui gouverne, ni une voix qui commande. On dit le général Trochu fort découragé. On devine aussi que, pendant ces longs loisirs, les Prussiens fortifient leurs lignes de tous côtés. Il est bien clair qu'ils font ici ce qu'ils ont fait à Metz, et que nous trouverions à Choisy, à Sèvres, à Montmorency et au Bourget de véritables citadelles, comme celles contre lesquelles se sont brisées là-bas les

sorties furieuses de Bazaine. Et nous n'avons ni Bazaine ni son armée.

On mobilise aujourd'hui des compagnies de garde nationale, composées des hommes de vingt à trente-cinq et jusqu'à quarante-cinq ans.

Le soir, visite à Mme Colmet. C'est une femme romaine, une vraie patriote, une mère cornélienne. Mari, famille, enfants, tout s'efface à ses yeux devant la défense et le salut du pays. Elle a deux fils soldats qu'elle aime tendrement; mais elle n'a pas un instant de faiblesse. Elle les suivrait de grand cœur à la bataille. C'est un type respectable et rare dans notre époque amollie.

Jeudi, 10 novembre.

Temps effroyable toute la journée, tempête de pluie et de neige, avec un froid noir qui va au fond de l'âme et à la moelle des os. Je reste chez moi, avec la ferme volonté de travailler, mais impossible de fixer mon attention sur ma besogne.

Visite de M. le Premier Président, qui reste chez moi près d'une heure. Il vient de faire une tentative inutile pour voir le général Trochu, qu'il connaît. Il voulait lui dire ce qu'il entend de tous côtés sur les mauvaises dispositions de l'armée. Les soldats sont absolument découragés de la guerre. Ils ne marcheront que derrière la garde mobile, et la garde mobile ne marchera que derrière la garde nationale, qui ne marchera pas du tout. Le premier président me paraît avoir des idées politiques

bien chimériques. Il entrevoit vaguement, au bout de ces catastrophes, ce qu'il appelle un retour aux principes, c'est-à-dire une restauration de la branche aînée des Bourbons. Indépendamment de tout le reste, je ne crois pas que le comte de Chambord soit assez aveugle pour rentrer en France dans ces fameux *fourgons* prussiens qu'on a tant exploités contre sa dynastie. Il ne durerait pas trois mois. Je ne pense pas non plus qu'un prince de la maison d'Orléans veuille attacher son nom à la paix honteuse qui se prépare. Les républicains seuls sont assez présomptueux pour avoir affublé la République de cette effroyable responsabilité. Le gouvernement, quel qu'il soit, qui portera au front cette tache, est un gouvernement perdu d'avance. Les parrains de la République ont noyé l'enfant dans ses fonts de baptême.

Aucune nouvelle militaire, aucune dépêche du dehors. La clôture devient plus étroite et l'asphyxie plus lourde.

Vendredi, 11 novembre.

M. Georges Picot vient me voir le matin. Il me propose de former dans l'arrondissement un comité pour préparer les élections. Je le conduis chez Victor Lefranc et chez M. Dufaure.

Les journaux contiennent des extraits de feuilles des départements et de l'étranger, que les Prussiens ont évidemment laissé passer à bon escient. A travers les obscurités et les contradictions, on voit que les pro-

vinces sont dans un état de désorganisation désolant : Marseille, Lyon, Bordeaux peut-être, se gouverneraient seuls. Gambetta ferait faute sur faute. Il aurait lancé une proclamation violente contre Bazaine. Bourbaki aurait quitté son commandement. Dans plusieurs départements, on procéderait à des élections pour constituer une assemblée, sans s'inquiéter de Paris.

Voir les articles publiés depuis quelques jours dans tous les journaux de Paris sur la nécessité de convoquer, quand même, une représentation nationale. C'est là une campagne à fond ; un courant d'idées qui va devenir irrésistible. Lire surtout les *Débats*, articles de Renan et de Lemoinne ; un article signé Seligmann dans *l'Électeur libre*, où on conclut énergiquement à la paix à tout prix. L'auteur énumère tous les traités honteux que la France a subis, sans en mourir, depuis Charles VI jusqu'à Louis XV. Tous ces messieurs vont bien vite et bien loin.

La mobilisation de la garde nationale fait grand bruit. Le mode de levée des compagnies de guerre suscite de violentes critiques. Quant aux volontaires, on en est pour les frais d'estrade et de calicot rouge. Quelques-uns se présentent dans les quartiers bourgeois. A Belleville et à Ménilmontant, personne. *Mourir pour la patrie!...*

Je vais au Palais. Lettre de Maurice Joly, arrêté pour la part qu'il a prise à l'émeute du 31 octobre. Il me demande d'intervenir pour le faire relâcher provisoirement. Ce Joly est un ambitieux, envieux et besogneux. partant révolutionnaire ; prêt à tout, violent par nature

et par nécessité. Avocat sans talent, sans clients et sans argent; solliciteur impérieux, emprunteur tyrannique, payant de la même monnaie les billets qu'il a souscrits et les bienfaits qu'il a reçus; pressé d'arriver et n'arrivant pas; trop décrié et trop exigeant pour trouver sa place, même un jour de Révolution dans les petits papiers de l'Hôtel de Ville, enragé de n'être rien et résolu à tout pour être quelque chose. Journaliste médiocre, pamphlétaire excellent, écrivain de tempérament et d'art, sachant écrire; il a fait, il y a quelques années, un portrait de Jules Favre qui est un remarquable pastiche de La Bruyère; et un dialogue entre Machiavel et Montesquieu qui a fait du bruit. Mais jusqu'à présent il a placé en pure perte son talent et ses vices. Il n'a même pas su se faire *bombarder* préfet après le 4 septembre, et, deux mois après, le voici dans les prisons de la République. Je vais voir Leblond pour lui communiquer la demande de Joly. Je trouve là Cresson, le nouveau préfet de police. Ils me renvoient tous deux à Didier, chez qui je trouve M. Valette qui vient pour le même motif. Le Gouvernement est très embarrassé de ses détenus et de son procès. Il est évident que, le 31 octobre, à l'Hôtel de Ville, sous le coup des menaces et de la violence, il y a eu des engagements pris, dont on ne sait comment s'affranchir. On va, je crois, se tirer d'une maladresse par une faiblesse. Didier parle d'amnistie. Ce serait une faute énorme ajoutée à tant d'autres. Mais ce malheureux Gouvernement n'a que le choix.

8 heures. — Réunion chez M. Dufaure avec Victor

Lefranc et Georges Picot. Nous ébauchons une liste d'éligibles. Mon nom s'y trouve; je le fais effacer. N'était ma pauvre mère, qui serait trop malheureuse de me voir entrer dans la vie politique, peut-être me laisserais-je tenter.

Samedi, 12 novembre.

Aucune nouvelle. Une note au *Journal officiel*, pour répondre aux bruits d'armistice répandus de tous côtés. Mais, mon Dieu! quel est donc le littérateur officiel chargé de ces communications? Quelle absence de vigueur et de dignité! Quel ton pleurard et quel style humilié! On dirait d'un enfant en pénitence qui se plaint du maître d'études. « Nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, l'ennemi nous empêche absolument de communiquer avec M. Thiers... » Est-il donc si difficile de tenir le milieu entre les forfanteries de la veille et les défaillances du lendemain?

Dans la presse, la campagne pour la convocation de l'Assemblée continue. Remarquables articles dans les *Débats*, dans l'*Opinion nationale*, dans la *Patrie*. Qui sait si les départements n'ont pas agi pendant que l'on écrit ici, et si les élections ne sont pas commencées?... L'isolement et le silence commencent à faire leur œuvre. Ce système cellulaire appliqué par les Prussiens à la guerre est la plus irritante, la plus humiliante des insultes qu'un peuple puisse infliger à un autre. Cette guerre laissera au cœur de la France une effroyable haine.

Dimanche, 13 novembre.

Aucune nouvelle, si ce n'est des rapports en quelques lignes sur les canonnades des forts et des escarmouches insignifiantes. Une dépêche, cependant, envoyée par un aéronaute qui est débarqué dans le département d'Eure-et-Loir. Les Allemands n'occupent pas tout le département. Ils paraissent avoir évacué Châteaudun. Des troupes françaises opèrent de ce côté.

Hier, on s'est battu à la porte des bouchers, sans pouvoir obtenir de viande.

1 heure. — Concert au profit de l'ambulance italienne, à la salle Herz. La salle est pleine, éclairée seulement par deux ou trois lustres. Concert passable : Marie Roze, Lefort, Sighicelli. Un acteur du Théâtre-Français récite fort mal les vers magnifiques de Lamartine : *Réponse à Némésis*, et assez bien une boutade très spirituelle de Méry sur le récit de Théramène.

Réunion chez M. Dufaure pour les élections.

La question des vivres reste la même. Nous ne souffrons encore presque aucune privation. Le cheval est entré dans notre alimentation courante. Nous mangeons aujourd'hui un excellent filet. Ce matin notre domestique a pu se procurer du lait et nous avons pris du café. Hier a paru un arrêté qui tarifie le cheval, le mulet et l'âne. Un poulet maigre coûte onze et douze francs; une oie, quarante et cinquante; un pigeon, quatre et cinq francs; pommes de terre, le boisseau, six francs.

Lundi, 14 novembre.

Au *Journal officiel*, une proclamation du général Trochu aux citoyens, à la garde nationale et à l'armée de Paris, *urbi et orbi*, car notre ville est bien tout notre monde. Le général veut-il se battre? Veut-il traiter? A lire sa proclamation, il est malaisé de le savoir...

En attendant, le canon a parlé hier pendant toute la soirée. Aujourd'hui encore, on l'entend pendant toute l'après-midi. Le village de Champigny a été hier bombardé et incendié par nos obus... Ces pauvres environs de Paris! Quelle désolation après cette guerre! Une ambulance de ruines!

Service à l'ambulance du Palais. Il y reste seulement une dizaine de convalescents. La sœur Caroline nous quitte pour aller à Bicêtre soigner des varioleux. La résignation enjouée de ces femmes est vraiment admirable. Si l'on pouvait appliquer à nos grandes sociétés cette idée et cette inspiration de la vie religieuse, quelle force et quel levier!

8 heures. — Victor Lefranc vient me prendre pour aller chez M. Dufaure. Il nous dit que l'on annonce une victoire à Orléans. Le journal *le Soir*, qu'apporte Gabriel Dufaure, contient la dépêche officielle, précédée de quelques lignes de Jules Favre. Après deux jours de combats, Orléans a été pris, le 10, par le général d'Aurelles de Paladines; 2 000 hommes tués ou blessés de notre côté; plus, du côté des Prussiens; 1 000 prisonniers, deux canons. Enfin! voilà donc un succès. Malgré

moi, je me reprends à espérer. Pourvu que demain ne nous apporte pas encore une déception! On a dit à Lefranc qu'aujourd'hui même les Allemands auraient subi un échec sanglant en attaquant le fort d'Issy; mais cela paraît invraisemblable!

Mardi, 15 novembre.

Le *Journal officiel* contient la dépêche d'hier soir, avec un article plus ferme que la circulaire d'hier. La nouvelle de la prise d'Orléans relève les esprits, mais sans y porter l'enthousiasme. On se défie du lendemain. En observant même de bien près, on trouverait que cette victoire qui ajourne la paix gêne malgré eux beaucoup de gens. On commençait à s'accoutumer à cette paix. On voyait Paris ouvert; on lisait déjà les lettres des absents! Voilà tous les rêves évanouis, et la guerre peut-être pour tout l'hiver!

Le *Journal officiel* annonce qu'il est arrivé à Paris deux cent cinquante dépêches télégraphiques privées, centralisées à Tours, réduites photographiquement et expédiées par des pigeons.

2 heures. — Conseil de l'Ordre.

On annonce que Pyat et tous les détenus du 31 octobre ont été relâchés. Encore une faute! On dit que nous aurions remporté deux autres succès; qu'Amiens et Chartres seraient repris par nos troupes. C'est bien du bonheur pour un jour. Gare demain!

Les escarmouches et les reconnaissances continuent

autour de Paris. Combats à Bobigny, à Rueil, à Champigny.

8 heures, soir. — Réunion pour les élections chez M. Dufaure. Mon nom est décidément rayé de la liste, ainsi que les noms de M. Dufaure et de Victor Lefranc; mais ceux-là y seront rétablis d'office.

Les journaux du soir annoncent la mort de M. Baroche. Il est mort à Caen, la veille du jour où son fils a été tué au Bourget. M. Baroche a été un très bon avocat, sans être un avocat très éloquent : talent facile et froid, s'échauffant à la surface sans brûler au fond. Caractère politique contesté. Trop mêlé au coup de main de février 1848 et au coup d'État de décembre 1852; ministre habile et courageux aux premiers jours de l'Empire; garde des sceaux médiocre, passé ensuite aux utilités et aux Théramène de l'Empire. Au demeurant, un homme distingué, très intelligent, résolu, qui est demeuré bienveillant dans toutes les fortunes.

Mercredi, 16 novembre.

Rien au *Journal officiel*, si ce n'est un court rapport sur les escarmouches du côté de Champigny et de Châtillon. M. Étienne Arago, maire de Paris, est remplacé par Jules Ferry. M. Arago était, je crois, vaudevilliste. En 1848, il a été directeur des postes. Républicain de la veille et fonctionnaire du lendemain. Cette fois, il s'est rendu suspect à tout le monde. Le 31 octobre, il paraît avoir eu une attitude fort ambiguë.

Aucune nouvelle. Nous voici retombés en léthargie. On commente la dépêche relative à Orléans; on s'efforce de se réjouir. Quelques-uns doutent de la sincérité de la dépêche. Décidément, bien des gens se seraient mieux accommodés d'une grande défaite. Les journaux qui étaient à la paix retournent en guerre, sans grand entrain. Les extraits de journaux anglais et allemands contiennent les renseignements les plus contradictoires sur Bazaine et la capitulation de Metz. Une proclamation de Gambetta, qui paraît authentique, crie à la trahison. Il faut attendre pour juger; dans tous les cas, la proclamation est violente, déclamatoire et maladroite. Ces gens-là, décidément, n'ont pas la main légère. Comme M. Thiers doit souffrir d'être attelé à ce char à bœufs!

Le soir, vu un lieutenant de garde mobile. C'est un de ceux que les nouvelles d'Orléans gênent visiblement. Il a assez de la campagne et des grand'gardes. Je trouve qu'il met un peu de luxe dans son découragement. Il se moque avec trop de sans-façon des chefs et des soldats. L'uniforme devrait imposer plus de réserve. Il est clair que, si les officiers tiennent entre eux et devant leur troupe ce langage, il faut se dépêcher de faire la paix à tout prix.

Ce soir, le boulevard est plongé dans une obscurité presque complète, il n'est éclairé que par la lumière des kiosques. Une ordonnance de police oblige les cafés à éteindre le gaz à 8 heures. Quelques-uns sont éclairés par de rares quinquets. Des groupes de mobiles en sortent à tâtons. Des filles, assez nombreuses encore, circulent

piteusement sur les trottoirs. Les passants s'arrêtent devant les kiosques pour lire les journaux. Toutes ces ombres, ces silhouettes, venant en noir sur le noir, font un effet étrange.

Aujourd'hui, l'on ne donne plus que 40 grammes de viande par jour. Le journal du soir dit qu'on a canonné, dans la journée, ce qui restait de Champigny et Chennevière. Un obus est tombé dans la cour de M. Casenave, à Chennevière.

Jeudi, 17 novembre.

Au *Journal officiel*, un très bon article sur l'état de la province. La prise d'Orléans est confirmée. Petits succès dans le Nord et vers Besançon. L'article parle avec réserve des bruits répandus sur Bazaine. Les Allemands ont pris Dijon. Marseille et Lyon sont dans un état *irrégulier*, mais non révolutionnaire. En somme, on résiste partout, et il est clair que le Gouvernement ne peut en ce moment que patienter et tâcher de faire patienter Paris.

Destitution de Dupré-Lasalle, avocat général à la Cour de cassation. C'est une brutalité qui n'a même pas l'excuse d'un premier mouvement. Voilà deux grands mois qu'on marchande cette lourde bêtise et qu'Arago jongle avec ce pavé. On frappe Dupré-Lasalle parce qu'il a requis sous l'Empire contre les hommes que la République vient de mettre en prison.

Une autre révocation, celle de Lepelletier, avocat gé-

néral à la Cour d'appel. C'est à n'en pas croire ses yeux. Lepelletier est un des rares talents qui relèvent aujourd'hui l'éclat du Parquet, un des magistrats qui pouvaient rendre à la justice les plus utiles services. Il est vrai qu'un jeune stagiaire inconnu est du même coup nommé substitut à Paris.

Les bruits de la reddition de Metz font leur chemin. Les journaux étrangers contiennent deux proclamations boufiies de rage dans lesquelles Gambetta accuse Bazaine de trahison. Pour bien juger, il faut laisser tomber tout ce bruit.

On dit que les maréchaux sont à Wilhelmshöhe. Est-ce vrai? Est-ce possible? On se perd dans ce chaos. Est-il vraiment question d'une restauration napoléonienne? Tout, plutôt que cette honte! Quand une dynastie a son nom attaché à de tels désastres, elle est finie à jamais.

5 heures. — Réunion chez moi, pour l'assemblée électorale de demain.

On parle toujours d'une grande action militaire très prochaine. Il parait évident que Trochu veut percer sur un point les lignes prussiennes. S'il échoue, c'est la déroute finale. Mais s'il réussit, où ira-t-il? Sans doute rejoindre l'armée d'Orléans. Paris, privé de ses meilleures troupes, pourra-t-il tenir longtemps? Et les vivres? Il paraît que la farine s'épuise. On va moudre à Paris. Nous allons passer au pain noir et aux salaisons. Chez Chevet, je vois des lapins : seize francs la pièce; une livre de beurre, trente francs;

un dindon, soixante francs; un chou se paie quarante sous.

Mais tout cela n'est rien. La vraie privation, la douleur atroce, c'est l'absence de nouvelles. Cela devient lugubre. Je suis entouré de malheureux qui ont hors de Paris leur père, leur mère, leur femme, leurs enfants. J'observe sur eux les progrès de l'angoisse. Elle devient insupportable. Maudits et exécrés soient les abominables bandits qui ont suscité ou qui poursuivent cette guerre! Guillaume et Bismarck sont maintenant les vrais coupables. Ils font une guerre sans foi ni loi, sans pitié, sans pudeur, sans honneur, sans courage. Ils en sont aux tortures des sauvages. Ils déchaînent sur nous la terreur des fausses nouvelles. Ils spéculent sur l'horrible douleur des séparations, du silence, de l'absence. Ils nous prennent par la soif du cœur avant de nous prendre par la faim du ventre. Maudits soient-ils!

Vendredi, 18 novembre.

Nous voici dans le troisième mois du siège. Le *Journal officiel* dit que M. Thiers est à Tours depuis le 7, que l'on fortifie les abords d'Orléans, et que le Gouvernement est obéi partout, à Lyon comme à Marseille et à Bordeaux. Dieu veuille qu'Orléans ne soit pas, comme Sedan et comme Metz, un chef lieu de désastres, et que les Prussiens ne murent pas là dedans notre armée, comme ils font à Paris et comme ils ont fait à Metz.

1 heure. — Réunion électorale chez Delepouve. Une

trentaine de personnes. Je préside. Nous décidons qu'une commission se mettra en rapport avec les comités qui se forment dans les autres arrondissements.

Aucune nouvelle. On parle toujours d'une sortie prochaine.

Samedi, 19 novembre.

Le journal *le Réveil* me tombe sous les yeux. Il contient de violentes injures contre le général Trochu, et il invite très expressément *le peuple* à se débarrasser des chefs ineptes qui le trahissent. Il y a dans Paris une demi-douzaine de journaux qui répètent chaque matin les mêmes injures et les mêmes excitations. Que cela soit toléré, dans une place assiégée et dans les extrémités où nous sommes, c'est ce qui confond l'imagination.

10 heures. — Visite au ministre Emmanuel Arago, pour lui parler d'un confrère. Je le trouve toujours très bon camarade. Il ne sait guère plus que nous ce qui se passe hors de Paris. Il m'assure que d'ici à peu de jours nous aurons une très grosse affaire. Je lui parle de Bazaine; il trouve que Gambetta est allé très vite en criant à la trahison, mais que, ce qui paraît inexplicable, c'est qu'avant de rendre la place, le maréchal n'ait pas détruit l'immense parc d'artillerie et les 400 000 chassepots qui s'y trouvaient : 400 000 chassepots pris par les Prussiens, et qui tirent en ce moment sur nos soldats!

En attendant Arago, je cause avec un capitaine d'éclaireurs qui a demandé une audience, et qui me raconte ses expéditions à Saint-Cloud. Il se fait par là,

sans que nous en sachions rien, une guerre continuelle de surprises et d'embuscades. Saint-Cloud est parcouru jour et nuit par les tirailleurs des deux armées qui se guettent et s'entre-tuent à l'envi. Les habitants sont tous partis. Beaucoup de maisons brûlées, plus encore dévastées. Le château et le parc de Béarn sont un champ d'escarmouches perpétuelles. Les Prussiens prennent dans les maisons ce qui leur est utile, couvertures, matelas, tapis, rideaux, et objets de luxe. Ils font leurs ordures dans tous les coins, *intra et extra*, dans les salons comme dans les rues. Le capitaine admire, d'ailleurs, leur façon de faire la guerre et de se garder. Ils se cachent, ils s'abritent, ils se terrent avec un art prodigieux. C'est une guerre de taupes et de termites. Il prétend qu'en rase campagne, à nombre à peu près égal, ils ne tiendraient pas contre nos soldats.

Depuis deux jours, il est arrivé beaucoup de nouvelle particulières des départements, plus de mille dépêches concentrées à Tours, photographiées, réduites en texte microscopique, condensées en journal et expédiées par des pigeons. Voilà bien des heureux. Mais nous en connaissons très peu. J'ai rencontré avant-hier le pauvre Housset. Sa femme et ses cinq enfants sont près d'Orléans, justement dans les endroits où l'on s'est battu. Depuis deux mois, il n'a aucune nouvelle. Il est très changé, très exalté, parlant sans interruption, avec véhémence. Que de gens vont laisser, dans cette épouvante, leur raison et leur vie! Il me semble que nous allons à une catastrophe biblique.

On ne parle plus de négociations.

Le préfet de police, dit-on, a fait purger les murs des caricatures obscènes qui les salissaient. Il y a deux jours, j'ai vu à une vitrine un ignoble barbouillage, représentant l'Impératrice *absolument*, *complètement nue*, posant devant le prince de Joinville ; une autre, où elle est sur les genoux du pape ! J'ai vu cela de mes yeux.

Dimanche, 20 novembre.

Ma fête ! On a peu le cœur aux anniversaires. Mon frère m'offre un épi de blé de son herbier, — un vrai bouquet de famine !

1 heure. — A l'ambulance du Palais-Royal. Bonne conférence de M. Legouvé sur *l'alimentation* morale en temps de siège.

En sortant du Palais-Royal, visité l'ambulance du Théâtre-Italien. Elle est installée dans le foyer avec beaucoup de soin et de goût. Il n'y manque que des malades. Ce service des ambulances me paraît aussi mal organisé que tout le reste de notre administration de la guerre. Quelques ambulances sont pleines, d'autres absolument vides.

Aucune nouvelle, on attend toujours la bataille...

Lundi, 21 novembre.

Le *Journal officiel* contient *in extenso* un numéro du MONITEUR OFFICIEL publié par le gouvernement prussien à Versailles. C'est une lecture navrante. Cette

parodie tudesque fait bondir de colère. Avis aux maires, ordres aux percepteurs, répartition des impôts, modèles de bordereaux administratifs, rien n'y manque. Ils sont chez eux! Ils donnent des instructions pour l'ouverture des écoles! Ils recommandent l'instruction primaire! Ces sauvages tatoués d'algèbre se font maîtres d'école chez nous. Ah! quelle haine!... Après la partie officielle, viennent des nouvelles de la France et de l'étranger, inventées ou arrangées avec une perfidie lourde et pâteuse. Puis, au milieu du journal, une circulaire de Bismarck sur la rupture des négociations. « C'est M. Thiers qui a fait tout le mal. Il a eu l'étrange idée de demander un ravitaillement exorbitant, que Paris fût remis dans l'état où il était il y a deux mois. » Tous ces mensonges sont écrits dans ce style insolent, cauteleux et gouailleur à la fois, dont cet homme a le secret. Cette lecture me met hors de moi.

Service à l'ambulance du Palais. Nos malades vont bien. Mais il a fallu évacuer ce matin sur Bicêtre deux varioleux. On en compte maintenant à Bicêtre plus de douze cents!

8 heures, soir. — Réunion électorale chez Delepouve. Une quarantaine de personnes. Je suis chargé, avec quatre membres du comité, de rédiger un programme.

On dit qu'Orléans est repris par les Prussiens.

Mardi, 22 novembre.

Les vivres baissent; les Prussiens tirent sur les

maraudeurs. Le Gouvernement annonce qu'il va mettre en réquisition les pommes de terre.

Circulaire de Jules Favre en réponse à celle de Bismarck; il réfute aisément ses mensonges et montre clairement que la reddition de Metz et la journée du 31 octobre ont seules amené le changement d'idées et de langage de M. de Bismarck. Il donne un démenti à cette assertion que le Gouvernement ne veut pas convoquer une assemblée. Mais toute cette circulaire est un peu vague. Vingt lignes de M. Thiers en diraient, ce semble, davantage; que devient son *memorandum*?

11 heures. — Sur le boulevard, trois bataillons de marche de la garde nationale passant la revue de départ. Au moment où le général Clément Thomas passe à cheval devant le front d'un des bataillons, en face de la rue Choiseul, j'entends une vive altercation. Je regarde, et je n'en peux croire mes yeux ni mes oreilles. C'est un commandant, à cheval, en uniforme, devant ses hommes, qui tient tête violemment aux remontrances de son général! Et pendant ce temps-là, à deux pas de moi, un gros fourrier, placé en serre-file, entame une dispute sans fin avec un de ses soldats! Que faire d'un pays où personne ne sait obéir? Au reste, ces nouveaux bataillons sont en apparence superbes et marchent à merveille, malgré la pluie battante.

2 heures. — Conseil de l'Ordre. La nouvelle de la reprise d'Orléans par les Prussiens s'accrédite.

Mercredi, 23 novembre.

Aucune nouvelle ; escarmouche sans importance. Service de garde civique. Un de mes hommes est cuisinier à la Maison-Dorée. Il y reste encore une quinzaine d'employés; et, tous les jours, vingt-cinq à trente personnes y viennent déjeuner, dîner ou souper. Hier soir, huit ou dix citoyens avaient commandé pour minuit un excellent repas. Il y a encore de grands cœurs et des estomacs intrépides !

Une affiche annonce qu'à partir de demain on ne vendra plus que de la viande salée. Le 30, plus de gaz dans les rues. Nous entrons dans la période sombre du siège. Notre geôle se resserre et s'obscurcit. Ce soir, les boulevards sont funèbres ; un réverbère à demi allumé sur cinq. Au passage Jouffroy, obscurité presque complète. Toutes les boutiques fermées. Dans les cafés, quelques quinquets fumeux piquent les ténèbres. Sur les trottoirs, des groupes de mobiles avec des femmes au bras passent comme des silhouettes de Séraphin. Sur le boulevard des Italiens, cinq ou six cercles en plein vent entourent des chanteurs et des faiseurs de tours, illuminés par des chandelles. C'est le Paris d'il y a cinquante ans.

5 *heures*. — Réunion chez Delepouve. Programme adopté.

Jeudi, 24 novembre.

Assez bonnes nouvelles au *Journal officiel*. Une dépêche de Tours, du 16, annonce qu'il y a sous Orléans une armée de 200 000 hommes ; une autre de 100 000 hommes, dont on ne dit pas la situation, sera prête au 1er décembre, sans compter 200 000 mobiles tout prêts à marcher. Orléans est toujours à nous ; on s'y fortifie, et le Gouvernement est obéi dans toute la France. Ainsi soit-il !

Le *Journal officiel* annonce qu'il est arrivé à Paris, par pigeons partis hier d'Orléans, des numéros du journal télégraphique, contenant onze cents dépêches privées.

Place de la Concorde, les chevaux de Marly sont empaquetés dans une chemise de planches. Les bas-reliefs de l'Arc de Triomphe sont murés. Paris a mis des housses de bois et de plâtre sur ses meubles. Les rues sont horriblement sales. Les dignes Allemands qui balayaient les trottoirs et espionnaient les passants ne sont plus là pour faire notre toilette. Ils nous envoient des coups de fusil. Des fleuves immondes, barrés par des îlots plus immondes encore, coulent de tous les angles des murailles. C'est là, pour les Français, le plus clair de la liberté.

Vu plusieurs personnes qui ont reçu des dépêches, mais aucune parmi nos connaissances intimes. Ces bouffées d'air qui viennent du dehors font pourtant du bien !

Devant le marché de la Madeleine. Un paysan, un panier, et, dans le panier, un gros lapin. — « Combien le lapin? — Vingt-deux francs. » Je passe sans répondre. — « Je vous le laisserai à vingt et un. » Malgré cette offre obligeante, je me refuse cette gibelotte à la Lucullus.

Vendredi, 25 novembre.

Au *Journal officiel*, une lettre abominable de M. de Bismarck. Un jeune substitut de Versailles, M. de Raynal, a été arrêté sous l'accusation d'entretenir des correspondances avec Paris; en d'autres termes, d'avoir donné de ses nouvelles à sa famille. Il a été envoyé à Berlin pour y passer devant un conseil de guerre! M. de Raynal père, avocat général à la Cour de cassation, a fait réclamer son fils par le ministre des États-Unis. Le *Journal officiel* donne la réponse de Bismarck. Il déclare que toute correspondance avec Paris aura les mêmes résultats, et qu'il considère également comme fait d'espionnage le fait de traverser les lignes prussiennes en ballon. La lettre est suivie d'une protestation du Gouvernement, que j'aurais voulu plus accentuée, et d'un article du *Standard*, qui invite M. de Bismarck à ne pas appliquer sa théorie à un citoyen anglais.

Rapport sur une reconnaissance faite hier, à Bondy, par le 72e bataillon de marche de la garde nationale, avec beaucoup de vigueur et d'entrain. Le capitaine de

frégate Massion, blessé gravement. Ce coup d'essai paraît flatter beaucoup la population. Ce soir, visite chez Mme Ducamp. Sans nouvelles de sa famille qui est hors de Paris. Paul Ducamp part demain matin dans un bataillon de guerre, volontairement. C'est très beau.

Samedi, 26 novembre.

Au *Journal officiel*, avis annonçant pour demain la fermeture définitive des portes de Paris. Cela veut dire que les opérations décisives vont commencer. Un pigeon parti d'Orléans, hier matin, est arrivé dans l'après-midi à Paris, apportant cinq cents dépêches privées.

Au Palais, vu plusieurs personnes qui ont reçu des nouvelles du dehors.

Depuis hier, on ne vend plus dans les boucheries que des viandes salées : nous avons dîné hier avec un pot-au-feu de bœuf salé. Ce n'était pas bien bon. Mais, ce matin, notre restant de bœuf était détestable, et il a fallu le laisser. Les devantures des pâtissiers sont vides. Plusieurs se sont transformées et contiennent des conserves, des poulets, du jambon. On voit cependant encore beaucoup de pâtés. Le commissionnaire, l'Auvergnat, commencent à manquer aussi à la physionomie de Paris. Ce matin, j'en ai cherché pendant une demi-heure.

Depuis deux jours, les journaux publient une série très importante des papiers trouvés aux Tuileries. Ce sont les dépêches échangées entre l'Empereur, l'Impéra-

trice, les maréchaux, les généraux, l'intendance et le ministère de la Guerre pendant la première période de la guerre, du 20 juillet au 4 septembre. Cette lecture confond l'imagination. Jamais une nation n'a été ainsi égorgée. Il résulte, jusqu'à l'évidence, de ces pièces, que rien, mais rien absolument n'était prêt, même pour une campagne ordinaire. Il faut tout lire pour avoir quelque idée de cette épouvantable incurie. Une dépêche du général Michel, envoyé à Belfort : « Arrivé ici, pas trouvé brigade, pas général de division, pas trouvé mes régiments. » Une autre de l'intendant général à Metz : « Il n'y a, à Metz, ni riz, ni café, ni sucre, ni gamelles, les envoyer d'urgence, un million de rations au moins. » Une autre, d'un colonel envoyé pour commander le fort de Bitche : « On m'avait dit trouver ici 5 000 hommes, je trouve 1 600 mobiles, 90 gendarmes et des douaniers. » Il y a cinquante dépêches de la même nature, et plus effroyables encore. Cette publication explique de reste nos revers et justifie l'armée. Quand des soldats sont ainsi commandés, que peuvent-ils faire? Depuis deux mois, nous nous frappons la poitrine, nous parlons de corruption et de décadence. J'avais toujours soupçonné que nous exagérions beaucoup nos iniquités. Maintenant j'en suis sûr. Bien approvisionnées, bien nourries, et médiocrement commandées, nos troupes se seraient battues sur le Rhin comme elles l'ont fait en Italie et en Crimée. La responsabilité tout entière de nos désastres appartient à l'Empereur et au maréchal Lebœuf. Il y a eu beaucoup de complices, mais

voilà évidemment les deux coupables. Non, l'histoire ne voudra pas croire à une si extravagante folie!

Dimanche, 27 novembre.

Vers onze heures, grand passage de troupes sur les boulevards. Deux brigades d'infanterie de ligne, marchant assez mal, sans ordre. Les soldats sont très chargés et paraissent exténués. Plusieurs montent en fiacre, sans que les officiers s'y opposent. Ce défilé n'a rien de fortifiant. Je m'approche d'un sergent : — « D'où venez-vous? — De Neuilly. — Et où allez-vous? — A Charenton. » Et il ajoute, avec un sourire étrange : « *A la boucherie.* » Voilà un mot qui promet.

Midi. — Messe à la chapelle du Palais-Royal, et quête pour les blessés; une petite allocution et une lecture poétique par M. Legouvé.

Dans le journal du soir, lettre de Bazaine protestant contre la proclamation de Gambetta. Il dit que son armée a eu un maréchal, plus de 2 000 officiers et 43 000 hommes blessés; que, depuis les premiers jours d'octobre, elle était rationnée à trois cents grammes de pain; qu'elle avait mangé tous ses chevaux; que, quand elle a capitulé, elle était réduite à 65 000 hommes. Reste la reddition de Metz, et la conservation des canons et des fusils...

Aujourd'hui, la seule viande vendue dans les boucheries a été de la *morue* salée. Nous avons mangé à dîner le petit morceau que nous a réparti le rationnement municipal : ce n'était pas mauvais, et infiniment supérieur au

bœuf salé d'hier. Toutefois, j'ai entamé une négociation corruptrice pour me procurer quelques kilogrammes de cheval. Espérons.

Soir. Visite aux Colmet. Ils avaient mangé de la tête de veau! ou plutôt la tête *du* veau; car je ne crois pas qu'il y ait eu aujourd'hui dans tout Paris un autre veau que le veau auquel appartenait cette tête. C'était un cadeau du doyen, qui a dû lui coûter au moins cinquante francs.

Lundi, 28 novembre.

Temps bas et sombre. Au *Journal officiel*, aucune nouvelle. Déjeuner au café du Jockey-Club. Le *Journal des Débats* parle des bruits inquiétants apportés par les feuilles allemandes et anglaises. Notre armée de la Loire aurait été défaite. Dans les Vosges, M. Keller et ses francs-tireurs auraient subi un échec. Belfort serait bombardé. Au dehors, grands mouvements de troupes. Les bataillons se croisent toute la journée sans interruption; on respire la bataille.

A dix heures, place Vendôme, vingt-six omnibus du boulevard rangés roue à roue, avec une vingtaine de fiacres sur le côté qui fait face à la Chancellerie. Des groupes de soldats détachés sortent de l'État-major de la place. Nos pauvres soldats! Quelle tournure! On dirait des grotesques de Callot, ces eaux-fortes des *Misères de la guerre*, qu'on voit sur les quais. Un groupe, composé d'un artilleur monté sur un gros cheval bai, trapu et barbu, le poil en broussaille, le crin farouche,

avec un harnais de fortune; autour du cavalier, quatre ou cinq fantassins, canonniers et gardes du génie, le sac au dos, le fusil en bandoulière, ruisselants de boue, harassés; un tout petit bout de soldat enterré dans une immense capote bleue. Une caricature à faire pleurer. Un d'eux se détache du groupe; je le vois s'approcher de la boutique de l'apothicaire anglais de la rue de Castiglione et regarder la devanture d'un air de convoitise. — « Qu'est-ce que vous cherchez, mon ami? — Chocolat », me répond-il d'une voix abrutie. Je mets vingt sous dans la main du pauvre homme, et j'entre avec lui chez Guerre, où je lui fais donner pour dix sous de chocolat. — « Merci. » Et l'homme reprend sa route, en boitant lourdement, au bruit de sa gamelle de fer, blanc qui frappe à chaque pas son bidon.

Service à l'ambulance du Palais. Une douzaine de convalescents qui acceptent de grand cœur mes cigares; un homme de la Roche-Guyon, le fils de Noël, le mercier, que j'ai déjà vu l'autre jour.

La rue de Rivoli fourmille de gardes nationaux de mauvaise mine, mal habillés, mal armés, chantant les *Girondins*. Ce sont les citoyens de Ménilmontant qui vont je ne sais où; mais je doute qu'ils aillent au feu. La « vile multitude » de M. Thiers, — la « populace » de M. de Bismarck, — le gouvernement de demain, peut-être!

En sortant du Palais, rencontré Renault, le secrétaire général de la préfecture de police. Il ne sait rien du dehors et peu du dedans. Il se plaint de l'insuffisance

des agents, de la mollesse des anciens sergents de ville, qui ont été découragés par les aménités du 4 septembre. Le fait est qu'ils doivent être assez embarrassés de leurs personnes.

Démarche pour une réunion électorale que nous avons convoquée pour demain soir, à la salle Sax.

5 heures. — Visite du comité : MM. Georges Picot, Pellechet, Delepouve, Lecomte. On annonce toujours le commencement des hostilités pour demain.

Levesque vient dîner. Nous mangeons encore du cheval. C'est maintenant le plat de luxe. Le bruit courait dans la journée qu'un des gros épiciers de Paris, signalé comme accapareur, s'était pendu, et qu'on avait trouvé dans sa cave des trésors de jambons et de viandes de toute espèce. Les journaux du soir confirment cette nouvelle; mais bien des gens persistent à croire que c'est une fable. On n'a pas idée de la légèreté des journalistes, qui se font les propagateurs de pareils bruits. Potin pourra bien ressusciter demain ; mais il n'en restera pas moins dans l'esprit du peuple que c'est un accapareur, et on peut très bien l'assommer pour le punir de ne s'être pas pendu. Il est vrai qu'il faut bien que les journaux vivent. Ces bruits d'accaparement commencent d'ailleurs à devenir la légende des misérables; sur plusieurs points de Paris, il a fallu protéger, contre des groupes menaçants, les boutiques des épiciers. Un mendiant à domicile, comme j'en reçois tous les jours, me disait tantôt qu'on affamait le peuple et que le Gouvernement était complice des exploiteurs.

Encore quelques jours, et nous aurons des scènes de pillage.

Mardi, 29 novembre.

Toute la nuit, un bruit de canonnade effroyable. Je suis réveillé à une heure par des détonations furieuses.

9 heures. — Je vais rue de Clichy, chez M. de Pressensé, où M. Georges Picot me fait lire le *Journal officiel.* Le sort est jeté. L'action est engagée. Deux très belles proclamations de Trochu et de Ducrot : celle de Trochu, courte et résolue, bien dans le ton d'un général en chef qui est en même temps un chef politique; celle de Ducrot, sombre, farouche, sentant la mort, le cri du soldat vaincu qui se cramponne à la vengeance. Les larmes nous viennent aux yeux. En avant! Et que Dieu sauve la France!

Une autre proclamation des ministres, beaucoup moins bonne. Des phrases.

Je rencontre, rue de Clichy, Renault, qui va en toute hâte à la préfecture. On vient de lui dire que la place de de l'Hôtel-de-Ville était pleine de rassemblements menaçants. Cela devait être. Et je m'explique à présent les promenades armées d'hier. C'est la diversion promise aux Prussiens.

10 heures. — Bruit de clairons sous ma fenêtre. C'est une compagnie de garde nationale, dont plus de la moitié en bourgerons et en blouses. Quelques-uns sans fusil et fumant leur pipe dans les rangs. Où vont ces gens-là?

Allons-nous avoir une bataille sous Paris, et une *journée* dans Paris?

10 heures et demie. — Je vais au Palais. Rencontré, rue Richelieu, Fremard, puis Manceau, et Binot de Villiers : ils parlent de succès que nous aurions eu à l'Haÿ, Chevilly et Choisy-le-Roi. Du Palais, je m'achemine par le boulevard Saint-Michel, en quête de nouvelles. Je prends la rue Gay-Lussac, la rue Monge, l'avenue des Gobelins, jusque près de Montrouge. Des groupes animés où l'on parle toujours de la prise de l'Haÿ et Chevilly. Des compagnies de garde nationale reviennent du rempart; je parle à plusieurs gardes, qui ne savent rien. J'avise un fiacre surmonté du drapeau d'ambulance, avec un soldat infirmier sur le siège. La voiture est arrêtée. J'interroge le soldat. Celui-là est moins rassurant : « *Ça n'a pas été si mal que l'on dit.* — Comment ! On dit que ça va mal? — Oui, du côté de Bicêtre; il paraît qu'on n'a pas pu les débusquer. » — Je reste une grosse demi-heure sur la chaussée, au milieu des groupes, sans pouvoir rien apprendre. Je vois passer cinq ou six voitures ramenant des blessés : omnibus, fiacres, tapissières; tous soldats de la ligne, aucun mobile. Dans un char à bancs, six jeunes soldats blessés. Un d'eux, la tête renversée, est d'une pâleur livide. La foule est inquiète, soucieuse, nullement agitée. Un conducteur d'omnibus me dit qu'on a réquisitionné sur place onze de leurs voitures.

Revenu par le boulevard de l'Hôpital et le Jardin des Plantes. Rue de Buffon, je glisse sur le trottoir, et je

m'étends tout au long, à plat ventre, dans le ruisseau. Mon genou est écorché au vif. Je trouve à grand'peine une voiture, et je vais me faire panser à l'ambulance.

Conseil de l'Ordre. M. Dufaure est très inquiet de son fils qui est à Montrouge dans un bataillon de guerre. Quant à l'alerte de cette nuit, à Belleville, ce n'était rien. On a cependant battu la générale dans la Chaussée-d'Antin; mais le mouvement n'a pas eu de suite.

5 heures. — Des bruits contradictoires circulent. Le mouvement sur l'Haÿ paraît avoir réussi; mais un autre sur Champigny aurait échoué, la crue de la Marne ayant enlevé le pont de chevalets qu'on y avait jeté.

Aux journaux du soir, un avis officiel se borne à mettre le public en garde contre les faux bruits : « Les opérations militaires sont engagées; elles suivent leur cours régulier. Le Gouvernement ne peut rien dire de plus. » C'est peu, mais on ne sait pourquoi l'on se prend à espérer.

Temps sombre, assez froid.

Potin est ressuscité, dans une lettre très spirituelle.

Mercredi, 30 novembre.

Toute la nuit, épouvantable canonnade, surtout vers quatre heures. Le bruit s'apaise pendant quelques heures, puis recommence plus violent. On croirait entendre des feux de peloton. Sorti en boitillant.

A une heure, plusieurs personnes que je rencontre

disent que les nouvelles sont assez bonnes. Le général Ducrot aurait exécuté ce matin le passage de la Marne, manqué hier. Toute la journée se passe en attente. Temps magnifique, assez froid.

5 heures. — Réunion du conseil de famille de la garde civique. On fait courir de bonnes nouvelles. Champigny serait pris, peut-être Chennevière. On s'est battu avec acharnement toute la journée. On parle de nombreux prisonniers prussiens, de pertes considérables des deux côtés. Hier, une diversion a été faite sur l'Haÿ, Thiais et Choisy. Les troupes ont bien marché.

Les journaux du soir contiennent une note du général Trochu, disant que la journée a été bonne et annonçant le passage de la Marne.

Jeudi, 1er décembre.

Au *Journal officiel*, rapport succinct du général Trochu. Champigny est occupé. Les Prussiens ont reculé derrière Chennevière. Le mouvement projeté a réussi. L'armée s'est battue vigoureusement et a gardé les positions conquises. Grandes pertes de l'ennemi. Hier soir, on est venu chercher mon frère, à dix heures, pour recevoir des blessés; il couche à l'ambulance du Crédit foncier.

1 heure. — Ambulance du Palais. Hier, le premier président est allé avec notre voiture chercher des blessés à Créteil; il était accompagné de Millet et du docteur Martineau. Ils se sont trop avancés et ont failli recevoir

des balles. Le premier président a été, dit-on, plein de courage et de sang-froid. Ils ont ramené cinq blessés; un est mort cette nuit. Je vois les autres. Un soldat marseillais, quasi-mulâtre, a trois balles dans le corps.

On est content de la journée d'hier, que l'on considère comme un succès. Aujourd'hui, le mouvement paraît arrêté. Une note officielle annonce dans les journaux du soir que la journée a été employée à enterrer les morts.

Deux documents du plus haut intérêt, le rapport de M. Thiers sur la rupture de l'armistice, et la circulaire du prince Gortschakoff dénonçant le traité de 1856 sur la navigation de la mer Noire. Le rapport de M. Thiers nous arrive à travers une traduction anglaise; mais sous cet empâtement on retrouve la finesse, la précision, la grandeur naturelle et simple de l'original. M. de Bismarck est encore convaincu de mensonge et de duplicité. Il a rompu la négociation sur une chicane indigne et sur un faux malentendu dont personne ne peut plus être dupe. Le rapport contient deux passages très durs pour le Gouvernement impérial. Des jugements tombés de cette hauteur sont plus cruels que les emportements et les outrages du parti démocratique. C'est la lourde et tranquille sentence de l'histoire.

Quant à la circulaire Gortschakoff, elle annonce *urbi et orbi*, avec un cynisme éhonté, que le gouvernement russe trouve le moment venu de manquer enfin à sa parole. Il n'exécutera plus le traité de 1856. Il aura dans la mer Noire le nombre de navires qui lui conviendra, et son bon voisin le sultan aura le droit d'en

faire autant. Tout cela est dit dans ce style paterne et notarial qui donne aux fourberies diplomatiques un air de dignité si risible. Mais ce qu'il y a de plus amusant encore, c'est l'indignation subite de l'Angleterre, qui s'aperçoit qu'elle est jouée par la Prusse et par la Russie. Il est trop clair à présent que ces deux honnêtes gouvernements sont liés par un traité secret qu'ils démasquent aujourd'hui. La France ne compte plus, et, seule, l'Angleterre ne peut rien faire. Le *Times* bondit de surprise et de colère ; il commence à s'apercevoir que la France, *tout annihilée* qu'elle est (*sic*), est une alliée qui vaut au moins la peine qu'on la regrette. « L'Angleterre, dit-il, peut à elle seule venger son affront. » Soit ! Nous voilà encore des batailles sur la planche, et le XIXe siècle finira gaiement !

Dîner chez Nicolet. Georges Nicolet a vu, du plateau d'Avron, toute la bataille d'hier. L'artillerie a fait rage. Les Allemands ont été refoulés. Les troupes sont pleines d'entrain. On discute le plan du général, ou plutôt les mille plans que chacun fait pour lui.

Le général Ladreyt de la Charrière, tué. Le général Renaud, blessé au pied très grièvement. On dit qu'il a été ou va être amputé. C'est ce pauvre général que j'ai vu, il y a six semaines environ, à Neuilly, haranguant les mobiles avec tant d'entrain. Tués, le capitaine de Néverlée, officier d'ordonnance de Ducrot, le commandant Prévost, des zouaves, excellent officier, dit-on.

Vendredi, 2 décembre.

2 décembre 1851 ! Quelle date ! Quel anniversaire ! Et quelles réflexions doit faire ce malheureux homme là-bas, dans ce château d'Allemagne !

La nuit a été tranquille ; du moins, on n'a rien entendu. Garde civique. Le général Blondel, mon voisin, très distingué, très intelligent, parole ferme, nette, et d'une facilité remarquable. Ancien aide de camp du maréchal Soult, ami du général de Tinan. Il ne comprend pas que le général Trochu n'ait pas continué son mouvement d'hier.

2 heures. — Depuis dix heures, on entend le canon presque sans relâche. Il fait un temps splendide, très froid ; pas un nuage. Je passe la journée au poste, cloué par mon écorchure du genou, qui ne fait qu'empirer. J'enrage ; ne rien faire, ne servir à rien, même ne rien voir, au milieu de tels événements ! Attendre les nouvelles, au lieu de les aller trouver ! Et n'avoir, pour se consoler de son inaction, que le sentiment de son impuissance !

Colmet, Boquillon, Levesque, viennent me voir au poste. Colmet a été hier à Petit-Brie avec l'ambulance et le premier président. Ils ont rapporté cinq blessés, dont deux désespérés ; — un Saxon...

Hier, à six heures, mon frère est rentré de son ambulance où il était depuis la veille au soir. Il a assisté, comme aide, et tenant le chloroforme, à l'amputation d'une cuisse et à une désarticulation d'épaule. Pour

un coup d'essai, c'est rude. Mais ce brave garçon a toujours eu la vocation du bistouri. L'épreuve pourtant lui a semblé dure. Quelles horreurs! et cela va continuer longtemps encore.

4 heures. — Il passe un vent de bonnes nouvelles, mais rien de certain. Aux journaux du soir, une note officielle. On se bat; l'avantage nous reste, nous gardons nos positions. Le Gouvernement a reçu une dépêche de Tours, du 20 ; tout allait bien.

Samedi, 3 décembre.

Journal officiel. La dépêche de Tours porte qu'un ballon, parti le 24, est allé tomber en Norwège, à Christiania ! Vraiment l'histoire de ces trois derniers mois sera bien difficile à croire.

Dépêche de Bourbaki à Trochu ; il est à Amiens, prêt à marcher. Note du général Trochu. Grande bataille qui a duré toute la journée. L'ennemi refoulé partout. On a combattu trois heures pour garder nos positions et cinq heures pour prendre celles de l'ennemi, sur lesquelles on couche. Le général paraît enchanté. Il annonce pourtant bien des pertes.

Me voici encore étendu pour toute la journée. Comme Sosie, je prends du repos « pour nos gens qui se battaient ». Quelle rage ! et tout cela pour une légère écorchure. Il fait un temps gris et froid ; il tombe une pluie glacée. Tout est triste. Je lis les lettres de Cicéron à

Atticus. Triste temps aussi que celui-là. La folie et la méchanceté humaine datent de loin.

Mme Darcel vient voir ma mère. Elle a reçu ce matin son fils René qui arrive de Nogent et d'Avron, porteur d'une dépêche de l'amiral Saysset. Il dit que tout va bien et que cette nuit on a encore fait un pas en avant. Ces pauvres enfants ont eu bien froid. Cependant on leur a donné des peaux de moutons. A une heure, arrive Paul Ducamp, avec armes et bagages, venant me voir avant de rentrer chez lui. Il vient de passer huit jours à Montrouge, l'Haÿ et Arcueil. Son bataillon n'a pas été engagé. Mardi, l'action a été vive de ce côté. Les Français occupent une partie de l'Haÿ, les Allemands l'autre partie. Les gardes nationaux ont eu grand froid et ils se sont chauffés avec tout ce qui leur est tombé sous la main, les portes, les fenêtres et un peu les meubles. Le moyen d'empêcher cela? Paul nous dit que ce matin le canon a grondé très fort. On parle de nouveaux succès.

Aucune nouvelle officielle dans les journaux du soir. Une allocution du général Trochu, hier, à un bataillon de garde nationale. Il proclame que notre jeune armée a battu dans deux grands combats la vieille armée prussienne (?...).

Ai-je relevé hier une lettre du Gouvernement à Trochu, assez belle, mais longue? Il remercie les généraux et les soldats au nom de la France.

Je reviens sur la dépêche de Bourbaki qui m'a plu dans sa concision; trois lignes : « Je suis prêt à mar-

cher, j'ai de l'artillerie et de la cavalerie. Je suivrai *tes* instructions. Pas de Prussiens entre Amiens, Chantilly et Gisors. » Je souligne le *tes* qui a une bonne senteur républicaine d'autrefois et qui rappelle les dépêches de Kléber à Desaix ou à Bonaparte. Ici, cela veut dire sans doute tout simplement que Trochu et Bourbaki sont camarades de promotion à Saint-Cyr. Trochu, Bourbaki, Ducrot, c'est la jeune école. Ils commencent bien. Que Dieu les conduise !

On dit que Verdun est pris. Encore un désastre. Mais la question n'est plus là-bas ; elle est ici, entre Charenton et Montrouge.

Nous ne souffrons point pour la nourriture. Le bœuf, le veau, le mouton ont absolument disparu. La volaille est hors de prix. Notre nourriture courante est le cheval, à quatre francs la livre, du jambon, du lard. Grâce au fidèle Henri, nous avons un garde-manger bien garni. Quant aux légumes, ils ne manquent pas encore, mais sont très chers. Un chou coûte quatre francs, un chou-fleur, deux francs cinquante. Nous mangeons des conserves de pois, de choux de Bruxelles, des haricots, et nous ménageons les pommes de terre. Les petits ménages commencent à souffrir beaucoup de la cherté des vivres.

On multiplie les *cantines municipales*, où l'on distribue gratis ou à très bas prix du bouillon et des viandes cuites. Les ambulances ont des distributions de faveur aux abattoirs. Mais elles sont réduites au cheval. Aujourd'hui, cependant, nous avons une distribution de

bœuf frais, cent vingt grammes par personne pour trois jours. Les soldats n'ont guère, dit-on, que du pain ou du biscuit, et du lard. Je ne comprends pas qu'aux portes de Paris on ne parvienne pas à les mieux nourrir.

Dimanche, 4 décembre.

J'ouvre le *Journal officiel* et je reste stupéfait. Le général Ducrot a repassé la Marne et ses troupes bivouaquent dans le bois de Vincennes. Pourquoi cette retraite après deux jours de victoire? Pourquoi avoir fait tuer deux ou trois mille hommes pour prendre les hauteurs de Champigny, si l'on ne pouvait pas les garder ? Je m'y perds, et je reste une heure absorbé sur la carte, qui ne m'apprend rien de plus, si ce n'est que, cette fois encore, nous avons reculé. J'ai peur que Ducrot ne fasse comme Bazaine à Metz, qu'après avoir tourné pendant un mois autour de sa cage sans trouver une issue, il ne soit forcé de se rendre.

Ma maudite jambe me force de rester chez moi toute la journée. J'ai la visite de cinq ou six amis. Personne ne comprend la manœuvre de Ducrot. On parle beaucoup de Bourbaki qui serait à Senlis; de l'armée d'Estancelin qui serait à Versailles; du départ du roi Guillaume qui serait à Châlons... Tous ces bruits me paraissent autant de billevesées. Ce qu'il y a de clair, c'est que voilà deux jours perdus, une sortie manquée et un massacre inutile.

Tout le monde admire la tenue des troupes le

30 novembre et le 2 décembre. Décidément, cette nation a un puissant ressort, et cette grande ville de Paris en a fait assez aujourd'hui pour mériter l'estime et le respect de l'Europe. Cette ville de luxe, de plaisirs et de joie, qui tire tout d'elle-même, qui arme quatre cent mille hommes et en fait, en deux mois, de vrais soldats; qui fabrique des fusils, des canons, des ballons, des affûts, habille ses troupes, mange ses chevaux, se rationne et se raisonne, si bien que, depuis plus d'un mois, on n'a entendu ni un cri, ni une plainte, — c'est vraiment un grand spectacle, et si peu enclin que je sois à l'engouement, il est impossible que je ne me prenne pas à espérer.

Les généraux Guyot, Boissonet, Renaud, sont blessés; le général Ladreit de la Charrière tué. Le *Journal officiel* donne les noms de plusieurs officiers supérieurs tués : M. de Grancey, colonel des mobiles de la Côte-d'Or, d'une des grandes familles de Bourgogne; le colonel et tous les chefs du bataillon d'Ille-et-Vilaine.

Quel temps étrange! La République défendue ici par les chouans et les nobles, là-bas par Charette et Cathelineau!

Lundi, 5 décembre.

Au *Journal officiel*, une proclamation de Ducrot. « Il s'est replié parce qu'il allait se trouver en face de forces énormes, peut-être d'un *désastre irréparable* (*sic*). Il va

reprendre la lutte après un instant de repos. » Soit. Je renonce à comprendre.

Ambulance du Palais. Nous sommes presque au complet. Un lieutenant apporté avant-hier est mort ce matin. Un jeune zouave est mourant. Plusieurs autres sont blessés gravement. Deux jeunes officiers sortant de Saint-Cyr, MM. Lapersonne et Krebs, très gentils garçons : l'un, blessé à la tête d'une balle qui est sortie par le palais; l'autre, blessé à la cuisse. Un Saxon, gros garçon rose, avec des yeux bleu-faïence, sans physionomie et sans naïveté; un je ne sais quoi déplaisant et fade. L'aumônier et moi nous essayons quelques mots allemands. Il répond à peine. Il est sur le dos; il tient son assiette sous sa large face, il mange et il ne paraît ni étonné, ni touché des soins qu'on lui donne.

Au reste, quand on a vu les ambulances du Crédit foncier, du Palais-Royal, du Théâtre-Français, la nôtre paraît bien misérable. C'est une vraie salle d'hôpital de province. Mais les malades sont très bien soignés; nos sœurs sont admirables, et nos blessés se trouvent à merveille.

Ces ambulances sont une nouveauté parisienne assez curieuse, et fourniraient d'intéressantes études de mœurs. Il y a l'ambulance terrible du champ de bataille et du rempart; l'ambulance triste et austère de l'Intendance; l'ambulance sérieuse des grandes administrations; l'ambulance-réclame de la presse; l'ambulance-affiche des théâtres, tenue par les *Anges de la maison de Molière* et autres *Dominations*; enfin, l'ambulance du

demi-monde, où circulent, à petits pas et à petit bruit, un sourire discret sur les lèvres et les yeux à demi baissés, toutes sortes de petites dames, mariées à moitié avec des quarts d'agents de change, ou veuves de généraux péruviens. Tous ces petits monastères laïques sont divisés et subdivisés en coteries qui se déchirent entre elles avec des « chère Madame! » sucrés de fiel et confits d'absinthe. Il y aurait là une mine de roman et de comédie inépuisable pour un observateur. Balzac n'aurait pas manqué de mettre la Croix-Rouge de l'Internationale sur le mantelet de Mme Marneffe.

Rien dans les journaux du soir, si ce n'est des détails attardés sur les combats de ces derniers jours, la nomenclature des tués et des blessés. Je vois dans le *Figaro* que le baron de Cambrai, le fils d'une vieille amie de mon père, est gravement blessé et amputé de la cuisse. Encore un gentilhomme. Anatole de Cambrai doit avoir cinquante ans et près de deux cent mille francs de rente. Il commandait un bataillon de la garde mobile du Loiret.

Journée d'attente et d'inquiétude. Grand froid.

Mardi, 6 décembre.

Rien au *Journal officiel*. Froid. Beau ciel. Je vais à la mairie pour porter à Desmarest une réclamation au sujet d'une ambulance de la rue Condorcet : rivalités entre israélites et catholiques; questions délicates. Desmarest et ses trois adjoints sont à la besogne. Ils paraissent fort

zélés. Nast a assisté à la bataille du 2. Il a trouvé les troupes admirables.

Encore une triste nouvelle. Le commandant des éclaireurs, M. Franchetti, est mort hier d'une blessure à la cuisse, reçue vendredi. C'était un jeune homme de trente-trois ou trente-cinq ans. Il avait formé un corps de volontaires qui s'est acquis un grand renom dans cette guerre.

Le général Renaud est mort.

5 heures. — Réunion chez moi du conseil de famille de la garde civique. Pas de nouvelles. Cependant un M. Grenet nous affirme que l'armée de l'Ouest a fait sa jonction avec le général Bourbaki.

Levesque dine avec nous. Il a reçu, ce matin, deux lettres de sa femme datées du 23 *octobre*, à Villerville. Elles sont arrivées par le célèbre Grimberg, un des personnages légendaires de notre lamentable Iliade. Il joue le rôle du *messager* dans le théâtre grec. Ce Grimberg est un braconnier des environs de Senlis qui a traversé deux ou trois fois les lignes prussiennes pour porter les correspondances, et qui, dit-on, a gagné à ce métier périlleux une cinquantaine de mille francs.

7 heures et demie. — Après un dîner assez gai, nous nous chauffions tranquillement, lorsque tout à coup, en lisant le journal, je pousse une exclamation. Encore une catastrophe. « Le Gouvernement, dit le *Temps*, vient de faire placarder une affiche annonçant que M. de Moltke a écrit au général Trochu pour l'informer que l'armée française de la Loire avait été défaite après trois jours

de combats, et qu'Orléans était repris par les Allemands. Le général était invité à faire vérifier le fait par un officier. » Nous sommes tous bouleversés. M. Heude, qui arrive sans rien savoir, sort pour avoir des nouvelles. Il revient avec la confirmation de ce que dit le journal. Ainsi, nous n'aurons ni un jour de répit, ni une lueur d'espoir. C'est la défaite en permanence, la mort, la ruine et la honte réglées par jour et par étapes. Que faire? Comment continuer la guerre? Et comment traiter?

Mercredi, 7 décembre.

Mauvaise nuit, insomnie et fièvre. Cette nouvelle m'obsède comme un cauchemar, et je rêve toute la nuit de plans de campagne.

Au *Journal officiel*, la proclamation du Gouvernement contenant la lettre de M. de Moltke et la réponse du général Trochu calquée mot pour mot sur la dépêche. Une note ensuite, dans laquelle le Gouvernement déclare qu'il persiste plus que jamais dans sa résolution : combattre à outrance. Un excellent ordre du jour du général Clément Thomas, qui licencie le bataillon des tirailleurs de Belleville, convaincu d'avoir lâché pied devant l'ennemi, à Créteil. Voilà pourtant les gens qui ont voulu, le 31 octobre, renverser le Gouvernement : il n'était pas assez belliqueux et parlait d'armistice! On les conduit à l'ennemi..., et ils tournent les talons! L'effet de ce coup

d'état-major sera excellent. Quand on dira aux bourgeois que *Belleville descend*, ils ne prendront pas peur si aisément.

10 heures. — Je vais avec Cogniet à la mairie pour le service de la garde civique. Vu Desmarest et les trois adjoints. La nouvelle de la prise d'Orléans n'a pas fait grande impression sur la population. Quel singulier pays! Il y a un mois, cette nouvelle aurait affolé toutes les têtes. Aujourd'hui, on la commente froidement. On dissèque la lettre de M. de Moltke; on y voit un piège. Il y a eu sans doute un échec; Orléans est probablement repris; mais ce n'est qu'un épisode de la guerre, et on en verra bien d'autres! Bref, à présent qu'il est convenu que la campagne peut durer tout l'hiver, on est fait à cette pensée et on ne s'épouvante plus pour si peu. Décidément, ce brave Paris est plus robuste que je ne l'aurais cru.

Je ne peux toujours pas marcher. Je vais en voiture chez Potier, un jeune avocat qui était attaché au cabinet d'Ollivier et qui a été nommé substitut à Versailles quinze jours avant la révolution. Ce brave garçon s'est engagé dès le commencement de la guerre, et il a été blessé assez gravement au genou, à la deuxième bataille de Villiers, en faisant, dit-on, une action d'éclat. Je le trouve aussi bien que possible et très gai. C'est ce même Potier qui, vers le 12 ou 13 août, était venu de la part d'Ollivier m'annoncer que j'étais présenté pour la décoration. Bien m'en a pris de refuser!

Aucune nouvelle aujourd'hui. Temps sombre, gros de neige.

Jeudi, 8 décembre.

Il neige, il fait froid; le temps est si sombre que ma bougie reste allumée jusqu'à dix heures. On n'entend rien. Dans la rue, le charbonnier, mon voisin, déblaie la neige devant sa boutique. Les arêtes et les corniches des maisons, toutes blanches, se découpent sur une brume rougeâtre. On n'entend rien; tout paraît enveloppé d'une ouate glaciale et comme estompée : c'est lugubre. Et ces pauvres enfants, là-bas, dans la plaine.

Au *Journal officiel*, un décret portant que le général Renaud sera enterré aux Invalides, aux frais de l'État.

Un rapport sur les batailles de Villiers. On accuse 1 000 tués et 5 000 blessés environ. Aucune nouvelle du dehors; on n'annonce aucun mouvement. Maladresse ou impuissance, cette inaction, après les combats de la semaine dernière, est désolante. Nos vivres s'épuisent. Hier, en passant par la Halle aux farines, les tas de sacs m'ont paru baisser beaucoup.

Où est l'armée de la Loire? Quand même la défaite dont parlait M. de Moltke ne serait pas une déroute, il n'en est pas moins clair que nos troupes sont maintenant au delà d'Orléans; l'armée du prince Frédéric-Charles entre elles et nous. Notre sortie de ce côté a donc échoué et ne peut se recommencer: De quel côté maintenant va-t-on gratter ce mur de fer?

J'aurais compris que Ducrot, ayant attiré toute l'armée ennemie sur la Marne, se jetât tout d'un coup à l'autre bout de Paris, la gagnant de vitesse de toute la différence entre le diamètre et la circonférence. Mais, depuis cinq jours qu'il a quitté la Marne, il ne fait rien! Pourquoi?

3 heures. — J'entends depuis une demi-heure les tambours qui battent la marche. Il se fait un grand mouvement de troupes sur le boulevard. On croit que la prochaine action aura lieu du côté de Nanterre et Gennevilliers.

Vendredi, 9 décembre.

Aucune nouvelle. On dit que les pigeons ne volent pas par un temps de neige. Depuis quelques jours, il ne nous est venu du dehors que la lettre de Moltke. C'est la séquestration complète. Ce système pénitentiaire, appliqué à un pays comme la France, est une humiliation plus intolérable que dix défaites. Quelle semence de haine et de vengeance va germer dans cette terre !

Les obsèques du commandant Franchetti ont eu lieu hier ; il était israélite. On croit que le corps qu'il avait formé va se dissoudre; ce sera fâcheux, c'était le plus brave et le plus discipliné des corps francs de l'armée de Paris. Il a rendu de grands services. Il se compose de deux cents cavaliers.

Obsèques du général Renaud, aux Invalides, avec

grand concours de monde, dit-on, et une allocution de Mgr Darboy. Renaud l'*arrière-garde*, comme on l'avait surnommé en Afrique, un type dans l'armée, un héroïque soldat, une belle vie militaire et une grande mort!

5 heures. — Un rendez-vous d'affaires! Cela me produit un effet étrange d'entendre des gens parler avec ardeur affaires et procès en ce moment, s'inquiéter de leurs intérêts, combiner des projets et des contrats! Il me semble que, depuis trois mois, nous sommes transportés dans je ne sais quel monde cellulaire d'où nous ne devons jamais sortir. Je me rappelle confusément le passé; l'avenir me paraît absolument fermé. Le présent me pèse comme un rêve que je parviens quelquefois à fixer, à condenser dans un sentiment net et défini de réalité. Toutes les notions, toutes les données de la vie passent devant moi comme des chimères, comme des conceptions abstraites de mon esprit. Je suis et ne suis pas. Ces choses sont, et il est impossible qu'elles soient. Le mot de Shakespeare me revient sans cesse à la pensée, et je le répète très souvent, machinalement, tout seul, à haute voix : *Le temps est hors de ses gonds.* Je ne sais pas si je lui donne le sens que lui a donné Shakespeare; mais tel que je le sens il répond bien à ma pensée.

Samedi, 10 décembre.

Temps froid et triste. Garde civique. Encore un devoir patriotique en souffrance. Sur mes huit hommes,

je n'en peux obtenir que trois. Les autres ne se font pas même excuser. Faites donc une République avec des citoyens aussi zélés pour faire eux-mêmes leurs affaires!

Il court encore de mauvais bruits. Le *Journal officiel* de quatre heures les reproduit, en indiquant d'où ils sont nés. Il y a un mois, un ballon, le *Daguerre*, a été pris par les Allemands, à Ferrières, avec les pigeons qu'il contenait. Ils ont renvoyé les pigeons avec des dépêches bourrées de désastres : « Armée de la Loire détruite. Orléans pris. Tours et Cherbourg menacés. Entrée triomphale des Prussiens à Rouen, aux acclamations du peuple. Malédictions de la province contre la résistance de Paris, etc. » Ces grosses faussetés, saisissables à première vue, ôtent à ces dépêches tout caractère sérieux. C'est une lourde plaisanterie tudesque ou une grossière machine de guerre pour nous effarer. Au fond, il doit y avoir quelque chose de vrai dans ces nouvelles; mais au point où en est l'esprit public à Paris, je ne crois pas qu'elles produisent un grand effet. Le procédé n'en reste pas moins à noter, comme trait de mœurs. Jamais rien de pareil ne serait tombé dans un esprit français. C'est une de ces épaisses finasseries, niaises et rusées, comme les peuvent élucubrer ces sauvages à lunettes d'or, en fumant leur pipe de porcelaine entre une chope de bière et un plat de choucroute, dans le poële d'auberge de quelque *Krähwinkel* [1] de la banlieue de Berlin.

1. Mot à mot : le coin aux corneilles; petite ville sotte et « potinière ».

Ai-je marqué un très bon article de Paul de Saint-Victor dans l'*Opinion nationale* de ces jours derniers, intitulé *Nemesis Germanica*? C'est la protestation éloquente du génie français contre les fanfaronnades prussiennes. On parle aussi des discours prononcés à l'ouverture des cours de la Faculté des lettres, notamment du discours de M. Caro, qui répond à la diatribe gallophobe lancée contre nous par le *Rector magnificus* de l'Université de Berlin. Ces Allemands pourront nous ruiner, nous voler et nous tuer; mais ils n'hériteront pas de nous. Ils emporteront, à la semelle de leurs grosses bottes, la boue de nos ornières et les ordures de nos mauvais lieux; mais ils ne pourront pas emporter la France. Quant à l'esprit, quant au goût, quant à la raillerie discrète, quant à ce grand art éternel des proportions et de la mesure, qui est le génie français tout entier, il faut qu'ils renoncent à cette conquête impossible.

Depuis plus de trois semaines, bœufs et moutons ont presque entièrement disparu.

Hier, on a distribué, au lieu de viande, du riz. Demain, on vendra dans les boucheries de notre arrondissement des harengs; et, d'ici à quinze jours, nous en serons aux expédients.

Mme Nicolet passe maintenant toutes ses journées à l'ambulance du Palais-Royal. Elle s'est dévouée résolument au dur métier d'infirmière. Elle soigne, elle lave, elle panse; elle a le cœur et la main aux besognes les plus répugnantes de la charité. Les femmes auront une belle page dans l'histoire de cette époque lamentable.

Dimanche, 11 décembre.

Le *Journal officiel* de ce matin donne les nouvelles contenues dans le *Journal officiel* d'hier soir, c'est-à-dire les dépêches prussiennes forgées et arrangées à Ferrières.

Rien encore aujourd'hui, sauf quelques coups de canon, ce matin. Pourquoi rien? Le temps semble fait exprès pour une bataille. Il fait froid, la terre est dure et glacée. Il ne doit manquer à nos pauvres soldats aucun genre de souffrance. La bise et la gelée achèveront ceux que les boulets et les balles auront frappés. Leur sang fera fondre la neige autour d'eux. Je ne sais pourquoi j'ai devant les yeux, en ce moment, sans pouvoir en distraire ma pensée, le tableau de la bataille d'Eylau, ces lointains infinis de fumée, de brouillards et de neige, et ce premier plan où Gros a entassé pêle-mêle les blessés et les morts raidis par le froid et l'agonie.

Lundi, 12 décembre.

Au *Journal officiel*, renseignements donnés par quatre officiers français échangés contre des prisonniers prussiens. Ces officiers font partie de l'armée de la Loire. Ils ont été pris en avant d'Orléans le 2 décembre. Le 1er, l'armée française avait eu un succès. Le 2, elle a subi un échec. On s'est battu encore le 3 et le 4; mais ces officiers n'y étaient plus. Tout cela nous laisse dans la plus grande incertitude.

Je vois dans le *Journal officiel* l'annonce des obsèques de M. Raoul Lacour, jeune avocat, mort d'une blessure reçue à Villiers le 2 décembre. Ce jeune homme est un des quatre amis inséparables dont on a parlé souvent depuis le commencement de la guerre Filhos, Lacour, Giraudeau et Bonnier-Ortolan. Ils se sont engagés tous les quatre dans le 4e régiment de zouaves, et partout ils se sont fait remarquer par leur bravoure. Quoique non invité au service, je me fais conduire rue Richer, chez M. Giraudeau; c'est là qu'est mort Lacour. Son père et toute sa famille sont hors de Paris! Je trouve là les trois autres amis, M. Ortolan, le professeur, M. Rampont, directeur général des postes, une quantité de jeunes gens. A l'église, Mme Bonnier apporte une couronne que l'on dépose sur le cercueil : *Impositosque rogo juvenes!*

Levesque dîne avec nous. Il n'a aucune autre nouvelle de sa famille. Le Gouvernement ne publie rien, ne sait rien. La position devient de plus en plus sombre. Une partie de la population commence à craindre le rationnement du pain; c'est une crainte sans fondement, assure le *Journal officiel*. Mais c'est trop déjà qu'elle se produise.

Mardi, 13 décembre.

Au *Journal officiel*, une très belle lettre écrite à Jules Favre par M. Robinet de Cléry, avocat général à Alger, engagé volontaire au 108e de marche. Je ne con-

nais rien de plus grand que la conduite de ces jeunes gens qui quittent tout, père, mère, femme, enfants, fortune et bien-être, pour endosser la capote du soldat et se jeter dans cette guerre sans succès et sans gloire.

Aucune nouvelle du dehors.

2 heures. — Conseil de l'Ordre. On parle beaucoup de Rouen qui serait pris. Ce bruit court déjà depuis plusieurs jours. Il en a été invariablement ainsi pour toutes les mauvaises nouvelles de la guerre. Elles sont toujours précédées de leur avant-garde.

Victor Lefranc est remonté, presque gai; son fils va beaucoup mieux et a reçu hier la médaille militaire. Lefranc nous parle des nouveaux canons que l'on fabrique très activement. Il y en aura, nous dit-il, cinq cents dans huit jours; mais, dans huit jours, sera-t-il temps encore de s'en servir? On livrera encore une effroyable bataille comme celle de l'autre semaine. Et après? Si rien ne vient du dehors? Il faudra bien encore revenir à nos positions de la veille, repasser la Marne ou la Seine. *L'armée se concentre*, dira encore le *Journal officiel,* c'est-à-dire que le prisonnier rentre dans sa geôle.

Plus nous allons, plus le souvenir de Metz et de Bazaine m'épouvante. On dit qu'il n'y a plus que jusqu'au 15 janvier de farine et de blé. Et la viande? On ne peut pas livrer bataille avec une armée nourrie de pain et de biscuit. Si Paris est pris ou capitule, que fera-t-on de la garde nationale?

La France entière va-t-elle s'en aller en Silésie entre deux haies de gendarmes prussiens? Tous ces canons que nous forgeons avec rage vont-ils grossir encore les parcs de M. de Moltke? Et ce temps, ce ciel gris et lourd, cette pluie tiède qui détrempe la terre et les cœurs, qui empêche de rien entreprendre, de rien oser! Grand Dieu! Ce malheureux pays est donc perdu sans retour?

10 heures, soir. — On vient encore chercher mon frère. On amène d'Asnières six malades à son ambulance. Il va y passer la nuit. Au Palais, notre pauvre zouave est mort, il y a deux jours. Un blessé doit être amputé demain de la jambe droite. J'ai causé avec lui tantôt. C'est un soldat de ligne, un Charentais. Le pauvre homme souffre beaucoup, il divague, il veut se lever, il jette sa couverture. Sa jambe est emprisonnée sous un cerceau. Sa chemise est salie de grandes taches de laudanum. Ses yeux sont ternes, à demi fermés. Son nez s'amincit et s'effile. Sa barbe noire tranche sur la pâleur des joues. Une tête de Christ comme celle de la *Mise au tombeau* du Titien.

Mercredi, 14 décembre.

Le général Clément Thomas publie, dans le *Journal officiel*, un ordre du jour où il signale un lieutenant qui a déserté son poste et un bataillon qui a lâché pied, l'autre nuit, devant une silhouette d'abricotier que la sentinelle a prise pour un Prussien. Cela devient lugu-

brement bouffon. Que doit penser l'ennemi en lisant ces fastes de l'armée française?

Aucune nouvelle. Rien. La pluie tombe à flots. Il fait un temps chaud et lourd. Le vent du midi apporte de temps en temps le bruit d'un coup de canon.

Pour la première fois depuis quinze jours, je sors à pied. Sur le Pont-Neuf, une vraie tempête de pluie et de vent.

Ambulance du Palais. On n'a pas amputé ce pauvre homme; on le laissera mourir sans cette torture inutile. Aujourd'hui, il est plus calme, il est engourdi par le chloroforme et l'opium. A côté de lui, l'Avignonnais dont j'ai dû parler déjà, un petit homme maigre, sec, noir, crépu, la barbe rare, la chevelure épaisse en boucles d'un bleu noir, l'œil vif, l'air jovial, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, riant toujours, actif, industrieux, le type du Provençal pétulant et hâbleur. Ce garçon a trois balles dans le corps, un bras cassé; tout cela se remet à merveille. Il veut vivre, il veut guérir, il le veut et il le dit si ferme qu'il en vient à bout. Le voilà qui écrit et dessine des bonshommes de la main gauche, tout en jasant et en fumant un bout de cigare.

Un autre malheureux, qui sera mort demain sans doute : il est dans le délire; il veut s'en aller, il parle il gémit, il cherche; pendant qu'il s'agite, je vois un scapulaire sur sa poitrine. Ah! Grand Être! Pourquoi ces choses? Elle croyait en toi, elle te confiait son enfant, la mère qui a attaché ce talisman inutile au cou de ce pauvre soldat.

Le Saxon ne va pas bien, il est très changé et souffre beaucoup.

Temps horrible toute la journée.

Jeudi, 15 décembre.

Même temps qu'hier à peu près. Au *Journal officiel*, autre ordre du jour du général Clément Thomas. Encore un haut fait signalé à l'admiration du monde! Cette fois, c'est le 147e bataillon de volontaires qui a manifesté sa volonté en refusant tout net de marcher. En vérité, si les Chinois avaient de pareilles troupes, et si nous avions lu, il y a six mois, dans le *Journal officiel* de Pékin, des ordres du jour de ce haut comique, nous aurions bien ri. Le pauvre général ne dit pas de quel quartier est ce 147e bataillon. Je crois que c'est le peuple souverain de Ménilmontant. Il faudrait au moins le dire.

Une proclamation rassurante pour le pain; nous ne serons pas rationnés. Seulement, nous allons passer au pain bis. Soit. Il y a longtemps que nous avons mangé notre pain blanc!

Aucune nouvelle du dehors. Le *Journal officiel* assure que le Gouvernement ne néglige aucun moyen pour en avoir. Cela doit être; mais si M. de Rothschild avait un grand intérêt, comme banquier, à savoir ce qui se passe à Orléans, à Versailles ou à Meudon (car nous en sommes là : à Meudon!), il finirait par trouver le moyen que le Gouvernement ne trouve pas.

Ambulance du Crédit foncier. Admirable! C'est de beaucoup la mieux aménagée que j'aie vue.

Visite aux Ballot. C'est étrange, la diversité d'impressions qui se forment dans des groupes d'intelligences semblables. Depuis hier, je ne vois guère que gens désespérants et désespérés. Tout à l'heure je rencontrais un maître des requêtes de nouvelle fournée, qui me disait que le Gouvernement voulait amener peu à peu la population à la pensée d'une capitulation; que tout était irrémédiablement perdu, etc., etc. Je monte quatre étages, et je trouve là-haut des gens presque gais, pleins de confiance, attendant fermement Bourbaki et le débloquement de Paris avant quinze jours. Qui se trompe?

René Millet est à Avron avec le 8e bataillon de mobiles.

C'est demain la fête de ma mère; hélas! quelle fête! En manière de bouquet, je lui achète un pâté gros comme le poing, six francs!...

C'est la première fois depuis quinze jours que je sors dans la soirée. Le spectacle est étrange. Il n'y a plus que quelques becs de gaz. Le gaz est remplacé par le pétrole. De loin en loin, un réverbère à lueur rougeâtre. Toutes les boutiques fermées, sauf quelques cafés éclairés à moitié par des lampes. L'obscurité est presque complète, surtout en dehors des boulevards, à tel point que, rue d'Anjou, je tâte le trottoir du bout de mon parapluie. Quelques reflets lointains miroitent dans les flaques d'eau que la pluie laisse dans les ondulations du bitume ou entre les pavés. Point de fiacres sur les

places. De rares voitures circulent sur la chaussée. Il fait une chaleur lourde et humide. Par moments, des rafales de large pluie. A dix heures, on sort des cafés. Les passants se détachent en noir sur les portes ouvertes violemment, avec des ombres portées comme des *vigueurs* de fusain. Des groupes sont éclairés par la braise des cigares, qui s'avive et languit tour à tour aux lèvres des fumeurs. On dirait des lueurs intermittentes de vers luisants et d'énormes scarabées. Dans l'ombre grouille une quantité de mendiants, manchots, boiteux et culs-de-jatte, qui semblent comme les gnomes de cette nuit.

Vendredi, 16 décembre.

Les voilà, les dépêches officielles! Et elles sont encore bien mauvaises! Orléans repris par les Prussiens, Rouen occupé, Honfleur et le Havre menacés, le gouvernement de Tours émigré à Bordeaux. L'armée de Bourbaki, que l'on disait hier à Étampes, puis à Virotlay, est entre Bourges et Nevers! Cette nouvelle série de disgrâces est encadrée, comme de coutume, dans une lourde bordure de points d'exclamation patriotiques et démocratiques, calligraphiée par cette plume de paon que tient Gambetta. « Paris admire la France! la France admire Paris! » Ces beaux Narcisse du 4 septembre s'admireront jusqu'à ce que mort s'ensuive.

En attendant, ces nouvelles font ici une impression déplorable. On en trouve d'ailleurs des commentaires

dans des extraits de journaux étrangers arrivés hier. On y voit, par exemple, que Guillaume annonce la prise à Orléans de 10 000 Français et 77 canons!... La dépêche de M. de Moltke, du 4 décembre, n'était donc pas une ruse de guerre. Jusqu'à présent, tout ce que ces Prussiens ont dit, ils l'ont fait. Souvent même ils l'ont annoncé d'avance, comme des oracles sûrs d'eux-mêmes, qui sont au-dessus des indiscrétions. Quant à nous, ces nouveaux désastres ne peuvent pas nous faire changer de conduite; nous n'avons pas le choix des projets. Il faut tenir jusqu'à la veille du jour où le pain nous manquera. Toute l'habileté de nos chefs sera de saisir le moment, la minute où il faudra fermer le guichet à la Fortune. Ni trop tôt, pour ne laisser échapper aucune chance; ni trop tard, pour ne pas tout perdre.

Aujourd'hui, je ne vois que gens découragés. A trois heures, je suis arrêté sur le boulevard par un monsieur que je connais, mais dont je ne sais pas le nom, un citoyen de mon quartier. Il m'annonce que M. Thiers est à Paris, qu'*il vient de le voir et de le saluer*. Et il débite sa nouvelle avec un si parfait aplomb, que ce serait l'insulter que d'en paraître douter. A cinq heures, je cours aux journaux. Point de Thiers. C'est un canard de plus jeté à des oies. La crédulité des malheureux est un abîme sans fond où l'on peut tout jeter sans le combler jamais. Il y a toujours de la place pour une lourde sottise.

Ambulance du Palais. Un de nos hommes est mort

hier. Un autre va mourir. Il râle depuis vingt-quatre heures. Il entend, mais ne répond plus. Je lis la pancarte attachée au-dessus du lit. Il s'appelle Poirier, il est de la Charente. C'est un homme d'une trentaine d'années, noir, robuste, un beau soldat.

Le Saxon s'appelle Wagner, vingt-quatre ans. Il dort; mais les médecins ne le trouvent pas bien. Il est fort changé. On dit qu'il a le mal du pays. Il a écrit à sa famille.

Samedi, 17 décembre.

Le *Journal officiel* contient une longue liste de récompenses militaires. Puis un nouveau cri de détresse du malheureux Clément Thomas. C'est une lettre qu'il adresse au général Trochu pour demander la révocation du chef du 200e bataillon. Le rapport contient ces mots sur l'arrivée du 200e bataillon à Vincennes : « Le commandant ivre! La moitié au moins des hommes ivres! Dans ces conditions, la garde nationale est une fatigue et un danger de plus! » C'est à en pleurer. En lisant cette lettre et en la rapprochant de tous les documents publiés depuis quelques jours par l'état-major, on est tenté de croire que l'on veut prendre d'avance ses sûretés, et montrer que, si les généraux ne font rien, c'est qu'ils ne peuvent pas compter sur leurs troupes.

Visite de M. Caro, de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres. Je lui avais écrit, il y a quelques jours, sans le connaitre, pour lui demander le discours

qu'il a prononcé, à l'ouverture des cours, sur la guerre actuelle. C'est un homme aimable et sympathique, causant bien, d'un esprit libéral et modéré. Il m'apporte un article qu'il vient de publier dans *la France*, sur les « responsabilités de la guerre ». C'est un écrit des plus remarquables, sérieux, impartial et sensé. C'est une page qui tranche sur les ordures littéraires d'un certain journalisme.

Une boucherie spéciale débite les animaux du Jardin d'acclimatation. La viande de *chameau* coûte 12 francs la livre. Mme Ducamp a vu une cuisinière en acheter six livres, 72 francs! Voilà une bonne maison. Hier à la Halle, une oie, 140 francs. Tantôt, sur le boulevard, un paysan promenait un coq dans un panier. Il en demandait 40 francs. Les avis sont partagés sur la quantité de farine et de blé qui nous reste. On s'accorde pourtant assez généralement pour fixer à la fin de janvier l'épuisement à peu près complet du stock.

Denormandie vient le soir chez Nicolet. Il parle d'un homme qui vient d'arriver de Tours à Paris avec des lettres. L'homme s'appelle Richard. Il apporte des renseignements précieux. Un journal raconte son odyssée.

Dimanche, 18 décembre.

Au *Journal officiel*, assez longue dépêche de Gambetta par pigeon, datée du 14 décembre, à Bourges. L'armée de la Loire est divisée en deux corps, sous Bourbaki et Chanzy, — un nom nouveau, que Gambetta cite avec

de grands éloges. Chanzy est *le véritable homme de guerre révélé par les derniers « événements »*. Va donc pour Chanzy! Quant au général d'Aurelles, le vainqueur et le héros du mois dernier, il parait mis au rebut; son nom même ne figure pas dans la dépêche. Bourbaki couvre Bourges et Nevers. Chanzy est dans le Perche, luttant contre Frédéric-Charles. On se bat partout.

Au Palais-Royal, je rencontre mon confrère Lacoin, très ému, qui allait chez moi. Un jeune avocat, garde-mobile au 6e bataillon, a eu l'heureuse idée d'écrire une lettre en allemand, à un officier saxon qu'il connait. La lettre a été saisie, le jeune homme arrêté, incarcéré à Vincennes, et menacé de la cour martiale. On me demande de voir le général Trochu. Je vais de suite à l'Etat-major, et je suis reçu par un aide de camp, le commandant Faivre, qui me parait disposé à arranger l'affaire. L'État-major est agité comme une ruche. Visite à Mme Coguiet qui a ses deux fils : l'éclaireur a l'air très guerrier et va très bien.

L'histoire de Richard n'est pas un conte. Il repart demain avec les lettres dont on voudra le charger. Moyennant cinq francs il doit apporter les réponses.

Temps frais et sombre, sans pluie. Voilà dix-sept jours qu'on ne fait rien!...

Lundi, 19 décembre.

Journal officiel. Proclamation concise du général Trochu, qui met à l'ordre de l'armée un certain nombre

de noms. Une longue circulaire du ministère des Affaires étrangères de Tours, signée Chaudordy, bien faite, émue, précise, grosse de faits monstrueux commis par les Allemands, et que l'on dénonce à l'Europe. L'Europe ne sortira pas pour cela de son inaction, mais il est toujours bon de publier ces crimes. A la longue, ils soulèvent le monde.

Garde civique. Quête pour les cantines nationales, assez maigre. Cependant elle a été abondante dans les autres sections du quartier. Jamais la classe indigente n'a été si largement secourue. C'est celle qui, *relativement*, souffre le moins. Les plus malheureux sont les petits bourgeois qui ne veulent et ne peuvent pas être assistés, et que la cherté des vivres réduit à la détresse. Je connais deux ménages qui vivent d'extraits de viande, de pain et de chocolat.

Aucune nouvelle. Le temps va au froid.

Mardi, 20 décembre.

Le *Journal officiel* d'hier annonçait que les portes de Paris seraient fermées aujourd'hui à midi; ne vaudrait-il pas mieux les fermer sans phrases? Un grand mouvement se prépare. Un grand nombre de bataillons de guerre de la garde nationale sont commandés et partiront cette nuit.

Mairie. Je vois Desmarest et ses adjoints. Question de l'indemnité allouée aux maires de Paris.

Ambulance du Palais. Wagner, notre Saxon, est

mort hier matin; Poirier, il y a deux jours. En voilà sept depuis trois semaines!

Liste des décorations. Baron de Cambray, amputé, et mort! Vingt-quatre ans, un bel avenir, un beau nom, une grande fortune! Dans notre jeunesse nous avions beaucoup connu son père. Convoi de Paul Richard, frère de Maurice Richard, l'ami d'Émile Ollivier, et ministre sous son règne. Il était le fils de M. Maurice Richard, l'un des hommes d'affaires les plus considérables de Paris, qui avait été fort lié avec mon père.

Mercredi, 21 décembre.

Cette nuit, cent bataillons de guerre sont partis : celui de Ducamp et de Gabriel Dufaure. Il fait un froid noir et glacial. Le *Journal officiel* annonce le commencement de grandes opérations conduites par Trochu et Ducrot. On entend le canon de tous côtés; cela soulage et détend les nerfs.

Service de garde civique. Pesée de la viande chez les bouchers. A quatre heures, un de mes collègues arrive de Montmartre; on se bat de Nogent à Gennevilliers.

6 heures. — Visite de M. Coulon, administrateur de l'ambulance du Palais. Hier, je n'ai pu obtenir une place pour aller aujourd'hui relever les blessés. Il vient me prévenir qu'on m'a gardé une place pour demain. L'ambulance a passé la journée aux environs de Drancy et Bobigny. La bataille a été très sérieuse, sur une

énorme étendue. Le Bourget aurait été pris par nous. Un bulletin officiel, daté de 2 heures, annonce que les chances nous sont favorables.

Ce soir, rapport militaire affiché aux mairies. La Ville-Evrard et Groslay occupés. Le Bourget pris, puis abandonné. Le général Favé blessé. Action du côté du Mont-Valérien. En somme, encore une journée sans résultats; du temps et des vivres perdus. Le temps est gris et froid.

Jeudi, 22 décembre

Levé à six heures et demie. Soupe et café. Je coiffe une casquette d'ambulance. J'endosse notre vieille sacoche de Suisse, et me voilà dans la rue. Il fait très froid. Le ciel est chargé de nuages qui paraissent gros de neige.

8 heures. — Ambulance du Palais. Visite des médecins. On a ramené hier huit blessés. Un d'eux a été amputé du bras droit, le soir même. C'est un enfant de dix-neuf ans, Parisien, engagé volontaire, fils d'un ouvrier. On l'a chloroformé, il n'a rien senti. C'est un assez beau garçon, brun, jolis traits, des yeux noirs très doux. Ce matin, il est triste. Il attend ses parents. Sur le côté droit de son lit, un cerceau soulève ses draps et protège le moignon mutilé. Je parle au pauvre enfant de récompense et de gloire. Il sourit tristement et secoue doucement la tête. Il se contient pour ne pas pleurer! Ah! les maudits!

Effroyable pansement d'une plaie à la cuisse. Le docteur Sée est assis sur le lit. Un aide déroule l'énorme

bande toute maculée de sang et de pus, d'où se dégage une odeur infecte, et met à jour une grande plaie bossuée de mamelons et de bourgeons. Le docteur enlève avec des pinces les masses de charpie entassées dans les trous et les cavernes de la plaie, et les jette dans le panier que tient d'une main indifférente la belle Françoise, une grosse infirmière alsacienne chère aux convalescents. Avec le stylet, il avive les fongosités inertes, il sonde les cavités suspectes. Le patient a la tête sur le matelas, il est couché sur le ventre, ses jambes se crispent par soubresauts, et on entend des gémissements étouffés. L'interne arrose largement les linges avec une liqueur rouge, un désinfectant, tandis que l'infirmier passe au docteur les instruments et les pommades, et que l'impassible Françoise tient l'immense corbeille sur ses genoux, dans la pose que je ne sais plus quel maître italien donne à la servante de Judith attendant la tête d'Holopherne.

Le docteur Voillemier visite le lieutenant Krebs, dont l'état devient plus mauvais. Le docteur enfonce un doigt dans la plaie et en retire un petit fragment. « L'os est touché; ce sera un peu long, dit le docteur. » Le pauvre blessé était fort excité avant la visite. Après, il est triste et abattu. Le pansement l'a fait beaucoup souffrir, et la découverte du docteur l'inquiète.

A 9 heures et demie, nous partons pour chercher des blessés. Je suis dans la voiture avec le procureur général Paul Fabre, le docteur Martenot et le docteur Bauduin. Dans une autre voiture, Colmet, Millet, Robert et

Thureau. Nous sortons de Paris par le faubourg Saint-Martin et la porte de Pantin. Puis, nous prenons, à gauche, la route de Drancy. On n'entend pas un coup de canon. Aucun bruit, aucune fumée, rien qui annonce un combat. Un défilé presque continuel de troupes marchant pêle-mêle, semblant n'avoir aucun but, si ce n'est de se réchauffer; — mobiles, artilleurs, zouaves, cavaliers, fantassins de la ligne passent tour à tour, les figures marbrées par le froid, le regard indifférent, les mains dans les poches, le fusil en bandoulière; la plupart ont leur couverture blanche nouée sur la tête comme des kabyles, ou bien attachée autour du corps, comme des tabliers de sapeurs. Beaucoup de soldats portent, accrochés à leurs sacs, des choux et des raves à demi gelés. De loin en loin, de rares chevaux au piquet, maigres, le poil sale et long, les jambes encroûtées de boue glacée, la tête basse, l'œil résigné, ridant leur peau par saccades, avec ce mouvement convulsif de l'animal qui a froid. Toute la plaine, immense et nue, est coupée par des talus et des fossés pour les tirailleurs. Le peu d'arbres qui bordaient les routes sont coupés à un mètre de terre. Çà et là, quelques murs à moitié démolis, percés de meurtrières informes. Le long de ces rares abris, des groupes de soldats serrés en rond essaient d'allumer des feux, que la bise éteint sans pitié. Le vent est glacial, le ciel gris, rayé par instants de bandes de bleu pâle, sans soleil. L'horizon est énorme. A gauche, la plaine Saint-Denis, puis le Bourget, la longue file des peupliers du canal, édentés de place en place par les

boulets; quelques masures en ruine jonchant la plaine. A droite, le village de Bobigny et la cassure reconnaissable des buttes Chaumont.

Nous nous arrêtons à chaque instant pour interroger des soldats. Ils ne savent rien. On ne fait rien. Ils ont froid et ils marchent. Pas un officier supérieur. Une cohue figée.

Nous avançons jusqu'à la rencontre des deux routes des *Petits-Ponts* et de *Bobigny*. Nous tournons à droite, nous traversons Bobigny, occupé par des mobiles. Les maisons sont abandonnées par les habitants. Peu de portes et de fenêtres. Nous recueillons deux malades que l'on place dans une de nos voitures de suite. Puis, après un conseil tenu en plein vent, bien assurés que la journée se passerait sans combat, nous rentrons à Paris par les prés Saint-Gervais. A deux heures, nous arrivons au Palais, gelés et fort tristes. Cette inaction, au lendemain d'une affaire commencée avec vigueur, paraît inexplicable. Va-t-on rester encore dix-sept jours sans rien faire? Avons-nous maintenant de quoi manger pendant dix-sept jours? Je reviens navré de cette course. Jamais l'absence d'ordre, de direction, ne m'a paru plus manifeste. Cette armée dispersée, ennuyée, glacée, oisive et flânant le long des routes, n'est évidemment dans la main d'aucun chef énergique. On sent cela sans être militaire.

Vendredi, 23 décembre.

Le froid continue aussi vif qu'hier, mais le vent est tombé, le ciel est superbe. Presque toute la journée il fait un beau soleil. Au *Journal officiel*, une petite note innocente, propre à faire prendre patience aux Parisiens. Autre article moins insignifiant : c'est le rapport de l'amiral La Roncière racontant l'affaire du Bourget. Encore un échec. On parait, cette fois encore, avoir attaqué sans artillerie, et il a fallu, cette fois encore, s'en aller. Il est resté sur le terrain plus de 200 hommes et sept ou huit officiers.

Une autre histoire inouïe. Avant-hier, on prend un hameau, la Ville-Evrard. On s'y installe, mais on ne prend pas la peine de fouiller les maisons : à quoi bon? La nuit suivante, une centaine de Prussiens *oubliés* sortent des caves à petit bruit et se ruent sur le poste endormi. Les Prussiens ont été tués, dit le rapport, mais nous avons là encore perdu beaucoup de monde et un général, le général Blaise.

Voilà encore une journée où l'on ne va rien faire. C'est vraiment bien étrange. Qu'attend-on? Il fait un temps si beau et si à point pour la bataille qu'à chaque instant on se figure entendre le canon. Rien. On cause, on lit des extraits de journaux allemands assez curieux, une proclamation du roi de Prusse, du 6 décembre, moins arrogante que de coutume. Il parle avec inquiétude de la levée en masse des Français et des armées de province. Il ne fera qu'une paix *honorable*.

Des lettres d'Allemagne citent avec égards le général Chanzy et le général d'Aurelles. En somme, tous ces documents montrent le désappointement et la préoccupation publique en Allemagne.

La Prusse dénonce le traité de 1867 sur la neutralisation du Luxembourg. C'est la petite pièce diplomatique, après la grande comédie jouée l'autre jour par la Russie. Nouvel étonnement de l'Angleterre et du *Times*.

5 heures. — Visite de M. de Billing. Il a suivi, tous ces jours passés, l'état-major. Il me confirme dans le sentiment pénible que j'ai rapporté de ma course d'hier.

M. de Billing me dit que mercredi, par deux fois, il a rencontré des régiments perdus et cherchant leur chemin. Perdus entre Nogent et Rosny!... avec les tours de Notre-Dame à l'horizon!...

Pas un coup de canon de toute la journée.

Samedi, 24 décembre.

Très grand froid. Rien au *Journal officiel*. Ambulance du Palais. Le petit amputé est assez bien, son père est près de lui. Le lieutenant Krebs ne va pas bien. Il est assoupi. Son camarade, M. Lapersonne, est aussi plus souffrant.

Conseil de guerre, rue du Cherche-Midi. Causé avec le commandant Barbery, qui me fait un triste tableau de la démoralisation de l'armée. Depuis dix ans, depuis la loi sur le remplacement et la dotation, la corruption, l'indiscipline, l'esprit de vol et de pillage étaient partout.

En ce moment on juge des maraudeurs et des fuyards.

Inventaire des poches d'un zouave : deux chignons, un corset, une tournure, peigne, brosses, dentelles, une grande seringue, etc.

M. Barbery me parle du général Blaise, son ancien camarade en Afrique. Il fait de lui le plus grand éloge. « C'était, me dit-il, un type magnifique de soldat. »

6 heures. — Je vais chez M. Léon de Bussière, ancien conseiller d'État, le frère de M. A. de Bussière, mon client et mon ami. J'avais su hier qu'un Bussière, officier d'artillerie dans la garde nationale, avait été tué dans le dernier combat. Je demande avec anxiété au concierge si ce jeune homme était le fils de M. Léon de Bussière. — « Oui, monsieur, c'est M. Étienne. On l'a enterré hier. Mais... Monsieur, ne sait peut-être pas?... — Quoi donc encore? — L'autre fils de M. Léon de Bussière, M. Frédéric... — Eh bien ? — Il a été tué aussi à l'armée de la Loire; on a reçu la nouvelle hier. » Ah! pauvres gens! Grand Dieu! Pourquoi? Pourquoi? Que vous ont fait des âmes comme celles-là, des âmes de justes et de saints, s'il en fut jamais sur cette terre? Ces Bussière! une famille de patriarches! Simplicité, bonté, droiture, honneur, ils avaient tous les dons et toutes les vertus : la richesse, la beauté, l'estime publique, l'affection de nombreux amis, la passion et les moyens de faire le bien. Pourquoi ceux-là sont-ils frappés? Le chef de la famille enlevé par les Prussiens, il y a trois mois, chez lui, dans sa maison, à Strasbourg, au milieu des blessés qu'il avait recueillis ; retenu prisonnier à Ras-

tadt pendant plus d'un mois! Et maintenant, ces deux jeunes gens tombant presque en même temps! L'un avait vingt-deux ans; l'autre, un peu plus de trente. Pour comble d'horreur, cette famille est une des plus anciennes et des plus notables de l'Alsace. Ce grand honnête homme que le roi Guillaume a jeté dans une casemate, comme un espion; ce père dont le roi Guillaume vient de tuer les deux fils, les voilà les sujets du roi Guillaume! M. Léon de Bussière a quitté Paris la veille de l'investissement. Il a été s'établir à Versailles pour pouvoir rester en correspondance avec celui de ses fils qui était à l'armée. Quant à celui qui servait dans la garde nationale à Paris, le père le croyait moins exposé que l'autre. Il se trompait, et Dieu seul est juste... Il les lui a pris tous les deux.

Il court des bruits de succès remportés par Chanzy et Bourbaki sur Frédéric-Charles.

O'Donnel vient de passer six jours à Rosny, couchant dans une cave. Il a supporté cette épreuve avec sa sérénité ordinaire. Il n'a pas eu trop froid, il n'a pas trop mal mangé, il n'a pas trop mal dormi. C'est une de ces natures si parfaitement pondérées que pour elles le *trop* n'existe pas...

Dimanche, 25 décembre.

Noël! ce mot qui sonne si joyeusement chaque année! La fête des enfants! La grosse bûche qui flambe dans l'âtre! Le réveillon après minuit! Les petits souliers

dans la cheminée, devant les chenets! Dans l'air, un bruit de cloches et de baisers, une bonne odeur d'encens et de saucisses! Noël! Hélas!

Il fait aujourd'hui un froid terrible; la nuit a été glaciale. Pauvres soldats! pauvres blessés!

Au *Journal officiel*, un avis du Gouvernement annonçant que l'approvisionnement des bois de chauffage commence à baisser. On va faire des coupes considérables dans le bois de Boulogne et dans le bois de Vincennes; après quoi l'on coupera les arbres des routes, et puis les arbres des boulevards. Tant pis! Que nous importe, à présent? Au degré d'exaspération où cette guerre exécrable nous a réduits, nous n'en sommes plus à marchander les moyens de défense. Brûlons nos forêts, brûlons nos jardins, brûlons nos maisons, brûlons nos bibliothèques et nos musées. Brûlons la moitié de Paris pour chauffer l'autre, et prolonger, ne fût-ce que d'un jour, la lutte contre ces exécrables conquérants!

Les journaux contiennent aujourd'hui de nombreux extraits de la presse allemande. On y peut voir l'étonnement et l'indignation que cause là-bas le soulèvement de la France. Nous pouvons prendre là quelque idée de l'importance réelle de nos armées de province, des grands combats qu'elles ont livrés et du mal qu'elles font aux Prussiens. Un curieux article, bien allemand, de la *Gazette de Souabe*, je crois, qui discute pesamment les chances du bombardement de Paris : Il y a un moment précis pour commencer à bombarder, un moment *psychologique* qu'il faut saisir; ni avant, ni

après. *Avant*, il est *psychologiquement* trop tôt, l'esprit des assiégés n'est pas encore accessible à la terreur; après, il est *psychologiquement* trop tard. Les cœurs sont trop exaspérés pour se laisser abattre par un danger et une misère de plus! — Eh bien! vous avez raison, psychologues de casernes et de tavernes. Pour nous bombarder, il est *psychologiquement* trop tard. Après la bibliothèque et la cathédrale de Strasbourg, après la moitié de la France pillée, après la Normandie et la Beauce mises à sac, après Versailles et Saint-Cloud souillés de vos ordures, que nous importe que vous brisiez les rosaces de Notre-Dame et que vos boulets psychologiques ébrèchent les corniches du Louvre? Nos âmes sont blindées, et nos cœurs sont de pierre... *Si, dentro impietraï*!...

Messe à la Madeleine. Le ciel est clair; il gèle horriblement et souffle une bise glaciale du nord-est. J'ai froid dans les os.

Ambulance du Palais-Royal. Je cause avec plusieurs officiers de l'armée. Toujours le même découragement, la même certitude de notre impuissance, la même foi dans la défaite. C'est étrange, cette gradation ou cette dégradation de l'esprit militaire. Excellent dans la garde nationale, médiocre dans la garde mobile, détestable dans l'armée.

Visite à Massu, qui est commissaire du Gouvernement près d'un conseil de guerre. Là, je tâte une autre plaie, l'indiscipline de la garde nationale. Dans beaucoup de quartiers, les élections ont été scandaleuses.

Sur cinquante chefs de bataillons, il y en a bien vingt-cinq qui avaient sur le corps des condamnations correctionnelles.

Ce qui n'empêche pas que, prise en masse, cette garde nationale ne donne, depuis trois mois, des exemples de fermeté, de sagesse et d'esprit politique dont aucune autre nation au monde ne serait capable.

Lundi, 26 décembre.

Le froid terrible continue. Le *Journal officiel* contient une note annonçant que la rigueur du temps oblige le gouverneur à faire rentrer les troupes. Plusieurs hommes ont été gelés. Une quantité d'extraits de journaux allemands pleins de récits des batailles livrées par l'armée de la Loire. Elle paraît avoir été battue presque partout, comme toute armée nouvelle; mais elle a fait subir aux Allemands des pertes *colossales*, ce sont eux qui le disent.

Ambulance du Palais. Un de nos infirmiers, un garçon de dix-neuf ans, est mort hier d'une infection purulente. Il s'était piqué le doigt, il y a quinze jours, avec une épingle de pansement.

Dans la *Revue des Deux Mondes*, un bon article de M. Caro, sur *Kant et M. de Bismarck*. C'est, paraît-il, une répétition un peu modifiée de son discours. Kant n'admettait ni *la guerre d'extermination*, ni *la guerre de conquête*, ni *la guerre pénale* (*bellum punitivum*); mais Guillaume, Bismarck, Moltke et le magnifique Recteur

de l'Académie de Berlin se soucient bien de Kant et du droit des gens!

Mardi, 27 décembre.

Le temps est un peu détendu. Il commence à neiger.

J'ai oublié de noter, hier, une visite à la préfecture de police, où je voulais parler à Cresson. Je trouve Renault, le secrétaire général; il dit que nous pouvons aller sans parlementer jusqu'au 5 février.

Journal officiel : une note insignifiante sur les opérations militaires. Une lettre allemande remise par un parlementaire aux avant-postes de l'amiral La Roncière. Le prétexte est une demande d'échange de prisonniers. Le but est d'annoncer une *défaite de l'armée du Nord*, qui aurait été mise en déroute par Manteuffel, les 22 et 24 décembre.

Le Gouvernement ajoute à cette lettre (signée d'un nom illisible) un petit commentaire atténuant. Mais comme toutes ces malices allemandes se sont toujours trouvées fondées sur un fait vrai, je tiens celui-ci pour avéré.

Ce matin, à huit heures, on entend tout à coup une canonnade épouvantable. Elle continue sans interruption jusqu'à onze heures. Au Palais, on dit que les Allemands ont attaqué nos positions du côté du Raincy et qu'ils ont été repoussés avec des pertes énormes. Ces bruits de victoire me font toujours trembler.

Conseil de l'Ordre. Personne ne sait rien de précis.

Ambulance. Le petit amputé va mal. Il ne veut pas manger. Le père est là, un vieil ouvrier maigre et hâve. Il se promène dans la salle avec sa grande redingote des dimanches. Il paraît désespéré. De temps en temps, il s'arrête devant le lit de son fils et le regarde. Une pancarte placée au pied du lit recommande de ne pas parler au malade.

En sortant du Palais avec Nicolet, rencontré aux Tuileries Mianville et Vaney. Ils viennent de lire le bulletin affiché à la mairie. Les Prussiens ont bombardé les forts de Rosny et de Nogent, et surtout le plateau d'Avron, avec des batteries formidables placées dans le bois du Raincy; la canonnade a duré toute la journée, sans grand dommage.

Les journaux du soir contiennent peu de détails sur l'action engagée. Quelques fanfaronnades stupides, comme toujours. « Si les Prussiens se décident à attaquer, c'est qu'ils se sentent pressés par nos armées de province. » Toujours est-il que voilà le bombardement commencé et les fameux canons Krupp à leur poste.

Levesque et Boquillon viennent dîner avec nous. Le cheval est encore assez abondant, les légumes rares. Nous mangeons beaucoup de riz au café, des pâtes, quelques pommes de terre, des conserves de petits pois, des boudins de cheval, des andouilles. On commence à parler beaucoup des chiens et des rats.

Mercredi, 28 décembre.

Au *Journal officiel*, la note affichée hier aux mairies. La liste des tués et des blessés d'hier. En tout, une centaine d'hommes hors de combat. Une note sur des désordres survenus hier dans différents quartiers. On a pillé des chantiers, coupé des arbres dans les jardins. Le Gouvernement gronde et menace, mais de cette voix élégiaque qui ne fait plus peur à personne. « Il fait tout ce qu'il peut pour adoucir ces misères. Il va faire couper le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, les arbres des boulevards. » Encore un peu, il ferait faire du feu avec le pupitre du citoyen Ferry. En attendant, on vole et on pille, et il est plus évident que jamais que chaque mouvement important des Prussiens a pour contre-coup une ruade à Belleville ou à Ménilmontant. Ces jours-ci, les clubs ont eu un regain de violence. On annonce une manifestation pour la Commune. Pyat et Flourens recommencent à parler et à écrire. Comment ce Gouvernement ne sent-il pas la force dont il dispose et ne fait-il pas un coup de vigueur?

La canonnade continue pendant toute la journée. Dans les journaux du soir, rapport officiel : 80 énormes canons ont foudroyé Avron, Rosny et Nogent. Ces canons paraissent une surprise pour notre état-major. On va réfléchir!

Le froid continue, la bise souffle toujours du nord-est.

On remarque que le bombardement a commencé précisément le centième jour du siège. Est-ce un *Jubilé* qu'a voulu célébrer ce bon roi Guillaume?

Jeudi, 29 décembre.

Temps froid et clair. On entend le canon, des coups précipités, des répliques furieuses.

9 heures. — Journal officiel. « Le plateau d'Avron a été balayé toute la journée d'hier par les énormes batteries Krupp, dont la portée dépasse celle de nos grosses pièces. Cette attaque amènera sans doute un changement dans nos dispositions stratégiques; mais, etc., etc. ». En bon français, cela veut dire que nous allons évacuer Avron, comme il y a un mois nous avons évacué Champigny et repassé la Marne.

3 heures. — Je vais chez Ballot, pour savoir des nouvelles de René Millet. Je trouve ce brave garçon en gilet de tricot et grosses bottes jaunes, le pantalon couvert de boue, les mains absolument noires, les traits fatigués. Il arrive d'Avron. Les pauvres enfants ont passé deux jours et une nuit couchés dans les tranchées, sur la boue gelée, voyant pleuvoir autour d'eux une grêle d'obus. Ils ont perdu environ vingt-cinq hommes. Hier soir, on les a fait partir à petit bruit. Ils ont marché toute la nuit, sans ordre, pêle-mêle avec toutes sortes de troupes, s'arrêtant à chaque instant. Au petit jour, ils sont arrivés à Vincennes. Ils ne savent pas si on y a laissé l'artillerie, ou si le plateau est tout à fait

évacué. Quant au bombardement, ç'a été une surprise pour tout le monde. Cependant, depuis huit jours, on voyait parfaitement les Prussiens travailler, et on les laissait faire: c'est à n'y pas croire...

A 4 heures, on affiche le rapport militaire de la journée. Plus de doute : on a complètement évacué. On a fait retirer nos batteries *en bon ordre derrière les forts*. Encore un peu, on se vanterait de cette belle retraite, comme du passage de la Marne, le 3 décembre, — les Prussiens, dit-on, ne pouvant pas occuper Avron. Nous verrons bien. En attendant, nous y étions et nous n'y sommes plus. Depuis un mois, on vante cette position comme imprenable, et la voilà prise! Quant aux canons Krupp dont nos journaux se moquaient beaucoup et qui tournaient à la légende, en voilà quatre-vingts qui surgissent tout d'un coup. Le Gouvernement avoue que les nôtres ne les peuvent contrebattre. Ils lancent des obus monstrueux jusque par delà les forts, et il est probable que ces jours-ci d'autres batteries vont être démasquées à Châtillon et au Bourget.

On fait toujours courir des bruits de succès de l'armée de la Loire. Un journal affirme que le ministère Gladstone est renversé et remplacé par un ministère hostile à la Prusse.

Vendredi, 30 décembre.

Froid très vif.

Au *Journal officiel*, des notes et rapports sur quelques

escarmouches. Les forts de Rosny et Nogent ont, dit-on, peu souffert du bombardement.

Les journaux modérés commencent à attaquer le Gouvernement, et surtout le général Trochu. Il paraît se former un parti pour le remplacer par le général Vinoy.

Quelques articles de journaux indiquent des jalousies fâcheuses entre la ligne et la garde nationale. Mauvais symptôme.

Samedi, 31 décembre.

Proclamation du général Trochu, qui dément les bruits répandus sur des mésintelligences entre les membres du Gouvernement. Aucune nouvelle du dehors. Froid persistant et noir.

Voici des cartes de visite! Où diable la politesse va-t-elle se nicher? Les vieilles traditions de cette société bouleversée se font jour encore au milieu de ses ruines. Va-t'en, année maudite, année fatale! Tombe sans discours, sans cortège, et sans adieux, dans cette boue sanglante et glacée, sous ce linceul de neige qui couvre la terre, au bruit lugubre du canon qui, depuis ce matin, sonne tes funérailles!

Dimanche, 1er janvier 1871.

A 3 heures du matin, je suis réveillé par une rumeur de pas et de voix. Puis, des détonations sourdes, un

ébranlement continu, des secousses qui me rappellent les tremblements de terre que j'ai ressentis dans les Pyrénées. De 3 à 5 heures, la canonnade ne cesse pas. C'est un mugissement sourd, coupé de temps en temps par le bruit d'une grosse pièce. C'est lugubre. A 4 heures, un homme passe sous mes fenêtres, en chantant. Mes voisins, des réfugiés de Boulogne, sont aussi réveillés. Je les entends, à travers le mur qui nous sépare, frapper des pieds sur le plancher pour se réchauffer.

Au *Journal officiel*, encore une proclamation du Gouvernement aux habitants et à l'armée. On y recommande l'union, la discipline. Un conseil de guerre délibère sur les opérations à tenter. Aucune nouvelle du dehors. Rien qui confirme ou qui démente les bruits qui courent depuis huit jours sur les succès des armées de la Loire. Cependant un messager est arrivé de Tours mardi dernier, j'en suis sûr. Nicolet a reçu par lui des nouvelles de sa fille. Le Gouvernement doit donc savoir quelque chose. S'il ne dit rien, c'est qu'il n'y a rien de bon à dire. Hier, j'ai eu la visite de M. André, l'un des adjoints de notre mairie. Il me parle d'un mouvement d'opinion très décidé qui se formerait à Paris pour pousser le Gouvernement à convoquer une Assemblée. Le Gouvernement inclinerait à ce parti. M. André pense qu'il serait bon de reprendre nos réunions électorales.

Au *Journal officiel*, rapport militaire. L'ennemi rapproche ses batteries. Il a canonné hier, toute la journée, les forts de Rosny et de Nogent sans résultat

appréciable. Il a brûlé quelques villages, Bobigny, Bondy, etc., etc.

Cet anniversaire du jour de l'an est lugubre. Rien ne manque à nos douleurs... Et tous ces pauvres petits qui viennent nous souhaiter *la bonne année!* Les Wolff; ma filleule. Ils arrivent transis de froid, le bout du nez et les oreilles rouges, la bouche toute pleine de sourires et de baisers. Ils voient bien qu'il se passe autour d'eux quelque chose d'étrange; mais ils ne sont guère inquiets que d'une idée : mes étrennes, mes joujoux, mes bonbons! Hélas! Tout cela est bien maigre, cette année. Quelques papillotes de chocolat qu'on a envoyé chercher tout à l'heure pour faire une contenance telle quelle devant ces pauvres petits. Je m'en tire tant bien que mal avec ma filleule; c'est une personne raisonnable, qu'on a chapitrée d'ailleurs en lui mettant son chapeau, et à qui son père aura fait deux doigts de politique, en lui expliquant que *parrain* n'aurait pas, cette année, songé beaucoup aux étrennes.

Je reçois quelques visites d'avocats et de magistrats... les fruits consulaires de ce misérable bâtonnat.

Nous dinons tristement, seuls tous les trois : un civet de cheval et de l'oseille.

Le soir, visite de Levesque et de M. et Mme Heude. Un thé modeste termine ce jour de fête. Au moment de me coucher, on me remet une feuille de papier. C'est la liste des personnes qui sont venues s'inscrire pour *Monsieur* chez le concierge. Ah! c'est vrai, j'oublie tou-

jours que je suis un personnage, et mes grandeurs ne m'empêchent pas de passer une très mauvaise nuit.

Lundi, 2 janvier.

Toujours ce froid! un peu moins âpre pourtant que ces jours derniers. Au *Journal officiel*, une longue note pour mettre la population en garde contre les bonnes nouvelles. Les armées de secours ne sont ni à Creil ni à Fontainebleau, comme on en a fait courir le bruit. Le Gouvernement n'a reçu *aucune nouvelle* depuis le 14, mais *il y a lieu de croire* que nos armées de la Loire ont remporté des avantages sérieux.

Quant à moi, je ne comprendrai jamais qu'avec deux rivières passant dans Paris, avec une Académie des sciences au bout du pont des Arts, et une quantité considérable de gredins à tout faire, qui assassineraient leur père pour vingt francs, on n'arrive pas à faire passer une dépêche en quinze jours entre Tours et Paris. Tantôt, Plocque nous disait que, depuis dix jours, il avait reçu deux lettres de Verrières.

Quant aux bonnes nouvelles que l'on fait courir, elles ne résultent guère que du silence de M. de Moltke vis-à-vis de nous, de quelques lignes de journaux anglais répétées par l'ambassadeur américain, et du bombardement aussi furieux qu'inattendu auquel les Prussiens se livrent depuis tantôt huit jours. Les journaux anglais en parlant de Chanzy, l'appelleraient un *grand général, un héros*... Que Dieu les entende!

Je sors pour m'inscrire chez le premier président et à la Chancellerie. Les voitures deviennent rares. Tous les chevaux sont réquisitionnés depuis quinze jours.

Le bombardement continue. C'est une débauche d'obus monstrueux; Nogent, Rosny, Choisy, sont toujours les points d'attaque. Très peu de dégâts soit en hommes, soit en moëllons. Ces Allemands ne sont pas gens cependant à tirer leur poudre aux moineaux. Je ne peux m'empêcher de croire que tout ce tapage est une grosse finesse pour dégarnir impunément leurs lignes et pouvoir lancer du monde sur Chanzy.

Hier, j'avais eu la visite d'André Colmet. C'est un vrai soldat qui a peut-être trouvé sa voie. Il s'est fait remarquer par son énergie dans les dernières affaires, notamment pendant le bombardement du plateau d'Avron. Il est proposé comme sous-lieutenant.

Mardi, 3 janvier.

Toujours le froid. Le baromètre monte. Le rapport militaire dit que l'ennemi a continué hier un feu très vif sur les forts, mais sans résultats. C'est bien étrange, cette dépense prodigieuse en pure perte. Les Prussiens auraient-ils vraiment compté sur l'effet *psychologique* du bombardement? Ce serait de leur part une grosse erreur. Les obus vinssent-ils à tomber sur la place Vendôme, l'effet psychologique serait absolument manqué. On annonce pour demain le bombardement de la ville de Saint-Denis. Les habitants ont été

invités à déguerpir, mais on dit qu'ils ne se pressent pas. Ambulance du palais. Notre pauvre amputé est mort. Je vois encore ses grands yeux noirs et son sourire si triste.

Conseil de l'Ordre. M. Dufaure me parle d'une lettre de son ami M. Hippolyte Passy, datée de Dieppe, arrivée à Paris, il y a quelques jours. M. Passy donne des nouvelles de Gisors, où est son frère, M. Antoine Passy. Gisors est occupé depuis plus de deux mois par les Prussiens, qui ont ravagé toute la vallée d'Epte, ne laissant ni une botte de paille dans les granges, ni une vache dans les étables, et brûlant les villages où l'on faisait mine de résister. Notre petite maison de la Roche-Guyon, que sera-t-elle devenue? Heureusement, il ne s'y trouve pas grand'-chose à prendre, ni lapins, ni poules, ni porcs. Ils n'auront pas déraciné nos figuiers pour en faire des fagots.

Les journaux du soir annoncent la continuation du bombardement. Dans l'*Opinion nationale*, Guéroult commence une campagne très vive contre le général Trochu. Beaucoup de ses critiques me semblent justes. Mais sont-elles opportunes? Qui mettre à la place de Trochu? Et que faire avec un froid de neuf degrés, des troupes dont l'ardeur est de quelques degrés plus bas encore, et dans l'ignorance complète où l'on est de ce qui se passe au dehors?

Lu, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre, un article lourd et touffu, mais instructif et d'à-propos,

par M. Giraud, sur l'incorporation de l'Alsace à la France.

Mercredi, 4 janvier.

Le bombardement continue sur les forts de l'Est, sans résultat apparent. Une lettre de M. Dufaure m'invite à me rendre tantôt à une réunion que M. Cochin a provoquée au Grand-Hôtel.

Ambulance du Palais-Royal. Un jeune zouave, qui porte le même nom que moi. Il a vingt et un ans, et lorsqu'il s'est engagé il était étudiant en médecine à Toulouse. Il a une blessure à l'aine, et les médecins désespèrent de le sauver. Ce brave garçon ne songe même pas qu'il soit en danger. Je cause avec lui de son pays, Foix, des parties de l'Ariège que je connais, de tous les Rousse qui pullulent dans ces contrées. Ces bouffées de l'air natal semblent le rafraîchir et l'égayer.

4 heures. — Je vais à la réunion du Grand-Hôtel. La cour d'honneur, jadis si brillante et si bruyante, est plongée dans un demi-jour assombri par le dôme de verre chargé de givre. Au milieu de la cour, deux grands fardiers. Le long du perron jusqu'à la hauteur de l'entresol, un tas de gros arbres qu'on vient de couper. Une douzaine d'ouvriers débitent le bois et scient les gros morceaux. On se croirait dans une *vente*, en automne. Un intérieur de forêt sur le boulevard. Une futaie en chambre. Le grand escalier, glacial, éclairé par un quinquet. Dans les corridors déserts, je vois venir à moi

l'ombre d'un majordome qui semble tout heureux de revoir quelques vivants. « Monsieur vient pour M. Cochin? — Oui... » L'*ombre heureuse* me conduit avec cette dignité servile propre aux valets de bonne maison. Il m'ouvre la porte d'un salon, avec un petit salut de bon goût, et me voici au milieu de la réunion Cochin. Une quinzaine d'hommes politiques *triés sur le volet*, comme auraient dit nos pères : M. Dufaure, M. Vitet, M. d'Haussouville, Victor Lefranc, M. Cochin, M. Georges Picot, M. d'Eichthal, etc. M. Dufaure prend la présidence. M. Cochin expose l'objet de la réunion, et je retrouve dans son allocution ce que j'ai dit et entendu tour à tour dans nos comités d'arrondissement, il y a deux mois : imminence de convocation d'une Assemblée; nécessité de s'entendre, de faire une alliance entre tous les hommes voulant la République sans désordres et sans excès, etc., etc. La conversation s'engage sur cette donnée, et j'y prends une petite part sans me trouver trop dépaysé dans ces coulisses politiques fort nouvelles pour moi. M. Cochin est un homme de bien et un homme de rare mérite. Il écrit et il parle avec le même talent; bien, aisément, en homme qui pense, qui sait et qui veut; avec énergie et bonheur, sans grande originalité et sans trait. Libéral, catholique, attaché par toutes ses racines à la Monarchie, et par sa droite raison à la République; candidat perpétuel aux élections de Paris; toujours combattu par la démence du Gouvernement impérial; assez jeune encore pour arriver, et l'un des hommes les mieux faits pour honorer une démocratie. Avec tout

cela, riche, de vieille souche de haute bourgeoisie parisienne, charitable et ingénieux à la charité, fort mêlé à tous les groupes intelligents de ce temps-ci; en somme, le parfait modèle du galant homme d'autrefois.

Deux hommes nouveaux, M. Hébrard, directeur du *Temps*, jeune, très intelligent, paraissant connaître à fond ses planches, et parlant avec une remarquable facilité; précis, clair, correct, coloré, d'un tour intéressant et vif. Le docteur Goussard, un homme de quarante ans environ, noir, grave, tirant sur le professeur, parlant avec art et avec une excessive pureté.

On se sépare sans avoir rien fait, et l'on se donne rendez-vous pour la semaine prochaine, afin de continuer.

Rien d'intéressant dans les journaux du soir.

Jeudi, 5 janvier.

Garde civique. Froid terrible : onze degrés. Je vais, à huit heures, surveiller la pesée de la viande aux boucheries.

Un croquis du temps : petit jour, brouillard glacial. Rue de Provence, la grille entr'ouverte d'un étal. Devant la porte, le long du ruisseau gelé, une charrette à bras chargée de lard et de boites à viande. Dans les brancards, la tête coiffée d'un képi, le collet du paletot relevé jusqu'aux oreilles, les mains chaussées de gros gants de tricot, M. le bâtonnier de l'ordre des avocats, occupé gravement à déballer des quartiers de lard et les passant

à deux garçons bouchers. Ombres de Cochin et de Daguesseau, qu'eussiez-vous dit à ce spectacle?

Au poste, nous parvenons à allumer notre poêle avec quelques morceaux de bois vert, des branches d'acacia coupées la veille. Toute la journée, des femmes et des enfants transis de froid viennent nous demander des bons de bois, des couvertures, du pain. C'est une pitié. Le combustible manque complètement; ni bois, ni coke, ni charbon. Ce soir, on pourra cependant distribuer quelques charretées de bois provenant des bois de Boulogne et de Vincennes.

De 8 heures du matin à 4 heures, le canon tonne avec furie, coup sur coup. Le vent fléchit au sud-ouest. On dit que les Prussiens ont démasqué des batteries formidables à Châtillon, et qu'ils bombardent les forts de Montrouge, Issy et Vanves.

5 heures. — Mon confrère Weber vient chez moi. Il arrive du quartier du Panthéon. Trois obus sont tombés dans Paris : l'un, rue Lagrange, l'autre, rue Daguerre, le troisième, dans le jardin du Luxembourg. Un homme seulement a été blessé légèrement. La population du quartier est très excitée, nullement effrayée. Nous voici en pleine crise. Le bombardement de Paris est commencé.

A 5 heures, une rafale de neige fait changer le temps. La journée a été glaciale. Ce soir, il fait presque chaud. Clair de lune superbe à travers un brouillard roux. Le verglas empêche la circulation des voitures...

Le *Bulletin officiel* de ce soir mentionne le bombarde-

ment et la chute d'obus dans Paris. Il affirme que dans les forts il n'y a aucun dégât sérieux.

Vendredi, 6 janvier.

Une proclamation du Gouvernement, obscure et incolore comme toujours. Je vais à la mairie porter de l'argent pour les pauvres. Les adjoints me parlent d'une réunion des maires, tenue la veille chez Jules Favre. Il paraît convenu que quelques notables de Paris seraient adjoints au conseil de défense. C'est bien dangereux. C'est une porte par laquelle la Commune pourra passer. D'un autre côté, le Gouvernement n'est pas fâché de mettre au pied du mur tous les stratégistes d'estaminet et de journaux qui sonnent la charge tous les matins et demandent des sorties en masse. Tant qu'on ne sentira pas à portée une armée de secours, il me paraît évident qu'il ne faut rien tenter; ce serait courir à des échecs sérieux, assurés, peut-être à un désastre.

Les vivres s'épuisent rapidement. Je ne crois pas que nous en ayons pour plus d'un mois, si l'on veut tenir compte du délai nécessaire pour le ravitaillement.

Le bombardement, qui dure depuis dix jours, n'a pas fait grand mal; mais si ces abominables sauvages se mettent à tirer sérieusement sur les maisons, et que la population des faubourgs reflue sur le centre, qu'adviendra-t-il?

Quant aux armées de secours, nous ne savons rien, et j'ai peur qu'elles ne puissent rien. On publie,

depuis deux ou trois jours, des extraits de journaux allemands trouvés sur des prisonniers. J'y cherche en vain ce que d'autres prétendent y trouver, les succès du général Chanzy. Ce qu'il y a de certain, c'est que nos armées ont reculé d'Orléans à Bourges et à Nevers. Ce n'est pas là le chemin de Paris. Nos nouvellistes crient victoire parce que, disent-ils, les rapports allemands ne disent rien de Frédéric-Charles et de son armée. S'ils n'en disent rien, c'est que les Allemands ne sont pas des bavards comme nous, des Midas laissant crier leurs secrets et leurs projets aux roseaux de tous les marécages. Ces bruits de succès et ces nouvelles de victoires qui sont dans l'air m'épouvantent. Je tremble, chaque matin, en ouvrant le *Journal officiel*, d'y trouver quelque déception effroyable.

Aujourd'hui, dégel complet. Très beau temps, chaud et tiède. Un soleil de printemps. Les rues sont comme des lacs. On entend le canon, mais assez faiblement. Le bruit devient plus intense dans la soirée.

Levesque dîne avec nous. C'est le jour des Rois. Encore un triste anniversaire. Le pauvre garçon a le cœur bien gros en pensant à son père, à sa femme et à ses filles. Nous fêtons les Rois avec de la morue et du riz.

Le soir, il pleut très fort.

Samedi, 7 janvier.

On a tiré le canon presque toute la nuit. Le *Journal officiel* dit que l'ennemi a continué le bombardement

sur Nogent, mais surtout sur les forts du sud-est, sans grands dommages. Une assez grande quantité d'obus est tombée sur Paris.

Autre proclamation du général Trochu en quatre lignes : « On cherche à tromper la population sur les intentions du gouverneur. Le *gouverneur ne capitulera pas.* » Eh! qu'en sait-il? Pourquoi cette rage de s'emprisonner ainsi dans des phrases et dans des mots? Il y a six semaines, le général Ducrot partait en guerre, en jurant qu'il ne reviendrait *que mort ou victorieux.* Il n'a pas été victorieux, et il n'est pas mort. On ne meurt pas comme on veut.

11 heures. — On entend le canon et le bruit du tambour. Boquillon m'écrit un mot pour me prévenir qu'il part d'urgence avec sa compagnie. Il y a une crise dans l'air. Allons aux nouvelles...

Ambulance du Palais-Royal. Un lieutenant, M. Porrot, très gravement blessé, a reçu la croix, il y a quelques jours. La joie de ce brave jeune homme fait plaisir à voir.

Je n'apprends aucune nouvelle importante. Le bombardement va son train. Il est tombé aujourd'hui encore, dit-on, des obus dans Paris. L'hôpital du Val-de-Grâce aurait été atteint.

Rien dans les journaux du soir, si ce n'est la démission, acceptée, de quelques maires et adjoints. C'est la suite des tentatives avortées qu'ont faites plusieurs municipalités pour s'ingérer dans le Gouvernement.

Dimanche, 8 janvier.

Le canon a tonné toute la nuit. Le rapport officiel porte que l'ennemi a bombardé hier, sans succès, les forts de Nogent, Rosny, Vanves et Montrouge.

Je me fais violence pour lire des extraits de journaux allemands que publie le *Journal officiel.* Cette lecture a le don de m'exaspérer. La retraite des Français du *Mont* Avron, comme ils disent, est présentée naturellement comme une victoire pour les Allemands. Ils prétendent avoir trouvé là une quantité d'armes et de munitions, et deux pièces de 24 abandonnées. Si c'est vrai, c'est déplorable. Si ce n'est pas vrai, le Gouvernement devrait le démentir vigoureusement. Le *Journal officiel* est fait avec la mollesse qui règne partout. Il cite pieusement tous ces mensonges tudesques, et pas un mot en réponse! Il y a cependant des bourdes par trop fortes. Quand Guillaume écrit à la Reine qu'*il a éteint le feu du Mont-Valérien*, il ment effrontément et bêtement. Pourquoi ne pas le dire? Avons-nous seulement, à Bourges ou à Bordeaux, des journaux qui répandent, en France et hors de France, la vérité française sur les faits de guerre?

Dans ces extraits de la presse allemande, un article officiel sur la politique de cette guerre me transporte de rage. « La Prusse était bien tranquille chez elle. Les Français ont forcé l'Empereur à l'attaquer. Puis, suivant leur *noble caractère*, quand leur Empereur a été vaincu, ils l'ont renversé du trône. Et maintenant, par

pur orgueil, ils s'obstinent à une guerre folle, etc., etc. »

Messe au Palais-Royal. Musique médiocre. Belle conférence de M. Legouvé. Commentaire de la lettre de la reine de Prusse, trouvée et publiée par Mgr Dupanloup. C'est une lettre écrite par la mère du roi Guillaume, peu de temps après la bataille d'Iéna; protestation très digne et très noble contre les abus de la victoire. La musique et la conférence finissaient à peine, qu'il se fait une rumeur dans le vestibule; on apporte un blessé, un gendarme qui, en traversant la rue, vient d'être renversé par une voiture. Il a la jambe broyée. On range et on empile les chaises et les banquettes de la salle de concert, on y apporte un lit, et on fait immédiatement l'amputation.

Ai-je dit assez ce que sont les femmes de Paris au milieu de toutes ces misères, les trésors de dévouement, de courage et de bonté qu'elles prodiguent chaque jour? Je les vois à l'œuvre dans les ambulances, rivalisant de zèle avec les religieuses, se disputant les besognes les plus rebutantes, jouant leur santé et leur vie au contact de toutes ces horreurs, infatigables, intrépides, héroïques. Quel pêle-mêle de vertus sort tout à coup de cette nation en ruines!

Temps horrible toute la journée, un demi-dégel. Je vais faire une course, boulevard Ornano. Le bruit du canon ne cesse pas.

Lundi 9 janvier.

Journal officiel. Enfin! une dépêche de Gambetta! datée de Lyon 23 décembre. Situation généralement bonne. Bourbaki et Chanzy dans de bonnes positions, avec des forces considérables, entre Bourges et le Mans. Faidherbe dans le Nord, Dijon évacué par les Prussiens. Dépêche de Faidherbe à Gambetta : il a battu les Prussiens à Bapaume. Autre dépêche à l'agence Havas, plus détaillée, mais moins sûre. Pas un mot de Frédéric-Charles.

Rapport militaire. Le bombardement a continué avec fureur, surtout cette nuit. Il est tombé une quantité d'obus au Panthéon, à Saint-Sulpice, au Luxembourg. Quatre enfants tués à l'hôpital de l'Enfant-Jésus!

Temps affreux. Neige fondue. Froid.

Les nouvelles de ce matin donnent courage à tout le monde. La population ne s'effraie pas du bombardement. Les habitants des quartiers menacés commencent à émigrer vers le centre.

Mardi, 10 janvier.

Au *Journal officiel*, deuxième dépêche de Gambetta, arrivée par le même pigeon que celle d'hier. Elle développe la situation des armées. Des passages omis contiennent, paraît-il, des détails plus précis. Récit d'un événement tragique arrivé à Lyon : un capitaine de la garde nationale assassiné dans un club. Gambetta

considère la situation générale comme très bonne. Chanzy et Bourbaki font une manœuvre dont on attend d'excellents résultats.

Rapport militaire. Protestation du Gouvernement contre le bombardement des hôpitaux et des ambulances. Les serres du Jardin des Plantes détruites; le Luxembourg menacé.

A onze heures, je vais chez notre ami le docteur Vignolo, qui demeure rue Madame, et dont le quartier est labouré depuis deux jours par les obus. A la sortie du Carrousel, sur le pont des Saints-Pères, je rencontre une file de charrettes, chariots et fiacres tout pleins de meubles, matelas, batteries de cuisine : une émigration complète. Ce sont les habitants des quartiers bombardés qui viennent chercher un asile sur la rive droite. Sauf ce défilé, la rue des Saints-Pères, la rue Taranne, la rue du Dragon ont leur physionomie ordinaire. Rue du Gindre, un homme entasse des malles sur une voiture à bras. Je lui demande s'il tombe des obus. Il m'indique une maison dans la ruelle Carpentier, nº 5. Dans l'allée de cette maison, deux commères me racontent que cette nuit un obus est entré dans une mansarde et a emporté le fauteuil et les habits du locataire, qui sont allés tomber rue du Vieux-Colombier. On me montre une jambe du pantalon d'uniforme de cet homme. D'autres obus peuvent arriver à chaque instant; mais personne n'y songe.

Je trouve M. et Mme Vignolo. Ils refusent notre hospitalité que je viens leur offrir. Ils iront coucher dans un hôtel, rue du Mail. L'avant-dernière nuit ils se tenaient

prêts à descendre dans leur cave. Ils me signalent les endroits les plus maltraités de leur voisinage. J'y vais de suite. Rue Madame, 30, dans une fonderie de caractères, on voit le trou d'un obus dans le toit. Tous les carreaux sont brisés et le plafond enfoncé. N° 39, une maison magnifique, toute neuve, l'hôtel Belzunce, bâti sur l'emplacement de l'ancien théâtre Bobino : la façade est tatouée; un tuyau de descente aplati, toutes les vitres en éclats. Dans la maison voisine, 41, au coin de la rue de Fleurus, un curieux spectacle : un petit logement au premier, composé de deux chambres séparées par un escalier de boutique. Un obus est entré par un coin de l'une des chambres, près du plafond, a fait sauter la cheminée, la glace, la commode, brisé les meubles, traversé deux matelas, a rebondi contre la cloison, l'a percée, a traversé l'escalier, est passé dans la deuxième chambre et est sorti par le mur. Dans la première pièce tout est littéralement broyé. J'emporte un petit morceau de miroir grand comme le pouce. C'est la plus grosse épave de ce désastre. Ces deux chambres sont habitées par un peintre, sa femme et sept enfants. Toute la famille était descendue à la cave une demi-heure avant l'explosion.

Dans l'église Saint-Sulpice, un obus est entré de biais dans la coupole de la chapelle de la Vierge. Le trou est assez net. Des écorchures ont éraillé les peintures de la coupole; deux autres obus sont restés dans la toiture. Au maître-autel, un mariage de première classe, avec les fauteuils de velours et le luminaire des grands

jours! Un autre mariage dans une chapelle!... Le Gouvernement devrait doter les gens qui se marient dans des temps pareils. *Æs triplex!*

Le canon ne cesse de gronder; on dit que, cette nuit, les Prussiens ont bombardé avec furie le quartier Mouffetard. Les extraits de la presse allemande, publiés ce matin par le *Journal officiel*, sont le commentaire le plus clair de tout ce tapage. La *Gazette de Silésie*, dans un long et lourd article, donne le programme du bombardement. Jamais on n'a prémédité et perpétré plus froidement de plus sauvages cruautés : « *Il est facile de prévoir quelle sera l'impression de Paris, quand les habitants des faubourgs viendront demander l'hospitalité aux habitants plus aisés du centre de la ville.* » Eh bien! sinistres pédants, toute votre psychologie est en déroute. L'impression de Paris est la colère, et nullement la frayeur. Chaque obus qui tombe sur Paris depuis cinq jours enfonce plus avant dans les âmes la haine contre vous et la résolution de se délivrer de vous. Quand les *habitants des faubourgs* ne pourront plus rester chez eux, ils viendront chez nous, et ils seront les bienvenus. Et c'est peut-être dans la culasse de vos canons maudits et dans le culot de vos abominables engins que se fait le mélange et l'amalgame social qui rendra plus compacte et plus invincible cette unité de la France que vous prétendez briser. Une chose me réjouit et me fait espérer malgré moi; c'est de voir combien, depuis quelque temps, se sont trompés ces gens qui ne se trompent jamais. Ils se sont trompés quand ils ont

cru la guerre finie à Sedan, après la prise de l'Empereur; trompés quand ils ont cru que Paris ouvrirait ses portes à leur première fanfare; trompés quand ils ont cru que la France se laisserait piller et violer sans résistance; trompés quand ils ont cru que la *populace* renverserait le Gouvernement au bout de huit jours de siège; trompés quand ils ont cru l'affoler par de fausses nouvelles; trompés quand ils ont spéculé sur l'effet psychologique de leurs assassinats. Je ne sais comment finira cette horrible guerre; mais elle doit commencer à inquiéter un peu ces psychologues fourvoyés.

Conseil de l'Ordre. Je n'y apprends aucune nouvelle. J'organise un service de secours pour le cas où les obus arriveraient jusqu'au Palais. Je fais mettre des baquets dans la bibliothèque.

On dit que nos soldats ont fait une reconnaissance heureuse sur le plateau d'Avron. Les Prussiens s'y établissent donc? On avait tant dit que cette position n'était tenable que pour nous! Et maintenant nous en sommes délogés, et ils commencent à s'y installer. On avait dit aussi que le bombardement de Paris était impossible, tant que l'ennemi n'aurait pas pris au moins deux forts. Il n'en a pas pris un seul, et les obus arrivent jusqu'au pont des Arts.

Ce soir à onze heures, place de la Madeleine, je viens d'entendre une canonnade épouvantable, et très distinctement le sifflement de plusieurs obus.

Mercredi, 11 janvier.

Le bruit du canon a duré toute la nuit. Les quartiers du Luxembourg, de l'Odéon, du Panthéon et du Jardin des Plantes sont toujours le point de mire des Prussiens. Les colonnes de la porte de l'École de droit sont écornées. Les projectiles pleuvent sur le Val-de-Grâce, la Salpêtrière, la Pitié, l'hôpital des Enfants. Ce ne sont point des boulets perdus. Tous ces établissements sont surmontés de dômes ou de tours, assurément notés avec soin sur les cartes allemandes. C'est donc le bombardement voulu et méthodique des malades, des blessés, des vieillards et des enfants; une tuerie classique et réglementaire.

Les extraits de la presse allemande publiés aujourd'hui sont plus odieux encore que leurs bombes. La *Gazette de la Croix* professe que « quand un peuple se rue sur un autre peuple, il faut qu'il l'extermine. Il y a assez longtemps que la *grande nation* les fatigue. Depuis *mille ans* elle vit de rapines. Si l'Allemagne possède le *saint Georges* qui doit terrasser ce dragon, il faut que saint Georges étrangle le dragon ». Dans ces extraits, de longs détails, embarrassés, sur les mouvements des armées dans l'Est. On s'étonne beaucoup que Werder ait évacué Dijon. Il avait cependant battu le général Cremer à Nuits. Ce Cremer est un homme nouveau, comme Chanzy, et plus imprévu encore. C'est, dit-on, un capitaine d'état-major, dont Gambetta a fait un chef d'armée. Les

journaux allemands paraissent inquiets des francs-tireurs. Ils parlent de complots formés à Versailles pour enlever l'état-major.

4 heures. — Réunion Cochin au Grand-Hôtel. M. Guéroult demande des explications précises sur la couleur politique du Comité. Veut-on la République résolument et sans arrière-pensée? Les hommes qui le dirigent, par exemple M. Vitet et M. Dufaure, sont-ils résolus à agir pour fonder et maintenir définitivement la République? Cette interpellation directe et personnelle amène une admirable réponse de M. Dufaure. En quelques mots, il fait la revue de sa vie politique, dans ce langage sobre, correct, robuste, passionné et contenu, qui n'est pas à vrai dire, l'instrument de son éloquence, mais son éloquence elle-même, son caractère, son tempérament et tout son être. Tout s'enchaîne et se tient dans cette nature âpre, forte, rustique et violente jusque dans sa malicieuse finesse. Comme tous les grands orateurs, celui-ci a la voix de son talent, une voix de cuivre qui sonne le métal.

Le docteur Goussard parle encore, il parlera toujours, il parle trop et trop bien; purement, prétentieusement, sans charme. C'est un doctrinaire républicain, tendu et gourmé, absolu, tranchant, défiant, fait à point pour vous décourager de la République.

Guéroult, écrivain habile, parle avec aisance et aplomb, en journaliste qui sait les planches; d'un style pédestre, d'une voix et d'un esprit pointus.

M. Vitet a dit quelques mots, très simples et d'un bon accent. Lui et quelques autres m'ont paru accepter avec trop d'humilité les mises en demeure et les leçons rogues du docteur Goussard. La réunion va se compléter par des délégués recrutés dans les arrondissements ouvriers.

J'écoute M. Dufaure, qui cause avec M. Hébrard, rédacteur du *Temps*. Il est question du congrès qui se réunit à Londres pour la question de la mer Noire, et de l'invitation que, dit-on, Jules Favre aurait reçu de s'y rendre. Tous deux paraissent heureux de cet événement qui impliquerait la reconnaissance du Gouvernement français par l'Europe, et ils ne doutent pas que Favre ne parte pour Londres.

Au *Journal officiel* de ce matin, cinq ou six officiers et soldats de la garde mobile étaient mis à l'ordre de l'armée pour désertion à l'ennemi.

Jeudi 12 janvier.

Le bombardement continue toujours sur les quartiers de la rive gauche. Le Panthéon, Saint-Sulpice, l'Odéon, le Val-de-Grâce sont les édifices les plus menacés. Peu de personnes atteintes.

Depuis quelques jours on avait répandu le bruit qu'un général et d'autres officiers de l'état-major avaient été arrêtés pour crime de trahison. Le général Trochu dément ce bruit absurde dans une note irritée que publie le *Journal officiel*.

Vendredi 13 janvier.

Toujours le bombardement. On dit que des obus sont arrivés jusqu'à la rue du Bac et jusqu'à l'Institut.

Circulaire de Jules Favre, sur l'invitation qui lui est faite d'assister au congrès de Londres. Il accepte; mais il déclare qu'il ne peut quitter Paris et ses concitoyens tant que durera le bombardement. Or, comme le congrès ne peut attendre indéfiniment et comme le bombardement ne fait que commencer, notre ministre risque fort de n'aller jamais à Londres. Cette réponse est puérile. Si le Gouvernement a un grand intérêt à se faire représenter à Londres, il faut qu'il le fasse. Si M. Favre ne peut pas quitter Paris, il y a à Bordeaux un homme qui représenterait la France avec plus d'autorité et plus d'utilité que lui dans une conférence : c'est M. Thiers. Pourquoi ne le charge-t-on pas de cette mission? La circulaire ne dit pas un mot de lui. Pourquoi donc? n'est-il pas assez pur républicain pour servir la République?

Quant à l'invitation de lord Granville, elle est du 30 décembre. M. de Bismarck l'a gardée plus de huit jours dans sa sabretache, et l'a fait remettre à Jules Favre le 11 janvier! Il est impossible de pousser plus loin l'insolence et le sans-façon vis-à-vis de l'Angleterre; mais l'Angleterre est décidée à ne rien voir, à ne rien entendre et à ne rien sentir. Toute cette affaire, si grave, et qui pouvait être décisive, se complique d'une querelle d'allemand que Bismarck nous fait à propos de méfaits d'avant-postes vis-à-vis de ses

parlementaires. C'est pitoyable et odieux; mais la circulaire de Favre ne relève que mollement tout cela. Il avait une occasion unique de clouer la Prusse et ses cartes biseautées sur le tapis vert de Londres, de dénoncer à la fois et ses abominables cruautés et sa duplicité honteuse; mais pour cela il fallait savoir ce qu'on voulait faire, et le ministre n'a pas l'air de le savoir. Il voudrait bien être à Londres sans quitter Paris : c'est difficile; mais ce qui ne l'était pas, c'était d'envoyer M. Thiers à sa place. Personne n'aurait réclamé, ni la France, ni l'Europe.

Escarmouches sans importance autour de Paris.

Par les derniers pigeons, il est arrivé un assez grand nombre de dépêches. La famille Ducamp a reçu indirectement des nouvelles de Bruxelles et de Rouen.

Le docteur Vignolo vient nous voir avec sa femme. couchent dans leur cave, comme font tous les habitants de leur quartier. Le bombardement a continué avec rage toute la nuit.

Samedi, 14 janvier.

Au *Journal officiel*, un décret qui assimile aux veuves et orphelins des soldats tués à l'ennemi les veuves et les orphelins des victimes du bombardement. Ils seront secourus par l'État.

Une panique pareille à celle qui s'est produite il y a un mois à propos de la vente du pain. Beaucoup de boulangers n'ont pas reçu leur approvisionnement

ordinaire de farine. Chez d'autres, tout le pain a été enlevé dès le matin, et les clients n'en ont plus trouvé. Ces embarras jettent l'inquiétude dans plusieurs quartiers. Il faut, je crois, les attribuer en grande partie au déplacement inattendu de la population des quartiers bombardés, qui a émigré sur la rive droite. Le Gouvernement publie un arrêté interdisant aux boulangers de vendre du pain à des gens étrangers à l'arrondissement. Ils devront exiger des chalands leur carte d'alimentation.

Je vais au Palais pour plaider une affaire née des circonstances actuelles. Les directeurs du théâtre du Palais-Royal, fermé par arrêté de police depuis trois mois, veulent être affranchis du paiement de tous loyers pendant tout le temps que durera la prohibition d'ouvrir la salle. Une foule de procès analogues à celui-là vont être portés devant les tribunaux. L'affaire est remise, mon confrère Carraby étant parti ce matin avec une compagnie mobilisée. Visite boulevard Ornano. La population est tranquille. Il fait horriblement froid. Les femmes font queue à la porte des bouchers et des épiciers; les hommes devant les chantiers de bois où l'on débite les arbres qu'on vient de couper.

6 heures. — Mon frère vient de la rue Madame et du Panthéon. La population commence à prendre l'épouvante. Le bombardement a redoublé de violence. Pour la première fois les Prussiens canonnent Paris pendant le jour. Levesque dîne avec nous. Coignet

vient le soir. Il s'occupe activement des logements à fournir aux émigrants de la rive gauche. Je vais faire avec lui le recensement des appartements vacants de notre quartier.

Dimanche, 15 janvier.

Le canon a grondé presque toute la nuit. Ce matin il tonne avec rage. Il fait un froid atroce. On m'envoie une place pour le Théâtre-Français, où l'on donne une représentation pour l'anniversaire de Molière. J'hésite un instant. Cette comédie mêlée d'obus, avec intermèdes d'incendies et d'assassinats, les bruits et les rires du théâtre avec accompagnement de bombes, me donnent un peu le frisson. Cependant il faut tout voir, au temps où nous sommes. A une heure je m'achemine vers le Palais-Royal. Rue Richelieu, je rencontre une quantité de voitures de déménagement et de charrettes à bras chargées de meubles, suivies de femmes et d'enfants. C'est l'émigration qui continue. Des hommes portent à la main des flambeaux, des pendules, des cages, des lampes, toutes les somptuosités intimes de leurs pauvres ménages. D'autres ont sur le dos des crochets où est empilée leur petite provision de bois vert, surmontée du poêle et de son tuyau. Tout ce monde fugitif grelotte sous le fardeau; mais pas une plainte, pas un murmure. Un silence farouche. Sous les galeries du théâtre, la queue des beaux jours, patiente et gelée, attendant son plaisir.

Au dedans une salle pleine. On joue le *Dépit amoureux* et *Amphitryon*. Voilà bien des gaîtés pour un jour de massacre; et on aurait pu trouver des dissonances moins brutales avec les tristesses du dehors. Mais Marinette et Gros-René sont des drôles si amusants et si vrais; Sosie et le fabuleux Amphitryon parlent avec tant d'esprit notre vieille langue claire et sonore, que pendant deux heures l'on ne pense plus guère aux Prussiens et à leur stupide ferraille. C'est la revanche immortelle du génie français sur ces pédants sinistres. La France a produit des Bismarck, des Moltke et même des Krupp. Elle en pourra produire encore; mais l'Allemagne tout entière, même avec les contingents du Schwerin et de Schauenburg-Lippe, n'enfantera jamais un Molière.

Plus va cette guerre, plus elle fait de ruines, plus on en découvre la cause lointaine et profonde : c'est la jalousie féroce de cette race du Nord contre la radieuse civilisation de la France. Notre soleil et nos vives couleurs de pourpre les aveuglent. Notre langue claire et sonore les étourdit. Notre liberté les épouvante; ils la voudraient étrangler. Ils s'irritent de notre intarissable richesse qui grandit à travers nos révolutions. Les fruits de notre terre, les œuvres de nos arts, les finesses de notre goût, les renaissances indomptables de notre prospérité, la lumière de notre ciel, la clarté de notre génie, tout les offusque et les offense. Les magnificences imprudentes auxquelles la France les a conviés, il y a trois ans, ont mis le comble

à leur rage et aiguisé leurs convoitises. Ils nous ont apporté toutes les souillures. Après s'être payé Paris, ils veulent se le donner. Ces Tartufes de psychologie crient à la corruption et ils ne sont poussés contre la France que par les démangeaisons de leur brutale lubricité... Me voilà bien loin d'Éraste et de Valère.

Après le *Dépit amoureux* et *Amphitryon*, Coquelin récite de très beaux vers de M. Gondinet, un à-propos patriotique greffé sur un éloge de Molière. Cette belle poésie, bien dite, par une voix jeune et vibrante, produit le plus grand effet.

Soir, visite aux Colmet. Le doyen reste à l'École de droit avec la plupart des professeurs, malgré les obus et les bombes. Aujourd'hui même un obus est tombé au milieu du grand amphithéâtre.

Lundi, 16 janvier.

Ambulance du Palais. Nos malades sont en assez bon état.

Midi. — Avec M. Drouais, je fais le recensement des logements du quartier qu'on peut donner aux émigrants des quartiers bombardés. Nous trouvons partout beaucoup de bonne volonté.

Rue Vivienne, hier, j'ai vu marchander un lapin : 45 francs.

Pluie à verse, dégel.

Le bruit du canon ne cesse pas depuis avant-hier. On dit que le fort d'Issy est sérieusement emdommagé.

Le *Journal officiel* donnait ce matin de nombreux extraits de la presse allemande. Les mouvements de nos armées inquiètent vivement l'Allemagne. Le général Bourbaki manœuvre dans l'Est, entre Belfort et Nancy, avec des forces considérables. Chanzy est du côté de Vendôme. Faidherbe dans le Nord. Onze camps sont formés sur différents points de la France. Une nation qui se défend ainsi mérite cependant de se relever et de vivre!

Mardi, 17 janvier.

Toujours le canon. Pourtant cette nuit a été moins bruyante. Le *Journal officiel* donne depuis quelques jours, jour par jour, la statistique des victimes du bombardement : on peut compter en moyenne vingt personnes par jour tuées ou blessées. Les femmes et les enfants sont en majorité dans ce nécrologe.

Nous payons notre loyer comme nous l'avons fait pour le terme d'octobre; mais les gens qui font comme nous sont rares : une sorte de phénomène et de curiosité civique. Beaucoup ne peuvent pas payer, mais beaucoup d'autres le pourraient et s'en dispensent par toutes sortes de raisonnements ingénieux. Ma foi, advienne que pourra! Nous avons encore dans notre tiroir quelques milliers de francs qui nous mèneront bien jusqu'à la fin du siège. Après, nous verrons. Toutes les conditions de la vie seront désormais tellement changées qu'il est oiseux de rien prévoir et de rien ménager. L'argent

n'est rien en ce moment, si ce n'est comme agent d'alimentation. La viande coûte 5 à 6 fr. la livre; un chou, 5 fr.; un lapin, 40 fr.; les pommes de terre, 25 et 30 fr. le boisseau; le beurre, 35 fr. la livre; un œuf, 30 sous. Dans des temps pareils, à quoi bon raisonner et chercher à prévoir? Et d'ailleurs, qui de nous a chance sérieuse de vivre encore dans trois mois?

Pendant que je suis en veine de jeter l'argent, je porte au Trésor, pour ma mère, mon frère et moi, deux cents francs destinés au soulagement des familles qui fuient le bombardement. Un Anglais, sir Richard Wallace, le fils du marquis d'Hertford, est resté à Paris depuis le commencement de la guerre. Il a donné déjà près d'un million pour secourir les misères qu'elle a causées. C'est encore lui qui s'est inscrit le premier pour venir en aide aux victimes du bombardement. Il a souscrit pour cent mille francs. Outre tout l'argent qu'il a donné, sir Richard a établi une grande ambulance dans son hôtel, la maison si connue qui fait le coin du boulevard et de la rue Taitbout. Voilà un homme qui repose des Guillaume et qui console des Bismarck; c'est la revanche de l'humanité. Beaucoup de Parisiens portent leur carte chez M. Wallace. Je lui porte la mienne « pour ma part de reconnaissance comme Français et comme habitant de Paris ».

En sortant du ministère des Finances, je rencontre Ernest Picard. Il me prend le bras : « Montez donc chez moi, me dit-il; qu'est-ce que vous venez faire

ici? — Vous apporter un peu d'argent pour les bombardés. — Ah! c'est beau. Montez donc; cela me fait du bien de voir *de temps en temps* des hommes de bon sens. — Comment! vous en êtes là? Eh bien! et nos affaires? Où en sommes-nous? — Nous en sommes à la fin, me répond-il avec un geste de désespoir comique et son large sourire moqueur. — Comment, à la fin? Mais vous me bouleversez. Les Parisiens ont plus d'espoir que jamais. Est-ce que vous avez reçu de mauvaises nouvelles aujourd'hui? — Non, nous n'avons rien reçu; mais, mon cher ami il n'y a plus de quoi manger. — Mais si, pour un mois au moins. — Un mois? dites huit jours. Qui vous fait dire un mois? » — Je lui raconte alors qu'avant-hier j'ai rencontré Patural, l'agent des fariniers, l'homme le mieux placé pour connaître notre stock de blés et de farines, qu'il m'a affirmé que nous avions du pain assuré jusqu'à la fin de février. Sur ces entrefaites, et comme tout en causant nous montions le grand escalier, nous arrêtant à chaque marche, survient Albert Liouville. « Allez donc chez ce M. Patural, lui dit le ministre; demandez-lui sur quoi il se fonde pour croire cela. » — Liouville s'en va. — « Mais enfin, dis-je, en reprenant la conversation, les Prussiens ne sont pas plus à leur aise que nous? — Ah! bah! ne croyez donc pas cela; ils ne manquent de rien. Quant à nous, c'est la fin. Moi, *il me semble que je suis ici dans un sépulcre.* La population est admirable; mais les gouvernants! »

— Mais, lui dis-je, on va commencer une grande

affaire. Il y a dans Paris des mouvements de troupes de tous côtés. — Oui, peut-être, mais ce n'est pas à présent qu'il fallait agir. » Tout en causant, nous étions arrivés par des dégagements intérieurs dans le cabinet du ministre. Il sonne. Deux personnes se présentent : le chef du cabinet dont je ne me rappelle plus le nom, et un jeune homme d'une trentaine d'années, que Picard me présente, M. Vavin, qui liquide la liste civile de l'Empereur, comme son père a liquidé celle du roi Louis-Philippe. — « Ah! tenez, on a trouvé des choses curieuses aux Tuileries; voilà deux caisses pleines de bijoux, de décorations, d'ordres. » Et il me montre deux paquets enveloppés et ficelés, déposés sur un canapé. En même temps, M. Vavin lui remettait des notes, également trouvées dans les papiers de l'Empereur, et relatives au général Charras et à d'autres. Picard lit tout haut la note sur Charras, qui le représente comme un officier modeste, laborieux et capable. Puis il lit aussi tout haut le rapport militaire de la journée que lui remet son chef de cabinet. Il congédie ses deux interlocuteurs, ayant, leur dit-il, à causer un instant avec moi.

« Eh bien! lui dis-je, je m'en vais désolé! Quand je vous ai rencontré, j'étais plein de confiance; mais si le Gouvernement tout entier pense comme vous, tout est donc perdu? — Oh non! tout ce qui se passe en France est fort beau, et on en viendra à bout, mais c'est nous, ici, qui paierons pour tout le monde. C'est cependant étonnant, ce qui s'est fait, seulement dans ce ministère.

Si vous saviez toutes les ressources qu'on a inventées pour faire de l'argent! » Nous causons encore quelques minutes. Je me lève, malgré les instances qu'il fait pour me retenir, car je suis évidemment un intermède et une distraction bienvenue pour ce pauvre sceptique ennuyé et dégoûté. — « Vous voulez vous en aller, décidément? Ah! Eh bien! et la conférence de Londres? Favre finira par avoir son sauf-conduit. Que pensez-vous? Croyez-vous qu'il doive aller à Londres? — Non, lui dis-je; dans les circonstances actuelles, je ne vois pas ce qu'il y pourrait faire. — Comment, vous n'êtes pas d'avis qu'il parte? — Ma foi non; mais pour avoir à cet égard une opinion arrêtée, il faudrait savoir beaucoup de choses que je ne sais pas, et que vous savez. — Peuh! » reprend mon gros homme avec sa mine à la fois chagrine et railleuse, « je lui conseille d'accepter le sauf-conduit. *Il le mènera toujours bien jusqu'à Versailles, et il s'arrêtera là pour traiter.* » En ce moment le chef du cabinet rentrait. Je tendis la main à Picard, et je descendis lentement l'escalier, croyant rêver, cherchant à bien retrouver et retenir chaque mot de cette conversation imprévue, consterné de ce que j'avais entendu, et du découragement profond qui paraît régner dans ces régions. Je note vite ce qui est resté dans ma mémoire. Peut-être un jour ce souvenir et cette impression du moment auront-ils leur petit intérêt.

Avant d'aller au ministère, j'avais présidé le Conseil de l'Ordre. J'avais vu là une âme de citoyen plus fortement trempée. M. Dufaure nous parlait de son fils qui

va partir encore une fois dans une compagnie de guerre, et de son gendre, M. de Monicault, qui est nommé d'hier commandant d'un bataillon de marche. « Ces jours derniers, ajoute-t-il avec sa simplicité rustique, j'ai reçu une dépêche de mon second fils qui est avec sa mère, en Saintonge. Le pauvre enfant me demande la permission de s'engager. — Eh bien! dit Victor Lefranc, lui avez-vous répondu? — Mais sans doute. Je lui ai répondu que je ne m'y opposais pas. C'est un grand sacrifice; mais que voulez-vous? J'ai foi au succès. Ce n'est pas pour moi un raisonnement, c'est *une intuition, une religion : nous réussirons*. J'ai été très content de la demande de mon fils, *parce qu'elle me fait voir quel est le courant des idées dans le pays.* » — Voilà des âmes civiques, et s'il y en avait beaucoup en France de cette trempe, comme la République serait vite fondée, et pour longtemps!

Mercredi, 18 janvier.

Garde civique.

Au *Journal officiel*, un décret qui ordonne, à partir de demain, le rationnement du pain. 300 grammes par personne, 150 pour les enfants au-dessous de cinq ans. Voilà plus d'un mois qu'on aurait dû prendre cette mesure. On dit que le rationnement ainsi réglé nous fait gagner plus de trente jours et permet d'attendre jusqu'au 20 février. Quelle chose étrange de vivre depuis deux mois avec cette famine à courte échéance! C'est bien

Paris, c'est bien la France qui en est là? Chaque matin, il faut que je me tâte l'intelligence pour être à peu près sûr que je ne suis pas fou.

Depuis quelques jours, le pain est un peu plus que bis et un peu moins que bon. Beaucoup se plaignent de ne pouvoir le digérer. Le nôtre, cependant, est passable, mais il va falloir changer de boulanger; chaque maison aura son fournisseur désigné par la mairie.

Pendant que chacun se serre le ventre et pèse ses bouchées, une note ridicule du *Journal officiel* nous apprend que la ménagerie du Museum ne manque de rien; que les quatre éléphants mangent à trompe-que-veux-tu; que l'hippopotame digère à souhait, et que les singes seuls sont un peu souffrants. Allons, tant mieux!

Toute la journée, au poste, nous sommes assaillis de demandes de secours sous toutes les formes. Des femmes qui ont faim, des enfants qui ont froid. Il est vrai qu'en une heure on nous apporte deux citoyens ivres-morts, habillés et armés aux frais de la République, et partant en guerre pour la défendre!

Depuis hier, il se fait dans Paris un mouvement militaire énorme. Aujourd'hui, il passe une quantité considérable de canons et de caissons sur le boulevard. Tout se dirige vers l'ouest, du côté des Champs-Élysées et de Neuilly. Le temps est pluvieux et doux.

Ce matin, je suis allé aux obsèques de Charles Oustalot, le neveu de M. Ferrier, un des vieux amis de mon père. Vers quarante ans, ce brave et doux

Oustalot s'était fait prêtre. Il est mort d'une fluxion de poitrine, à l'hôpital des Enfants dont il était aumônier.

Le service se faisait dans la petite église de la rue de Rennes. Trois convois s'y sont succédé au bruit du canon qui ébranle tout le quartier. La rue Saint-Placide a été souvent atteinte par les obus, ces jours derniers. Aujourd'hui, le bombardement est moins violent.

Jeudi, 19 janvier.

Au *Journal officiel*, proclamation du Gouvernement, courte et énergique, se terminant par ces mots : *Souffrir et mourir s'il le faut, mais vaincre!* Ordre du général Leflô annonçant que le gouverneur prend le commandement de l'armée et que toutes les troupes de la place passent sous les ordres du ministre de la Guerre. Nous voici encore une fois en campagne.

A midi, je descends de chez moi. Le portier m'arrête tout radieux : Il vient de voir passer un troupeau de bœufs! deux cents bœufs au moins! Des bœufs pris aux Prussiens à Montretout, car on a pris Montretout, ce matin.

J'entre au poste de la garde civique. De bonnes nouvelles circulent. On se bat depuis ce matin. Nous marchons sur Versailles. Jusqu'ici tout va bien.

1 heure. — Je vais à la mairie. Une foule énorme remplit la rue. Un jeune homme lit à haute voix l'affiche officielle. Nos troupes se sont emparées de

Montretout, Buzenval, la Jonchère. A chaque mot, un animal couvre la voix du lecteur en aboyant : Vive la République! Vive la République! On se querelle, on se bouscule. Ce qu'on entend le moins, c'est justement la seule chose qu'on dût écouter. Grande agitation sur le boulevard. Je rentre, je sors, je ne tiens pas en place, comme dans les grands jours. Je vais au ministère de l'Intérieur, puis à la mairie du VIII[e] arrondissement. On ne sait rien de plus qu'à midi.

Champs-Élysées. Place Louis XV, je rencontre Denormandie, Manceau, Brétillon. Tout le monde parait plein d'espoir. Brétillon, un conseiller d'État, assure que Chanzy, après de très grands succès, est arrivé très près de Paris.

5 heures. — On dit que les nouvelles sont moins bonnes; une partie de nos troupes se serait repliée.

Je vais diner chez Nicolet. Ribot vient nous dire que les bulletins du soir sont très mauvais. Georges Nicolet va aux nouvelles et rapporte la même impression.

10 heures. — Le boulevard est très agité; on lit à haute voix les dernières dépêches. Ce matin nous étions maitres de toutes les hauteurs de la Jonchère et de Montretout; mais... à la fin du jour, l'ennemi a fait converger sur nous ses réserves et une artillerie formidable. Il est devenu prudent de se concentrer en arrière des positions prises le matin. Toujours la même histoire, écrite une fois pour toutes au commen-

cement de cette guerre : cela ressemble vraiment à une gageure.

Il est arrivé tantôt un pigeon; mais, d'après les rumeurs qui courent, il n'apporte pas de bien bonnes nouvelles.

Vendredi, 20 janvier.

Je pars à neuf heures pour l'ambulance du Palais, supposant que l'on irait chercher des blessés. Je parviens à grand'peine, avec le docteur Martineau, à organiser une expédition. Nous partons à midi, MM. Robert, Thureau, Martineau et moi, dans une méchante calèche; deux fourgons de chemin de fer nous suivent. Après avoir dépassé l'Arc de Triomphe de l'Étoile, nous trouvons, à notre grande surprise, un parc d'artillerie massé sur l'avenue de Neuilly, les chevaux au piquet. On ne fait donc plus rien aujourd'hui? Et cette grande campagne, annoncée solennellement, se sera bornée à une demi-journée? Pas un coup de canon, aucun bruit de guerre. Quelques cavaliers allant vers Paris, tranquillement, au pas, *le cigare à la bouche.*

Au pont de Neuilly, nous rencontrons le régiment des mobiles de la Vendée. Tous ces hommes sont affreusement sales, couverts de boue, harassés. Ils sont affublés de peaux de moutons. On dirait un défilé de Celtes ou de Gaulois. Ils cheminent lentement, gravement, avec cet air triste et résigné du soldat

breton. Ni chants, ni rires, ni plaintes, ni jurons, pas un mot. Si ce n'est qu'ils ne bêlent pas, on croirait voir un troupeau; les officiers marchent dans le rang, le bâton à la main. Ce retour a l'air si triste que nous n'osons interroger personne.

Au bout du pont de Neuilly, nous tournons à gauche, le long de la Seine. Nous allons au pas. La route est obstruée par les troupes qui rentrent à Paris. Nous croisons le 8e bataillon des mobiles de Paris. J'aperçois André Colmet; il est en bon état, solide, le teint animé, portant son bagage avec l'aisance et l'insouciance d'un troupier du bon temps où nous avions une armée. Il me dit que son bataillon n'a pas été engagé. Plus loin, dans le dernier peloton, René Millet. Le pauvre garçon est bien las; sa nature fine et distinguée n'est pas faite pour ces violences de la guerre. Il s'est engagé par conscience, par devoir, malgré ses titres d'honneur universitaires, qui l'exemptaient du service. Il fait son métier de soldat sérieusement, courageusement, sans illusions et sans enthousiasme. Les jeunes gens comme lui sont les vrais héros de cette lugubre guerre.

Nous rencontrons ensuite deux régiments de garde nationale de marche. M. Prestat, notaire, à cheval à la tête de son bataillon.

Nous longeons ces charmantes propriétés qui bordent la Seine. Les clôtures sont brisées, les arbres coupés, les gazons sont des fondrières. Les volets des maisons sont fermés; c'est un aspect lamentable.

Sur l'indication d'un passant, je me rends vers un hangar dans une usine. Je trouve un garde national, un jeune homme, couché sur une table, entouré de camarades et soutenu par un chirurgien. Il est baigné de sang. Le chirurgien et un des hommes qui l'assistent en sont également couverts. On me raconte que le blessé s'est donné trois coups de couteau dans le cœur sans qu'on en sache le motif. Voilà une étrange fantaisie : se tuer un jour de bataille! Je laisse là le pauvre homme, comptant le prendre au retour. Nous nous arrêtons à Suresnes. On nous indique une usine où l'on a déposé des blessés. Il y en a une douzaine dans un grand atelier; les uns assis, les autres couchés par terre sur des matelas. Un sous-intendant militaire nous donne quelques renseignements sur le combat d'hier. L'insuccès de l'attaque sur Buzenval et la Bergerie paraît avoir décidé l'évacuation de Montretout qui avait été pris le matin et gardé toute la journée. Dans le pays, on ne paraît pas d'ailleurs considérer la retraite comme une défaite, et on ne croit pas que le nombre des tués et des blessés soit très considérable. Parmi les soldats réunis dans cette salle il y a des hommes de la ligne et des gardes nationaux. L'un de ces derniers, qui est de Bellevile, est manifestement ivre. Il prétend qu'il a été blessé au pied d'un éclat de pierre et il a coupé son soulier; mais je le soupçonne fortement d'avoir passé le temps de la bataille au cabaret, ou dans la cave, comme Sosie.

Nous restons une heure dans le bureau de M. Mosnier,

chef d'une grande usine de teinturerie. Les chevaux reposés, on hisse à grand'peine les blessés dans les fourgons, avec le secours d'une douzaine de brancardiers solides que nous trouvons là. Nous repartons à quatre heures. En arrivant près de la porte Maillot, nous trouvons un tel encombrement de troupes et de voitures, qu'après avoir attendu un quart d'heure nous tournons à gauche pour trouver un accès plus facile par la route de la Révolte. Cette petite chapelle Saint-Ferdinand, élevée à la mémoire du duc d'Orléans, elle est restée là, seule debout, comme une tombe dans un cimetière, au milieu d'un désert jonché des ruines de toutes les maisons abattues dans la zone militaire. A la porte des Ternes, près d'une demi-heure d'attente. Le pont-levis est engorgé de voitures et de troupes. Enfin, à cinq heures et demie, nous passons la porte. Nous sommes dans Paris, il fait presque nuit. Il tombe une grosse pluie tiède; nous rapportons neuf blessés couchés, en deux étages, dans nos fourgons. Les pauvres gens doivent être gelés.

Je me fais descendre au coin de la rue de Penthièvre. Je cours chez Mme Heude pour savoir ce qu'est devenu son fils Henri qui est capitaine d'une compagnie de marche. Je le trouve très animé, fatigué, fiévreux, mais sain et sauf. Il a été engagé pendant toute la journée d'hier; c'est sa compagnie qui est entrée dans le parc de Buzenval. Il a couru les plus grands dangers, et son fourrier, un jeune homme de dix-neuf ans, a été tué à ses côtés.

Je vais chez Mme Colmet et chez Mme Ballot donner des nouvelles des jeunes gens. Rentré chez moi à six heures et demie, trempé, et très fatigué.

Samedi, 21 janvier.

Au *Journal officiel*, un rapport militaire sur la bataille du 19, très confus, très maladroit. Il y est parlé d'une route obstruée par une colonne d'artillerie *qui s'était égarée*... Une colonne d'artillerie française, sortant de Paris, et *s'égarant* entre Argenteuil et Nanterre!!!

Une dernière dépêche du général Trochu, où il dit qu'il va demander un armistice de *deux jours* pour enterrer ses morts! « Cela exige beaucoup de temps, dit-il, beaucoup d'efforts, il faut beaucoup de brancardiers, et *des voitures solidement attelées.* » Pour faire croire à un immense désastre de notre armée, M. de Bismarck n'a pas autre chose à faire que de publier ces bulletins, sans y rien ajouter.

Les nouvelles de province sont mauvaises. Chanzy a été battu. On lui a pris douze canons et 10 000 hommes. Il est en retraite sur Mayenne. Bourbaki paraît avoir remporté des succès du côté de Belfort.

Ambulance du Palais-Royal : beaucoup de blessés. Un garde national, M. Perelli, pianiste de grand talent, amputé d'un bras. — Une nouvelle affreuse. Regnault, ce jeune peintre, l'honneur et l'espoir de notre École, l'auteur du portrait du général Prim et de cette Salomé

qui a fait tant de bruit il y a quelques mois, mort! Tué par une balle prussienne!

Paul Ducamp est venu chez ma mère. Il s'est bravement battu. C'est son bataillon qui a pris Montretout et s'y est maintenu toute la journée. Paul a eu son képi traversé par une balle.

Et quand je songe que demain peut-être tous ces braves enfants retourneront au feu! La mort qui les a épargnés une fois les manquerait-elle encore? Quelles horreurs! Grand Dieu! Ces pauvres mères sont admirables; mais combien survivront à ces effroyables épreuves!

Dimanche, 22 janvier.

Cette fois, nous sommes bien perdus. Il me faut du courage pour écrire ce journal d'angoisses; mais j'irai jusqu'au bout. Chaque heure amène une honte et un danger nouveau. Puisque Dieu nous a condamnés, qu'il nous épargne au moins cette lente agonie. Finissons-en tout de suite et mourons.

Ce matin, au *Journal officiel*, le Gouvernement annonce que le général Vinoy est nommé commandant en chef de l'armée de Paris. Le titre de gouverneur de Paris est supprimé. Quant au général Trochu, il reste Président du Gouvernement de la Défense nationale.

Le *Journal officiel* contient, en outre, une série de dépêches des armées de province. Il en résulte que l'armée de la Loire est en pleine déroute et que le

général Chanzy est en retraite, sans qu'on indique même dans quelle direction.

Le journal ne dit rien ou presque rien des opérations de Bourbaki.

A dix heures, je vais au poste de la garde civique, où nous étions convoqués. J'apprends là que, la nuit dernière, la prison de Mazas a été envahie par une troupe de 5 à 6 000 gardes nationaux de Belleville; que Gustave Flourens et quelques autres chefs de bandes ont été délivrés et que l'on s'attend à une insurrection pour aujourd'hui.

Rentré chez moi, Levesque me lit un article des *Débats* contenant le compte rendu de ce qui s'est passé dans les clubs hier soir. On y a applaudi des discours abominables et on s'est donné rendez-vous pour aujourd'hui à midi sur la place de Grève, afin de s'emparer de l'Hôtel de Ville et de jeter à bas le Gouvernement. Au moment où nous achevions cette lecture, nous entendons battre la générale. Nous descendons sur le boulevard où nous rencontrons plusieurs camarades du Palais. On dit que le bataillon de Belleville attaque en ce moment l'Hôtel de Ville. Notre quartier est tranquille. Un bataillon de garde nationale de marche monte le boulevard vers la Bastille.

Au bout d'une heure on commence à voir des curieux qui reviennent de l'Hôtel de Ville. D'abord Bellomayre, qui était sur la place, a vu les gardes nationaux tirer sur l'Hôtel de Ville, les uns de la place même, les autres des maisons faisant le coin de la rue Victoria. Puis M. Weypert, qui arrive de la Tour Saint-Jacques, nous dit que

tout paraît terminé, mais qu'il y a eu des blessés et des morts.

Il faut ajouter que toute la nuit et toute la journée le bruit du canon n'a pas cessé. Saint-Denis est bombardé avec rage. Cette fois encore il y a une connivence manifeste entre les violences du dedans et les attaques du dehors.

Ce matin, je suis allé avec la garde civique à Notre-Dame de Lorette, aux obsèques de deux gardes de notre bataillon de marche, tués à la bataille du 19. Les deux cercueils étaient placés côte à côte dans le chœur. L'assistance était nombreuse et recueillie.

Lundi, 23 janvier.

— Toujours le canon.

A *9 heures*. Service funèbre à Saint-Sulpice : M. Gauthier la Chapelle, avocat, un de nos doyens, très peu connu au Palais et que je n'ai jamais vu. Trois enterrements en même temps. La mortalité a été effrayante cette semaine. Outre l'obus qui a percé, il y a quinze jours, la coupole de la chapelle de la Vierge, un autre est tombé dans la nef la semaine dernière. Il a fait son trou un peu au-dessous de la voussure de la dernière fenêtre à droite de la nef, avant le transept. — Visite chez le docteur Vignolo. Il couche maintenant dans son cabinet, dont il a blindé les fenêtres avec des matelas. Ce quartier reçoit toujours chaque nuit une grande quantité de bombes. Tout le monde y va

cependant, et moi comme tout le monde, sans penser un instant qu'on peut n'en point revenir.

Ambulance du Palais. On me remet encore un billet de mort (le troisième depuis avant-hier). C'est un avocat, Léon Guillard, qui a été tué l'autre jour à Buzenval. Je ne le connais même pas de nom; mais il est mort en faisant bravement son devoir : la place du bâtonnier est près de son cercueil. J'arrange dans ma tête quelques mots que je me propose de dire sur la tombe de ce pauvre garçon, et à trois heures je m'achemine rue de Bruxelles, à la maison mortuaire. Dans l'appartement, je trouve M. Hubbard, frère d'un de mes confrères, et un docteur, un petit homme à lunettes et à tous crins, à l'air important et affairé, qui était dernièrement maire d'un des quartiers de Paris; un type d'apothicaire démocrate. Dans l'assistance, plusieurs physionomies étranges; des chevelures démocratiques, des barbes sociales, des paletots du rite écossais. Le docteur va, vient, revient et s'agite. Il ouvre une porte. J'aperçois dans un salon, tout à plat sur le parquet, une bière sans aucun ornement, flanquée de deux croque-morts. On part; nous trouvons dans la rue un piquet de garde nationale. J'avais décliné ma qualité, mais comme on ne m'avait pas invité à prendre place parmi les parents du défunt, je me mêle à la foule. Au cimetière Montmartre, nous faisons environ deux kilomètres dans une boue glacée. Puis on descend le corps dans la fosse, sans prêtre, sans prières, sans avoir fait aucune étape dans une église, un temple,

une synagogue ou une mosquée quelconque. Je voyais pour la première fois un enterrement civil dans toute sa brutalité insolente et bête. Mais comme l'homme est un abîme de contradictions, et comme les esprits forts ne sont d'ordinaire que des fanatiques plus intolérants que les autres, le docteur éprouvait le besoin d'adresser un discours à son mort. Ce petit homme s'élança donc sur la fosse, et, tirant de sa poche un gros cahier, il se mit, d'une voix de mélodrame, à vomir sur la dépouille du défunt d'insoutenables blasphèmes : « Si quelque chose pouvait prouver l'inanité de ce qu'on appelle les croyances religieuses, ce serait la vie et la mort de ce *libre-penseur*. La Divinité, comme la Royauté, a fait son temps dans ce monde, etc., etc. » A ces mots éloquents, j'éprouvai une démangeaison violente de jeter mon chapeau à la tête de ce petit bout d'athée; mais comme cela n'aurait rien ajouté au caractère imposant de la cérémonie, je me contentai d'écarter poliment mes voisins et de tourner le dos à l'orateur sacré, en attendant, pour partir, qu'il fût arrivé juste au milieu, au zénith d'une de ses plus belles phrases. En m'éloignant, j'entendis encore les éclats de sa voix lourde et pâteuse. Ce bruit de blasphèmes à travers les tombes faisait un effet étrange; et les mugissements du canon servaient de basse a ces sinistres sottises.

Mardi, 24 janvier.

Une proclamation du général Vinoy, honnête et assez ferme, sans aucun accent ni relief. Il invite les Parisiens à ne pas se faire d'*illusions*. Hélas! Il ne m'en reste plus aucune, ni sur l'issue de la guerre, ni sur les dangers de toute sorte qui nous attendent. Nous voici au bout de nos vivres. De toutes parts, on entend des plaintes désespérées sur le rationnement du pain et sur sa qualité. Nous sommes rationnés à 300 grammes par jour. Le pain est noir, ou du moins bis très foncé. Frais, il est pâteux et lourd; rassis, il s'effrite en poussière. La pâte est inégale, rugueuse, accidentée de toutes sortes d'ingrédients, riz, son, paille, avoine. Beaucoup de gens ne le digèrent pas. Quant à nous, nous le trouvons très passable, et nous n'en souffrons nullement. A partir de sept heures du matin, on fait queue à la porte des boulangers et beaucoup de personnes ne peuvent se faire servir. Plusieurs femmes de mon voisinage m'arrêtent dans la rue pour me demander de leur faire obtenir du pain. Je vais à la mairie. M. André me dit que Jules Favre est allé hier à Versailles et que les bases de l'armistice sont convenues. Quant aux vivres, notamment au pain, nous sommes à bout de ressources et nous mangeons sur les approvisionnements de l'armée.

La population commence à avoir le sentiment de la situation. Mille bruits circulent dans les groupes qui encombrent les abords de la mairie. On dit que les départements sont dans une complète anarchie; que

Gambetta, en destituant les généraux, en cassant les conseils départementaux et en voulant imposer de vive force la République, a tout désorganisé et tout perdu; que, devant ces violences, les Bretons ont déserté en masse l'armée de Chanzy. A Bordeaux, on aurait proclamé Henri V, ou le comte de Paris, peut-être tous les deux, l'un adoptant l'autre. Les princes d'Orléans paieraient une partie de l'indemnité de guerre aux Prussiens. Moyennant le rétablissement de la Monarchie, la France garderait l'Alsace et la Lorraine, mais céderait peut-être l'Algérie... Je note tous ces bruits sans en croire aucun, comme échantillon et comme souvenir de l'état des esprits.

Quant au Gouvernement actuel, le voici livré à toutes les insultes. Ineptie, imprévoyance, lâcheté, trahison!... Il n'a rien vu, il n'a rien su, il n'a rien fait. Jules Ferry surtout est l'objet des invectives populaires. C'est lui, en effet, qui tient le sac aux farines; et c'est à lui que des gens affamés doivent s'en prendre d'abord. Comme M. Haussmann doit rire, là-bas, dans sa villa de Nice, à l'ombre de ses pins-parasols!

Depuis dimanche, des corps de troupes nombreux bivouaquent sur les ponts et sur les quais. Une batterie d'artillerie occupe le Pont-Neuf. Pour aller au Palais, je traverse le campement du quai des Lunettes. Nos soldats sont couchés dans la boue, sales, tristes, déguenillés, affublés de toutes sortes de peaux, de couvertures et de haillons. Ils font de maigres feux de bois vert le long du parapet, pour faire cuire la soupe. Tout le long de ces

tristes cuisines, d'horribles immondices délayées par la pluie!

Hier matin, mon frère a reçu une dépêche de Cardon de Sandrans. Il est à Trévoux et nous dit que Gustave Reille est à Saint-Malo. C'est le premier signe de vie qui, depuis cinq mois, nous soit venu du dehors.

Mercredi, 25 janvier.

Les Prussiens bombardent Saint-Denis avec acharnement depuis deux jours. Ils ont là deux œuvres de civilisation à consommer : détruire la cathédrale, les tombeaux où dorment nos trois dynasties royales; détruire les grandes usines qui sont les royautés du temps présent et l'une de nos richesses françaises. Éventrer l'histoire de France et incendier nos huiles. Ils joindront ainsi l'agréable à l'utile.

Hier, à dîner, nous avons manqué de pain. Nous nous sommes partagé le petit croûton municipal et nous avons complété notre ration avec un biscuit trempé dans du vin.

4 heures. — Réunion au Grand-Hôtel : M. Dufaure, MM. Vitet, Cochin, Georges Picot; une trentaine de personnes. On dit que l'armistice est signé. Les élections deviennent imminentes. On discute encore les bases d'un programme. M. Dufaure est chargé de le rédiger.

Jeudi, 26 janvier.

Encore le canon. Le rapport militaire accuse des dégâts assez sensibles aux forts d'Issy et de Montrouge. Des incendies à Saint-Denis. Au milieu de ces atroces angoisses, il faut travailler, il faut *plaider* après demain ! Plaider !...

Vendredi, 27 janvier.

Enfin, au *Journal officiel*, une déclaration du Gouvernement. « Tant qu'il a pu compter sur les armées de secours, il a dû prolonger la défense.... Mais les nouvelles arrivées du dehors ne laissent plus aucun espoir. Chanzy est refoulé au delà de Laval. Faidherbe sous les murs de Lille. Paris n'a plus de pain que pour quelques jours. Il a fallu traiter. La souveraineté nationale est reconnue. Une assemblée se réunira pour décider les conditions de la paix ou la continuation de la guerre. Un armistice de quinze jours est convenu. Les Allemands occuperont de suite tous les forts ; mais la garde nationale conserve ses armes, et pas un soldat ne sera emmené hors de France. »

Depuis quelques jours on attendait cette déclaration. Elle n'en est pas moins accueillie avec stupeur. Dans la journée, on parle d'un mouvement de Belleville. La garde nationale est consignée et circule dans les rues par bataillons ; mais rien ne bouge. Le soir, on entend encore quelques coups de canon.

Samedi, 28 janvier.

Proclamation du Gouvernement contenant le texte de la convention décorée du nom d'armistice. C'est une capitulation pure et simple pour Paris, et, pour le reste de la France, l'arrêt du chien de chasse sur le gibier. *L'armée de Paris tout entière est prisonnière de guerre*, moins douze mille hommes destinés à un service de gendarmerie et de police contre l'émeute. Tous les forts seront occupés immédiatement par les Allemands. Paris paiera une contribution de guerre de deux cents millions. Les lettres, — *non cachetées!* — seront expédiées en province par bureaux allemands..., moyennant quoi Paris sera librement ravitaillé, et le Gouvernement autorisé à convoquer les électeurs pour constituer une Assemblée nationale. La convention précise les positions respectives des belligérants. Il résulte de cette indication géographique que les armées allemandes occupent à peu près la moitié de la France.

Quant à la proclamation à l'aide de laquelle nos gouvernants essaient de faire passer toutes ces hontes, c'est une de ces homélies trempées de larmes auxquelles nous sommes condamnés depuis trois mois. A travers leurs sanglots, ils trouvent pourtant une place encore pour de lamentables fanfaronnades. La France va se recueillir et *se retremper pour la lutte.* C'est à n'y pas croire. Dire ces choses-là, dans la position où nous sommes, à des gens qui nous forcent de subir ce que je viens d'écrire! Et quand le projet implacable de Bismarck est justement,

comme il l'a écrit dix fois, de nous mettre pour cent ans, hors d'état de recommencer la lutte!

On n'entend plus le canon. Ce silence a quelque chose de sinistre. Tout est donc fini!

La population est calme, triste; aucun symptôme d'agitation sérieuse.

Dimanche, 29 janvier.

Ces jours derniers, dans le *Journal officiel*, une liste de décorations; Henri Heude a la croix pour sa conduite dans la dernière sortie. C'est un brave garçon, intelligent, bien doué, aimant, ingénieux, laborieux; il doit aller loin. Aucune nouvelle de son frère Georges.

Toute la journée, dans Paris, une sorte de torpeur. C'est de la fatigue, du dégoût; la résignation dans la honte. On commence à voir dans les rues beaucoup de soldats, un grand nombre déjà sans armes. Le soir, furtivement, honteusement, passent des prolonges d'artillerie sans canons, des trains sans caissons, les chevaux sales, le poil long, les traits roulés sur les colliers.

Lundi, 30 janvier.

Garde civique.

6 heures 1/2 du matin. — Il neige. Service de la boulangerie. Depuis quelques jours, le pain est horriblement mauvais et noir, mêlé de grains de riz, d'avoine et de longues pailles qui restent aux dents. Je fais le service chez le boulanger de la rue du Helder. Au bout

de deux heures, le pain manque. Désarroi des ménagères qui font la queue.

4 heures. — Réunion du comité Dufaure au Grand-Hôtel. M. Dufaure lit le projet de programme qu'il a rédigé. Il est adopté presque sans amendement. Plusieurs phrases sont pourtant bien accentuées. Il parle des *préjugés* et des *faiblesses* monarchiques. Il affirme que *désormais* la République est le *seul* gouvernement qui convienne à la France, et chaque candidat doit adhérer d'honneur à ce programme. Tout cela me paraît un peu vif, et plus d'un de ceux qui vont signer regretteront un jour d'avoir ainsi mis le feu à leur vaisseau. Pour moi, comme je ne me sens nulle envie de jouer un rôle politique, je signe, parce qu'en effet je crois sincèrement et sans arrière-pensée que la République est, en ce moment, le seul gouvernement possible dans ce pays. Lauras prend la parole, et refuse d'adhérer au programme. Il explique son refus en fort bons termes.

Mardi, 31 janvier, 11 heures.

Je monte chez Lévesque; je le trouve bouleversé. Il vient de recevoir une lettre de sa femme par un messager qui a passé les lignes prussiennes. Cette lettre lui apprend que son père, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, a été tué par un obus prussien, le 16 octobre dernier, à Soissons, dans sa maison, au pied du lit de sa fille malade! Quelles horreurs! Cette pauvre ville de Soissons a été, dit-on, criblée de bombes et d'obus,

l'hôpital détruit, les magnifiques ruines de Saint-Jean abattues. J'avais vu souvent le bon M. Lévesque; c'était le patriarche de Soissons. Il avait été pendant trente ans président du Tribunal. C'était le type du magistrat d'autrefois, savant, simple, d'une bienveillance discrète. Rien d'harmonieux comme le vieil hôtel silencieux, avec le grand portail à guichet, la cour à larges pavés où pousse l'herbe, le vaste escalier de pierre, la salle avec le cartouche de Boule, le parquet bien ciré, les petits tapis devant chaque fauteuil, les meubles de velours d'Utrecht; au milieu de ce logis monacal, moitié prétoire, moitié cloitre, un vieillard maigre, aux traits anguleux, marchant à petits pas, s'effaçant, parlant peu; une ombre du passé.

1 heure. — Réunion du Comité Dufaure dans un entresol de la rue Bergère. Nous prenons le nom de *Comité libéral républicain!...* Nous passons la journée à recevoir des candidats, des délégués de quartiers, et à forger de toutes pièces les rudiments d'une liste de conciliation. C'est la première fois que je mets le pied dans une cuisine politique, et la main aux casseroles électorales. Si nous n'étions pas en pleine tragédie, ce serait comique. Les candidats viennent se présenter au Comité, comme des garçons coiffeurs à un bureau de placement. Ils expliquent tout crûment, sans embarras et sans pudeur, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent, d'où ils sortent et ce qu'ils savent faire. C'est un défilé de vanités bêtes et d'existences équivoques, la foire aux coquins et aux

intrigants. Tous les déclassés de toutes les professions se donnent rendez-vous dans ce demi-monde politique. Voici Alexandre Laya, un gros viveur perdu de dettes, dont la vie, depuis vingt ans, est un défi perpétuel aux protêts, une gageure contre la saisie, et un exercice d'équilibre entre Clichy et Mazas. Il écrit au Comité pour poser sa candidature. Il est, dit-il, colonel et dispose de 12 000 voix!

Un autre, dont j'ignore le nom : un gros bonhomme de cinquante-cinq ans au moins; pantalon rouge collant, bottes molles, dolman de cavalerie; la cravache à la main, il entre en sautillant et en saluant comme un acrobate. Il donne ses nom, prénoms et qualités, avec son âge et sa demeure; il est chef d'escadron. et il se présente... Il se propose... — « Je me propose, messieurs, je me propose! », et il ne sort pas de là. Le docteur Goussard inscrit gravement sa demande; et comme l'envie de rire nous prenait, M. Dufaure se lève et fait à ce galant cavalier un beau salut. Le brave homme se lève, fait le tour de la table, avec force révérences et sourires gracieux, et il s'en va enchanté, convaincu qu'il a enlevé d'assaut tous les suffrages.

Un autre encore que je trouve dans le salon, chapitrant notre secrétaire, et criant à tue-tête : « Vous ne me connaissez pas? Ah! c'est inoui... Un vieux républicain, monsieur; qui a souffert vingt ans, monsieur; voilà les hommes qu'il vous faut! »

Un autre, qui est épicier, et qui déclare qu'il ne

faut envoyer à l'Assemblée ni bonapartistes, ni orléanistes, ni avocats, ni militaires, ni fonctionnaires, ni médecins. Restent alors les épiciers, M. Josse!

Mercredi, 1er février.

9 heures du matin. — Réunion électorale chez Délepouve. Une vingtaine de personnes. Je préside. J'explique ce qui se fait dans le Comité. Le projet de liste est approuvé. Il comprend Thiers, V. Hugo, Louis Blanc, Quinet, des maires, des amiraux, des généraux; il a fallu trouver quarante-trois noms! Nous ne mettons pas sur la liste les membres du Gouvernement, non par esprit d'hostilité, mais parce que nous ne leur croyons aucune chance de succès et que leur situation nous semble incompatible avec celle de député.

1 heure. — Réunion rue Bergère. Nous continuons notre travail.

Jeudi, 2 février.

Hérold nommé ministre de l'Intérieur! Tout arrive dans un temps comme celui-ci. Je vais à la Chancellerie pour recommander un confrère. Je trouve dans la cour le nouveau ministre de l'Intérieur. Je lui dis que je n'ai pas de compliments à lui faire, et c'est vrai. Je cause avec Arago dix minutes. Il est agité, il se plaint amèrement de Gambetta, qui fait des extravagances, de Crémieux, qui se laisse mener. Il en a

par-dessus la tête (et nous donc!). Il aspire à s'en aller au fond de ses montagnes, etc., etc.

Comité de la rue Bergère.

5 heures. — Réunion du Comité au Grand-Hôtel. Réunion nombreuse. Les froissements commencent. M. Cochin me paraît le plus habile parmi tous ces politiques de l'avenir. Il insiste ou il cède à propos. Il tourne, il louvoie; il évite avec dextérité. Sa parole est nette, facile, originale plus que je ne le pensais. Il parle sur un fond qui lui est familier, où on le sent à l'aise.

Goussard est un type d'ambitieux très curieux à herboriser. Doctrinaire de ton, d'allures, de gestes, tranchant de principes et d'idées, inflexible dans l'exorde. « Il n'admet pas, il ne souffrira pas... » Et puis, peu à peu, quand il sent qu'il perd pied dans son auditoire, il regagne la rive et se prend aux branches. Avant tout, il ne veut pas se noyer. C'est manifestement un ancien maître d'études, attardé dans la vie, n'ayant jusqu'ici réussi à rien et se croyant de taille à arriver à tout. Il paraît avoir été découvert par quelqu'un que je soupçonne de commanditer cette candidature. Quand le secrétaire énumère les contributions versées par les candidats, et qu'il lit sur sa feuille : « Goussard, 1 000 francs », il me passe un petit frisson sur le corps, et je regarde Goussard à la dérobée. Goussard ne bronche pas; il est pourtant difficile de croire que jamais billet de mille francs soit sorti de la poche de cet uniforme qu'il ne quitte

jamais, et dont les parements sont accentués d'un liséré tricolore.

On commence à parler de lettres arrivées de province. On travaille au rétablissement des chemins de fer.

Vendredi, 3 février.

Cresson m'a fait dire hier qu'il mettait à ma disposition trois cents permis de circulation pour le barreau. Je vais à la préfecture de police à onze heures. Je trouve mon brave camarade affreusement changé, agité, nerveux, arpentant son cabinet en costume de nuit, avec une vieille robe de chambre. Il a les larmes aux yeux

Samedi, 4 février.

Au *Journal officiel*, une longue note contenant l'analyse d'une dépêche attardée, des 22 et 27 janvier. Défaite de Faidherbe à Saint-Quentin. Défaite de Bourbaki près de Belfort. Cette dépêche accrédite le bruit, qui s'est répandu depuis quelques jours à Paris, du suicide de ce brave soldat. Toute son armée, 80 000 hommes, se serait réfugiée en Suisse. La note officielle parle de grands meetings à Londres, d'un mouvement impétueux de l'opinion publique en Angleterre en faveur de la France, de souscriptions colossales destinées au ravitaillement de Paris. L'excès de nos

malheurs va donc nous valoir les aumônes de l'Angleterre !

Comité Dufaure au Grand-Hôtel. Les élections sont ajournées au 8. Nous remanions notre liste. Nous y faisons entrer Jules Favre.

Depuis quelques jours le pain est plus mauvais, avec plus de paille, noir, pâteux, presque impossible à manger. On parle cependant de grands arrivages. Un convoi organisé à Londres est arrivé ce matin, sous la conduite de deux délégués des souscripteurs : M. Moore et le colonel ***[1]. Il apporte un premier chargement de vivres évalué à plus d'un million.

Quelques lettres aussi sont arrivées. Le jour commence à pénétrer par quelques fissures dans notre cachot.

M. Dufaure est parti ce matin pour la Charente, me laissant sur les bras la présidence du *Comité libéral républicain*. Me voici décidément lancé malgré moi dans la politique. Ce que j'en vois depuis quelques jours ne me donne pourtant aucune envie d'aller bien loin dans ce bourbier. A quatre heures, je préside la séance, qui se passe bien.

Le soir, assemblée politique à la salle Herz : deux cents personnes environ. Il faut encore présider. Mon allocution d'ouverture, sur le but du Comité et sur la composition de notre liste, est bien accueillie.

Le colonel Brancion présente sa candidature; mécon-

1. Le nom n'est pas dans le manuscrit.

tent de tous les régimes, fruit sec de tous les terroirs, cassant et pénétré de son mérite. Il a quelques mots heureux et parle avec une aisance qui permet de bien juger qu'il est absolument dépourvu de tact.

M. de Pressensé fait un petit discours convenable, honnête, un peu lourd.

Desmarets parle pendant une demi-heure sans rencontrer une idée, sans même, je le crois bien, avoir vraiment conscience qu'il parle : c'est quelque chose qui fait du bruit, à côté de lui, une onde qui fuit...

Dimanche, 5 février.

Hier, j'ai appris encore un affreux malheur. Depuis le commencement du siège, mon vieux camarade Housset était séparé de sa femme et de ses cinq enfants qu'il avait laissés à Orléans. Plusieurs fois, je l'avais rencontré et je l'avais trouvé très changé, nerveux, irrité, frappé de pressentiments sinistres. Il n'avait eu aucune nouvelle de sa famille. Vendredi, il reçoit une lettre de sa femme, au bas de laquelle on avait fait signer trois de ses enfants. Trois sur cinq! Les deux autres étaient morts, morts à quelques jours de distance, après les combats d'Orléans, succombant à ces émotions terribles et aux suites des mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir des Prussiens; menacés, poursuivis, frappés peut-être. Tel est le récit qui m'a été fait par un voisin de mon pauvre camarade. Ce

malheureux homme a été rejoindre sa femme à Versailles. On craint qu'il ne devienne fou.

10 heures. — Comité au Grand-Hôtel. Georges Picot et moi, nous recommandons les candidatures de Didier et de Desmarest. Desmarest seul est agréé. Nous faisons mettre aussi sur la liste M. Sebert, président de la Chambre des notaires.

Lundi, 6 février.

Je reçois une lettre presque illisible de quatre pages de ce pauvre Housset, datée de Versailles. J'y déchiffre, à travers toutes les prolixités du désespoir, les détails navrants de son malheur. Voilà notre crevasse qui s'élargit, il arrive de la lumière et des lettres dans notre cachot. Une lettre de mon confrère Chégoin, datée de Pau, qui me donne des nouvelles de Templier et de Champetier de Ribes.

M. Labour que je rencontre, me décrit les ravages commis par les Allemands et les francs-tireurs dans son château de Lagny.

Du pain blanc! Du vrai pain blanc! Une fête pour les yeux! Une fête pour l'estomac! Depuis huit jours, nos miches de paille n'étaient plus mangeables. Et cependant, quand on dinait chez des amis ou au restaurant, chacun apportait son croûton noir. Aujourd'hui notre boulanger, pour célébrer le joyeux avènement du Roi Froment, nous fait cadeau d'un pain de quatre livres d'une éblouissante blancheur.

En rentrant chez moi, dans la journée, je trouve sur mon bureau une dépêche. Je l'ouvre avec des battements de cœur. C'était la première depuis cinq mois! Je dévorais déjà les lignes... « *Trente-sept ans de services militaires et civils. Conjure demander croix à J. Favre.* » Voilà! Et ce chef-d'œuvre, tout français, signé d'un brave garçon qui n'est même pas mon ami! Il y a des gens qui, si Dieu descendait sur la terre, l'iraient attendre au départ pour lui demander un bureau de tabac. Voilà le pays dans lequel il faut fonder la République!

8 heures, soir. — Seconde réunion publique à la salle Herz, qu'il me faut présider cette fois encore.

Denormandie parle avec clarté, avec aisance, avec esprit, avec chaleur. Le même auditoire, qui vient de s'enflammer aux sottises d'un niais emphatique, applaudit les paroles sensées d'un homme d'esprit.

Un très bon discours, plus élevé, plus fait, plus politique, et très habile, de Cochin. Celui-là est un orateur et serait un excellent député. Il veut et il sait. Je doute fort qu'il arrive. Il obtient pourtant un grand succès. Goussard vient ensuite. C'est un homme de fer-blanc. Tout en lui sonne dur et faux.

Mardi, 7 février.

Garde civique. Service de boulangerie et de boucherie. A la boucherie, on nous donne encore du cheval; et à la boulangerie, de très mauvais pain noir.

2 heures. — Conseil. Nous ne sommes plus que trois Entre ceux qui ne sont pas revenus et ceux qui vont partir, je me trouverai bientôt tout seul.

On commence à voir quelques revenants. Je reçois la visite du fils de Josseau, qui m'annonce le retour de son père. Sur le boulevard, j'aperçois M. Denière.

Depuis hier, on parle beaucoup d'une scission violente qui s'est faite entre le Gouvernement de Paris et la délégation de Bordeaux. Gambetta a rendu un décret qui déclare inéligibles les anciens sénateurs, les anciens candidats officiels, et les membres de l'ancien Conseil d'État. Sont frappés également d'incapacité politique tous les membres des familles qui ont régné en France depuis 1789. *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

Autre décret, signé Crémieux, qui destitue, sans autre forme de procès, une douzaine de magistrats, entre autres M. Devienne, premier président de la Cour de cassation, et M. Raoul Duval, premier président de la Cour de Bordeaux. A ces étonnantes nouvelles, le Gouvernement a expédié à Bordeaux Jules Simon, Arago et Pelletan. Le *Journal officiel* déclare les décrets non avenus, et enfin M. de Bismarck (ô honte!) adresse à M. Léon Gambetta une note tranchante dans laquelle il proteste, « *au nom de la liberté des élections* », contre les exclusions prononcées par le décret! Ainsi ces malheureux républicains n'épargneront à la République ni une faute, ni un déchirement, ni une ignominie. Cette fois encore, ils vont l'égorger de leurs mains. M. de Bismarck protégeant, en France, la liberté des élections!!!

Paris se ravitaille et revient peu à peu à la vie. Les lettres arrivent, les étalages se garnissent. On se presse devant les boutiques de pâtissiers et de charcutiers. Voici des brioches, des volailles, du gibier, des jambons, des poissons. Il faut une certaine force d'âme pour garder à la conscience la place qui lui convient, devant ces tentations. On dit que les avant-postes allemands offrent un ignoble spectacle. Il se tient là, entre les soldats allemands et la plèbe parisienne, un marché de camaraderie et de légumes qui fait lever le cœur. Des officiers prussiens jettent des cigares à moitié fumés, et d'ignobles voyous se battent pour fumer les restes. Sur ces immondes tronçons de tabac allemand, la bave de la crapule se mêle à la salive insolente du vainqueur. Des courtiers interlopes s'en vont à Versailles pour acheter des comestibles à vil prix et les revendre à prix d'or dans Paris. Jusqu'à quand aurai-je le courage d'écrire?...

Mercredi, 8 février.

Voici le grand jour des élections. Paris est absolument calme, indifférent à la surface. Aux sections, peu de monde. Dans les quartiers bourgeois le vent paraît être à l'abstention.

Jeudi, 9 février.

Une dépêche de Tarbes : « Tous bien portants. Léon au Havre. » Ce qui veut dire que, d'étape en étape, la garde

mobile des Hautes-Pyrénées est descendue jusqu'à l'embouchure de la Seine. Cette guerre aura vu de bien curieuses odyssées.

Lettre de Mlle Lucie Fougeroux, datée de Bordeaux. Elle nous donne des détails sur la mort du général Saint Yon, notre vieil ami. Il y a six mois, il avait bien vu cette guerre, et nous en avait prédit le succès.

Les élections tournent fort mal. Autant qu'on en peut dès à présent juger, la liste socialiste passera tout entière.

Hier, dans le journal le *Vengeur* et sous la signature de Millière, a paru un épouvantable pamphlet intitulé : *le Faussaire*. C'est l'histoire d'un épisode douloureux de la vie privée de Jules Favre, une de ces légendes terribles qui sont le drame et la tragédie de tant de foyers : une liaison tyrannique, des obstacles légaux qu'il faut tourner, des barrières sociales qu'il faut franchir, des êtres innocents qu'il faut sauver; la lutte éternelle du cœur et de la passion contre la raison et le devoir; des entraînements généreux aboutissant à des abimes. Un sieur Laluyé, autrefois l'ami fanatique de Favre, devenu aujourd'hui son ennemi acharné par suite de je ne sais quelle rancune de procureur, a fourni, dit-on, au *Vengeur*, les documents de cette lamentable histoire.

Vendredi, 10 février.

Les réquisitions de blés et de farines, de chevaux, ânes et mulets, sont levées. Nous mangeons du beurre

pour la première fois, et un gigot, un vrai gigot de mouton. Mais le plus grand régal pour nous est le pain blanc. Nous avons, ma mère, mon frère et moi, bien supporté la mauvaise nourriture de ces derniers temps.

Visite de M. Allaire. Ce jeune homme était, au mois d'août, juge suppléant à Sedan. Il s'est engagé dans l'artillerie de la garde nationale, a pris part bravement aux combats qui ont abouti au désastre du 2 septembre. Il s'est échappé de Sedan sous un déguisement, est venu à Paris et m'a apporté un billet de mon ami — de toi-même, mon cher Henri. J'ai contribué à faire admettre M. Allaire dans l'artillerie de la ligne. Il a fait si bravement son devoir que le voici sous-lieutenant et décoré. Le barreau et la magistrature auront décidément une belle page dans cette lugubre histoire.

Samedi, 11 février.

Le dépouillement des votes continue. Il ne sera peut-être pas fini ce soir dans la section. Le résultat définitif ne sera pas proclamé avant mardi. On en sait assez cependant pour être assuré que le parti socialiste remporte une complète victoire. C'est le dernier coup porté à la République, et à la suprématie politique de Paris.

Hier soir, je suis allé rue de la Victoire, au bureau de vote de notre section. Mon brave frère est au nombre des scrutateurs. C'est un travail effrayant, et cette épreuve démontre trop bien l'absurdité du mode d'élection qui nous gouverne. On vote sur quarante-trois

noms, ce qui est déjà bien; mais ce qui est mieux, c'est que la fantaisie de chaque électeur peut faire éclore une candidature nouvelle, de façon que les listes pourraient se prolonger à l'infini. Rue de la Victoire, ils avaient hier 360 candidats. Dans certaines sections il y en a 600. Il pourrait s'en présenter 100 000. On comprend les erreurs et, pis encore, les tromperies abominables auxquelles peut donner lieu un pareil système de vote.

10 heures. — La Madeleine. Service anniversaire de la mort de ma tante Reille. Un an déjà! Que de morts! que de deuils! que de ruines depuis cette date!

Hier, au *Journal officiel*, une proclamation du Gouvernement, simple et bien faite, faisant connaitre avec précision aux départements les causes de la capitulation de Paris.

15 février.

Adieu, mon bon Henri. Depuis samedi je n'ai pas pu reprendre ce journal, cet almanach de hontes et d'ignominies. Je t'écris des larmes plein les yeux, la rage au cœur. J'ai la fièvre depuis cinq jours. Pays, Patrie, France! Tous ces mots qu'il y a six mois nous prononcions avec une insouciance orgueilleuse, j'en comprends le sens maintenant. Ah! tout, tout plutôt que de voir ces Allemands sur le boulevard!

LETTRES

ÉCRITES

PENDANT LA COMMUNE

NOTE DES ÉDITEURS

Pendant la Commune, M. Rousse écrivit à M. Vesseron très peu de lettres qui n'ont pas été conservées. On a vu dans les Lettres à un ami *la place que tenait dans ses affections la famille Nicolet. Il a paru à propos de mettre sous les yeux du lecteur les lettres qu'il adressait presque quotidiennement, en ces jours d'angoisses, à M. et Mme Jules Nicolet qui se trouvaient alors à Crénille, près Chaumes, dans le département de Seine-et-Marne.*

Paris, 21 mars 1871.

Je vous écris quelques lignes pour vous faire savoir seulement que ma mère, mon frère et moi sommes en bonne santé, et que jusqu'à présent il n'est advenu malheur à aucune personne de notre intimité.

Depuis samedi Paris est — comme vous le savez sans doute par les journaux, si on les laisse partir — livré à une bande énorme de pillards et d'assassins faite de toute la canaille de l'Europe, sans distinction de nationalité. Samedi ils ont assassiné à Montmartre Clément Thomas et le général Lecomte. Ils ont arrêté Chanzy qu'ils retiennent prisonnier. Ils se sont emparés de tous les ministères, de la Banque, des États-Majors, de la Préfecture de Police, de l'Hôtel de Ville. Jusqu'ici, ils n'ont fait de dégâts qu'à la Préfecture de Police, où ils ont brûlé, dit-on, tous les dossiers contenant la biographie de beaucoup d'entre eux. Ils ont mis la main sur le *Journal officiel,* de façon que les départements ont dû croire ces deux jours passés à une fièvre chaude de mon ami Wittersheim.

Hier, j'ai assisté, au ministère des finances, a la réception par mon ami Clerc d'une députation venant réclamer la solde de la garde nationale. Il les a renvoyés avec de bonnes paroles, leur faisant comprendre que, le Gouvernement ne lui laissant qu'une clef pour ouvrir une caisse à trois serrures, il ne pouvait, à son grand regret, donner satisfaction au peuple souverain. Aussi aujourd'hui le peuple souverain *réquisitionne* à force dans les

boutiques de boulangers et d'épiciers. C'est une variété du vol, confinant d'un côté à l'escroquerie, de l'autre au brigandage. On nous annonce pour ce soir une réquisition chez notre voisin l'épicier. Au premier tumulte, j'enlève ma mère et je la mène, comme c'est convenu, chez Mme Darcel qui demeure au fond d'une longue cour, rue de la Chaussée-d'Antin.

La garde nationale de nos quartiers, par bien des raisons, toutes très mauvaises, qu'il serait trop long de vous dire, est restée sourde samedi au clairon et au tambour. Elle a laissé faire le coup, après une opération militaire conduite par nos généraux avec leur talent habituel, et exécutée par nos soldats avec ce brillant courage et cette parfaite discipline qui depuis six mois nous ont valu tous nos succès. Ils ont livré leurs armes avec un empressement tout patriotique, et noyé leur honte dans des flots de vin bleu.

Plus tard je vous dirai plus en détail ce que j'ai vu et senti depuis trois jours. Je croyais n'avoir plus de larmes de rage dans les yeux et dans le cœur; je me trompais. Samedi j'ai failli me faire écharper, en compagnie d'Escalier, par des soldats que j'ai injuriés. Ce matin mon frère m'a arraché d'un groupe où je m'élevais à la plus dangereuse éloquence. J'ai promis d'être sage désormais.

Je suis allé chez vous hier. J'en arrive encore à présent. Jules a bien fait de ne pas revenir. Lenté n'est pas à Paris.

Denormandie et Desmarest ont été chassés de leurs

mairies presque devant moi. Ce matin on m'avait assuré qu'ils étaient arrêtés. Ce n'est pas vrai. Je viens de chez Denormandie.

Je fais mille efforts depuis hier pour chercher un centre et un point d'appui qui nous permette de nous soulever un peu au-dessus de cette fange.

Nos gouvernants actuels sont dans l'impuissance absolue de gouverner. Vienne un signal, un homme, et deux régiments sûrs du dehors : Paris suivra. Mais les Prussiens nous laisseront-ils le temps de nous en tirer seuls? On les attend dans deux jours. Quelle ignominie!

Adieu, chère madame et amie. Pardonnez-moi ce griffonnage aussi anarchique que tout le reste. Je vous écris du Conseil, où nous nous trouvons encore cinq fidèles.

Soignez-vous, ne vous inquiétez pas de nous. Toutes les douleurs, tous les dangers personnels sont confondus dans cet immense danger de la patrie et dans cette immense douleur de la France qui agonise. Écrivez-moi pour me donner de vos nouvelles, souvent et longuement. Mais modérez les sentiments que vous inspireront ces calamités nouvelles. Qui sait si ces gueux abominables respecteront le secret des lettres?

Ils ont, ce matin, supprimé le télégraphe. Adieu, l'heure me presse. Mille bonnes et tendres amitiés. Donnez à tous un souvenir de moi, une poignée de main à Mme Cogniet.

Votre bien dévoué ami.

Paris, 22 mars 1871.

4 heures. — Que personne de vous ne revienne en ce moment. Nous voici aux coups de fusil. Tout à l'heure, les insurgés, maitres de la place Vendôme, ont fait une effroyable décharge sur une manifestation bourgeoise *sans armes* et sans uniformes, conduite par l'amiral Saysset. Aux exhortations de l'amiral ils ont répondu par des coups de fusil qui ont tué ou blessé une quarantaine de personnes. Agissez ou faites agir à Versailles pour qu'on nous envoie, si c'est possible, deux ou trois régiments sûrs à l'une des portes de Paris. Toute la population se mettrait avec eux, mais seuls, sans chef, sans direction, *nous ne pouvons rien.*

On a apporté les blessés au Crédit foncier, où mon frère les soigne. Je rentre et je trouve ma pauvre mère bouleversée.

Pendant que l'on se massacre sur les boulevards, les Prussiens tirent des salves en l'honneur de je ne sais quel anniversaire, et nos gouvernants nous invitent par affiches à ne pas nous effrayer du bruit du canon. Bismarck, Napoléon et la canaille de toute l'Europe, voilà les acteurs et les comparses de cette tragédie.

Adieu, mes amis, je vous tiendrai au courant des événements, à moins que l'on ne supprime la poste.

Paris, 23 mars 1871.

L'abominable boucherie d'hier a décidé dans la garde nationale un mouvement assez accentué. Les bataillons se sont réunis dans tous les quartiers, mais ils sont réduits à un effectif assez maigre par les absences innombrables qui se sont produites depuis la levée du siège.

Le quartier général de l'ordre est place de la Bourse. La mairie de la place des Petits-Pères a, dès le commencement été très bien défendue et elle n'a pu être envahie. C'est là que l'amiral Saysset donne ses ordres. Notre camarade Poyet s'est fort distingué.

Les mobiles des bons bataillons commencent aussi à se grouper; il y en avait ce matin deux cents, armés, place de Bourse. André Colmet y était avec ses camarades. Il a failli être tué hier.

Les mairies des Ier, VIe et IXe arrondissements ont été reprises hier par nos gardes nationaux. Cela fait quatre.

Les insurgés se sont barricadés toute la nuit place Vendôme et dans les rues adjacentes.

Mon frère couche à son ambulance où je l'ai reconduit hier soir à neuf heures. L'aspect de ce coin de rue, bordé par les sentinelles des insurgés, est sinistre.

Une douzaine de personnes tuées hier, et une trentaine blessées. M. Hottinguer va aussi bien que possible, mais la blessure est grave. Le beau-frère du gendre de M. Labour, M. de Molinet, tué.

De ce massacre, le *Journal officiel* de ces messieurs

ne dit *pas un mot* ce matin. En revanche, il avertit les journaux *réactionnaires* que, le gouvernement de Versailles ayant suspendu les services judiciaires, on traduira les journalistes rebelles *devant le Comité*. Le Comité de la rue des Rosiers!!!

Après les assassinats, les fusillades et les vols, les arrestations. Le président Bonjean arrêté. Mme G. Fould arrêtée, puis relâchée. Vingt officiers du bataillon de votre quartier, arrêtés. Henri Heude a échappé hier soir à un mandat, en se sauvant en habits bourgeois.

Nous allons bien, aussi bien du moins qu'on peut aller au milieu de ces horreurs.

Je vous écrirai, si cela se peut, tous les jours.

Paris, 25 mars 1871.

Je ne vous ai pas écrit hier parce que la journée s'est passée sans incidents remarquables, ou du moins je ne les ai connus que le soir. Les mairies des Ier et IXe arrondissements ont été très sérieusement menacées par les insurgés qui, dans les jours précédents, les avaient prises et abandonnées tour à tour. A l'heure où j'écris elles sont encore au pouvoir de leurs municipalités légitimes. Mais peut-être n'en sera-t-il plus ainsi dans un quart d'heure.

Hier soir il a couru des bruits d'apaisement, et on donnait comme certain, à huit heures, que tout était arrangé. Les insurgés rendaient les mairies et les

canons, et, d'un commun accord, les élections étaient fixées au 3 avril. Une proclamation de l'amiral Saysset affichée partout semblait confirmer ces heureuses nouvelles. Mais à onze heures, lorsque je suis revenu sur les boulevards, j'ai trouvé tout changé; des groupes très bruyants, des récriminations violentes sur la tuerie de mardi. Puis un long manifeste du Comité, placardé sur les colonnes, et qu'on lisait à la lueur d'allumettes chimiques. Ce manifeste, que publie ce matin le *Journal officiel*, est une vraie déclaration de guerre aux bourgeois; et elle est suivie d'une proclamation des *généraux* (!!) Brunel, Eudes et Duval qui ne laisse aucun doute sur les intentions du Comité : reprendre de vive force aujourd'hui les mairies occupées par les anciens maires, c'est-à-dire les mairies des Ier, IIe, VIe et IXe arrondissements, afin de pouvoir faire voter partout demain.

Il faut donc nous attendre à des coups de fusil tantôt, à moins que nos bataillons, ne se sentant pas en force, ne cèdent la place sans combat. Ce dernier avis paraît être celui de M. Thiers.

Ce que l'on donne comme positif, ce qui m'a été assuré tout à l'heure par Picot et par Ribot arrivés de Versailles hier soir et le tenant de Jules Favre, c'est que les Prussiens sont tout à fait sur le point de demander l'entrée de Paris.

Voilà où nous en sommes. Pardonnez-moi de ne pas vous donner de plus longs détails sur cette situation qui devient à chaque instant plus horrible. Vous me

connaissez assez pour savoir ce que me coûte chaque mot sur un pareil sujet. Les angoisses du siége étaient peu de chose auprès de celles-ci. Cette semaine me semble éternelle. La lecture de ce *Journal officiel*, à laquelle je me force chaque matin, est pour moi un affreux supplice. Puis tout le jour se passe dans une sorte de torpeur affairée, sortant, rentrant, cherchant les nouvelles, écoutant aux groupes, poussant les minutes et les heures. Je n'ai pas eu cette fois le courage d'écrire des notes de révolution comme j'écrivais mes notes du siège. Non, je ne l'ai pas pu. Le dégoût m'a fait tomber la plume des mains; il me semble que je rêve.

On dit ce matin que le vote régulier aura lieu le 30 mars. Mais si nos maîtres font leurs élections demain, il me parait clair qu'ils nous empêcheront de voter le 30. Et d'ailleurs, d'ici là, l'entrée des Prussiens aura peut-être tranché la question. Si — ce que je ne crois pas — ce vote régulier doit avoir lieu, il est indispensable *que tous les absents s'y trouvent*. L'effectif de la bourgeoisie diminue chaque jour.

Il parait qu'on assomme ou qu'on fusille chaque nuit, à petit bruit, quelques anciens sergents de ville ou agents de police. Malgré l'*avertissement* d'avant-hier, je ne sache pas qu'on ait arrêté encore aucun journaliste. Un mandat a été lancé contre Larousse, le secrétaire du parquet. *Deux avocats*, les citoyens COMBES et RAVETON, étaient chargés de l'exécution! Ce brave Larousse a échappé jusqu'à présent aux recherches.

Je n'ai vu ces jours-ci aucun de vos amis.

Mon frère couche toutes les nuits à son ambulance, s'attendant à chaque instant à quelque bataille sous ses fenêtres. Ma mère est très agitée. Pauvre femme! Elle se contient pourtant autant qu'elle peut. Pour comble de bonheur nos deux domestiques nous quittent. La femme était avec ma mère depuis près de dix ans, le mari depuis vingt-deux ans. Vous pouvez penser ce qu'est pour notre pauvre aveugle ce changement, cet inconnu, ce tâtonnement et cet apprentissage d'une domesticité nouvelle. C'est pour elle rapprendre son infirmité à chaque minute, à chaque mouvement.

Comme il doit faire bon à Crénille! Hier, j'ai vu un bout de verdure, des lilas qui bourgeonnaient place Saint-Georges, dans le petit jardin de M. Thiers. A cent pas plus haut, il y avait une barricade gardée par huit immondes lansquenets de l'égout. Les bourgeons poussaient tout de même.

Il fait chaud, il fait beau, le printemps est là. C'est une douleur et une souffrance de plus. Adieu. Surtout restez où vous êtes. A bientôt.

Paris, 26 mars 1871.

3 heures. — Voici du nouveau. On m'a fait appeler à la mairie hier à six heures pour me dire, ainsi qu'à quelques autres personnes, que les députés, les maires et le *Comité* s'étaient entendus pour faire voter aujour-

d'hui. Les députés *de Paris*, bien entendu; car l'assemblée a résolu, paraît-il, de considérer Paris comme une abstraction géographique. Il n'existe à ses yeux que pour les besoins de la discussion; je demande de ce côté depuis huit jours une direction, un conseil... Rien, *pas même une réponse.*

En nous faisant cette communication, le maire nous demandait de présider les bureaux de vote. Vous comprenez les mille objections qui m'ont sauté à l'esprit : d'abord, voter... sur quoi? Sur la nomination d'un conseil municipal, ou de la Commune avec toutes les conséquences qu'attachent à ce mot les théoriciens du 18 mars? Voter avec qui? Avec les hommes qui ont assassiné Clément Thomas, Lecomte (peut-être Chanzy!) qui ont fusillé la foule inoffensive mercredi? Voter comment? Il n'y a pas de loi électorale faite, et une bonne moitié des électeurs bourgeois est hors de Paris. Voter pour qui? Quand on vous prévient le soir d'avoir à voter le lendemain! Reconnaitre par nos suffrages ce qui s'est fait depuis huit jours et légitimer d'avance tout ce qui se pourra faire demain? — Toute réflexion faite, non seulement j'ai refusé de présider ce guet-apens, mais nous sommes décidés, mes amis et moi, à ne point voter. La prudence nous conseillerait peut-être une mesure connexe à celle-là, ce serait de quitter Paris; mais je ne crois pas que nous nous y décidions. Dans tous les cas, si vous m'écrivez, supprimez toute réflexion sur ce qui se passe ici.

Si vous m'écrivez?... En effet, depuis votre départ, *je*

n'ai pas eu une seule fois de nouvelles de vous. Je commence à croire que, sous ce régime de liberté, les correspondances privées pourraient bien subir quelques entraves. Je vais passer chez vous pour savoir si vous y avez écrit.

Gustave Clerc est venu nous voir tout à l'heure et nous a un peu déridés en nous racontant ses relations avec nos nouvelles Excellences du ministère des finances. Il est au mieux avec Elles, et il les a quittées hier, destitué, mais le sourire sur les lèvres. Vous savez qu'il a dans le langage et dans les allures une désinvolture démocratique qui lui a gagné le cœur de ces Turgots d'estaminet fort empêtrés dans toutes ces ficelles administratives.

Je suis passé hier chez le président Berthelin. Il est à Versailles.

L'émigration grossit tous les jours. Les rues sont sinistres, les boutiques fermées, — y compris *la nôtre.* Aucune préoccupation pour Jules de ce côté.

Vous avez dû recevoir des lettres de moi *tous les jours*, sauf un, depuis samedi de l'autre semaine. Vérifiez cela, je vous prie, pour mon instruction et ma gouverne.

Notre révolution domestique est faite. Notre vieux suisse et sa femme nous quittent samedi. Nous avons fait affaire avec un ménage présenté par nos anciens maîtres, qui a bien voulu, sur leurs certificats, nous prendre à son service, et qui nous promet des égards. Ce changement, dans les circonstances actuelles, n'en est pas moins un grand ennui de plus.

Adieu, chère madame, écrivez quand même; peut-ê à la fin laissera-t-on passer quelque chose à travers l barreaux de notre cage.

Paris, 3 avril 1871. Mardi.

Midi. — On dit que la poste reprend tant bien que m son service. J'essaie donc de vous faire parvenir c lignes à tout hasard.

Nous allons bien tous trois.

Depuis deux jours on se bat entre Paris et Versaille Une attaque de Paris contre le Mont-Valérien a échoı hier matin.

On dit qu'un corps de troupes communales se dir geait hier dans la journée sur Versailles par Bellevu Meudon et Chaville. On ignore encore ici le résultat (l'expédition.

Vous comprenez *pourquoi* je réduis ma lettre aux pr portions et au style d'un télégramme.

Tout le monde a quitté Paris, je n'y compterais p cent personnes de connaissance.

Jules sait-il que M. Paul Fabre est mort à Versailles

Ecrivez-moi, je vous en prie, ou faites-moi écrire. J' du dégoût, de l'ennui et du chagrin plein le cœur.

Amitiés à tous.

Paris, samedi, 8 avril 1871.

5 *heures et demie.* — Nous nous portons tous trois ssez bien, navrés de tristesse comme vous le pouvez enser.

On se bat avec furie depuis dimanche autour des basons, surtout entre Courbevoie et la Porte-Maillot, dans Neuilly où vous êtes allée tant de fois cet hiver.

Les insurgés ont été partout repoussés ; mais la prise es portes sera terrible.

Presque toute la bourgeoisie est partie. Les décrets avant-hier sur les *suspects*, et sur la levée des hommes dix-sept à trente-cinq ans, ont déterminé une émiration immense. Nos quartiers sont *absolument* déserts.

Émile est retenu par son Crédit foncier et son ambunce. Nous restons tous trois.

Ma mère ne voit plus personne, sauf Mme Darcel.

Il ne parvient ici aucune lettre des départements. es émotions du siège n'étaient rien auprès de ces noulles angoisses.

Quand et comment en sortirons-nous?

Ici, une très grande partie de la population est folle, sens littéral et médical du mot.

Comment avoir de vos nouvelles?

Si vous écrivez ici, *pas un mot de politique.*

Paris, 10 avril 1871.

8 heures du soir. — Je trouve une occasion pour faire mettre ces lignes à la poste à l'Isle-Adam; j'en profite.

La crise touche, je l'espère, au dénouement. Les troupes de Versailles sont à la porte des Ternes et à la porte Maillot. Mais que de combats encore et que de sang!

Nous restons presque entièrement isolés, tous les trois. Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'émigration. Le décret sur les otages, et la presse des jeunes gens, ont fait fuir en deux jours plus de 60 000 personnes.

Sur des avis amicaux, j'ai dû prendre quelques précautions, mais il n'y a plus de danger.

Vous avez su l'arrestation de l'archevêque, de l'abbé Deguerry, et de plusieurs autres curés.

Nous allons bien. Ma mère, d'abord très effrayée, commence à s'aguerrir à ces nouvelles émotions.

Si vous n'avez pas d'occasion pour Paris, et si nous ne sommes pas débloqués, ayez la bonté d'adresser votre lettre *poste restante* à *Charenton.* C'est un des expédients auxquels nous sommes réduits.

Vu Lavoix avant-hier. Il reste à la Bibliothèque avec un surveillant *communeux.*

Adieu, à la hâte. Le messager attend ce billet.

Dans quelques jours, je l'espère, je pourrai vous écrire librement mes impressions sur tout ceci. En ce moment je ne peux et ne veux que vous serrer la main. Souvenir à tous.

Paris, 14 avril 1871.

Quand vous êtes partie, je m'étais promis d'être à Crénille à cette époque et de passer avec vous cette semaine *de fêtes!* Voilà près d'un mois que vous avez quitté Paris, vous avez été malade, vous l'êtes peut-être encore, et depuis quinze jours je ne puis avoir aucune nouvelle de vous. Pâques est passé. Faudra-t-il attendre la Trinité?

Il me faut pour vous écrire aujourd'hui, Madame et amie, une volonté bien résolue, car c'est un horrible supplice d'avoir la plume à la main et de sentir sa main enchaînée, c'est comme ces cauchemars où l'on a la bouche ouverte sans pouvoir crier. Mais, comme je veux que cette lettre vous arrive, je mettrai toutes les chances de mon côté. D'ailleurs, de ce qui se passe aux portes de Paris, nous ne savons rien, du moins rien de certain. Je ne vous demande même pas de me l'écrire; car cela pourrait empêcher votre lettre d'arriver, et ce que je veux avant tout, c'est savoir comment vous allez. Dites-le-moi, je vous en prie.

Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'aspect de Paris en ce moment. Les souvenirs des jours les plus lugubres du siège ne sauraient vous faire comprendre la morne tristesse de cette solitude. J'erre dans les rues et sur les boulevards, cherchant une figure de connaissance; à l'heure qu'il est, *je n'en compterais pas cinquante*. L'autre jour, dans votre rue, j'étais tout seul,

et, si loin que je pouvais voir, il n'y avait pas une persienne ouverte.

Je suis allé hier dans la boutique de l'homme aux médailles [1]. Un cornac m'a promené à sa recherche à travers ces grandes salles désertes. Le spectacle de ces trésors d'intelligence, de science, de génie, fait mal à voir.

Vous avez lu le décret qui ordonne la démolition de la colonne Vendôme. On a oublié la porte Saint-Denis, la porte Saint-Martin, l'arc de l'Étoile, le pont d'Iéna. Mais patience, M. Courbet va prendre la direction des Musées. Heureusement tous les tableaux sont loin de Paris, sauf la Galerie Lacaze. Mon ami Alfred Darcel, remercié, part aujourd'hui. Son départ prive ma mère de sa dernière fidèle. Elle n'a plus *une seule femme* de son intimité. Notre voisine du n° 12, Mme Victor Lefranc, qui est restée pour soigner son fils, blessé depuis trois mois, vient encore la voir quelquefois. Tous les mercredis, Georges Marjolin, le gendre de votre vieil ami le conseiller Casenave, vient dîner avec nous. Voilà notre récréation.

Et ce temps! Ce soleil! Ces premiers souffles de printemps! Comme la campagne doit être belle! Aujourd'hui surtout. Je vais aller faire le tour des petits jardins du Louvre et des squares du Carrousel. Je ne sais pourquoi, depuis plusieurs jours c'est ma promenade préférée. J'y suis tout seul et c'est encore un de trop.

1. M. Lavoix était conservateur du cabinet des médailles.

Pardonnez-moi de n'être pas gai; mais là, vraiment, c'est difficile. Ce couvercle que nous avions soulevé à peine et qui nous retombe sur la tête! Dante aurait dû imaginer cela, et votre ami Doré le pourrait peindre.

A propos de Doré, un de ses imitateurs, dont je ne me rappelle pas le nom, expose chez Goupil depuis quinze jours un grand dessin fantastique très remarquable, intitulé *Sedan*. On commence à abuser un peu de ces visions symboliques et de ces châtiments impériaux à coups de fusain. Mais enfin, le genre admis, l'œuvre est réussie et saisissante. Au reste, le *Sedan* de ce monsieur n'a pas de voisinages écrasants à redouter. C'est le seul tableau exposé chez Goupil, et la moitié de sa devanture est fermée; cela peut vous donner quelque idée de la physionomie du boulevard.

Vous savez que nous allons avoir une Exposition de peinture!!! M. Courbet l'a décrété.

L'adresse que je vous ai donnée il y a quelques jours ne vaut plus rien. Ayez la bonté de m'adresser vos lettres sous le couvert de *M. Garnier, 15, Boulevard du Roi, à Versailles*, pour remettre à M. R. au Crédit foncier.

Adieu encore. Amitiés à tous.

Paris, dimanche, 16 avril 1871 [1].

Avant-hier, j'apprenais par les journaux l'arrestation de mon confrère Gustave Chaudey.

1. Cette lettre a été publiée par M. Rousse sous le titre de

Chaudey est un homme de cinquante ans environ, marié, père de famille, très laborieux, très honnête, enchaîné au parti républicain par les antécédents et les attaches de toute sa vie. Franc-Comtois, compatriote et ami de Proudhon, qui l'avait choisi pour son exécuteur testamentaire, il a subi toutes les tyrannies intellectuelles de cette despotique intimité. Les sophismes philosophiques et politiques, qui n'étaient pour le maître que les distractions savantes d'un esprit blasé des curiosités littéraires et la gageure railleuse de la raison contre elle-même, avaient faussé un peu, en y tombant pêle-mêle, l'esprit sérieux et sincère du disciple. Les paradoxes sociaux de son grand ami ont laissé dans cette nature honnête, expansive, un peu bruyante et déclamatoire, un fonds de mysticisme emphatique, tempéré par des retours de bon sens natif et de droite raison. Avocat, ce brave Chaudey n'a guère eu qu'une clientèle de parti. Pendant quelques années il a habité la Suisse, et il dirigeait, à Genève ou à Lausanne, un journal important. Adversaire furieux de l'Empire, la Révolution du 4 septembre avait fait de lui un personnage politique. Pendant deux mois, il a été maire du IXe arrondissement. Battu par Desmarets aux élections du mois de novembre, il avait été nommé, par le Gouvernement, adjoint au

Souvenirs de la Commune de Paris. Il y a lieu de penser qu'écrite à la date indiquée, elle n'a pas été envoyée sur-le-champ. Dans ces lettres que M. Rousse ne voulait confier ni aux messagers ni à la poste, il s'exprimait sans réticence. Le lecteur n'aura pas de peine à distinguer des billets qui précèdent le ton de ce récit.

maire de Paris, et il occupait encore, je crois, cette fonction, lorsque l'insurrection du 18 mars s'empara de l'Hôtel de Ville.

Depuis cette époque, il était attaché à la rédaction du *Siècle*, et il avait entrepris contre la Commune une guerre loyale, sans amertume ni violence, mêlée même de tempéraments et de complaisances qui pouvaient sembler hors de saison.

Mercredi dernier, dans un de ces articles qui sont la honte de notre honte, un immonde journal, le stupide *Père Duchesne*, avait dénoncé ce digne Chaudey, « s'étonnant qu'un Jean-foutre qui avait fait fusiller le peuple le 22 janvier ne fût pas encore à l'ombre ». Deux jours après, il était arrêté dans les bureaux du *Siècle*.

Je ne suis pas lié avec Chaudey, je n'ai jamais eu aucune sympathie pour ses doctrines; mais c'est un honnête homme. Il est avocat. Comme bâtonnier, comme confrère, mon devoir était de chercher à lui être utile, et j'y songeai tout de suite.

Depuis quinze jours environ, la Commune a fait un Garde des Sceaux; c'est le citoyen Protot. Protot est un garçon de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, avocat stagiaire de son métier, mêlé par goût, par vocation et par relations, à la cohue démagogique qui nous gouverne aujourd'hui. L'année dernière, il a brigué avec ardeur et il a obtenu la défense de Mégy, qui avait assassiné un malheureux agent de police. Pendant l'instruction de cette affaire, Protot lui-même avait été l'objet d'une prévention politique. On avait fait faire chez lui une

perquisition à laquelle il avait échappé après une scène violente et ridicule. Le conseil de l'Ordre s'était occupé de lui à cette occasion et avait contribué à le tirer d'affaire. Devant la Haute-Cour de Blois, il plaida pour Mégy, et, depuis cette époque, je n'avais plus entendu parler de lui, lorsque, vers la fin du mois dernier, le *Journal officiel* m'apprit que le citoyen Protot « était délégué par la Commune pour expédier toutes les affaires urgentes criminelles, correctionnelles ou civiles ». Voilà une juridiction d'un nouveau genre, et jamais l'Hôpital ni Daguesseau n'ont rêvé pareille puissance.

Je résolus de voir cette incarnation souveraine de la Justice communale. Mais, auparavant, je voulais voir Mme Chaudey et savoir si déjà elle n'avait pas fait quelque démarche. Je suis allé chez elle hier. Elle m'a raconté l'arrestation de son mari comme les journaux l'ont rapportée. La pauvre femme n'a pas pu le voir encore. M. Cernuschi fait des démarches actives, mais qui ne paraissent pas devoir aboutir.

En sortant de chez Mme Chaudey, je me suis rendu place Vendôme. En travers de la rue de la Paix, une barricade basse, qui part du coin de la rue des Petits-Champs, et qui va s'appuyer, en décrivant une courbe, au coin de la rue des Capucines. Dans cette barricade, plusieurs embrasures, mais un seul canon. Je traverse l'étroit passage ménagé à l'une des extrémités de la barricade. J'en trouve une seconde plus épaisse, construite aussi avec des pavés et armée de

deux canons, barrant l'entrée de la place Vendôme. Je dis que je vais à la délégation de la Justice. On me laisse passer. Sur la place, en avant de la colonne, un petit retranchement en pavés. Cinq ou six cents hommes environ, l'arme au pied ou les fusils en faisceaux. Des voitures de cantine, un omnibus chargé de victuailles. Des tables avec des brocs et des bouillottes de café, des cervelas et du pain. Le long des trottoirs, une quantité d'hommes couchés et dormant vautrés dans des fleuves immondes et dans des souillures de toutes sortes. Une odeur mêlée de ménagerie humaine et de toit à porcs. La moitié de la place est dépavée.

A la porte de la Chancellerie, je jette aux sentinelles le nom du citoyen Protot, et je passe. Dans le vestibule, une trentaine de gardes. Une longue table sur des tréteaux, chargée de verres, de brocs et de bouillottes. Dans le haut du lampadaire, entre les globes de lampe, un petit drapeau tricolore. J'ouvre la porte de l'antichambre. Je me trouve dans un corps-de-garde occupé par une centaine d'individus. Les fusils en faisceaux sont alignés d'un bout à l'autre de la pièce. Sur l'indication d'un des gardes, je prends le corridor noir qui donne dans le vestibule et je me trouve à la porte du salon d'attente. Là, un jeune homme tout de gris vêtu, coiffé d'un feutre mou, me dit que le citoyen Protot est absent, que je le trouverai le matin, vers neuf heures; je m'en vais, en lui laissant mon nom.

J'y suis retourné ce matin; comme j'ouvrais la porte de l'antichambre, deux hommes sortaient, portant, accro-

ché en travers d'un bâton, un seau rempli de vin. L'un d'eux me salue comme une connaissance. Après quelques mots échangés, il me dit qu'il est à la Chancellerie depuis sept ans, qu'il y est entré sous le règne de M. Baroche. Voyant que la salle d'attente est pleine de monde, je prie le brave homme de faire passer ma carte à M. Protot. Au bout d'un instant, je suis introduit par cet huissier improvisé, bras nus et le tablier retroussé, dans le cabinet du Garde des Sceaux. Car c'est bien le cabinet où ont passé le chancelier Dambray, M. de Peyronnet et M. de Serre, Odilon-Barrot, Dupin, Billault, Delangle, Baroche, Duvergier, Ollivier, Crémieux et Dufaure.

Dans cette grande pièce solennelle, pleine de si imposants souvenirs, une demi-douzaine d'individus très sales, mal peignés, en vareuses, en paletots ou en blouses d'uniforme, remuaient des paniers entassés pêle-mêle sur les tables, sur les chaises et sur le plancher. Devant le grand bureau de Boule, un long jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, mince, osseux, sans physionomie, sans barbe, sauf une ombre de moustache incolore, bottes molles, veston râpé, et sur la tête un képi de garde national orné de trois galons. J'étais devant le Garde des Sceaux de France. Il était debout, des lettres à la main. En me voyant, il parut fort gêné, devint très pâle, et m'invita très poliment à m'asseoir, pendant que ses secrétaires continuaient à dépouiller la correspondance. — « M. Protot, lui dis-je, vous pressentez sans doute l'objet de ma visite. Je viens vous parler de

M. Chaudey. Il y a quelques mois (car les révolutions vont vite), vous avez été l'objet d'une perquisition, vous avez été sous le coup d'un mandat d'arrêt. Vous étiez avocat, le Conseil de l'Ordre a dû s'émouvoir; il a nommé un rapporteur, M. Lacan, pour suivre cette affaire, et au besoin vous venir en aide. Aujourd'hui que vous êtes au pouvoir et que vous faites arrêter un confrère, vous devez trouver tout naturel que le Bâtonnier vienne vous demander quelques explications. — Mais, Monsieur, ce n'est pas moi qui ai fait arrêter le citoyen Chaudey; c'est le délégué de la Sûreté. — Ah! j'en suis très heureux. Mais vous êtes délégué à la Justice. Vous devez, j'imagine, être consulté sur les arrestations et sur leurs conséquences. — Oui, Monsieur. Je ne connais pas bien l'affaire de M. Chaudey. Mais je sais cependant qu'il est accusé d'avoir ordonné le feu sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 22 janvier. Il y a des preuves. Il paraît aussi qu'il a fait partie de la manifestation des amis de l'ordre dans la rue de la Paix. — Ah! cette fois du moins, ce n'est pas lui qui a commandé le feu. C'est sur lui qu'on aurait tiré, au contraire! — Oh! non, ce sont eux qui ont tiré des coups de revolver. — Ah! vous croyez cela? — Oui, *il y a des preuves*. — Écoutez, Monsieur Protot, ce n'est pas le moment de discuter cela. Je voudrais seulement savoir si vous comptez faire juger M. Chaudey, devant quelle juridiction, et comment je puis lui être utile. — Si M. Chaudey est coupable, le jury d'accusation le mettra en jugement. Vous avez dû voir le projet de décret

que j'ai soumis hier à la Commune. Je ne sais pas si elle l'adoptera. — Je pense au moins, sans avoir lu votre projet, qu'il doit y avoir des garanties pour les accusés. — Oh! oui, *il doit y en avoir* », répéta le Chancelier machinalement, fort mal à son aise et fort embarrassé de son personnage. « *Il doit y en avoir.* — Eh bien! je voudrais voir M. Chaudey, pouvez-vous m'en donner le moyen? — Oui, je pourrai sans doute vous donner un permis, mais pas aujourd'hui; cela me créerait un conflit avec le délégué à la Sûreté. Mais dans quelques jours, si vous voulez bien revenir, je vous donnerai une permission. — Soit, lui dis-je, je reviendrai. » Et comme je n'avais plus rien à faire dans cette caverne de justice où j'étranglais de colère, je me levai et je sortis, reconduit jusqu'à moitié chemin par ce pauvre garçon, plus empêtré devant moi dans les poches de sa vareuse, que jamais chancelier de France ne le fut dans les plis de sa simarre.

Je rapporte notre conversation mot pour mot, comme elle vient d'avoir lieu. C'est avec ces souvenirs présents et vivants que se fait l'histoire.

Paris, 19 avril.

Mercredi 10 heures du matin. — Un mot seulement, que je trouve le moyen de faire porter à Saint-Denis. Nous nous portons bien. La crise paraît toucher au dénoue-

ment. Avant-hier et hier, combats désastreux pour les Parisiens, à Asnières.

Les arrestations qui se multiplient vont me créer probablement des devoirs que je tiens à remplir.

Aucune personne de nos connaissances n'a été inquiétée.

Je n'ai pas reçu un mot de vous. Hier, j'ai recommencé ma tournée, rue de l'Échelle, rue de la Ville-l'Évêque, place de la Bourse, sans rien obtenir. Ce supplice renouvelé du siège et aggravé par votre absence est intolérable. Combien de jours encore?

Le beau-frère de Cartier attend ma lettre et est pressé pour l'heure du départ. Je n'ai que le temps de vous envoyer mille amitiés et un bien triste, bien inquiet souvenir.

Paris, 20 avril 1871.

Jeudi. — Toujours la même situation. Aucune nouvelle de vous, aucune lettre du dehors depuis quinze jours. Ces deux sièges coup sur coup sont vraiment un phénomène historique bien étrange. Bientôt nous n'aurons plus d'autres journaux que les journaux bien pensants et bien disants, c'est-à-dire le *Vengeur*, le *Cri du peuple*, le *Mot d'ordre* et le *Père Duchesne*. Depuis hier, le *Soir*, le *Bien public*, l'*Opinion nationale* et la *Cloche* ont disparu, supprimés par la Commune. Le *Temps* et le *Siècle* louvoient, jusqu'à ce qu'ils sombrent aussi.

Toute la journée et toute la nuit, le canon; chaque matin des bulletins de victoires parisiennes, que les bulletins de Versailles démentent chaque soir.

Les vivres deviennent rares. On recommence à faire des provisions; la viande est très chère, le beurre et le lait disparaissent.

Que puis-je vous dire de plus? Et que n'aurais-je pas cependant à vous dire?

C'est du moins une espèce de soulagement de sentir que ces lignes que voilà sous mes yeux et sous ma main vont échapper à cette abrutissante captivité qui nous étouffe et vont aller vers votre libre retraite. Écrivez-moi, je vous en prie. Envoyez-nous une bouffée de cet air que vous respirez. Ce pauvre mois d'avril!...

Ma mère va bien, très agitée cependant et très inquiète. Mme Darcel lui tient toujours fidèle compagnie. Un de nos amis, Georges Marjolin vient lui faire la lecture presque tous les jours. Hier nous l'avons eu à dîner avec un autre ami, qui part aujourd'hui. Comme tout cela doit vous intéresser!

Ce matin, au *Journal officiel* de la Commune, un arrêté qui met en adjudication le bronze de la Colonne Vendôme!

Ne maudissez et ne méprisez pas trop ces pauvres Parisiens. Nous ne sommes pas des lâches, et j'admire ces émigrés qui, les pieds sur le gazon d'avril, à vingt lieues de Paris, écrivent dans les journaux des lettres où ils gourmandent la couardise de ceux qui sont restés!

Jeudi 20 avril 1871 [1].

Je suis retourné ce matin à la Chancellerie. Les barricades sont très mal gardées. Sur la place Vendôme, une centaine d'hommes tout au plus. Au ministère, plus de troupes, sauf les deux sentinelles à la grande porte; il n'y a plus un garde national ni dans la cour, ni dans le vestibule, ni dans l'antichambre. Les deux pièces ont été nettoyées ou à peu près. Les tables, les verres et les brocs ont disparu. Dans l'antichambre, personne. On a remplacé les chaises et le grand bureau des huissiers, et balayé sommairement le fumier patriotique laissé par les gardes nationaux.

Dans le salon d'attente, une vingtaine de personnes, civils, gardes nationaux, citoyens et citoyennes, qui ne rappellent que de fort loin les solliciteurs cravatés de blanc et tout de noir vêtus qu'on voyait là autrefois. Un homme fort sale, sans livrée ni insigne, me donne un numéro. — « Mais, lui dis-je, j'ai rendez-vous avec M. Protot. Il me recevra, veuillez lui passer ma carte. — *Oh! tout le monde de même.* » — Comme je n'avais pas l'envie d'entamer une discussion avec ce citoyen officieux, si ami de l'égalité, je rouvre tranquillement la porte et je vais sortir. Au même instant, entrait un employé, le képi sur la tête. Celui-là prend ma carte et l'emporte. Au bout de deux minutes à peine, il revient

1. Seconde lettre publiée sous le titre de *Souvenirs de la Commune*.

et me prie de le suivre, ce que je fais, en laissant l'assistance ébahie et probablement fort irritée de ce passe-droit aristocratique et réactionnaire. Me voici derechef dans le cabinet du Garde des Sceaux. Cette fois, il est assis pour tout de bon au grand bureau, et, comme l'autre jour, le képi sur la tête. Il paraît que c'est l'insigne obligé du chef de la Justice. On disait autrefois que le Garde des Sceaux de France « couchait avec sa simarre »; je commence à croire que le citoyen Protot couche avec son képi. Devant la cheminée, trois messieurs en tenue bourgeoise, l'air honnête; deux sont décorés, et paraissent des amis de la maison. L'un d'eux parle familièrement au délégué. « Eh bien! *Grand-Juge* », lui dit-il en souriant. Dans le cabinet, les mêmes figures que dimanche, les mêmes comparses épluchant des papiers.

« M. Protot, je viens savoir si vous pouvez me donner un permis pour voir M. Chaudey. — Parfaitement, Monsieur. » Et s'adressant à un de ses scribes : « Faites un permis : M. Rousse, citoyen Chaudey. Parloir de faveur : deux fois par semaine. » Pendant que le secrétaire écrivait, je m'approche du fauteuil du Grand-Juge : — « J'ai lu, lui dis-je, votre arrêté sur la Cour martiale. J'y ai bien vu un Code de procédure, mais je n'ai pas vu quels étaient les crimes et les délits justiciables de la Cour. — Mais pardon, Monsieur, ce sont les faits de *complicité avec Versailles*. — Versailles! Versailles aujourd'hui, Fontainebleau demain. Enfin, c'est ce que nous appelions, autrefois, crimes contre la sûreté de l'État?

— Oui, les actes de ceux qui *portent les armes contre nous.* — Ah! Enfin, c'est un tribunal pour juger ce que le Code appelle crimes contre la sûreté de l'État? — Parfaitement. — Parmi les personnes que vous avez fait arrêter, il y a un prêtre que je connais et qui peut avoir à me parler pour ses affaires personnelles. C'est le curé de la Madeleine. Pouvez-vous m'autoriser à le voir? — Oh! non. Cela ne me regarde pas; cela regarde le délégué à la Sûreté. — Est-ce qu'il y a un procès pour l'abbé Deguerry? De quoi donc est-il accusé? — *De complicité avec Versailles.* — Ah! toujours. — Oui, oui, il y a des pièces très graves. » Puis, après une pause : « Il y a aussi des faits plus anciens... » Le permis était fait. Le citoyen Protot le prit des mains de son secrétaire, le signa, le poudra, le secoua d'un coup d'ongle, et me le tendit gravement en se levant et en remettant sur sa tête son inaliénable képi, qu'il avait cependant, cette fois encore, quitté un instant en mon honneur. — « Vous tombez mal aujourd'hui, ajouta-t-il gracieusement; le parloir n'est pas ouvert à Mazas, je crois, aujourd'hui. — Je croyais qu'il était fermé seulement le vendredi. — Non, non. — Au reste, comme jeune avocat, vous devez le savoir mieux que moi. » — Et je regagnai la porte, en ayant soin de mettre mon chapeau sur ma tête avant de sortir, pour rendre à ce grand dignitaire de la Commune la dose exacte de politesse qu'il m'avait montrée.

Paris, 26 avril 1871.

Mercredi 4 heures du soir. — J'ai reçu avant-hier soir, 24 avril, votre lettre datée du 7. — Quinze jours pour correspondre à huit lieues de distance. Voilà les progrès du temps et les bienfaits des Révolutions. J'attends maintenant avec bien de l'impatience des nouvelles plus nouvelles que celles-là, car votre bonne lettre ne me rassure qu'à moitié sur votre santé.

Que vous dire de Paris? Rien de bon. Cette situation se prolonge, et, par le fait seul de sa durée, elle s'aggrave. Depuis deux jours le canon se tait, et ce silence nous fait absolument le même effet que pendant le siège; c'est une tristesse et une angoisse de plus. Hier, il y a eu une suspension d'armes, pour donner aux pauvres habitants de Neuilly le temps de déménager. Pendant toute la journée, nous avons eu le même spectacle qu'il y a trois mois lors du bombardement des Prussiens : des défilés d'émigrants traînant avec eux leurs familles et leurs pauvres bagages. La Commune, qui ne perd pas une occasion de témoigner à la bourgeoisie sa tendresse fraternelle, a décrété avec fracas que « *nos frères* de Neuilly seraient logés dans les habitations des citoyens qui ont pris lâchement la fuite. » Jusqu'à présent, cependant, je n'en vois pas encore dans mon quartier. J'irai chez vous tantôt pour voir si vous n'avez pas reçu de garnison.

En attendant, notre illustre confrère Protot rend une série de décrets qui ne peuvent manquer d'immortaliser

son nom. L'un des plus stupides et des plus odieux est celui qu'il a publié hier, et qui décide que les *notaires*, juges et greffiers qui, dans les vingt-quatre heures, n'auront pas fait acte d'adhésion à la Commune, seront *remplacés* par de nouveaux titulaires appointés par la Commune. Jules vous expliquera les conséquences qu'une pareille mesure peut avoir pour les familles. Il est vrai qu'hier un notaire de nos amis *a vu un testament reçu par un commissaire de police assisté de deux gardes nationaux comme témoins!*

Je peux de moins en moins quitter Paris. Avec la manie légiférante du citoyen Protot, il y a des partis à prendre pour lesquels je suis à chaque instant consulté par des camarades.

J'ai vu à Mazas Chaudey et je vais voir un autre détenu. Reste la question de savoir si nous pouvons et devons *défendre* devant les juridictions monstrueuses instituées par la Commune. C'est à quoi je vais aviser avec les rares confrères qui sont à Paris. Leberquier est le seul membre du Conseil présent ici. Allou, qui est revenu pendant quelques jours, est reparti.

J'ai embarqué hier, avec toutes sortes de difficultés, le fils Lefranc. Ce pauvre jeune homme est sur le dos depuis sept mois, et il est très loin d'être guéri. Son père avait le plus grand désir de l'avoir près de lui. Les médecins ayant décidé que le transport était possible, toute la famille est partie hier. Nous dûmes descendre le pauvre blessé sur un brancard; mais quand il a fallu le hisser dans la calèche, ç'a été une manœuvre terrible,

pendant laquelle j'ai craint plus d'une fois de laisser échapper notre fardeau. Il a fallu démanteler à coups de marteau et avec des tournevis la carcasse de la voiture, et, pendant cette opération qui a duré une demi-heure, le petit malade était dans la cour, en plein air, étendu sur son matelas. Enfin, à une heure, toute cette smalah est partie, escortée par le Dr Hardy, et j'espère que l'expédition est arrivée à bon port.

Voilà notre colonie réduite encore d'autant. Mme Darcel tient bon, le citoyen Courbet n'ayant pas encore purgé le Louvre des suppôts de la tyrannie.

Marjolin nous reste aussi et vient presque chaque jour lire à ma mère des sermons de Bourdaloue entremêlés de quelques comédies honnêtes.

Quand tout cela finira-t-il, et comment? Je crois que, loin de Paris, on ne s'imagine pas ce que nous souffrons ici. J'ai reçu avant-hier une lettre d'un brave avoué d'Aix, qui m'écrit pour me parler d'une affaire que je dois aller plaider là-bas. Il ne fait pas la plus légère allusion à l'état actuel de Paris, et il me demande tranquillement, dans le style provençal, « quand je serai *bien aise* de *me porter* devant la Cour ». Je serais bien aise de me porter ailleurs qu'ici; mais j'avoue que, jusqu'à présent, je n'ai guère eu la tête aux procès et aux plaidoiries. Il me semble cependant que je suis depuis quelques jours un peu mieux en équilibre. On s'habitue à tout, même à marcher sur la tête, et, pour peu que ceci dure, nous irons tous à quatre pattes.

Adieu encore, chère Madame et amie. Pardonnez-

moi ce long et insipide bavardage. Quand donc pourrai-je aller passer quelques jours avec vous? Je n'ose pas y penser. Il me semble qu'un abîme nous sépare du passé comme de l'avenir. J'ai plus que jamais de ces grands moments d'*absence du moi* dont je vous ai souvent parlé. Mes souvenirs me paraissent l'histoire d'un autre que je me raconte à moi-même. Et cet autre-là me fait l'effet d'être un triste personnage.

---

27 avril, jeudi matin.

J'ai bien fait de ne pas porter ma lettre hier à mon messager. Pendant le dîner, j'ai reçu la lettre de Jules, datée du 24. Je le remercie beaucoup des détails qu'il me donne sur votre santé, qui ne me paraît pas encore solide. Une de vos lettres me paraît perdue.

Vous me paraissez bien prussianisés, là-bas. Je vous en prie, ne vous découragez pas trop de la France.

Toute la nuit, une canonnade assourdissante, la plus terrible que j'aie entendue depuis un mois.

Veuillez dire à Jules que le *Journal officiel de Paris* contient aujourd'hui la nomination du citoyen *Vonken comme Président du tribunal de la Seine!!!*

Voilà qu'il pleut à verse. Le canon se tait. Les journaux ne disent rien du résultat de la canonnade de cette nuit. Quel supplice de vivre ainsi!

Amitiés à tous. A quand?

Je vois dans quelques lettres qui arrivent du dehors un sentiment singulier. C'est une certaine mauvaise humeur contre ceux qui sont restés à Paris. Je vous assure que je n'y suis pas par plaisir ni par goût. Mais, aujourd'hui encore, voilà un de mes anciens camarades de collège, l'abbé Caubert, qui est arrêté et qui me fait demander. Puis-je faire répondre à lui et aux autres que je m'en vais?

Paris, 29 avril, samedi matin.

Au milieu de tant de tristesses, j'ai eu hier une bonne journée. J'ai reçu presque en même temps deux lettres de vous, chère Madame et amie, l'une datée de jeudi matin qui m'est arrivée par M. Garnier, l'autre datée de jeudi soir, que M[me] Provost m'a remise. J'avais reçu, il y a deux ou trois jours, la lettre de Jules. Enfin, pour clore ce chapitre et régler tous nos comptes, deux de vos lettres sont restées en route : l'une que vous avez adressée à Charenton et que je n'ai pas pu faire retirer; l'autre, dans laquelle, à ce qu'il parait, vous me chargiez d'une commission. Je n'en ai jamais entendu parler.

Je vous remercie tous trois bien vivement, père, mère et fille, de penser ainsi au pauvre otage, et de lui envoyer, à travers les barreaux de cette ignoble geôle, ces cordiaux qui le fortifient.

Notre position ne change pas, et par conséquent elle s'aggrave. Car dans un pays comme le nôtre, qui n'a plus ni foi ni loi politique, où la force et le temps remplacent toutes les légitimités, un pouvoir qui dure un peu plus de quinze jours, si absurde et si monstrueux qu'il soit, devient aux yeux de bien des gens un pouvoir comme un autre. Les insurgés deviennent des *belligérants*, des bandes de voleurs s'appellent une armée, et les stupides affiches de la Commune, une fois collées sur du papier blanc, s'appellent des lois. Vous voyez que maintenant la plupart des journaux publient à la fois les procès verbaux de l'Hôtel de Ville et les procès verbaux de l'Assemblée nationale, qu'entre les actes de Paris et les actes de Versailles ils tiennent la balance d'une main équitable, blâmant celui-ci, approuvant celui-là, et conseillant des deux côtés la conciliation et la paix, comme s'il s'agissait de traiter de puissance à puissance.

Chaque jour perdu pour Versailles est donc, quoi qu'on en dise, un jour gagné pour la Commune, ou du moins pour l'insurrection. La Commune, en effet, est morte, et bien morte, morte d'impuissance et d'inanition politique, étouffée sous les crimes, les fautes, la bêtise fondamentale de ses chefs ; tuée par l'envie, la haine, le mépris légitime qu'ils ont les uns pour les autres; suffoquée par ce vide électoral dans lequel ils se débattent comme un rat d'égout sous la machine pneumatique d'un laboratoire. La Commune est morte. Mais l'insurrection vit encore; et elle vit

même largement. Elle mange à belles dents et elle boit à grands traits tout le ravitaillement de Paris, sans compter la cuisine et les caves des suspects. Elle a dans les mains tout l'armement préparé contre les Allemands, c'est-à-dire plus de 400 000 fusils et plus de 700 canons. Elle a pour chefs tout l'État-Major de la Révolution universelle, Américains, Russes, Polonais, Valaques; des colonels mexicains, des brigadiers portugais, des majors hongrois de lansquenets et de tables d'hôtes; une bande d'aventuriers et de condottieri nomades qui n'ont rien à perdre, rien à ménager chez nous, et qui feraient sauter Paris tout entier sans avoir à y regretter un souvenir.

Sous leurs ordres marche une armée de repris de justice traînant après elle un troupeau de fanatiques imbéciles, pervertis jusqu'aux dernières papilles du cerveau par les sophismes de la démagogie, par les discours des clubs, par le livre socialiste, par le roman licencieux, par la caricature obscène, par le haut et par le bas du journal, depuis le *Premier-Paris* où l'on prêche le régicide jusqu'au feuilleton où l'on publie les amours et les adresses des petites dames du faubourg Montmartre. Tout ce peuple est pourri jusqu'à la moelle et abêti jusqu'au fond du cervelet; et sur cette couche de sottise et d'ignorance, une couche plus épaisse encore de présomption et de vanité. Faire le soldat, *manifester*, parader, battre du tambour et sonner de la trompette, de la colonne de la Bastille à la statue de Strasbourg, voilà sa vie et

son rêve. Mais ce qui domine cette révolution tout entière, c'est la furie du manger et du boire, qui n'est ni la faim ni la soif, mais le besoin maladif de boire sans soif et de bâfrer sans faim. La gamelle, le broc, le bidon et la chope sont les vraies armes parlantes de cette chevalerie nouvelle. On ne voit de tous côtés que des bouteilles et des verres, des cruches de vin, des *seaux* de vin, des *arrosoirs* de vin, des tonneaux de vin, des marmites et des cantines; tout ce qui peut tenir et contenir quelque chose tient et contient de quoi manger et de quoi boire, depuis la chopine du comptoir jusqu'à la panse du peuple souverain. C'est une gigantesque *gamache* et une ventrée patriotique dont Rabelais seul aurait pu faire le menu.

Mais il me semble, chère Madame et amie, que ma plume prend, de toutes façons, bien des licences. C'est qu'en vérité tout cela me tient trop fort à la gorge depuis un mois, et il faut bien, sous peine d'étrangler, que je crie un peu.

Combien ce carnaval abominable aura-t-il encore de jours ou de semaines? Qui le sait? Ces pauvres gens que l'on traine ici à la boucherie commencent à se lasser beaucoup, et l'effectif des bataillons décroît chaque jour à vue d'œil. Les mesures prises par la Commune, cette *presse* des jeunes gens, qu'elle a décrétée et qu'elle poursuit activement dans certains quartiers, montrent bien qu'elle sent son armée fondre sous sa main. Mais il y a dans cette armée un fonds qui tiendra ferme jusqu'au bout : c'est cette tourbe de malfaiteurs qui se sont

abattus sur nous de tous les coins de l'Europe, francs-tireurs et francs voleurs, vauriens et garibaldiens, bannis de toutes les polices et repris de toutes les justices. Il y a là un noyau et un gratin de 30 000 brigands qui trouvent cette vie fort à leur gré et ne l'abandonneront pas volontiers.

Hier, je croyais bien que nous touchions à la crise : pendant toute la nuit j'avais été tenu en éveil par le bruit du canon et des mitrailleuses, et par une fusillade formidable qui paraissait venir de très près. J'ai été stupéfait de voir qu'il y avait eu plus de bruit que de besogne. Cette nuit et ce matin, rien de nouveau. On n'entend que quelques coups de canon.

Je vous assure, chère Madame et amie, qu'en restant ici je ne fais ni excès de zèle inutile, ni fanfaronnade, ni donquichottisme. Je paie tout simplement la rançon des honneurs peu enviables qui me sont si à propos advenus cette année. Comme chef de corporation, je ne peux pas m'en aller. Matériellement oui, moralement non. Hier encore, j'ai réuni dans mon cabinet une vingtaine de confrères pour conférer sur des questions délicates que fait naître la législation criminelle de la Commune. A chaque instant, il y a quelque conseil à donner ou quelque service à rendre. Jamais sinécure n'aura été plus laborieuse et plus pénible que ce triomphant consulat. Il n'aura même pas été absolument sans danger, car, il y a quelques semaines, sur différents avis qui m'étaient donnés, je me suis décidé à passer quatre nuits hors de chez moi.

Mais ces escapades nocturnes, sans compensation, ont fini par m'ennuyer. Je me suis rangé, je suis revenu coucher chez moi, et je n'ai été nullement inquiété. Je suis d'ailleurs très prudent, et depuis longtemps j'ai renoncé à pérorer dans la rue. Il n'y a plus d'ailleurs ni groupes ni agitation. Les rares promeneurs qui flânent sur les boulevards regardent passer les frères et amis avec la plus complète indifférence.

J'espère n'avoir à plaider pour personne ; mais je dois être au service de tout le monde. Il me paraît impossible que l'on songe sérieusement à traduire ce brave Chaudey devant un tribunal quelconque, fût-ce devant un bureau d'anthropophages.

En attendant, on perquisitionne et on réquisitionne, et, quand on ne trouve pas les gens, on prend leur argent, témoin M. Debrousse, l'entrepreneur, chez qui on enlevait hier six à sept mille francs.

Vous avez pu voir que la Commune se propose de frapper d'un impôt les absents au-dessous de quarante ans. Elle ira peut-être plus loin. Ne feriez-vous pas bien de chercher un moyen de faire occuper votre appartement?

Je vous ai écrit, je crois, que j'avais fait partir mon petit voisin et sa famille. J'ai reçu avant-hier une lettre de son père, qui m'annonce que tout son monde est arrivé à bon port. J'ai reçu aussi une lettre de Colmet; son fils André s'est enrôlé dans un corps en formation à Rambouillet, et il a été fait sous-lieutenant. Mon ami Lévesque est à Soissons. J'ai vu Lavoix, il y a trois

jours. Il pensait à vous aller voir. Je ne sais s'il s'est décidé.

Ma mère se porte assez bien. Elle vous remercie bien vivement de l'hospitalité que vous voulez bien lui offrir; mais elle restera blottie dans son fauteuil jusqu'à l'arrivée des *armées de secours*, — hélas! comme nous disions au temps du siège.

Adieu, soignez-vous bien et reprenez des forces. Ai-je besoin de vous dire que, dès que cela sera possible, je vous irai voir? Il est vrai qu'il y a, sur le chemin, des Prussiens et que je ne suis pas encore aussi philosophe que vous. Adieu, amitiés à tous, tous car je sais depuis hier que Georges est avec vous. Mille bons souvenirs.

Paris, le 3 mai 1871.

J'ai reçu avant-hier soir votre lettre et celle de Jules. Je vous remercie tous deux de la bonne pensée que vous avez eue de me charger de votre ménage. Lorsque je trouverai une occasion *sûre*, je vous écrirai avec détail tout ce que j'ai fait, et vous reconnaitrez, je l'espère, que je n'étais pas tout à fait indigne de votre confiance. Tout ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est que j'ai passé là, hier, *deux heures* des plus agréables. rangeant, dérangeant, accrochant, décrochant, parlant et philosophant tout haut dans cette solitude peuplée de si bons

souvenirs. Je me suis bien gardé d'appeler à mon aide votre concierge; il aurait gâté tout mon plaisir. Je serai pourtant obligé peut-être de recourir demain à son bras vigoureux, car je n'ai pas fini mon petit tripotage.

---

4 mai, matin.

Ici, les jours se traînent au milieu des mêmes dégoûts, et dans cette agitation oisive où nous piétinons depuis longtemps. Cependant ces jours passés ont été marqués par quelques incidents curieux. Vous avez su la révocation et l'arrestation de Cluseret, dont le vrai motif n'est pas encore connu. On a fait courir le bruit que Dombrowski avait été pris avec tout son état-major par les Versaillais. Cette nouvelle ne s'est pas confirmée; mais on n'entend plus parler de ce Dombrowski, tandis qu'il y a quelque temps on n'entendait parler que de lui. Cette éclipse subite paraît fort étrange.

Les combats des cinq derniers jours autour d'Issy ont été désastreux pour les fédérés. Ils ont perdu beaucoup de monde, et le fort est annulé. Cette nuit, le canon n'a pas cessé.

Hier, la Commune a commis un acte monstrueux. Vous savez qu'il y a quelques jours elle avait enjoint aux notaires de faire acte d'adhésion dans les vingt-quatre heures. L'adhésion n'étant pas venue, hier la Commune a fait *mettre les scellés* sur toutes les études. Si ce n'est qu'une entrave apportée à l'exercice de la

profession, ce n'est que bête, les notaires par le temps qui court ne faisant pas plus d'actes que les avocats de plaidoiries. Mais si la Commune veut mettre la main sur les minutes et *détruire les titres de propriété*, si elle passe de là au bureau des hypothèques et si *elle y brûle les registres,* rien ne manquera à ces saturnales du prolétariat, surtout si, ces deux expéditions faites, la Commune fait au peuple la distribution des immeubles de Paris. Jules vous expliquera à fond tout cela.

En attendant, le citoyen Rigaud est installé au Palais dans le cabinet du procureur général, et le citoyen Vonken dans le fauteuil de M. Benoit-Champy. *Item*, on a nommé six juges d'instruction. J'ai eu l'honneur de voir hier l'un deux. Heureusement il n'y a dans cette fournée aucun de nos confrères.

Hier encore, j'ai vu le nouveau délégué à la Sûreté, le nouveau Préfet de Police, M. Cournet, membre de la Commune. Il m'a reçu avec une remarquable politesse et l'embarras d'un homme d'esprit fourvoyé. C'est un ancien avocat de Cambrai, journaliste. C'est, de beaucoup, la figure la plus intelligente et la plus honnête que j'aie vue dans l'état-major de cette guinguette.

Ma mère va bien. Ce brave Marjolin vient tous les jours lui faire la lecture, et il évangélise en même temps Mme Darcel.

J'oubliais. Un épisode agréable de plus à ajouter à l'histoire burlesque de mon consulat. Avant-hier, un monsieur effaré vient me dire u'un de mes sujets,

M. Grilliet, est mort subitement, la veille, dans des circonstances étranges, qu'il laisse sa femme et ses filles dans une atroce misère, et que, *naturellement*, les filles et la femme vont me tomber sur les bras. Naturellement, aussi, hier matin, malgré ma migraine, je m'acheminais vers les Halles, et j'allais visiter cette famille lamentable. Quant au défunt... *on terminait son autopsie!! Et on emportait les bocaux.* Pour compléter cette petite églogue, je suis allé de là chez le commissaire de police du quartier pour me faire raconter cette histoire, et savoir *où est la femme*, comme disait ce juge d'instruction. L'histoire, d'ailleurs, n'a rien d'intéressant. On soupçonnait un guet-apens dans un bouge. On a arrêté un homme et une femme qui ne paraissaient pas avoir nui à la congestion qui a enlevé ce brave Grilliet. Mais ils ont été relâchés. Je ne sais si Jules se rappelle l'individu. Mais, s'il s'en souvient, l'oraison funèbre sera courte. C'était un frère et ami, que ce naïf Leblond nous avait forcé d'admettre parmi nous, il y a deux ou trois ans, par ses chaudes recommandations. Il allait être nommé juge de paix par la Commune. Il est mort à temps pour la justice.

Comme c'est drôle! Quand je vous écris, je prends des petites feuilles de papier pour vous ennuyer moins longtemps, et puis, quand j'ai fini, je m'aperçois que vous n'y avez rien gagné du tout. C'est comme Arlequin qui avait juré de ne plus boire que dans le dé à coudre de Colombine : le tonneau y passait, et il avait toujours soif. Est-ce assez joli, cela? Ah! que cette pauvre France

avait donc de l'esprit! Adieu, chère Madame et amie. Un souvenir à tous les heureux habitants de Crénille.

---

10 mai 1871. Mercredi.

5 heures. — J'ai reçu hier soir, chère Madame et amie, votre lettre datée du 7, qui m'est arrivée par M. Garnier, et tout à l'heure celle datée du 9, apportée chez mon concierge par un inconnu qui n'a pas attendu la réponse. Je crois d'ailleurs plus sûr de m'en tenir aux moyens expérimentés, et ce n'est pas le moment de faire des essais. Pour votre gouverne et celle de vos amis, il faut se méfier de toutes les *agences* recommandées par les affiches et les journaux. Ce sont autant de souricières.

Si mal instruits que vous soyez de ce qui se passe ici, vous devez, j'imagine, recevoir quelques journaux, et vous êtes au courant de la crise violente que traverse la Commune. Quand vous recevrez cette lettre, la prise du fort d'Issy, le désarroi du fort de Vanves, la destitution des anciens membres du Comité du salut public, la démission de Rossel et sa lettre à la Commune, seront autant de chapitres d'histoire ancienne. Qui gouverne aujourd'hui? Personne et tout le monde. Les Comités, les Commissions, les délégations, les fédérations s'enchevêtrent et s'entortillent dans un inexprimable gâchis au milieu duquel la Commune s'agite et se

débat en efforts impuissants. Nous en sommes aux convulsions finales, mais cette agonie violente aura des ruades et des soubresauts dangereux.

Un des plus curieux et des plus sinistres épisodes de la phase révolutionnaire où nous sommes entrés depuis huit jours est l'envahissement des églises par les Clubs. Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Eustache, et bien d'autres paroisses sont livrées tous les soirs à des assemblées populaires dont la violence dépasse, paraît-il, de beaucoup les souvenirs des Cordeliers et des Jacobins. Après avoir bien interrogé mes nerfs et mon état mental, je me suis résigné à ne point aller voir ces hideuses curiosités. Un de mes bons amis, un ministre protestant de grand mérite, a eu le courage d'aller lundi à Saint-Eustache. Il est venu me voir hier, et m'a rapporté ce qu'il avait *vu* et *entendu*. L'église pleine d'une foule bruyante où les femmes sont en majorité; *dans la chaire* se succédaient de nombreux orateurs qui, avec des jurons et des blasphèmes à faire éclater les vitraux, demandaient invariablement au milieu des acclamations « la mort des calotins et la tête de l'archevêque ». Un des ces Bourdaloue du ruisseau avait *un verre dans une main, dans l'autre une bouteille*; et, à chaque pause de son discours ponctué de hoquets bachiques et de formidables N. d. D., il se versait une rasade à la grande joie de cette ménagerie. Voilà les vaudevilles de ce peuple né malin.

La haine des prêtres, mais au fond la haine de Dieu;

l'orgueil stupide de la bêtise et de l'ignorance enivrées d'elles-mêmes; la révolte bestiale du ventre contre l'esprit; l'insurrection de l'écuelle, de la gamelle, de la chope, de la victuaille et de la ripaille contre l'intelligence qui pense, contre l'âme qui aime et qui croit; une espèce de kermesse sauvage où tous les appétits se rassasient et où toutes les soifs se désaltèrent; une société sans foi, sans loi et sans Dieu; une église vide, avec un broc sur l'autel, voilà ce que nous avons ici sous les yeux, — et ce que je devrais bien, n'est-ce pas, pour toutes sortes de raisons, éviter de mettre sous les vôtres. Pardonnez-moi, je vous en prie, de retomber toujours dans ces détails lugubres qui, à la distance où vous êtes, vous attristent inutilement et doivent faire un contraste déplaisant avec les spectacles printaniers qui vous entourent. Ouvrez votre fenêtre, chère Madame et amie, pour chasser le mauvais air que ces lignes vous apportent. Regardez vos arbres et vos fleurs, l'oiseau qui s'envole et le nuage qui passe. Comme vous l'écrivez, ce *cauchemar* finira, et un jour, bientôt (?), nous nous reposerons tous de ces cruelles épreuves.

Mme Lambert, elle aussi, pourrait vous raconter bien des épisodes de ce honteux carnaval; mais elle saurait mettre dans ses récits la grâce, la bonne humeur et la gaîté qu'elle porte partout avec elle. Je l'ai vue avant-hier. Elle avait été quelques jours auparavant dans un club de dames (à fond de bois et à quatre sous, — non, à quatre sous et à fond de bois)... enfin, dans une réunion charmante où une respectable matrone, ornée d'un

bonnet rouge et d'une paire de lunettes, enseignait à un auditoire hermaphrodite l'égalité des droits et des sexes. Je vous laisse à penser si ce bon Lambert écumait et si sa femme avait envie de rire. Elle a pris son parti en brave, et elle a fait des compliments aux oratrices. Entre artistes!... Elle m'a appris, sur deux de nos chefs militaires, une particularité assez piquante; c'est que Dombrowski et Wrobleski sont deux pianistes de quatrième ordre, arrangeurs de valses et de polkas qu'ils dédiaient aux belles madames du temps de l'Empire, en faisant aux marchands de musique des courbettes peu démocratiques.

Jeudi matin. 11 mai.

Ah! au moins, ce matin, le *Journal officiel* contient des décrets à sensation. D'abord, voilà le citoyen Rossel traduit devant la cour martiale! C'est tout simple : après sa lettre d'hier, il devait être aujourd'hui au Capitole ou sur le petit bord de la roche tarpéienne. C'est affaire de famille entre ces messieurs. De compte fait, voici trois généraux de suite qui sont bien récompensés de leurs services. Il est vrai que le citoyen Delescluze est appelé au Maréchalat de la Commune du premier coup. Nous allons le voir à l'œuvre. Sa proclamation d'avènement ne respire pas une confiance sans limite.

Le deuxième décret, sans être absolument imprévu, — car je l'annonçais en plaisantant hier soir, — va

faire dans Paris un bien joli effet. La Commune ordonne la démolition *immédiate* de « la maison de Thiers située sur la place Georges ».

Et l'on dit que l'histoire ne se recommence pas! Si vous avez un Cicéron dans la bibliothèque de Crénille, priez donc Jules de vous traduire le discours de ce brave Tullius *pour sa maison, pro domo sua.* Lui aussi, il avait, non pas sur la *Place Georges*, mais, autant qu'il m'en souvienne, près du temple de la Fortune, une maison que ce grand artiste avait ornée avec toute l'élégance et tout le goût de l'esprit le plus cultivé qui fût jamais. Devenu maître de Rome à la suite d'une insurrection triomphante, Claudius, l'ennemi mortel de Cicéron, fait décréter la démolition de sa maison, et, pour qu'il n'y ait plus à y revenir, il fait, sur cette place vide, consacrer un Temple à la *Liberté.* Mais, quelques mois après, le grand consul est ramené en triomphe à Rome; et comme il n'était pas avocat pour rien, après avoir remercié le Sénat et le Peuple dans deux interminables harangues, il s'en va plaider devant les Pontifes pour qu'on lui rende sa maison, que l'on *dé-consacre* le Temple, et qu'on mette la déesse de la *Liberté* à la porte de chez lui. Faites-vous lire cela, Madame, je vous assure que c'est plus intéressant qu'un roman de feu Ponson du Terrail. Il y a bien dix ans que je n'ai relu ce *prodomo*, mais je suis sûr qu'à chaque ligne de cette histoire d'il y a deux mille ans on trouverait des applications frappantes à notre histoire d'aujourd'hui. Que Georges, qui n'a rien à faire là-bas, se mette donc la

tête dans ces vieux bouquins si oubliés de nos jours. Oh! si j'avais vingt-cinq ans!...

A propos de bouquins, je suis allé hier trouver Lavoix dans sa *librairie*, comme dit Montaigne; nous avons causé et philosophé comme deux vieux faunes. Il reste à Paris, mais sa malle est prête pour le jour où sa position deviendrait intenable dans sa boutique.

Les arrestations vont leur train. Deux notaires, MM. Lamontagne et Duplan, ont été arrêtés il y a huit ou dix jours, puis relâchés. Un troisième, Demanche, a été arrêté il y a deux jours et est encore détenu. J'ai vu plusieurs fois Chaudey; je ne crois pas que l'on songe à le faire juger. Quant aux prêtres, impossible jusqu'à présent de les voir. Des pourparlers de huit jours se sont terminés par une scène assez orageuse samedi à l'ex-Préfecture de police.

Ne me grondez pas de flâner ainsi depuis quelques jours. J'ai recommencé à travailler un peu; mais le moyen de se livrer à une besogne suivie! Cette nuit, entre le canon et le tambour, je n'ai pas dormi deux heures, et ce matin j'ai la tête sens dessus dessous. Ici, nous ne sommes pas tous absolument fous, mais nous sommes tous candidats à l'aliénation mentale.

Adieu, écrivez-moi, *mais pas de politique.*

Paris, 17 mai 1871.

C'est fait! Ils ont jeté par terre la Colonne, hier, à cinq heures; elle est tombée lourdement, tout d'un bloc,

sur le lit de *fumier* que lui avaient préparé les grosses pattes de ces palefreniers idiots, et où se sont incrustés les reliefs glorieux de nos victoires. Vous ne verrez plus se dresser dans notre ciel de Paris cette silhouette élégante et fière, si parisienne et si française, connue du monde entier, et qui pendant si longtemps, comme le *mile* d'or du Forum, semblait le centre de l'Univers. Ils ont fait cela, ils ont ajouté cette honte à toutes nos hontes, et pour que rien ne manquât à ce monstrueux outrage, pour qu'il fût bien évident que c'était la France elle-même qui allait rouler dans cette boue avec le piédestal et la statue, un patriote hardi est allé attacher à la rampe un *drapeau tricolore déchiré.* Cela fait, on a donné le signal, et, au bruit des fanfares, au son de la Marseillaise, au milieu des hurlements de cette canaille, le noble monument est tombé. On dit que, sur la place, des estrades portaient l'élite de la société communale, l'état-major mâle et femelle de ce bastringue sinistre, le faubourg Saint-Germain de ce faubourg Saint-Marceau, les *dames* de ces messieurs! Sur le boulevard, dans l'axe de la rue de la Paix, sur la chaussée, sur les trottoirs, aux tables des cafés, aux fenêtres, et sur les toits des maisons, une foule énorme, dit-on, indifférente ou simplement curieuse, attendait, regardait, buvait et causait... Moi je pleure en vous racontant ces choses et je me suis caché pour ne les point voir. Mais la Commune ne se contente pas d'une seule victoire en un jour. Pendant qu'elle tirait les cordes pour faire tomber la colonne, on donnait les derniers coups de pioche à la maison de la

« place Georges », et le citoyen Fontaine mettait dans sa poche les dernières médailles de M. Thiers. Ce soir, à ce que m'apprend le *Journal officiel,* il ne restera plus une pierre de cette maison abominable.

Quant à la Chapelle funéraire de Louis XVI, elle était encore intacte hier à cinq heures. J'ai fait le tour du jardin; les petits enfants y jouaient comme de coutume. C'est un des endroits de Paris que j'aime le mieux, une espèce de cimetière musulman, tranquille et mélancolique au milieu de nos agitations.

Les visites domiciliaires et les perquisitions continuent. Avant-hier, une visite de ce genre a été faite dans la maison Fould, rue Bergère, avec les voitures de déménagement de rigueur.

Samedi, on a cerné tout notre arrondissement et l'on a fait une battue pour chercher les réfractaires. Dans certains quartiers la chasse est faite par des *citoyennes* ornées de brassards rouges; c'est une espèce de *flirtage* non connu, je crois, en Amérique. On emmène les récalcitrants à la Préfecture de police. Là on les équipe et on les arme de vive force; puis *immédiatement*, on les *conduit sous escorte hors des murs*; ça ne fait pas de bien bons soldats, mais c'est toujours de la chair à canon. Ce ne sont point là des contes du *Gaulois* ou du *Figaro*; vous pouvez affirmer que c'est l'exacte vérité; et il est bon que cela soit connu partout.

Ce qu'il faut faire savoir aussi, ce sont les procédés dont on use pour les détenus, surtout pour les prêtres. Je vous ai parlé des démarches obstinées que je faisais

pour voir deux d'entre eux. L'autre jour, voici la réponse textuelle qui m'a été faite à l'ex-Préfecture de police, et que j'ai écrite à l'instant sur mon agenda en descendant l'escalier : « *Un prêtre, citoyen? Rien pour les prêtres! Rien pour le clergé! Ce ne sont pas des accusés, ce sont des otages. Tous les jours on assassine nos amis à Versailles. Autant de têtes tomberont là-bas, autant de têtes tomberont ici.* » Ce madrigal ayant amené un échange d'aménités assez accentuées entre moi et le haut fonctionnaire qui me tenait ce langage, j'ai cessé de ce côté mes démarches.

Quant à Chaudey, je l'ai vu il y a quelques jours encore. Il n'y aura pas plus de procès pour lui que pour les autres; j'en suis convaincu maintenant. Il est là, lui aussi, comme otage, dans le garde-manger du peuple souverain; ce sont les légumes comprimés, les conserves et le Liebig de la Commune.

Au reste, voici venir le moment ou elle pourra utiliser ses provisions; car tout annonce une crise prochaine. Cependant nous sommes fort mal renseignés sur les opérations militaires, nos aimables gouvernants ayant supprimé hier les derniers journaux qui ne leur étaient pas absolument dévoués. Tout compte fait, ce gouvernement idolâtre de toutes les libertés, surtout de la liberté de la presse, aura tué en deux mois trente-deux journaux.

Je ne sais comment le *Républicain* a échappé à la razzia d'hier. C'est un journal très bien fait, très courageux, qui a reparu il y a quelques jours sur les décom-

bres du *Bien Public*. A tout hasard je vous envoie le numéro d'hier, qui est très vigoureux.

Lavoi a été décidément remercié avec tous ses collègues. Il a dû quitter Paris il y a deux jours.

Darcel a été aussi congédié hier. Voilà la petite église de ma mère privée de sa dernière fidèle.

La lecture du traité de Francfort m'a consterné. Voilà les Prussiens chez vous jusqu'au mois de décembre! Comment faire pour vous aller voir cet été?

Adieu, chère Madame et amie. Je ne sais pas ce que je vous ai écrit, ni comment vous pourrez le déchiffrer. Je suis très souffrant depuis plusieurs jours. Les névralgies ne me quittent presque pas depuis samedi et mes pauvres yeux sont en capilotade. Mon frère a beau me calmer, je suis malade de rage, de douleur, de honte.

Adieu encore, amitiés à tous, autour de vous.

Paris, 18 mai 871, jeudi.

7 heures matin. — Je vais vous écrire à tout hasard *tous les jours*; mais mettez-vous (Dieu vous en préserve!) à notre place. Pour vous donner des nouvelles et des appréciations de quelque intérêt, il faut *chercher* et *attendre* une occasion, c'est-à-dire un partant qui, à ses risques et périls, veuille se charger de votre correspondance. Ne vous étonnez pas si vous ne trouvez dans la plupart de mes lettres ni détails, ni réflexions.

Ma mère et mon frère vont bien. Pour moi, je suis poursuivi par mes malheureuses névralgies, auxquelles ce second siège n'a pas fait le même effet que le premier.

Hier, à trois heures, au même moment, les églises de la Trinité et des Petits-Pères ont été envahies par la garde nationale et fermées de vive force. C'étaient les seules qui eussent été respectées.

Depuis quatre heures du matin, le canon gronde si près de nous que nos vitres sont ébranlées. Ce sont les batteries de Montmartre qui font ce tapage. Dès cinq heures, on battait la générale dans mon quartier, et il m'a été impossible de rester dans mon lit. Il est sept heures et tout ce bruit ne cesse pas. Il se joint en ce moment un instrument à ce concert, une partie à cet orchestre : c'est la voix des crieurs de journaux qui beuglent sous mes fenêtres le *Cri du Peuple* et le *Père Duchesne*.

Nous allons avoir évidemment une journée de crise. Je vous écrirai ce soir.

Dans tout le quartier des Tuileries et de la Madeleine jusqu'au milieu du boulevard Malesherbes, la plupart des boutiques sont tatouées de bandes de papier disposées dans toutes les formes, pour amortir l'effet de la vibration sur les vitres. On s'imaginait que la chute de la Colonne allait retentir comme un tremblement de terre. Il n'en a rien été. Tout tombe dans la boue aujourd'hui; cela étouffe le bruit. Excepté le bruit du canon pourtant : quel tapage !

Je relis votre lettre et j'y vois que vous m'avez écrit le

13, et le *11*. Vérification faite, *je n'ai reçu encore ni l'une ni l'autre de ces deux lettres.* Cela vous donne une idée de l'exactitude de la poste en ce moment.

Samedi, 20 mai 1871 [1].

Hier soir, j'ai reçu la visite de M. Ploux, homme d'affaires, que je ne connaissais nullement Il me dit qu'il était chargé de la défense de l'Archevêque de Paris, de M. Deguerry, et de plusieurs autres prêtres détenus; qu'en causant, le matin, avec le curé de la Madeleine et l'archevêque, il leur avait donné la pensée de se faire assister par un avocat; qu'il avait prononcé mon nom, et que tous deux désiraient me voir.

Ce matin, à dix heures, je suis allé chez Rivière, le seul des membres du Conseil qui soit encore à Paris. Je lui exposai les perplexités dans lesquelles me jetait cette demande. Refuser à des accusés l'assistance qu'ils réclament, surtout dans de pareilles circonstances, ce serait plus qu'une faiblesse. Accepter leur défense, paraître avec eux et parler en leur nom devant cette juridiction illégale, boiteuse et monstrueuse que la Commune appelle un jury d'accusation, et qui n'est qu'une commission d'égorgeurs; discuter sérieusement devant cette bande si tel détenu doit être retenu *comme otage* et conservé dans le garde-manger de la démo-

1. Troisième lettre publiée sous le titre *Souvenirs de la Commune*.

cratie, n'était-ce pas une comédie sinistre et une sorte de parodie de justice sauvage? Cependant mon parti était pris, et si j'allais causer avec mon digne confrère, c'était moins pour prendre conseil de lui, qu'afin qu'au besoin il pût témoigner que je ne m'étais pas décidé à la légère. Après m'avoir entendu, il approuva ma résolution, et immédiatement je me rendis au Palais pour voir le procureur de la Commune, le fameux citoyen Raoul Rigault. Ce citoyen a pris modestement, pour installer ses hautes fonctions, le parquet du procureur général à la Cour de cassation. Deux gardes nationaux faisaient office d'huissiers dans l'antichambre. Le citoyen procureur n'était pas à son cabinet, il était au Palais, au Jury d'accusation. Je m'adressai, en son absence, à un jeune attaché fort élégant de mise et de frisure peu démocratique. Il me conduisit chez le citoyen Breuillé, un des substituts. Ce jeune cuistre, de basse mine, me reçut avec des velléités d'importance. Cependant il m'écouta sans interrompre; je le priai de demander pour moi une permission pour visiter à Mazas l'archevêque et M. Deguerry. Il me promit de m'écrire, le soir même, pour me transmettre la réponse de son chef.

Je n'étais point satisfait de ma démarche, dont le résultat ajournait ma visite aux pauvres détenus. En sortant du parquet, la pensée me vint d'aller jusqu'au Palais pour tâcher de pénétrer jusqu'au citoyen Rigault lui-même.

Je me dirigeai à tout hasard vers les dépendances de la

Cour d'assises, par l'entrée des avocats, qu'un factionnaire me laissa franchir sans obstacle. Pas un huissier, pas un garçon, pas un bruit. Une maison abandonnée. J'ouvre discrètement deux portes : personne. En passant devant la Chambre du conseil, machinalement je tourne le bouton, et j'ouvre la porte. A ma grande surprise, je me trouve devant sept ou huit individus, assis sans ordre autour de la salle et discutant. Un seul était debout devant la table; c'était un petit homme d'une trentaine d'années, brun, portant toute sa barbe, l'air actif et cassant, la boutonnière ornée d'un large ruban rouge frangé d'or. J'allais me retirer, lorsque l'individu lève la tête, et m'interpellant du ton le plus brutal : — « *Qu'est-ce que c'est?* » A cet accueil insolite, au lieu de sortir, je fis un pas en avant, et fermant la porte : — « On m'avait dit que je trouverais ici le procureur de la Commune. — *Ah! Et alors on vient comme ça* vous *causer*? — Oh! permettez, repris-je avec un sang-froid que je ne me connaissais guère. Si je suis entré ici, c'est que je n'ai trouvé ni garçon, ni huissier. Je connais les usages du Palais; je suis avocat et bâtonnier de l'Ordre... » Cette réponse, faite d'un ton fort posé, changea à l'instant la situation. — « Que voulez-vous, citoyen? — Parler au procureur de la Commune. — *Il est devant vous.* » Et s'excusant auprès des citoyens, ses collègues, le farouche procureur ouvrit la porte, me fit passer devant lui et me fit entrer avec lui dans son cabinet. Il s'assit et me dit : — « Je vous demande pardon, citoyen, de vous avoir reçu ainsi; mais, chaque jour, on vient ici me déranger

pour des choses absolument inutiles. Croiriez-vous qu'il y a des gens qui viennent demander ici des passeports? » Je lui exposai l'objet de ma visite ; il ne fit aucune objection et se mit en devoir d'écrire la permission que je demandais. Pendant qu'il écrivait : — « Pensez-vous, lui dis-je, que ces affaires soient portées bientôt devant le jury? On m'avait dit qu'elles viendraient peut-être lundi. — Oh! non, je ne les ferai venir que plus tard; je ne désire pas qu'elles soient jugées à présent. Puisque nous sommes seuls, je vous dirai que nous avons commencé des négociations avec Versailles pour un échange de prisonniers, et j'espère que nous arriverons. — Mais, lui dis-je, cette négociation a été entamée depuis longtemps, et elle a échoué. — Oui, parce que ç'a été mal mené ; mais nous sommes sur un autre terrain. — Tant mieux, ce serait la solution la plus désirable. » Et profitant de la familiarité avec laquelle ce haut fonctionnaire voulait bien me traiter : — « Combien avez-vous arrêté de prêtres? lui demandai-je. — Je ne sais pas, mais pas assez, me répondit-il en hochant la tête. *Je voulais en faire arrêter bien plus*, si on ne m'avait empêché. — Ah! alors ne causons pas de cela, nous ne serions pas longtemps d'accord. — Oh! je sais bien, reprit-il, avec un sourire de pitié bienveillante. — Mais, lui dis-je, il y a quelque chose qui m'effraie plus que votre jury, c'est la perspective d'un mouvement populaire contre les prêtres, et d'un massacre comme ceux de 92. — Oh! n'ayez pas peur de ce côté! Nous sommes *parfaitement les maîtres*...; et d'ailleurs,

vous savez, vous connaissez Mazas : on n'y pénètre pas comme on veut. Les détenus sont en sûreté, et c'est pour cela que j'ai refusé de les faire transporter à *Pélagie*. Pélagie, c'est une maison ouverte, et ce serait moins sûr. »

Pendant que nous devisions, je cherchais le moyen de faire ajouter une permission aux deux autres : « — M. Caubert? Est-ce que c'est un prêtre encore? — Oui! » Le digne citoyen eut un moment d'hésitation; mais il se décida bravement, ajouta le nom demandé, et me tendit le papier officiel, presque aussi gracieusement que l'aurait pu faire un fonctionnaire de la réaction. — « Alors, lui dis-je en sortant du cabinet avec lui, je puis compter que ces affaires ne viendront pas avant quelques jours? — Non, je ne suis pas pressé, à moins que les détenus ne demandent à être jugés. — Mais, ajoutai-je au moment de le quitter, ne craignez-vous pas d'avoir la main forcée par une interpellation de votre collègue Urbain à la Commune? » Le citoyen Rigault sourit alors de l'air d'un homme sûr de sa supériorité : — « Urbain? me dit-il avec une nuance de dédain. Je ne crains *aucune interpellation*. L'affaire *ne viendra* que quand *vous me ferez signe*. » Sur cette parole, peu académique et toute parisienne, je pris congé de mon redoutable interlocuteur et je le remerciai, en me promettant de ne pas lui faire signe de si tôt.

En sortant du Palais, je remontai en voiture et je me fis conduire à Mazas. Je demandai à voir l'archevêque

dans sa cellule, et non au parloir des avocats; cela me fut accordé de bonne grâce. « Il est bien malade », me dit le gardien chef. En effet, en entrant dans la cellule du pauvre archevêque, je fus frappé de son air de souffrance et de son abattement. Grâce au docteur Debeauvais, le médecin de la maison, on avait remplacé par un lit le hamac réglementaire des détenus. Il était couché tout habillé, les moustaches et la barbe longues, coiffé d'un bonnet noir, vêtu d'une soutanelle usée, sous laquelle passait un bout de ceinture violette, les traits altérés, le teint très pâle. Au bruit que je fis en entrant, il tourna la tête. Sans me connaître, il devina qui j'étais et me tendit la main avec un sourire doux et triste, d'une finesse pénétrante. — « Vous êtes souffrant, Monseigneur, et je vous dérange; voulez-vous que je revienne un autre jour? — Oh! non pas. Que je vous remercie d'être venu! Je suis malade, très malade. J'ai depuis longtemps une affection du cœur, que le manque d'air et le régime de la prison ont aggravée. Je voudrais d'abord que vous pussiez faire retarder mon affaire, puisqu'ils veulent me juger. Je suis hors d'état d'aller devant leur tribunal. Si l'on veut me fusiller, qu'on me fusille ici. Je ne suis pas un héros, mais autant mourir ainsi qu'autrement. » Je me hâtai de l'interrompre. — « Monseigneur, lui dis-je, nous n'en sommes pas là. » Et je lui rapportai, en insistant sur tout ce qui le pouvait rassurer, la conversation que j'avais eue avec Rigault.

En causant ainsi, Mgr Darboy s'animait, s'égayait

même peu à peu. Il développa en quelque mots des idées qu'il jugeait utiles à sa défense. — « Je ne sais, dit-il, d'où vient leur animosité contre moi. J'ai encouru, à cause de mes idées sur certains sujets, la défaveur de la Cour de Rome. Lorsqu'en 1863 je fus appelé à l'archevêché de Paris, j'exposai à l'Empereur mes idées sur la séparation de l'Église et de l'État Je le priai de s'occuper du clergé le moins possible, et, depuis, j'ai toujours évité de parler, dans mes actes publics, de l'Empereur et de son Gouvernement. Après mon arrestation, on m'a fait subir des interrogatoires ridicules. Ce Rigault, ou Ferré, m'a dit que *j'avais accaparé les biens du peuple.* — Quels biens lui ai-je dit? — Parbleu, les églises, les vases, les ornements. — Mais, ai-je répondu, vous ne savez pas ce dont vous parlez : les vases, les ornements, tout ce qui tient au culte, appartient à des personnes qu'on appelle des fabriques, qui ont parfaitement le droit de les posséder, et, si vous vous en emparez, vous vous exposez à des peines écrites dans la loi... » L'archevêque me parla ensuite des visites qu'il avait reçues de M. Washburn, le ministre des États-Unis, et des négociations engagées pour obtenir un échange de prisonniers entre le Gouvernement et la Commune. Je lui rappelai alors l'allusion que Raoul Rigault avait faite à de nouvelles négociations. Il me dit qu'il en avait connaissance, et que M. Washburn y apportait un grand zèle. Il revint ensuite à sa défense, à la nécessité d'un sursis, à la composition d'un jury. Il parlait avec une grande dou-

ceur, avec une liberté d'esprit parfaite, quelquefois avec une ironie sans amertume. Il me dit que, pendant quelque temps, on l'avait laissé se promener dans le préau, soit avec l'abbé Deguerry, soit avec le président Bonjean. — « Ah ! Monseigneur, lui dis-je, avec le président, la conversation n'a pas dû chômer. » Il se mit à rire. — « Ah ! vous connaissez bien le Président. Il m'a proposé de me défendre, mais je lui ai dit qu'il aurait assez à faire de se défendre lui-même. » L'archevêque m'a aussi parlé de sa sœur qui a été arrêtée avec lui, puis relâchée, il y a quinze jours. Je lui demandai si je pouvais lui rendre quelque service, s'il avait quelque lettre à transmettre, s'il avait besoin de quelque chose. — « Rien, me dit-il, je n'ai besoin de rien, si ce n'est qu'on me laisse ici : qu'on vienne m'y fusiller si l'on veut, mais je ne pourrais pas aller là-bas. Le docteur a dû le leur dire. »

Après une demi-heure de conversation, je lui tendis la main et la pressai avec émotion. Plus d'une fois, pendant cette visite, je sentais les larmes me gagner. Il me dit adieu avec effusion, me remerciant vivement de ma charité. Ma visite, l'assurance que je lui donnai que le jugement n'aurait pas lieu tout de suite, la promesse que je lui fis de venir le voir souvent l'avaient évidemment remonté. Quand je me levai, il rejeta vivement la couverture de laine grossière qui l'enveloppait à moitié, descendit de son grabat sans que je l'en pusse empêcher, et me tenant la main dans les siennes, il me reconduisit à la porte. — « Vous reviendrez bientôt, n'est-ce

pas? — Mardi, Monseigneur. » Et je sortis. Sa cellule porte le n° 62.

Celle de M. Deguerry est près de là, à trois ou quatre numéros plus loin. Lorsque j'entrai, il était assis entre le lit et la table, sur l'unique chaise de la cellule. Sur la table étaient quelques livres, des journaux, et un petit crucifix de cuivre, comme ceux que portent les religieuses. Sans se lever, le pauvre curé me tendit les bras et m'embrassa longuement; puis, il me força de prendre sa chaise : « Ah! j'ai bien le temps d'y être ». me dit-il. Il s'assit près de moi sur le pied de son lit. Je ne le trouvai pas changé; seulement assez maigre. Sa barbe et ses moustaches blanches se détachent sur son teint rouge et sur ses grands traits qu'encadrent les restes de sa plantureuse chevelure. « Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? » Tels furent ses premiers mots, après qu'il se fut assis sur son lit. Je lui répétai ce que j'avais dit à l'archevêque. Il me parla de suite des négociations; de M. Thiers, qui les avait mal comprises; de l'abbé Lagarde qui les avait mal menées. « On a fait fausse route, c'est moi qu'il aurait fallu envoyer. Je connais beaucoup M. Thiers. Il m'aurait engagé à dîner, et nous aurions arrangé tout cela. » Il me parla ensuite des visites de M. Washburn et de son secrétaire, ainsi que de la lettre qu'il avait écrite à M. Thiers. « Vous avez lu ma lettre? » me dit-il, avec une nuance d'embarras. « Quelques mots, c'était tout ce qu'il fallait. On nous disait qu'à Versailles on commettait des « atrocités. » J'ai écrit : *si cela est vrai, je le déplore*; voilà tout. »

Ensuite, avec son abandon ordinaire, le bon curé s'est mis à me raconter les propos burlesques que lui avaient tenus Rigault et Dacosta. — « *Qu'est-ce que c'est que ce métier que vous faites*? — Ce n'est pas un métier, c'est une vocation, un ministère moral que nous remplissons pour améliorer les âmes. — *Ah! des blagues*, tout cela! Et qu'est-ce que vous appreniez à ce *petit monstre*, à ce *louveteau*? (le Prince Impérial). — Mais je lui apprenais à devenir un grand prince, à bien servir le peuple. — Et vous *banquetiez* aux Tuileries, pendant que le peuple mourait de faim! — J'ai dîné quelquefois aux Tuileries, pas bien souvent. Mais enfin, de quoi m'accusez-vous? car ce ne sont pas là des crimes. — Vous êtes complice de *Versailles*, vous êtes allé à Versailles. — Vous tombez bien mal, j'aurais pu y aller, mais il se trouve justement que je n'y suis pas allé *depuis dix ans*. — Enfin, quels tas d'histoires faites-vous au peuple? — Nous lui enseignons la religion de Notre Seigneur Jésus-Christ. — *Il n'y a plus de Seigneur. Nous ne connaissons pas de Seigneur.* Il y a assez longtemps que vous nous embêtez avec tout ça! »

L'abbé Deguerry m'a raconté aussi les conversations qu'il a eues, ces jours derniers, avec le directeur de la prison. « Moi aussi, lui disait un jour ce digne citoyen, j'ai des idées religieuses. J'ai voulu me faire frère Morave, et puis ça ne m'a plus convenu. Après ça, j'ai eu l'idée de me faire chartreux, mais *il n'y a pas de femmes là dedans*. J'ai envie de me faire mormon. »

Le pauvre curé s'est mis ensuite à me parler de l'état général de la société en France. Je ne sais comment le nom de M. Devienne est venu dans la causerie. — « Vous rappelez-vous, me dit-il, que nous avons dîné avec lui chez Chaix d'Est-Ange, à Valenton, il y a deux ou trois ans? » Et alors, avec l'aisance qu'il aurait eue dans un salon, avec ce luxe de paroles qui depuis quelque temps est devenu un peu fatigant, M. Deguerry se mit à me raconter à sa façon l'histoire de M. Devienne, en y mêlant des commérages parisiens. Il me raconta ensuite son arrestation et le pillage de sa maison. Il me dit que, sauf M. Washburn, il n'avait vu personne; que, pendant longtemps, on l'avait laissé se promener avec l'archevêque; mais que, depuis quelques jours, sans que l'on sût pourquoi, cette tolérance avait cessé. — « Nous sommes très bien traités par les gardiens, me dit-il; quant au directeur, c'est un malheureux. Il me témoigne cependant une espèce d'intérêt; il me dit que je lui plais, que j'ai *le caractère plus net* que les autres. » — Sur les offres de service que je lui faisais, le brave curé me dit qu'il n'avait besoin de rien, que son domestique venait tous les jours et lui faisait passer ce qu'il demandait. En effet, sur sa table, se trouvaient plusieurs oranges, du chocolat et quelques bouteilles. — « Nous recevons des journaux, me dit-il. Ah! je voudrais bien que vous m'apportiez *la Grandeur et la Décadence des Romains*, de Montesquieu. — Bien volontiers, M. le curé, je vous l'apporterai mardi, en revenant vous voir. — Vous pouvez revenir, n'est-

ce pas? — Assurément, tant que je voudrai. Ma permission n'est pas limitée. — Ah! j'en suis bien heureux, bien heureux; que je vous remercie! » Le digne homme, en disant cela, s'attendrissait, et les larmes le gagnèrent. Je m'étais levé. En faisant les deux ou trois pas qui nous séparaient de la porte, il me tenait la main. Arrivés au bout de la cellule : — « Allons, me dit-il, cher ami, portez mes tendresses à votre mère. *Vous lui direz que j'ai pleuré...* » Et en effet il m'embrassa en sanglotant. « Allons, allons, dit-il en se remettant. A mardi; n'oubliez pas mon livre. »

En sortant de la cellule, je demande le Père Caubert. On me dit qu'on allait l'envoyer au parloir des avocats. J'allai l'attendre dans la cellule qui, dans chaque division, nous est destinée. Au bout d'un instant, je vis entrer un petit homme maigre, chétif, flottant dans une redingote et un pantalon laïques, faits évidemment pour un autre. Visage pâle, osseux, les yeux enfoncés dans l'orbite, les cheveux plats, tombant droit, la barbe et les moustaches entières; sur les lèvres un sourire sans grâce, qui découvrait de grandes dents trop blanches; en somme, l'aspect d'un domestique de lycée ou de séminaire. Les habits bourgeois et la mine me firent hésiter. — « Est-ce que... est-ce que vous êtes bien? — Le Père Caubert », me répondit-il très simplement, avec son sourire glacé. Je me nommai. Nous échangeâmes nos souvenirs. Sans nous connaitre, nous étions en pays ami. Nous parlâmes de son père, qui avait été un de mes anciens quand je vins au

barreau, de son frère le colonel qui a été mon camarade de collège à Saint-Louis. Puis, spontanément, sans qu'il me fît aucune question sur sa position, je lui dis, comme aux autres, ce que je savais et ce que j'espérais. Il m'écoutait avec l'indifférence la plus sincère, souriant toujours et ayant l'air de penser : « A quoi bon tout cela? » Enfin, il me dit : — « Je vous remercie beaucoup de ce que vous faites. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu. S'ils veulent nous tuer, ils en sont les maîtres. » Et s'éloignant tout de suite de lui et de ce qui le regardait : « C'est une bien grande épreuve pour le pays, me dit-il, et qui le sauvera. » Comme je lui exprimais mes doutes à cet égard : « Quant à moi, me dit-il avec le plus grand calme, je ne doute pas; je suis sûr, je crois fermement que la France sortira de là régénérée, *plus chrétienne* et, *par conséquent*, plus forte qu'elle n'a jamais été. » — Nous avons causé quelque temps sur ce sujet. Puis, il me parla de sa sœur qui venait tous les jours à la prison, mais qu'on ne lui avait pas laissé voir; de son arrestation, motivée, à ce qu'il croit, sur la déception qu'ont éprouvée les visiteurs, en ne trouvant dans sa caisse qu'une vingtaine de francs. — « Je n'avais plus d'argent, continua-t-il; et depuis un mois, comme économe de la communauté, je prenais à crédit chez le boucher, chez le boulanger. » Il disait cela très posément, mais avec une nuance de malice qui élargissait un peu son froid sourire. Je ne serais pas étonné que les bons pères eussent employé une petite combinaison à la Sanchez pour

dissimuler leur magot et attraper les communeux.

Au bout d'une demi-heure environ, un peu moins peut-être, je me levai, un peu gêné, ne trouvant pas grand'chose à dire à un homme si fermement trempé et dont le courage me semblait si fort au-dessus du mien. Je verrai mardi tous ces pauvres gens [1].

Paris, mercredi, 24 mai 1871.

5 heures. — Tous trois sains et saufs. Notre rue a été bombardée pendant deux jours. Deux obus dans la maison. Rien de cassé chez nous. Nous avons été délivrés par la ligne hier soir à six heures.

Rien ne peut donner l'idée des scènes d'épouvante qui nous entourent. La rue Royale, les Tuileries, le ministère des Finances, le Palais-Royal, une partie du Louvre, le Conseil d'État, sont en feu.

On se bat en ce moment rue de Rivoli et aux environs du square Montholon.

Les insurgés nous bombardent des Buttes-Chaumont.

1. Ces derniers mots étaient écrits le samedi soir, 20 mai 1871. Le lendemain, dimanche, l'armée de Versailles entrait dans Paris. Les combats entre elle et les insurgés se prolongèrent jusqu'au samedi. Mgr Darboy et l'abbé Deguerry ont été fusillés dans le chemin de ronde de la Roquette, le 27 mai, avec le président Bonjean. Le Père Caubert a été fusillé, le vendredi 26 mai, avec le père Olivaint et plusieurs gardes municipaux, rue Haxo, dans un terrain connu sous le nom de Cité de Vincennes. (*Note de l'auteur.*)

L'issue n'est plus douteuse et la crise avance. L'armée est très ferme.

A tout hasard, je vous écris ces lignes.

Tous les incendies sont allumés avec le pétrole!

Paris, 25 mai 1871. Jeudi midi.

Je vous ai écrit hier quelques lignes, nous sommes tous trois bien portants; *au milieu du feu depuis trois jours et une nuit.*

Les horreurs se succèdent. Je suis allé hier matin jusqu'à la rue de Rivoli. Toute la partie droite de la rue Royale, de la Madeleine au faubourg Saint-Honoré, *brûlée.*

Les Ministères, le Conseil d'État, les Tuileries, le Palais-Royal, brûlés au pétrole. Je n'ai pu aller plus loin, j'ai été ramené par les obus.

Au n° 12 de notre rue, un obus dans le cabinet de Potier, avoué.

Ce matin, nouveau bombardement de notre quartier par les Buttes-Chaumont où ces Cannibales tiennent encore.

Notre bibliothécaire Nicolas sort de chez moi : *Tout le Palais brûle*, sauf notre bibliothèque. *La salle des Pas-Perdus est écroulée.*

Saint-Eustache brûle. L'Hôtel de Ville *brûle.*

L'armée est maîtresse de l'Hôtel de Ville.

Je tremble pour les otages. Je devais défendre cette

semaine devant ces anthropophages l'archevêque de Paris, l'abbé Deguerry et deux autres. Que sont-ils devenus? On me dit qu'on a pu cerner à temps Mazas. Je vais tâcher d'aller par là.

Vu ce matin Mme Massart. Ils ont eu un obus dans leur cheminée.

On attend ces lignes. Adieu. Je crois rêver. C'est atroce. Le canon gronde toujours. Je viens d'aller jusqu'à la rue Drouot. On se bat encore vers le bas des Buttes-Chaumont. La partie est gagnée. Mais Paris est en ruines.

Les soldats disent qu'ils n'ont pas perdu beaucoup d'hommes. Tous les cadavres que j'ai vus dans les rues sont des insurgés.

Le Gouvernement ne nous fait rien dire. C'est inouï. Nous formons une garde de quartier. Sachez donc de Versailles ce qu'ils veulent et si vos hommes doivent revenir, et quand.

Quant à vous, chère Madame et amie, et à vos filles, ne bougez de là-bas.

On m'affirme à l'instant que les collections de tableaux du Louvre sont sauvées; mais la bibliothèque du Louvre est détruite.

Paris, vendredi 26 mai 1871.

Je ne sais si cette lettre pourra partir aujourd'hui. J'ai passé ma journée en courses inutiles pour connaître le

sort de l'archevêque, de l'abbé Deguerry et du P. Caubert. Rien de positif. Les versions les plus contradictoires. Mais pour moi, je ne garde aucun espoir, aucun.

Quant à Chaudey, tout est fini. Ce malheureux a été fusillé mardi soir, dans le chemin de ronde de Sainte-Pélagie, en présence de Raoul Rigault, sur les ordres furieux de ce misérable qui, le pistolet au poing, a forcé les gardes nationaux d'obéir. Hier soir, j'ai passé une heure avec Mme Chaudey, entouré de cette malheureuse famille. Je ne veux et ne puis vous dire les horribles détails qui m'ont été donnés. La pauvre femme a été admirable de courage. Après avoir passé douze heures dans un bouge à la porte de cette prison, au milieu des balles, ne sachant si son mari était mort ou vivant, elle a dû faire près de *deux lieues* à pied, avec son fils, pour revenir chez elle.

La lutte, ou plutôt l'agonie des insurgés se prolonge à la butte Chaumont et au Père-Lachaise dont ils ont fait une forteresse. Le canon de Montmartre bat ces deux positions par un tir lent et réglé, à des intervalles de trois minutes. L'armée a perdu peu d'hommes. Quant aux fédérés, ils ont peu de blessés, parce qu'on tue tout ce qui est pris dans le combat.

On dit que Malon, Billoray, Rigault, Vermorel, Courbet, Chalain et plusieurs autres membres de la Commune ont été fusillés.

Nous vivons au milieu du feu, à la lueur des incendies, dans des nuages de fumée tout chargés de flammèches et de cendres. Je dois vous avoir écrit hier que

les Tuileries, le Palais-Royal, l'Hôtel de Ville, le Conseil d'État, le ministère des Finances étaient en feu. Hier j'avais su l'incendie du Palais, mais on me disait que notre bibliothèque était sauvée. A l'instant, je viens de voir notre bibliothécaire qui m'annonce en pleurant que ce matin elle a brûlé avec tout le reste, sauf la Sainte-Chapelle. Il a pu, à force de courage, sauver seulement les livres de la grande salle. La salle du Conseil s'est envolée dans une explosion. Nos livres, nos bustes de Paillet et de Marie, tous nos chers souvenirs d'études et de jeunesse!... Je vais m'installer dans ces ruines pour tâcher d'arracher encore quelques débris.

Dans mes courses à la recherche de mes pauvres clients, j'ai dû passer ce matin rue de Rivoli. J'ai vu à loisir les Tuileries. Du pavillon de Marsan, de la galerie, de la grosse rotonde où était la salle des maréchaux, il reste les murs, léchés par les flammes, calcinés et noircis. Plus de toits, pas une charpente, pas un plancher du haut en bas. Les bâtiments qui longent le quai sont intacts. Grâce à Dieu, les tableaux sont épargnés, y compris la collection de mon pauvre ami Lacaze, qu'on avait eu la bêtise de réinstaller après le siège. Sur la place du Palais-Royal, deux ruines qui se regardent; à droite, le gros pavillon neuf qui contenait l'admirable bibliothèque du Louvre, brûlé du haut en bas à l'intérieur. Les murs ont peu souffert, mais la bibliothèque est anéantie. En face, le Palais-Royal brûlé aussi. Restent les murs du corps de bâtiment principal, et les deux ailes. Heureusement l'incendie s'est arrêté à la

cour et n'a pas gagné le Palais marchand. Je me suis avancé dans l'eau, aussi près que possible de votre ambulance. Cette partie m'a paru à peu près intacte.

Nous vivons dans des transes continuelles ; à chaque instant on arrête des femmes nanties de pétrole. Dans notre rue on organise une garde de nuit pour veiller au feu.

Adieu, chère Madame et amie, *ne bougez de Crénille.* L'air de Paris est empesté. Envoyez-nous seulement quelques hommes. Nous allons bien tous trois. Pas une migraine. La recette est violente. Adieu, tous.

Paris, 27 mai 1871. Samedi.

5 heures. — Rien, toujours rien sur ces malheureux prêtres. Mais l'insurrection tient encore le quartier de la Roquette. Il n'y a donc aucune espérance à garder. Qu'est-ce que quelques assassinats de plus pour les hommes qui ont fait de Paris ce que vous verrez?

Hier, à six heures du soir, notre bibliothécaire Boucher est arrivé chez moi. Il venait m'annoncer que notre bibliothèque, que la veille il croyait à l'abri de tout danger, avait brûlé ce matin. Une explosion de pétrole à la Préfecture de police a fait sauter le mur qui sépare ce bâtiment de la salle du Conseil de l'ordre, et en un instant cette salle a été anéantie. Elle est tombée tout entière dans la petite cour que Jules connaît bien, et dans le vestiaire de Fontaine.

Boucher se trouvait là, heureusement. Aidé par les pompiers de Chartres, il a pu sauver tous les livres des deux premières salles et une partie de nos archives. Le pauvre homme pleurait en me racontant ce désastre.

Ce matin, j'ai couru au Palais. Sur le quai de l'Horloge, l'incendie a commencé à cet escalier en charpente qui est après la rue de Harlay et par où nous entrons souvent au Palais. Le nouveau bâtiment de la Cour de Cassation, sur le quai, est entièrement détruit à l'intérieur. Au dehors, beaucoup de parties de murs sont calcinées. Les fenêtres sont presque toutes rougies et déformées par les flammes. L'incendie, de ce côté, parait s'être arrêté à la colonnade qui forme le milieu de ces constructions, et où est le beau vestibule de la nouvelle cour d'assises.

J'ai voulu pénétrer dans le Palais par les détours du dépôt de la Conciergerie et du dispensaire. Arrivé dans les petites cours qui se trouvent derrière notre bibliothèque, je me suis senti enveloppé d'une fumée si épaisse que j'ai dû m'arrêter. Le nuage passé, j'ai continué ma route à travers des éboulements de pierres énormes, de briques, de tuyaux et de charpentes calcinées, une espèce de fumier brûlant inondé par une pluie battante et où je m'enfonçais jusqu'aux chevilles. Tout à coup, à un des détours de ces couloirs immondes, je me trouvai en face d'un brasier infect qui me força à la retraite. C'étaient nos toques et nos robes qui achevaient de griller, avec cette odeur âcre de drap et de cuir brûlé que vous connaissez. Je me suis retiré sur le

quai et je suis rentré au Palais par la grande grille. Toute cette partie et la Sainte-Chapelle sont intactes. La salle des Pas-Perdus est en ruine, entièrement ouverte par les combles. Tout le Tribunal, les greffes, les archives, brûlés jusqu'à la dernière lambourde et au dernier chiffon de papier!

J'ai fait transporter toutes les épaves de notre bibliothèque dans la partie basse de la Sainte-Chapelle. J'ai descendu dans mes bras le buste de notre ancêtre Gerbier. Tel, dans la nuit fameuse qui vit tomber Ilion, le pieux Enée emportait le père Anchise à travers les flammes. Hélas! je veux rire et voilà que je sanglote.

A l'instant, en écrivant la ligne qui précède, j'apprends qu'il faut renoncer à tout espoir. Tous ces pauvres gens que j'ai vus samedi à Mazas, tous trois sont devant Dieu. Demain je vous écrirai; aujourd'hui, il m'est impossible de continuer.

La résistance persiste à Belleville et à Charonne. Le cimetière de l'Est est pris. Les canons de Montmartre tonnent coup sur coup. La lutte sera finie demain.

Un mot encore. Dans les mairies on désire beaucoup que les absents reviennent le plus tôt possible. Il serait utile, pour nos affaires du Conseil, que Jules vînt à Paris d'ici à huit jours.

Adieu, tous.

Que M. Nicolet, Marguerite, Mme Cogniet et Mlle Fougeroux restent là-bas. Il n'y a presque pas de blessés

ici. Il est inutile qu'elles viennent dans ce mauvais air. Leur dévouement sera nécessaire plus tard.

Mardi, 30 mai 1871.

Je n'ai pas pu vous écrire hier, ma journée ayant été complètement et tristement remplie. J'ai passé encore trois heures au Palais, dans les décombres de notre pauvre bibliothèque. De là, je suis allé près du Château-d'Eau pour voir Mme Lauras, la sœur du P. Caubert. Le corps de son frère n'était pas retrouvé, et son mari était parti pour aller à sa recherche. Je suis revenu ensuite dans la famille Chaudey où j'avais à parler à M. Jules Barbier, le beau-frère de notre pauvre camarade. Hier les voitures ne circulaient pas encore, et il m'a fallu faire pédestrement toutes ces courses, après avoir passé la nuit précédente, jusqu'à deux heures, à patrouiller dans la rue du Helder avec un gourdin, comme le seigneur Mercure dans *Amphitryon*. Aussi, le soir, étais-je absolument fourbu, corps et âme, et incapable d'écrire et de penser quoi que ce soit.

Ce matin, nous avons mené ma mère à la Madeleine, où l'on disait une messe basse pour le pauvre curé. L'église était pleine. Le corps de cet excellent homme est déposé à l'Archevêché, avec celui de Mgr Darboy. Je pense qu'on leur fera plus tard des obsèques solennelles.

1 heure. — Au fait, pourquoi pas? Voici, dans les ruines de notre bibliothèque, une vieille table sur laquelle, il y a trente ans bientôt, j'écrivais mes premières notes de plaidoirie. Autant continuer à causer ici qu'ailleurs. Je voudrais bien, chère Madame et amie, vous raconter autre chose que ce tas d'horreurs dont je vous entretiens depuis huit jours. Mais comment chasser de nos yeux ces spectacles qui de tous côtés nous obsèdent, et ces impressions lugubres qui nous suivent partout?

Aujourd'hui, cependant, on recommence à respirer un peu et à vivre. Il fait beau. On démolit les barricades. Les voitures et les omnibus circulent. L'odeur d'incendie qui avait tout envahi se dissipe peu à peu. Les boutiques ouvrent un volet, puis deux, puis toute leur devanture. Encore quelques jours, et, sauf les quartiers incendiés, Paris aura repris, sinon sa santé, au moins sa bonne mine un peu maquillée.

J'ai déjà vu plusieurs revenants de Versailles et autres lieux. Grévy est venu à Paris avant-hier. M. Dufaure y est aujourd'hui. Il était au Palais il y a une heure et m'a laissé un mot. Ribot, Laval, Lanier, Didier, beaucoup d'autres magistrats sont ici. Le petit Gallard est venu me voir hier. Les Cartier sont dans la Nièvre.

Ne me gardez pas rancune des atroces histoires que je vous ai racontées. J'ai envie de vous dire comme ce curé qui avait prêché deux heures sur l'enfer : « *Après*

cela, ce n'est peut-être pas vrai. » Au fait, si j'avais rêvé tout cela !...

Adieu encore.

Paris, jeudi, 1er juin 1871.

Je ne t'ai pas répondu hier, mon cher ami, parce que j'ai eu à *travailler* d'urgence. On est venu me dire le matin que l'enterrement de Chaudey avait lieu aujourd'hui. Il a fallu *improviser* une oraison funèbre, et, pour que la chose fût plus facile, on me prévenait qu'il s'agissait d'un enterrement *civil*, c'est-à-dire d'un enfouissement.

Je reviens à l'instant de cette cérémonie *sans cérémonie*, qui n'a pas laissé que d'être fort longue, à cause du grand nombre de *de profundis* laïques que nous avons déclamés. Cinq discours, avec exordes, péroraisons et prosopopées. En conscience, je crois que le mien était le moins mauvais, parce qu'il était le plus court.

Henri Martin a trouvé moyen de placer là un rossignol oratoire auquel il n'avait sans doute pu donner la volée à Versailles. Il a démontré en quatre points la supériorité de la république sur la monarchie, ce qui devait être d'un médiocre intérêt pour le pauvre Chaudey. Après quoi il lui a dit *adieu* : ce qui est assez naïf de la part de gens qui croient qu'il n'y a plus personne à la maison.

Nous avons eu enfin une énorme gasconnade gasconnée par A. Thomas en l'honneur de la presse et du journalisme; c'est assez fort, dans une saison qui a vu éclore les Delescluze, les Pyat, les Grousset, les Vermorel et autres Vermersch!

L'assistance était très nombreuse, il y avait une trentaine d'avocats, et ma petite homélie a été bien accueillie.

Depuis deux jours, Paris n'est pas reconnaissable. Grâce aux mesures prises par l'autorité militaire, les barricades ont disparu, les rues sont balayées, les affiches enlevées, les voitures circulent, et, en restant dans mon quartier, on se croirait dans un temps ordinaire.

Tu me demandes s'il faut revenir. J'ai examiné la question avec M. L'Épine et avec M. Gallet qui aide Denormandie à la mairie. Ta présence n'est pas *nécessaire* en ce moment, au point de vue municipal et civique. Mais, d'ici à huit jours, je te demanderai de venir, ne fût-ce que pour quarante-huit heures, afin que nous prenions un parti pour nos affaires du Palais. Notre bibliothèque est dans la Sainte-Chapelle. Nous perdons 20 000 volumes environ sur 30 000. De plus nous n'avons plus de gîte. Que faire? Cela dépendra beaucoup de ce que fera la Cour. Je vais donc prendre mes renseignements à la Chancellerie, débarrassée de Protot, et je t'écrirai. Jusque-là tu peux rester tranquille.

Nous allons bien; seulement je suis bien éreinté, et

j'ai soif d'air respirable. D'ici à quinze jours, j'irai passer quelque temps à la Roche où mon frère et ma mère ont le grand désir d'aller faire une cure de soleil et de lait. Je voudrais bien aller un ou deux jours à Crénille. Mais ces Prussiens!... Dis-moi au juste où ils sont.

LETTRES A UN AMI

— 1871-1880 —

A M. Henri Vesseron, à Sedan.

La Roche-Guyon, 5 octobre 1871.

Mon bon Henri, mon vieil ami, l'âge, la guerre, la Commune et toutes les calamités de ces temps maudits ont si bien affaibli ma tête et ma mémoire, qu'il m'est impossible de me rappeler où j'en suis avec toi. Quand t'ai-je écrit et que t'ai-je dit? Je n'en sais absolument rien. Il me semble seulement que cela se perd dans le lointain, au milieu de ce brouillard lugubre où, depuis tant de mois, nous sommes tous plongés. J'ai cependant comme une idée confuse de t'avoir écrit de Marseille, de Nice ou de Monaco. Non? Eh bien, à tout hasard, rattachons là ce fil embrouillé. Tu en seras quitte, peut-être, pour lire deux fois la même chose; il faut bien que tu t'accoutumes à m'entendre rabâcher et radoter. Parlons de moi, puisque ton amitié fidèle n'en est pas encore découragée.

Dans les premiers jours d'août, je suis donc parti de

Paris pour aller plaider à Aix une grosse affaire. J'ai été fort bien reçu, sans banquet, Dieu merci. J'ai plaidé mon procès plus mal que bien, mais je l'ai perdu largement, noblement, sans l'ombre d'une hésitation de la part du juge. Comme je prévoyais ce résultat, je n'ai pas attendu cet arrêt inique, et, pendant que mon adversaire répliquait, j'ai gagné au large, vers les rives fortunées de la Méditerranée, où je suis allé me désinfecter des Prussiens, des communeux et des procès. J'ai passé cinq ou six jours charmants entre Nice et Menton, avec un ciel sans nuages, un soleil brûlant et au milieu des parfums les plus exquis. Après cette courte équipée, j'ai commis la faute, sans excuse, de revenir à Paris me mettre dans la gueule des clients. Ils ont aussitôt serré la mâchoire et je me suis trouvé pris jusqu'au 31 août, empêtré dans des arbitrages, des consultations et des plaidoiries de fin d'année, les plus fatigantes et les plus inutiles des plaidoiries.

Le 31, je suis parti avec ma mère et nous sommes venus nous installer ici tout seuls, pendant qu'Émile s'en allait de son côté faire, pour son plaisir, le voyage que je venais de faire avec un procès dans ma valise.

Tu vois, mon ami, que je mène une vie assez calme, au moins matériellement. Quant au moral et à l'intellectuel, tu me connais assez pour penser que, de ce côté, je ne serai jamais en repos. Il faut toujours que j'aie dans le cœur et dans la tête quelque gros tourment; et, en ce moment encore, je ne manque pas de soucis; mais, cette fois, ce n'est vraiment pas de ma faute.

Lorsque j'ai été réélu bâtonnier, au commencement d'août, il a fallu dire quelque chose au peuple souverain, et, sans y bien penser, j'ai annoncé, en quelques mots bien sentis, qu'à la rentrée je ferais l'histoire du barreau de Paris pendant le siège et sous la Commune : admirable matière à mettre en vers latins!

Mais lorsque arrivé ici j'ai voulu me mettre à cette besogne, je me suis trouvé dans un tel état d'hébétude et d'impuissance que, pendant quinze jours, je suis resté quatre ou cinq heures par jour devant un cahier de papier blanc, sans éprouver la moindre titillation cérébrale qui annonçât l'ombre d'une pensée. Néant! Bernique! Personne! Un eunuque de lettres. J'ai eu des heures de rage et de vrai désespoir. Enfin, peu à peu, à force de me secouer et de « m'eschauffer en mon harnois », comme aurait dit Rabelais, je me suis mis un peu en train, et chaque jour j'avance de quelques lignes dans ma pâteuse improvisation. Il faut absolument que le plus fort soit fait vers le milieu du mois, afin que je puisse consacrer une quinzaine de jours à la préparation de quelques énormes affaires que je vais être obligé de plaider dès le commencement de novembre. J'ai lu à Nicolet quelques pages de mon discours, qu'il a trouvées à son goût. Mais je suis effrayé de ce qui me reste à faire.

La santé de ma mère n'a pas été bien bonne dans ces derniers temps. La pauvre femme paie maintenant l'héroïsme qu'elle a dépensé depuis plus d'un an. Elle a tout près de soixante-quinze ans, et ce n'est pas impu-

nément qu'à son âge on mange du cheval pendant cinq mois et de la canaille toute l'année. Elle a, depuis quinze jours, une douleur névralgique que rien ne peut faire céder et qui aujourd'hui seulement a un peu diminué. La présence de ma petite secrétaire me permet de ne pas rester constamment avec ma chère aveugle et j'en profite pour piocher. Dieu veuille que je ne fasse pas un four affreux, car le sujet que j'ai pris côtoie, comme tu peux le pressentir, toutes sortes de plats, saladiers, assiettes à soupe et autres faïences politiques et judiciaires dans lesquelles, à chaque instant, je mets les pieds jusqu'aux chevilles.

Émile va bien. Pour la première fois de sa vie, dans le voyage torride qu'il vient de faire, il a été vaincu par la chaleur. Mais il est revenu en bonne santé et il est parti hier en maugréant pour reprendre le collier. Je ne sais si je t'ai écrit qu'il y a trois mois il a vu augmenter ses appointements. Il a maintenant 12 000 francs, ce qui est fort beau, surtout pour un sage comme lui.

Quant à moi, si j'ai cette année un peu de santé, et si ce pays veut bien rester à peu près tranquille, je gagnerai, malgré moi, beaucoup d'argent. De juillet 1870 à juin 1871, j'avais touché la noble somme de 1 150 francs pour ma première année de bâtonnat. De juin à fin août 1871, j'ai encaissé 14 000 francs! J'étais honteux, d'autant plus que presque tout cet argent était versé pour honoraires d'avance. Il est vrai que, cette année aussi, je vais être forcé à de mémorables dépenses : cinq ou six grands dîners, un salon à meubler complète-

ment, — et les billets à vue tirés sur le bâtonnier par les camarades faméliques de la salle des Pas-Perdus.

Mon pauvre cousin Charles Reille est toujours dans un triste état de santé. C'est maintenant un vieillard et tu ne le reconnaitrais probablement pas. Il a été aux eaux de Royat, en Auvergne, et, en ce moment, il est à Randan, avec les princes d'Orléans. A ce propos, t'ai-je raconté que j'avais vu le duc de Nemours? Vers le milieu du mois de juillet, il m'a fait demander par mon cousin si j'aurais quelque répugnance à l'aller voir. Tu devines ma réponse. Le lendemain j'étais chez lui, dans un hôtel meublé de la rue de Castiglione. Il a été très aimable, et m'a beaucoup trop parlé de ce que j'avais fait pendant le règne de la Commune; il a causé politique très sagement, avec beaucoup de patriotisme et sans la moindre apparence de préoccupation personnelle. Il m'a présenté son fils, un charmant jeune homme de vingt-deux ans, très modeste et très ouvert. Je suis resté là plus d'une demi-heure, et le prince m'a demandé de revenir. Huit jours après, je l'ai trouvé chez mon cousin qu'il vient voir souvent. Si les choses restent dans l'état actuel, j'irai cet hiver le revoir, mais sans abuser de ces relations princières pour lesquelles, tu le sais, je n'ai pas plus de goût que toi.

J'ai reçu, il y a huit jours, ici, une lettre de mon ami Alfred Lévesque, que tu connais. Il m'écrit que, se trouvant à Aix en Savoie, il y a un mois, il a vu le duc de Nemours qui lui a beaucoup parlé de moi. Me voici donc

bien en cour, et, vienne une restauration bourbonienne, je suis assuré d'un bon bureau de tabac.

Les autres Reille sont rentrés, bien entendu, dans la vie privée. J'ai vu ce pauvre André, le général, lorsqu'il est revenu d'Allemagne. Il était très changé et malade. Mais maintenant il parait qu'il va mieux. Quel malheur pour ce brave soldat! Et que trois fois maudits soient les fous et les fourbes, les plats courtisans et les histrions qui nous ont amené ces catastrophes! Et quand on pense que ces bonapartistes et ces Bonaparte lèvent la tête maintenant!

Il y a deux mois, j'ai vu à Paris notre vieux camarade de Bouteyre, avec sa deuxième femme et ses quatre enfants. Il a renoncé à toute ambition et vit en patriarche dans son château de Bouteyre, où il m'engage, depuis vingt ans, à l'aller voir.

Que dis-tu du procès de Jules Favre? As-tu lu cette plaidoirie de Jolibois? Et comprends-tu que ce malheureux Favre ait été courir cette aventure? Je comprends toutes les fautes et je les excuse presque toutes; mais quand on a dans son passé de tels malheurs, comment ose-t-on se donner ainsi en spectacle et en pâture au public? Comment avoir la prétention et la hardiesse de gouverner le pays? En vérité, tout ce que je vois me consterne et me confond.

Et tes Prussiens : qu'en fais-tu? Comment peux-tu vivre dans cette atmosphère? Mais je ne veux te rien dire là-dessus. Je n'oublie pas que vous êtes en pays allemand. Je ne sais pas ce que M. Husson aura fait de

mes notes de siège. J'espère qu'elles ne seront pas perdues. Veux-tu t'en inquiéter auprès de lui? Il pourrait les remettre à Émile, qui est à Paris. Quant au médaillon, je te l'enverrai à mon retour; mais le plâtre n'est pas bien beau. Le marbre a été entièrement retouché, et est vraiment un bel ouvrage. Quand viendras-tu le voir, mon pauvre ami, et embrasser l'original?

Adieu; on m'appelle pour promener ma blonde secrétaire. Je t'ai écrit un sot fatras, mais je suis terriblement pressé et tyrannisé par ce discours. Mille amitiés au pauvre drapier; où est le temps où l'on riait encore?

Paris, 16 novembre 1871.

Mon pauvre Henri, mon vieux et bien cher ami, je reçois ton billet; et, au milieu des affaires qui m'accablent, je veux te tendre la main tout de suite. Quelle douleur! et comme je voudrais être auprès de toi [1]. Je suis navré. Ce pauvre garçon que j'avais connu si jeune, si vigoureux, si plein de vie et si heureux de vivre! Je me rappelle encore la première fois qu'il est entré dans mon cabinet de stagiaire, il y a plus de trente ans... Ah! mon ami, que je te plains et comme tu aurais besoin de moi! Quelles années! Et cette douleur qui vient s'ajouter à toutes ces hontes au milieu

1. M. Vesseron venait de perdre un de ses frères.

desquelles il faut vivre! Pardonne-moi, mon pauvre Henri. Je devrais te dire seulement : courage! Mais je suis bouleversé, découragé moi-même par cette persévérance implacable qui te frappe sans relâche dans ton pays, dans ta famille, dans tes plus chers projets d'avenir. Enfin! Que veux-tu? Il faut retourner tous les deux aux lieux communs, aux proverbes, et nous prendre aux chansons qui, depuis tant de siècles, endorment les douleurs de l'humanité. Pense à tes enfants, à ta femme, à ce brave frère qui te reste, à ces sœurs si dévouées, à tes amis, à moi, à moi qui te verrai peut-être dans dix ans, quand d'autres douleurs seront venues raviver celle d'aujourd'hui... Tiens, mon pauvre Henri, je suis un mauvais consolateur et j'ai la main trop lourde et le cœur trop tendre pour cette chirurgie. Souffre et pleure, ami; je souffre et je pleure avec toi. Tu n'auras pas de moi d'autre secours. Dis bien à la pauvre veuve combien je suis affligé; présente-lui l'hommage de ma bien vive et respectueuse condoléance. Embrasse pour moi le digne Oswald qui doit être, lui aussi, bien malheureux. Je suis avec vous tous de cœur et d'âme et je veux vous le dire avant que votre cher mort vous ait quittés pour toujours. Que ne puis-je aller là-bas, dans ce lamentable Sedan! Mais cette chaine! Cette chaine accablante qu'il faut porter! Je suis littéralement englouti par les papiers et hébété par le mouvement des affaires. Je vois plus de quarante personnes par jour, toutes pressées, chacune n'ayant qu'une affaire et ne pensant qu'à soi. Je viens

de finir mon discours de rentrée. Je le dirai le 25 ou le 2. Il m'a coûté une peine infinie. *A quoi bon?*

Adieu, ami. Oui, courage! Et si la pensée que tu as dans le monde un ami dévoué peut te faire un peu de bien, prends cette consolation pour ce qu'elle vaut. Tu as encore deux frères. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Paris, 3 décembre 1871.

Mon vieil ami, j'ai eu hier, au Palais, non pas un succès, mais un triomphe. Il n'y manquait que le pavois. Tu sais jusqu'où cela me touche et combien je suis réfractaire à la gloire. Mais ce qui me touche beaucoup, c'est la joie de mes amis; et, d'après la joie de ceux qui sont ici, je peux juger de la tienne. Ma mère est depuis hier accablée de visites. Ce brave Émile était là, et bien heureux... Tu sais, dans cette vieille salle où je faisais des vers sur papier timbré, il y a trente ans.

Je t'envoie, pour te mettre en garde contre les trahisons sans nombre des protes de la *Gazette*, une épreuve quasi corrigée, en attendant le bon à tirer.

Hélas! m'aimes-tu assez pour sentir quelque plaisir à tout cela, au milieu du deuil qui t'accable? Ton pauvre frère! Ton pauvre Sedan! Notre pauvre France! Ce n'est pas avec des phrases et des discours que l'on oublie toutes ces douleurs. Je n'ai que le temps de te serrer la main et de t'embrasser bien tendrement.

Paris, 13 mars 1872.

Cher ami, je me lève aujourd'hui pour la première fois depuis dix jours. Le 2 mars, au moment de partir pour plaider à Vervins, j'ai été pris violemment par une fièvre bilieuse qui, pendant deux jours, m'a livré à de véritables tortures. Il a fallu envoyer un secrétaire plaider à ma place et rendre ici quatre gros dossiers. La rage augmentait encore mon mal. Enfin, à force d'émétique, purgatifs et autres ordures, me voici encore une fois sur pied, mais si faible, la tête si vide!

Le médecin me force de partir pour la Roche dès que j'aurai pris un peu de nourriture. J'y resterai jusqu'à Pâques.

A l'instant même, je viens d'écrire à Leblond; mais vous n'arriverez à rien si vous n'avez pas à Versailles une députation à poste fixe pour surveiller, saisir l'occasion par un coup imprévu, enlever une situation au moment opportun. Que veux-tu que fasse une lettre au milieu de ce chaos? Il faudrait être là, toujours là, et même fussé-je bien portant, je ne le pourrais pas. Cette Sibérie de Versailles est aussi loin de nous que l'autre et je n'ai pas pu y aller encore une seule fois.

Je ne peux pas t'en écrire plus long. C'est la première fois que j'essaie d'écrire et la tête n'est pas solide. Je t'épargne la description de ce qu'il y a dedans. La tienne d'ailleurs ne me paraît pas, mon pauvre Henri, en meilleur état. Décidément, il ne faut pas vieillir. Adieu, ami.

Je vais probablement partir lundi, laissant là les affaires commencées et les clients la bouche béante. Sais-tu ce qui va arriver? C'est que j'aurai trouvé le secret de gagner pendant mes années de bâtonnat beaucoup moins que les années ordinaires. Il n'y a que moi pour ces tours de force et d'adresse. Je t'embrasse.

Paris, 2 avril 1872.

J'ai reçu à la Roche, il y a deux jours, mon cher Henri, et ta lettre et les deux volumes que tu m'as envoyés. J'ai lu tout de suite ton charmant recueil de poésies et j'y ai retrouvé, avec le plus grand plaisir, plusieurs pièces que tu m'as lues ou récitées autrefois, au temps où l'on pouvait causer littérature, art et poésie. Il y a, dans ton volume, plusieurs petites pièces qui sont des chefs-d'œuvre de grâce : *l'Éventail*, par exemple, *l'Enfant et le papillon*, *l'Amour mouillé* (que je dois retrouver, ce me semble, dans ta traduction d'Anacréon). Tu as bien fait, mon bon ami, de ne pas laisser tes vers chez l'imprimeur. Il ne faut pas nous décourager et nous déprendre de ces nobles études où, quoi qu'ils fassent, nos abominables ennemis ne nous surpasseront et ne nous égaleront jamais. Je te loue aussi de songer à de nouvelles œuvres, ou du moins à la publication de tes études d'autrefois. C'est d'un bon exemple, surtout au milieu de vos pauvres Ardennes et en face de l'ennemi. Ce que je ne peux pas vraiment accepter, ou au moins

approuver, c'est la dédicace que tu te proposes de mettre en tête de ton livre. C'est un mince patronage et tu m'as fait déjà trop d'honneur en mettant mon nom, dans des jours plus heureux, au frontispice de ton Anacréon.

Mais je n'ai qu'un instant et je veux te féliciter du parti très sage que tu as pris de marier ces pauvres jeunes gens. Cette hardiesse vous portera bonheur à tous, mon cher ami. Hélas! combien de fois, en songeant à toi, m'étais-je promis d'assister au mariage de ta fille! Parmi tous les obstacles que j'aurais pu rêver, parmi tous les malheurs que nous aurions pu prévoir, qui donc aurait pu imaginer un seul des abominables malheurs que nous avons subis et que nous souffrons encore? La guerre, l'invasion, une révolution sans issue, les Ardennes occupées et possédées par les Allemands, et des officiers prussiens faisant la haie dans l'église pour voir passer la mariée! Pardonne-moi, mon pauvre ami, cette lâcheté de te mettre sous les yeux, et de si loin ce que tu vois de si près et ce qui te désespère.

D'après la loi nouvelle, ta fille va donc aller à Nancy? Je connais là plusieurs avocats, notamment les deux plus occupés : Volland et Bernard. Si je puis être utile à ton gendre, dis-moi ce que je dois faire. En attendant, embrasse pour moi la mariée; elle permettra bien cette familiarité à un vieux bonhomme qui la voit encore dans les bras de sa bonne en haut de l'escalier de la maison paternelle. Donne à ton gendre une cordiale poignée de

main. Il doit déjà me connaître par tes radotages séniles. Tâche qu'il puisse m'aimer un peu.

Je viens de passer à la Roche près de quinze jours de repos complet. Bien que la saison ne soit pas encore très agréable, la campagne a cependant, en tout temps, des charmes irrésistibles; et ces approches du renouveau nous mettent au cœur, à l'âge où nous sommes, des tristesses mêlées de je ne sais quelles voluptés. Ma maladie est complètement guérie; mais il me reste une faiblesse de corps et d'esprit qui, je le crains, ne guérira pas. Quand, à cinquante-cinq ans, on fait une maladie un peu grave, on descend vers la vieillesse un pas qui ne se remonte plus. Une de mes amies, qui a beaucoup d'esprit et qui commence à prendre des automnes, me disait que les événements de l'année dernière lui avaient donné le coup du lapin. Que dirons-nous, nous autres vieux lièvres?

As-tu lu le procès Trochu? Je suis arrivé ce matin et je viens de voir beaucoup d'avocats. Le sentiment du barreau est très favorable au général, dont le discours a produit, dit-on, un très grand effet. Mais que diable allait-il faire dans cette galère? Allou, bien comme toujours, mais banal. Grandperret, froid, habile, très incisif avec beaucoup de politesse. Lachaud, violent et mauvais. Voilà le résumé des appréciations que me rapportent mes secrétaires.

Me voici replongé dans le gouffre, et probablement d'ici à huit jours, je vais être derechef sur les dents. J'attends maintenant avec impatience les huit jours de la Pentecôte.

Paris, 5 mai 1872.

Mon cher Henri, mon vieil ami, ta lettre m'a fait éprouver les sentiments les plus doux et les plus tristes à la fois. Je me réjouis avec toi du mariage de ta chère fille, et je n'ai pas besoin de te dire si je fais des vœux ardents pour son bonheur. Ma pensée, mon cœur sont et seront avec vous. Mais je ne peux pas, non je ne peux pas aller à ce mariage où, du droit de l'amitié qui nous unit, tu m'avais gardé une place près de toi. Depuis huit jours je lutte contre moi-même. La haine et la honte de l'étranger l'emportent sur mes désirs et sur mon devoir. Depuis tantôt deux ans, mon pauvre ami, si ardent que soit ton patriotisme, quels que soient les dangers que t'ait fait affronter ton courage et si poignante que soit ta douleur au spectacle que tu subis chaque jour, tes yeux et ton cœur s'y sont façonnés malgré toi. Mais rappelle-toi ce que tu as ressenti le jour où tu as vu ces gens pour la première fois, et dis si, au prix de tes intérêts ou de tes désirs les plus chers, tu te résignerais à recommencer cette épreuve. Ces hommes, je les ai vus pendant la lutte, alors qu'ils n'étaient que nos ennemis. Aujourd'hui, ils sont nos vainqueurs, nos maîtres. Ils souillent aujourd'hui ta chère province, ta ville et ta maison; demain, si cela leur plait, ils occuperont et pilleront toute la France. Ici, je ne les oublie pas, grand Dieu! Mais je ne les vois pas, je ne les sens pas... Tiens, mon pauvre Henri, en y songeant seule-

ment, j'ai la rougeur au front et des larmes dans les yeux ; et pourquoi faut-il qu'en te disant les misères qui me sont épargnées, je te fasse plus vivement sentir toutes celles dont tu es accablé ?

Pardonne-moi, mon ami, je te jure que j'ai fait tous mes efforts pour vaincre mon cœur par mon cœur lui-même ; pardonne-moi si le citoyen l'emporte sur l'ami ; et, si je commets une faute envers toi, tiens-moi compte de ce qu'elle me coûte. Voilà huit jours que je tarde à t'écrire, n'osant pas t'annoncer une résolution qui te fera de la peine et qui peut-être te fera douter de moi. Mon frère a été le témoin et le confident de mes perplexités. Après y avoir bien réfléchi, — et tu sais que c'est un homme par la tête et par le cœur, — il m'a dit tristement qu'il ferait comme moi. Dis bien à ta chère enfant combien je suis malheureux de ne pouvoir être auprès d'elle dans ce grand jour ; et, tous ensemble, ayez pour moi un peu d'indulgence.

Si quelque chose peut augmenter le chagrin que j'éprouve en ne me rendant pas à ton appel, c'est de te refuser un office d'ami, au moment même où tu me donnes une nouvelle preuve d'affection. Merci, merci mille fois, mon cher Henri, d'avoir songé à mettre mon nom à côté du tien, en tête de tes belles traductions. Je n'ai pu lire encore que les *Choéphores* (je crois que c'est le nom classique de tes porteuses de libations). Jamais la sauvagerie superbe de la tragédie antique ne m'avait frappé comme cette fois. Je suis trop ignorant pour pouvoir confronter la traduction avec le texte ; mais je sens

assez la poésie pour admirer tes beaux vers et pour retrouver, sous cette libre et mâle copie, le relief et les rudes saillies du modèle.

Je suis toujours accablé de travail sans que cette année de bâtonnat me fasse bien riche. Je travaille avec bien plus de peine qu'autrefois et je me tourmente toujours autant. Mais heureusement, depuis la maladie très sérieuse que j'ai faite avant Pâques, mes migraines ont beaucoup diminué et je ne souffre que de fatigue.

Pour surcroit de tracas, je me suis décidé, depuis un mois, à donner quelques dîners et quelques soirées; hier j'ai eu mon second et dernier raout judiciaire. Il y avait foule dans mes salons éclairés *a giorno*; et plus de quatre cents personnes ont défilé devant cette lanterne magique. Cette bêtise solennelle dure moins de deux heures. J'avais hier le président, le procureur général, presque toute la Cour, le tribunal, Chaix d'Est-Ange, Hébert, Sénard, Jules Favre, etc. L'autre samedi, j'avais à dîner Dufaure, V. Lefranc, Senard, Duvergier, Desmarest, etc.

Tu juges si tout cela m'amuse. Quant à ma mère, elle ne se sent pas de joie. Elle pose, elle trône, elle triomphe dans son bonnet noir ruché en panache. On lui présente les gros personnages et elle leur tend la main d'un air de reine douairière. La pauvre femme est bien heureuse, et son bonheur me fait prendre en patience toutes ces belles choses.

Encore trois mois et je serai rentré dans le rang. Qui me succédera? Si la justice et le suffrage universel s'accordent ensemble (ce dont je doute), Nicolet sera

nommé. Les autres prétendants ou prétendus sont : Bétolaud, Lacan et Colmet. Grand bien leur fasse, et que Dieu les préserve, avec nous, des maréchaux de l'Empire, des Prussiens et des communeux!

Tu as pu voir hier dans les journaux que j'avais dîné chez M. Thiers. C'était un dîner de cinquante couverts, banal comme une table d'hôte. Le grand homme parle aux gens qu'il connaît. On n'annonce personne et il n'a pas soupçonné mon illustre présence. On voit là, comme dans toutes les cours, des gens à genoux devant l'idole, d'autres à quatre pattes et les plus dévots à plat ventre.

Adieu, mon ami; encore une fois ne m'en veuille pas. Penses-y; je crois que tu ferais comme moi. Nous n'avons plus qu'un asile et qu'un refuge contre toutes ces hontes; il est en nous, au plus profond de notre âme navrée. Pardonne-moi si je reste dans cette retraite. Je t'embrasse de tout mon cœur, tristement; et je te remercie encore de ton bel ouvrage auquel tu as voulu mettre cette maussade étiquette :

Edmond Rousse.

Paris, 12 juin 1872.

Mon cher Henri, j'ai reçu ta lettre ce matin à neuf heures; et, à onze heures, j'ai vu Senard.

Je serai d'autant plus heureux de rendre ce petit service à ton gendre, qu'il m'a inspiré beaucoup de

sympathie. Il paraît très intelligent, avec beaucoup de simplicité et de naturel. Je suis très content de m'être trouvé là juste à point pour la courte visite de cet aimable petit couple. Le mari et la femme paraissent être en fort bonne intelligence, et point encore disposés à se battre. Ils sont venus chez nous, fort habilement, la veille de leur départ, pour éviter les invitations chez de vieilles gens qui ne les auraient pas beaucoup amusés. J'ai fait entendre à cette très jolie madame que je n'étais pas dupe de cette manœuvre. Mais je ne leur en garde pas rancune et à leur place j'en aurais bien fait autant.

Tu dois être bien seul, mon pauvre Henri, et quelquefois tu dois avoir le cœur bien gros. C'est bien le moment d'appeler à ton aide toute ta littérature et toute ta philosophie. J'ai été tous ces jours-ci, et surtout hier, tellement abîmé de travail et harcelé par les affaires que je n'ai pas pu aller au Conseil et distribuer les livres que tu m'as envoyés. Je vais les faire porter au Palais et je les donnerai mardi à mes collègues. Merci pour eux et pour moi ; me voici volant à la postérité bras dessus bras dessous avec Anacréon et Horace. *Non omnis moriar.*

Je viens d'assister tout à l'heure, à la Madeleine, au mariage du fils de Nicolet. Il épouse une jeune personne fort jolie, très aimable, et appartenant à une famille créole de la Havane. C'est un mariage d'inclination, et elle n'a pas de fortune. Ce qui n'empêche que la noce était fort brillante et constellée de mirifiques toilettes.

Malheureusement il pleuvait à verse, comme de coutume, et la sortie de l'église a été laborieuse. Amour, falbalas et parapluies.

Nous avons ici, depuis deux mois, des temps désordonnés. Il pleut sans relâche, il fait froid, et, dès qu'il fait un rayon de soleil, cette éclaircie est suivie de déluges. Il nous manquait cette misère : un été sans blé et un automne sans vins.

Tu as vu que M. Thiers a fait encore avant-hier un coup de tête tout à fait inutile, et par chaleur de jeunesse seulement. Mais quel homme ! Quelle puissance de travail, de talent ! Et comme ce discours sur l'armée est une belle œuvre de sagesse, de raison, de finesse, de patriotisme ! Presque tout le monde ici l'admire sans réserve.

Je vais mieux depuis que j'ai fait, à Pâques, cette grosse maladie. Mais je suis bien las, bien vieux, bien usé pour le travail. Tout le monde dit, au Palais, que je vais être nommé président du tribunal à la place de M. Benoît-Champy qui est très malade. Je n'en ai rien su officiellement, et dans tous les cas je n'accepterais pas.

Adieu, vieil ami, je t'écris sur le pouce, comme toujours à présent. Où sont nos anciennes lettres ?... J'attends le mois d'août avec une impatience d'enfant.

Paris, 10 août 1872.

Mon bien cher Henri, je t'écris à la hâte quelques mots au milieu de l'ahurissement des paquets et des préparatifs de départ, qu'il me faut faire à la hâte. Je suis libre des affaires depuis une heure et je pars ce soir. Où vais-je? Je n'en sais trop rien. Cela regarde mon frère, qui est notre pilote, et cela dépend beaucoup du temps, qui est affreux ici depuis huit jours. Provisoirement, nous nous dirigeons sur Grenoble, la Chartreuse et les bains d'Allevard, où je resterai peut-être pour prendre les eaux. Cependant, si le ciel devient plus clément, j'aurai peine à me résigner à cette vie de rincettes et de douches. Dans ce cas, nous irions faire le tour du mont Blanc pour essayer une fois encore nos vieilles jambes.

Maintenant, parlons peu, mais parlons bien. Un passage de ta lettre nous a fait le plus grand plaisir. Tu parles de venir nous voir. Viens, mon ami, viens et tu seras trois fois le bienvenu. Émile et moi nous serons de retour à la fin de ce mois. Je prendrai ma mère, et, vers le 4 ou 5 septembre, je serai avec elle à la Roche. L'époque la plus commode à ma mère pour te recevoir serait du 5 au 25 septembre. Mais que cela ne te gêne en rien; viens quand tu voudras et quand tu pourras. Nous aurons toujours un coin de notre château à te donner. Le seul inconvénient sera de ne pouvoir te loger dans les appartements d'honneur; vois si cela t'effraie. Mais viens.

Ma mère et Émile se portent bien; moi, il est temps que je quitte le Palais, car depuis quelque temps je plaide comme un cuistre que je suis. J'ai perdu toute faculté de travailler, la mémoire et tout le reste. Je suis dans un état de léthargie intellectuelle et morale qui me prépare doucement à l'hébétude sénile.

Est-il vrai que tu n'aies reçu de nos confrères que deux ou trois cartes ou lettres? Presque tous m'avaient assuré qu'ils t'écriraient. Mais si tu savais ce que c'est que cette vie de Paris!

Adieu, voici encore du monde, — les clients de la dernière heure qui tiennent comme les mouches d'octobre. Il faut les tuer sur leurs dossiers... Adieu, ami; à bientôt, n'est-ce pas? Je t'embrasse mille fois.

La Roche-Guyon, 6 septembre 1872.

Eh bien, qu'est-ce que tu attends, mon vieil ami? Me voici à la Roche, seul avec ma mère. Le ciel est gris, la campagne un peu hâlée, l'horizon brumeux et triste; nous ne sommes pas d'une gaieté bruyante. Rien ici ne pourra effaroucher ta mélancolie; et nous chanterons tous, en mineur, des nocturnes et non des fanfares. Nos chalumeaux plaintifs te reposeront des cuivres prussiens.

Viens, mon cher Henri. Voilà ton frère Oswald qui te donne l'exemple et te montre le chemin. Je reçois à l'instant une lettre d'Émile qui me dit que ton frère nous

arrivera peut-être demain. Mais il ne me parle pas de toi. Si tu prenais ton parti tout de suite, tu aurais peut-être la chance de trouver encore ici Oswald.

Viens quand tu voudras et quand tu pourras. Le plus tôt et le plus longtemps possible sera pour nous le mieux.

Je me dépêche de faire partir ce mot pour qu'il t'arrive demain matin samedi. Réponds-moi que tu graisses tes bottes et tu rendras bien heureux ton vieil ami.

La Roche-Guyon, 9 octobre 1872.

Tu dois être furieux contre moi, et tu n'as peut-être pas tort, car je suis fort en retard pour te répondre ; n'ayant pas de bonne excuse à te donner, tu trouveras juste, mon aimable ami, que je ne perde pas mon temps et le tien à me défendre. Tout ce que je veux bien te dire, c'est que tant plus je ne fais rien, tant plus je reconnais combien il est agréable de ne rien faire. Depuis ton départ de céans, sauf un petit voyage de quelques jours, j'ai continué la vie léthargique que tu m'as vu mener ici. J'avais cependant, dans cette lutte du « ne rien faire » contre le « rien penser », un émule redoutable dont tu as pu apprécier la supériorité dangereuse. Le digne M. Georges Marjolin nous a quittés vendredi seulement. Il se trouvait si bien dans cette Thélème, si tranquille et si sûrement à l'abri des agitations de la vie, qu'il ne voulait plus s'en aller. Ce brave

garçon, qui a d'ailleurs des qualités excellentes, et qui t'avait pris en grande estime, est tombé dans une apathie vraiment incroyable. Il fait agir, marcher, parler les gens avec une naïveté de sans-gêne admirable; et quant à lui, excepté de manger, de boire et de dormir, il a pris le parti de ne rien faire lui-même. Pendant quinze jours, il a laissé pousser sa barbe; puis, la veille de son départ, il a appelé mon frère dans sa chambre et lui a enjoint tranquillement de le raser avec des ciseaux. Après quoi, il lui a fait faire sa malle. Émile s'est prêté à ces cérémonies avec cette sérénité spirituelle que tu connais; et, tout en se moquant de son hôte, il lui a rendu, sans se faire prier, ces bons offices de l'hospitalité antique. Il lui a demandé seulement s'il n'avait pas des cors aux pieds, parce qu'il se serait fait un plaisir de les lui couper.

Presque aussitôt après ton départ, Mme de Saint-Yon, la vieille amie de ma mère, et le petit ménage Ducamp sont venus prendre garnison dans notre maisonnette, et ils y sont encore. Je pense que les Ducamp et leur petite fille resteront avec nous presque jusqu'à la fin du mois, comme ils en ont l'habitude. C'est de la jeunesse et de la gaieté sur la planche et sous la gouttière pour quelques jours encore.

Ce matin même, j'ai reçu une lettre d'Oscar de Vallée. Je t'avais promis de demander un article à M. Asse, son ancien secrétaire. Mais j'ai pensé qu'il serait mieux, beaucoup mieux, d'obtenir, s'il se pouvait, les faveurs du dieu lui-même; et je lui avais écrit une assez longue

lettre en lui indiquant la donnée de l'article qu'il pourrait faire. Il me répond qu'il est disposé à faire ce travail. Décidément, tu as fait la conquête de ce brave de Vallée. Il m'écrit qu'il a eu le bonheur de passer une journée avec toi (une demi-page de louanges cornéliennes que tu n'auras pas, pour te punir), et que tu lui as lu plusieurs passages de ce *journal du siège* que j'écrivais pour toi seul, dont mon frère même ne connaît pas une ligne. Que le diable t'emporte! Et qu'il te rapporte après un bon demi-tour de rôtissoire!

Je te parlais tout à l'heure d'un petit voyage que j'ai fait il y a quelque temps. Il y a quinze jours, en effet, sur une lettre pressante de Cogniet, un de nos amis, je me suis décidé à l'aller voir, à Houlgate, où il était installé avec sa famille. Ah! mon ami, quel pays que cette triste France, si belle et si folle! Houlgate, Beuzeval, Villers, Dives, tout ce pays normand qui s'étend au bord de la mer, de l'embouchure de la Seine à l'embouchure de l'Orne, c'est une suite de merveilles sans égales, une fécondité, une richesse, une force et un éclat de vie que je n'ai vus nulle part unis à tant de grâce, de douceur et de charme! Figure-toi des montagnes entières absolument vertes, sans un intervalle de terre sèche ou de pierre, tapissées, feutrées de hautes herbes et tatouées de bestiaux de toutes couleurs, par centaines, par milliers, en pleine liberté, nageant dans l'herbe jusqu'au poitrail; chaque pâturage entouré d'arbres gigantesques, les pieds dans l'eau, croissant, se mêlant, s'enchevêtrant en haies immenses, trouées par

de petits chemins sombres où le soleil perce par endroits à travers un réseau de feuillée. Et, çà et là, par une éclaircie, par une clairière, entre deux arbres, au bout d'une prairie étincelante, la mer sans bornes, sans fin, immobile, brillant comme une lame d'acier. Que tout cela est beau! Comme ces grands spectacles vous troublent et vous calment à la fois!

J'ai passé deux jours à Houlgate, et, avant de revenir ici, je suis allé passer deux autres jours à Paris, où j'avais affaire. Un soir, poussé par je ne sais quelle fantaisie, je suis allé au théâtre où je n'avais pas mis le pied depuis *deux ans*. Je suis bien tombé : *la Timbale d'argent!* Mon bon seigneur Géronte, nous sommes décidément trop vieux pour cette littérature. Je voyais bien que l'on s'amusait beaucoup tout autour de moi; mais il m'a été impossible de savoir pourquoi. Je doute même très fort que les braves Anglais qui composaient la majorité des spectateurs se rendissent bien compte des drôleries de ce dialogue de singes parlants. Ce n'est, à vrai dire, ni du français, ni du chinois, mais une langue qui n'a de nom dans aucune langue. Le seul plaisir que l'on peut trouver dans ce spectacle n'a rien du tout de littéraire, c'est la sensation peu dramatique que peut éprouver un homme en bonne santé qui voit de très belles filles ôter devant lui leur robe, leur jupon, leur corset et la moitié de leur chemise. Aujourd'hui, ça les fait rire; « chaque pays a ses usages », comme disait ce monsieur en parlant des anthropophages.

A ces causes, bonjour. Tu ne veux pas sans doute que

je te parle de ton Gambetta. Je n'aurais plus du tout envie de rire. En lisant hier les discours creux et impudents de ce galopin qui appelle M. Thiers un vieillard spirituel, j'ai failli crever de rage et de honte. Penser que nous vivons dans un pays où un si mince histrion est quelque chose et sera peut-être tout! Que nous sommes entre ces deux ignominies : L'avènement de Gambetta ou la restauration des Bonaparte! C'est à mourir de honte!

Paris, 2 mars 1873.

Tu crois peut-être que c'est spirituel, ce que tu fais là, et tu as mis dans ta caboche de me forcer à t'écrire? A moins que ce ne soit de ta part une question de dignité? Vieux Prudhomme, va! Est-ce moi qui te dois une lettre? Je n'en sais rien, ma foi; et je n'ai ni calendrier ni agenda pour ces choses-là. Vieux maniaque, n'as-tu pas aussi ton jour et ton quantième pour remonter ton horloge, comme le père de Tristram Shandy? Il n'y a pas assez longtemps que tu m'as écrit! N'est-ce pas stupide de vieillir ainsi l'un et l'autre sans nous parler et sans nous voir, jusqu'à ce que, sous nos cheveux blancs et sous nos rides, nous arrivions à ne plus nous reconnaître?

Je suis, depuis la rentrée, abruti de travail et d'ennui, et, quoique débarrassé de cette surcharge énorme du bâtonnat, j'ai encore bien plus de besogne que je n'e

puis porter. Au commencement de l'année j'ai plaidé de travers plusieurs affaires. J'ai été pris d'un découragement profond et je songeais sérieusement à jeter ma robe aux orties. Puis, je ne sais comment, je suis remonté sur ma bête; quelques succès m'ont remis en selle et me voilà chevauchant encore, bataillant, ferraillant, moins souvent battant que battu et comprenant de moins en moins le plaisir que l'on peut trouver à ce métier. Je refuse au moins la moitié des dossiers que l'on m'apporte, et, tout en les renvoyant, je me gourmande moi-même, de façon que je suis constamment de mauvaise humeur. Je travaille difficilement et mal et, décidément, sous peine de migraine et de névralgie, il m'est interdit même de lire le soir avec quelque application. Ajoute à cela que je ne peux plus me lever matin, et tu auras le portrait achevé du vieux crétin qui fut ton brillant ami.

J'ai eu cependant quelques succès qui m'ont fort surpris, notamment dans l'affaire du testament de l'abbé Deguerry, qui m'a valu à la cour une véritable ovation et où moi-même je me suis trouvé assez agréable. Tout en gesticulant, je me disais : Peste! où va mon esprit prendre ces gentillesses? J'ai gagné mon procès et, en ce moment, des amis du pauvre curé font imprimer les lambeaux de ma petite harangue. Je te l'enverrai telle quelle, avec toutes les fautes de français que comporte ce genre de littérature. A propos, ne m'as-tu pas dit que tu n'avais pas mes notes sur ma visite à ce pauvre homme? Je vais les chercher.

Je suis attelé, pour le moment, à trois gros procès qui vont défrayer mon mois de mars, et je viens d'y passer tout mon pauvre dimanche après m'être fourré dans le ventre une bouteille d'eau de Pulna, qui n'y a fait qu'un court séjour : *Transiit benefaciendo.*

Lundi, 6 heures du soir. — Ah! c'est trop curieux. Je viens de rentrer à cinq heures, étant parti le matin, à neuf heures, et ayant passé ma journée : de neuf heures à midi, au ministère des Travaux publics, dans la commission de liquidation de la liste civile impériale; de deux heures à quatre heures trois quarts, au Comité consultatif de la ville de Paris. J'ai trouvé chez moi onze clients dont le dernier me lâche à l'instant; et, sur mon bureau, ta scélérate de lettre qui devance la mienne. C'est vraiment bien surprenant, ces rencontres et ces sortes de secondes vues de l'amitié.

Que me dis-tu? que tu m'as écrit quatre fois sans avoir de réponse. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible; à moins que tu ne considères comme des lettres des recommandations que tu m'as adressées pour Pierre ou Paul. Dans tous les cas, si tu dis vrai, pardonne-moi, mon bon Henri. Je t'assure que je ne suis pas coupable; et puisque tu n'as, dis-tu, que des procillons à plaider, puisque ta maison est vide, que tu es veuf et orphelin de fils et de fille, viens passer quelques jours à Paris, et tu jugeras par toi-même ce qu'est ma vie et de quelle série sans trêve d'ennuis, de tourments

et de fatigues est fait ce bonheur complet que tu parais me reprocher. Je te jure qu'au moment où je t'écris je ne sais où donner de la tête.

Mardi, 11 heures, au Palais. — J'aimerais autant recevoir des coups de bâton. Il faut que je guette le président X. pour me faire remettre à trois semaines dans une grosse affaire qui vient se brocher sur les autres. Et puis, à deux heures, le Conseil. Et voilà encore une journée finie.

Ma mère va bien. Elle a passé l'hiver à merveille ; elle a même fait, contre tous ses principes, quelques petites débauches chez des amies intimes. N'étaient ses soixante-seize ans qui viennent de sonner, nous serions bien heureux de ce côté. Emile va bien aussi ; derrière sa grande barbe, il regarde passer les hommes et les événements avec cette sérénité intelligente que tu sais.

J'ai un grand chagrin. L'un de mes secrétaires, le plus ancien, que tu connais, je crois, est très gravement malade. Il est atteint d'un commencement de paralysie, avec troubles nerveux, qui me laisse peu d'espoir. Le pauvre garçon est à peu près seul au monde avec son petit avoir. Je l'ai installé, il y a quinze jours, dans un établissement hydrothérapique. De ce côté encore, ce sont des dépenses, ce qui est peu de chose, et beaucoup de chagrin, ce qui est plus grave.

Mardi, 2 heures 1/2. — A présent je t'écris du Conseil, au bruit des rapports que font mes collègues. J'arrive de la septième Chambre, où, dans l'affaire du Trans-

continental, et sous prétexte d'interrogatoire, le président se livre à un monologue sans fin sur la géographie politique, économique, industrielle et commerciale des États-Unis. C'est vraiment une chose inouïe que cette façon dont les gens les plus sensés, une fois qu'ils sont magistrats, comprennent les convenances et les devoirs de la justice. La justice! Sous ce simple titre, quel beau livre il y aurait à écrire; et quel beau livre tu devrais écrire, puisque tu as des loisirs!

A propos de littérature, nous nous sommes égarés, mon frère et moi, il y a une quinzaine de jours, au Théâtre-Français où nous avons vu et ouï *Marion Delorme*. Je ne saurais te dire quel a été notre étonnement en nous sentant si profondément ennuyés, et combien tout cela nous a paru faux, creux et suranné. Aucun intérêt, des caractères manifestement fabriqués pour la scène, des tiroirs à développements, d'interminables déclamations. Je ne vois rien vraiment dans ce drame, et dans tout le théâtre de Hugo, qui justifie le profond dédain de cette école pour les tragédies de Corneille et de Racine.

On a joué beaucoup, l'an passé, *le Cid*. On joue souvent, depuis quelques mois, *Britannicus*. Je doute très fort que *Marion Delorme*, *Lucrèce* ou *Hernani*, représentés dans deux cent cinquante ans, paraissent moins hors de mode que *le Cid* et *Britannicus*. Les « Madame » et les « Seigneur » ne sont pas plus ridicules que « mon ange adoré » ou « mon lion superbe »; et l'insupportable Arbate n'est pas plus comique que le personnage

qui rôde dans tout le théâtre romantique, sachant tout, devinant tout, tenant dans sa main toute l'intrigue : « cet homme est ma conscience habillée en juif! » Enfin, cette Marion attire beaucoup de monde et la salle est pleine. Mais comme aujourd'hui le public se renouvelle sans cesse par les arrivages de toute la France et de toute l'Europe, et comme il s'écoule bien du temps avant que les curieux et les touristes du monde entier aient passé devant la rampe, il en résulte que le concours de la foule n'est pas un gage suffisant de succès, au sens littéraire du mot. Nous étions entourés d'Espagnols et d'Anglais qui ne paraissaient pas entendre un mot de français; et quant aux indigènes, ils m'ont semblé prendre un médiocre plaisir à ces rodomontades.

Lis-tu, toi? Quant à moi, je suis obligé de renoncer même à la lecture de quelques minutes que je faisais chaque soir dans mon lit. J'ai acquis la conviction que cette petite débauche était l'une des causes, entre bien d'autres, de mes insupportables migraines, lesquelles deviennent plus rares, grâce à mes austères privations.

Il y a eu, cet hiver, très peu de bals à Paris, et cela fait l'éloge de notre pudeur patriotique. Mais, en revanche, et par une sorte de transaction, on a furieusement dîné. Oncques je n'ai tant mangé de turbots aux deux sauces, de chevreuil poivrade et de dindes truffées. J'ai les reliefs du bâtonnat, et, ce soir encore, je mange chez le procureur général. Il faudra que je me décide, après Pâques, à rendre en bloc toutes ces politesses. Si

tu pouvais venir, quel plaisir j'aurais à te présenter a mes confrères!

Adieu. Je ne te parle pas politique. Voilà assez longtemps que je bavarde; et pendant ce temps-là ils continuent leur petit ronron autour de moi. Adieu. Pardonne-moi encore une fois et ne cesse pas de m'aimer.

Bagnères-de-Luchon, 14 août 1873.

Sont-ils vraiment partis[1], mon vieil ami? Les vents d'ouest ont-ils chassé vers l'Allemagne, par-dessus les cimes de vos bois, avec les brouillards de la Semois et de la Meuse, la lourde vapeur de leur choucroute et la fumée de leurs pipes de porcelaine? La pluie a-t-elle lavé dans vos rues la marque de leurs bottes pesantes? Vos servantes ont-elles balayé tous les coins de l'honnête foyer où il vous a fallu les laisser asseoir? Ah! quelle joie sourde cela a dû être parmi vous, le jour de la délivrance! Et comme, ce jour-là, tout le reste de la France aurait dû s'associer à votre bonheur! Et comme les gens qui nous gouvernent auraient dû, au nom du pays tout entier, envoyer un souvenir et une récompense respectueuse à ceux qui, comme toi, ont subi pendant trois ans, la tête haute, au péril de leur liberté et de leur vie, ce pouvoir détesté! Mais nous avions bien autre chose à

1. Les Allemands avaient quitté Sedan au mois de mars précédent.

faire. Il fallait se réjouir à petit bruit, pour ne pas ménager un triomphe à M. Thiers. Il fallait que la délivrance des otages ne fût qu'un événement ordinaire, un fait divers de la politique courante. Il fallait garder toute son attention pour le shah de Perse et tout son respect pour le comte de Chambord admettant le comte de Paris au baisemain de la monarchie légitime. Et, sauf quelques cœurs amis qui se sont réjouis avec vous, personne n'a pensé à cette grande joie mêlée de tant d'amertumes. Enfin, vous êtes libres et c'est le grand point. Dieu veuille que cette horrible invasion soit la dernière et que, du moins nous vivant, une troisième restauration des Bonaparte ne nous ramène pas cette troisième ignominie! Que faut-il faire pour l'éviter désormais? A quelles mains confier ce triste pays? Sous quel drapeau trouvera-t-il le repos et la liberté? Pour moi, mon ami, je n'en sais rien; et ce que je vois autour de moi depuis quelque temps achève de dérouter ma raison. Je me défiais de la République. Je ne pouvais la séparer des gens qui l'ont engendrée et je me doutais bien qu'ils la rendraient, une fois encore, impossible; mais j'avais fini par croire que, sous la main habile de M. Thiers, ce régime, compromis tant de fois, s'acclimaterait dans nos mœurs. Les fautes évidentes que le président avait commises m'avaient inquiété sans me décourager; et, lorsque aux dernières élections je m'étais laissé enrôler dans la campagne entreprise pour M. de Rémusat, j'avais fait le sacrifice de mes goûts et de mes répugnances pour tâcher d'échapper à une grande honte et à un grand

danger. Le résultat m'a consterné! Je ne pouvais pas croire à une telle ineptie; et quand j'ai vu par quels républicains était décidément patronnée la République, j'ai pensé que la France ne subirait longtemps ni eux ni elle. Aujourd'hui, je considère que c'est une affaire faite, et, sans attacher aux entrevues et aux embrassades de Frohsdorf une importance exagérée, il faut bien reconnaître qu'il y a là une grande simplification vers la monarchie; car, quand il n'y aura plus en présence que la maison de Bourbon et la famille Bonaparte, j'imagine que le choix des politiques ne sera pas douteux. Je dis les « politiques »; car, pour les masses populaires, elles seraient toutes prêtes à prendre encore une fois le césarisme et l'Empire pour l'enseigne de la démagogie. Mais je doute que, dans la révolution qui s'apprête, les masses populaires soient appelées à délibérer, ou qu'elles soient de force à combattre. Je ne sais pas quand ni comment reviendra la monarchie; mais il me semble qu'elle est dans l'air et que nous verrons ce nouveau coup de théâtre.

Ce que nous verrons aussi, ce seront les palinodies et les turpitudes des républicains convertis se précipitant vers la Chambre haute et la Chambre basse, se vautrant dans toutes les livrées et se drapant dans toutes les simarres, tandis que les honnêtes gens comme toi et moi se tiendront une fois de plus à l'écart des honneurs qui viendront les solliciter.

Mon vieil ami, voilà ce que nous auront valu les Jules Favre, les Gambetta, la clique des journalistes et

des journaux et toute cette cohue de littérature d'estaminet qui, depuis trente ans, abêtit et abrutit l'esprit français. L'empire n'a fait que la moitié du mal tout au plus. C'est la presse qui a fait le plus fort. Si j'avais vingt ans de moins et beaucoup de loisir de plus, j'aimerais à montrer cela à mes contemporains. Depuis que je suis ici, condamné par le médecin à cesser tout travail, je lis chaque jour quelque journal; je vois que tout le monde lit ces ordures; je vois que les jeunes gens n'ont pas d'autre occupation ni d'autre aliment. Et je me dis qu'il n'y a pas d'intelligence, si forte qu'elle soit, qui puisse résister plus de quelques mois à cet empoisonnement de bêtises sentencieuses, à ces commérages de la boutique, de la rue et de l'égout, à ce torrent de billevesées qui noient et submergent toute pensée, tout sentiment et toute croyance.

Mais je ne sais pourquoi je me suis embarqué dans la politique; ce n'est pas le moyen de me faire pardonner mon long silence; ou plutôt, c'est le sûr moyen pour que tu ne me demandes plus de t'écrire.

Tu as su, mon bon ami, que j'avais été assez sérieusement malade. J'avais assez bien passé l'hiver et je me félicitais de ma vigueur renaissante, lorsque à la fin du mois de mai j'ai été pris d'une espèce de fièvre bilieuse; puis il m'est venu un mal ridicule : des abcès et des furoncles dans le nez, qui m'ont fait atrocement souffrir. On avait craint d'abord un érysipèle, mais j'en ai été quitte pour une de ces maladies par lesquelles tant de gens paient encore, à distance, la mauvaise

nourriture du temps du siège et le mauvais sang du temps de la Commune. Il a fallu rester trois semaines sans aller au Palais, obligé de refuser des affaires, de renvoyer des dossiers et sentant la besogne s'accumuler jour par jour de ce long arriéré. J'étais désespéré. Un effort héroïque que j'ai fait pour aller plaider à la Cour une très grosse affaire commencée et qui ne pouvait pas attendre m'a remis sur le flanc, et j'ai vu le moment où je serais obligé de fermer complètement ma boutique. Enfin je me suis rétabli, mais mal; mon malheureux nez est resté gonflé, durci, presque insensible à l'extrémité; c'est une infirmité visible et très pénible qui m'agace et m'irrite à l'excès. On m'a envoyé à Luchon pour me tremper dans le soufre et dans le grand air, surtout pour me soustraire au travail et au tracas des affaires. Je suis parti le 4 août, devançant de près d'un mois les vacances; et je suis pieusement le traitement qui m'a été prescrit : bains, breuvages, gargarismes et toute cette laverie fétide dont se compose le régime de Luchon.

Je ne vois pas que jusqu'ici tout cela me serve à grand'-chose. Mon pif n'a pas repris son élasticité coutumière et il me semble toujours que j'ai le nez d'un autre au milieu de la figure. C'est une gêne insupportable; et c'est peut-être là un commencement d'aliénation mentale.

Jusqu'à cette maladie, j'avais été assez content de mon année judiciaire. J'avais eu quelques affaires heureuses et j'avais pris un peu d'autorité sur moi-même. Mais la fin n'a pas répondu aux commencements; ma

dernière campagne surtout a été désastreuse. Je suis allé plaider à Joigny, il y a quinze jours, le deuxième acte d'une affaire que j'avais déjà plaidée au mois de février contre Allou. Mon procès me paraissait tellement bon qu'il m'inquiétait; et j'avais beau chercher ce qu'on me pourrait dire, je ne le trouvais pas. Bétolaud s'est chargé de me le montrer. Il m'a administré, sous les yeux de toute la ville, une de ces tripotées mémorables qui datent dans la biographie d'un avocat. Il a été excellent de forme et de fond; et j'ai été au-dessous du mauvais dans ce qu'il y a de pire. Les belles dames qui étaient venues là pour entendre cet oiseau rare, « un bâtonnier de Paris », ont dû faire des gorges chaudes en rentrant chez elles : « En voilà un oiseau! Et c'était bien la peine de mettre, pour ce vilain merle, nos beaux chapeaux bleus couleur du temps! » J'aurais voulu être à cinq cents pieds sous terre; mais il fallait parler, parler encore, barboter à travers les pataquès et les solécismes. C'était horrible.

Mais le plus horrible, c'est qu'en sortant de cette petite fête, il a fallu dîner chez le client (le président du tribunal!) avec mon avoué et deux ou trois notables, et subir, du potage au dessert, les compliments pincés de ces braves gens, en attendant l'heure bénie où le train de Paris vint m'enlever à ce supplice. Je n'ai, depuis, entendu parler de personne et je tremble que le procès ne soit perdu. Voilà mon dernier triomphe.

Ce qui n'a pas empêché, tant le suffrage universel est une belle invention, que je suis arrivé au Conseil le

troisième ou quatrième, bien loin avant Nicolet, par exemple.

Je ne me suis livré, cette année, à aucun exercice littéraire et je ne crois pas que maintenant la veine se rouvre jamais. Je passerai à la postérité avec le faible bagage que tu connais. Je resterai dans les cours de littérature avec un seul discours, comme le P. Bridaine, — tu sais : « A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi... », — à moins que je ne fasse publier la péroraison de ma harangue de Joigny.

Non seulement je n'ai rien écrit, mais je n'ai même rien lu. Et, au fait, y a-t-il quelque chose à lire? J'entends quelque chose de nouveau, par ce temps de disette intellectuelle et littéraire. Je ne vais plus au théâtre, et la tentative que j'ai faite cet hiver ne m'a pas encouragé.

En fait de littérature, nous avons eu les fêtes en l'honneur du shah de Perse. J'avais des billets pour presque toutes ces exhibitions; mais je me suis contenté d'aller à la soirée du Trocadéro. Il s'est trouvé justement que, de toutes les fêtes, ç'a été la moins réussie. Il faisait très mauvais temps, et la tente du shah, dans laquelle j'avais une place, a failli être enlevée par le vent. Ce bonhomme a une assez belle tête, mais foncièrement vulgaire. On prétend que ce soir-là il était gris comme un chantre. Il marchait avec une gravité comique, et ce qui n'était pas moins drôle pour moi, c'était de voir, faisant son entrée avec lui, aussi grave que lui, réglant son pas sur le sien et lui faisant de minute en minute de grands saluts, Ferdinand Duval,

que je connais depuis vingt ans, ancien secrétaire du père Dufaure, avocat nomade, causeur aimable, flâneur acharné, devenu, par la grâce des révolutions, préfet de la Seine, et marchant l'égal du successeur de Xerxès, de Darius et des deux Smerdis. En attendant, Paris a été, pendant huit jours, superbe de mouvement, d'entrain et de luxe, comme au temps de ses plus grandes splendeurs. On peut trouver que le shah de Perse est un monarque assez ridicule, mais ce qui ne l'est pas, c'est que les fêtes qu'on lui a données ont répandu dans Paris une masse d'argent énorme.

Ma mère va très bien et elle m'attend avec une vive impatience pour aller à la Roche. Elle a fait repeindre et remeubler cette année une partie de son « château » et elle a hâte d'en faire les honneurs à ses hôtes. Si tu te décidais à venir nous voir! Quel plaisir tu nous ferais à tous!

Que vas-tu devenir ces vacances? Nancy et Charleville ne t'auront pas tout entier. Si tu as gagné un peu d'argent, viens donc nous voir. Je sais bien ce que tu vas répondre. Mais moi, tu sais que je ne peux pas quitter ma mère pendant ses Marly de la Roche. Elle ferait un beau train! Viens donc, nous causerons; car je ne sais plus écrire.

Paris, 31 août 1873.

Ainsi, mon vieil ami, te voilà grand-père! J'apprends cette nouvelle touchante en arrivant de Luchon et je ne

veux pas tarder à te faire mon compliment. Grand-père! Toi! Est-ce vraiment vrai, et la vie n'est-elle pas une bien singulière comédie? N'est-ce pas hier que nous échangions, autour du tapis vert de notre vieille bibliothèque, nos premières impressions et ces idées communes dont le temps a fait une amitié si fidèle? N'est-ce pas hier que je t'entendais argumenter à la Conférence et grincer du violon rue de Lille? Et nos épanchements littéraires, et nos confidences de cœur! Et ton départ pour Sedan après la mort de ton père! Je retrouverais encore là, dans ce tiroir poudreux, les méchants vers que je t'adressais à cette occasion. Que de choses depuis ce temps-là, et quelles choses! Et à travers tout ce bruit, tous ces hasards, ces espérances et ces joies de notre jeunesse, ces épouvantes et ces écroulements de notre déclin, nous voici arrivés au terme de notre voyage; deux générations déjà ont reçu de tes mains ce flambeau qui ne s'éteint jamais et qu'avive le souffle éternel du Temps. Voilà que tu berces sur tes genoux la fille de ta fille. Dans quelques mois, tu l'endormiras aux chansons qui ont endormi ton enfance; tu lui conteras les histoires que te contait ta mère. Te voilà chef de famille, chef de tribu; un aïeul, un ancêtre; l'Abraham de tous ces petits Jacob, le Priam de cette Iliade et le père Énée de cette Enéïde bourgeoise. Et pendant que tu provignes ainsi et que ta dynastie prend racine dans notre vieille patrie mutilée, j'achève de mûrir et de pourrir comme un vieux fruit sec, sans avoir seulement une baguette qui fasse branche, ni un pépin qui fasse

graine. Hélas! il est vrai que la paternité a aussi ses déceptions et ses tristesses.

La Roche, 3 septembre 1873.

Hier, je suis parti avec ma mère pour la Roche, et voilà comment ces lignes, commencées à Paris, s'achèvent ici dans cette petite maison que tu connais, que tu aimes, et qui serait bien heureuse de te revoir.

Quant à moi, mon ami, j'ai été depuis quelques mois sérieusement malade, et je t'ai écrit de Bagnères-de-Luchon où j'avais été me reposer et courir après la santé. Je suis resté là près de vingt jours dans un des plus beaux pays du monde, et complètement à l'abri des clients et des dossiers. Pour la première fois de ma vie, j'ai pris les eaux avec une exactitude exemplaire, et je crois que ma vertu aura cette fois sa récompense. Depuis mon retour, je me sens beaucoup mieux portant qu'avant mon départ. Je reçois de tous côtés, sur ma bonne mine, ces compliments bêtes et toujours bien venus qu'on fait aux vieillards gris pommelé, comme dit Frosine à cet imbécile d'Harpagon. Je me prépare à goûter encore, pendant près de deux mois, ce repos dont j'avais tant besoin, et j'espère qu'à la rentrée je pourrai ratteler encore une fois, pour une de ses dernières étapes, ma vieille bique efflanquée au chariot embourbé de Thémis.

Dans ce Luchon charmant et banal, qui a l'air de la

foire de Saint-Cloud, je me suis fort ennuyé de ma personne. Rien n'est plus énervant que ces cavalcades éternelles, cette éternelle musique, ces élégances de louage, ces toilettes à tapage, cette vie de table d'hôte et de bastringue, cette flânerie qui use les heures et ces coteries où l'on cause de tout et de rien, qui ne sont ni la société ni la solitude. Je ne crois pas avoir jamais passé de journées plus honteusement désœuvrées. Je ne crois pas avoir senti jamais mon esprit plus complètement vide et démeublé. Je n'ai pas même essayé de travailler ou de penser, et j'en aurais été, je l'imagine, absolument incapable.

Je n'ai trouvé, d'ailleurs, personne qui ait pu solliciter ma paresse et secouer ma léthargie; et tu sais que, pour penser ou pour agir, il me faut un moteur, une force qui me mette en branle. Je fais tout par ricochet.

J'ai été dépisté là-bas par M. le duc de Nemours, qui a été charmant et qu'il a bien fallu aller voir.

Nous avons beaucoup causé de cette visite à Frohsdorf; et, ni mon frère ni moi, nous ne lui avons caché l'impression désagréable que faisait sur nos esprits bourgeois ce gros événement. Le prince, qui parle beaucoup, très bien, avec beaucoup de simplicité, de franchise et de bon sens, nous a dit en très bons termes tout ce qui se peut dire pour justifier cette démarche et tout ce que tu as pu lire dans un article remarquable du *Journal de Paris* : que les princes d'Orléans n'entendaient donner aucune adhésion au programme du comte de Chambord, ni imposer au pays aucune restau-

ration; que la question de savoir si la France voulait une monarchie, et quelle monarchie, ne les regardait en rien; qu'ils avaient voulu bien constater seulement que, si le Pays voulait faire un roi, aucun d'eux ne serait un prétendant. Ce qu'ils ont voulu aussi, c'est enlever une chance de plus au retour des Bonaparte qu'ils considèrent comme un des dangers les plus sérieux qui nous menacent. Tout cela a été fort bien dit; je le tiens pour très sincère; et c'était matière à une déclaration publique dont le pays, je le crois, aurait su bon gré au comte de Paris. Mais ce qu'il fallait éviter, suivant moi, c'était une démarche personnelle auprès du comte de Chambord qui semble impliquer, plus ou moins, aux yeux de la nation, un ralliement à des principes politiques absolument antipathiques à notre pays et à notre temps.

Il me semble, au reste, que, réconciliation ou fusion, la visite à Frohsdorf n'aura pas, quant à présent du moins, les conséquences tranchantes que les ardents du parti lui voulaient donner. Dieu le veuille! Car tout ce monde politique aux mains duquel sont remises nos destinées est bien faible, bien impuissant et aussi bien téméraire et bien aveugle. Je ne vois nulle part ni un homme, ni des hommes; et, malgré des fautes énormes, M. Thiers me semble encore aujourd'hui le seul qui soit de force à diriger et à gouverner ce qui peut encore être dirigé et gouverné dans notre lamentable pays.

Adieu, je t'embrasse et je t'aime. C'est la seule chose que je sache encore bien faire.

3 septembre! Il y a aujourd'hui trois ans!!! Qui s'en souvient?

La Roche, lundi 27 octobre 1873.

Mercredi, je vais rester seul avec ma mère pour ranger la maison; lundi, nous reprendrons la route de Paris; mardi, la messe du Saint-Esprit et le discours de rentrée. Puis, dès le même jour, les clients, et, le lendemain, cette galère où je viens toujours reprendre la rame si à contre-cœur.

Encore une année passée! Encore un pas vers la vieillesse que je sens venir pas à pas à ma rencontre. Comme chaque jour je me trouve plus lourd, plus triste et plus incapable de penser et d'agir! Tu m'as laissé méditant un travail, un article de journal. Même cette œuvre de courte haleine, il m'a été impossible de la mener à fin. J'ai lutté, écrivaillé, raturé et pourpensé pendant quinze jours. Puis, ne trouvant rien qui vaille, j'ai jeté de côté mon ébauche et je me suis attelé à un dossier. C'est tout au plus si j'ai pu faire une note de plaidoirie, et j'ai un stock de dix-neuf affaires arriérées qu'il me faudra expédier, sans compter le courant, avant la fin de novembre.

Je retrouve depuis quelques jours les terreurs qui me prennent chaque année à pareille époque. Il me semble que je ne pourrai plus articuler un mot à l'audience, et la pensée de plaider dans huit jours me fait frémir. Ma

santé n'est pas bonne, quoique tu en puisses penser, et ce n'est pas pour mon plaisir, sois-en bien sûr, que je suis maussade et morose comme tu en as pu juger.

Après trois grands mois de repos, je me retrouve à peu près aussi fatigué d'esprit et de cœur qu'aux premiers jours des vacances. Ma triste caboche est malade. La semaine dernière, je suis allé passer deux jours à Paris. J'ai été pris d'une migraine qui m'a cloué une journée entière au coin de mon feu. Le moindre excès de travail me vaut des heures de souffrance... Il me paraît impossible que je fasse de vieux os. J'ai pensé souvent, depuis ton départ, au projet que t'a suggéré ton industrieuse amitié. Oui, je songe avec plaisir que, si je m'en vais un de ces matins dans l'autre monde, une main fidèle cherchera peut-être à prolonger de quelques jours ma mémoire, en recueillant mon léger bagage. Je sais, mon cher ami, à peu près exactement, je crois, ce que je vaux et ce que je pèse; et ce qu'on appelle ma modestie n'est que de l'impartialité.

Si je suis un avocat très surfait, je suis à peu près un écrivain et j'avais, de ce côté, un germe de talent véritable. Il est possible que le peu que j'ai publié soit mieux apprécié après moi que de mon vivant et que ma petite œuvre me survive. Tu vois si je suis modeste!... Mais il y a quelque chose de moi que je voudrais savoir préservé de l'oubli bien plus que ce que j'ai fait pour le public : c'est ce que j'ai fait, au courant de la plume et du cœur, pour mes amis. Si je vaux quelque chose, c'est par ces épanchements intimes où

je me suis toujours livré tout entier et où cette défiance de moi qui me paralyse toujours ailleurs ne m'a rien fait perdre de moi-même. Prends dans ma correspondance, quand je ne serai plus, ce que bon te semblera. Tu sais quelles sont mes amitiés. Demande aux gens qui auront gardé quelques lettres de ton ami celles qu'ils te voudront confier. Avec tout cela tu pourras composer un ou deux volumes, qui ne seront pas remplis de chefs-d'œuvre, mais qui pourront faire aimer le *regretté défunt*, comme dira le Lacan de la saison.

En attendant, je voudrais simplifier ta tâche, et, avant de partir, faire mes paquets. Je comptais commencer, avant la fin des vacances, le tri de mes papiers; mais nous voici à la rentrée et je n'ai rien fait. Ce sera, s'il plaît à Dieu, pour le commencement des vacances de l'an prochain. L'an prochain?...

Pardonne-moi, mon vieux Henri, si je te rabâche ces outrecuidantes visées. Je les aurais bien confiées à mon cher frère; mais je n'ose pas l'attrister de ces préoccupations lugubres. Il sera temps que tu lui en parles plus tard; et tu lui diras bien le motif, le seul motif qui m'ait empêché de le prendre pour confident.

Je te parle d'avenir, de projets littéraires, de vanités posthumes. Que deviendront toutes ces chimères, mon pauvre ami, et quelles calamités publiques les feront peut-être oublier? Vers quelles révolutions marchons-nous encore, et que va-t-il sortir de ce mouvement parlementaire qui nous menace? Dans un mois, serons-

nous gouvernés par Henri V, par M. Thiers ou par Challemel-Lacour? Qui le peut dire?

Quand je lis un journal légitimiste, je fais des vœux pour la république. Quand je lis un journal républicain, j'incline à la monarchie. Dans tous les cas, rien ne me paraît plus inopportun que le mouvement *actuel* vers la royauté et vers cette royauté. S'il réussit, il nous donnera un gouvernement manifestement antipathique à la bourgeoisie tout entière, aux ouvriers, plus encore peut-être aux paysans, et qui, partant, aura bien peu de chances de durée. S'il échoue, il amènera la prompte dissolution de l'Assemblée et des élections pleines de périls. Voilà, non pas mon opinion, mais mon sentiment. Quan a me mêler activement à la politique, j'y songe moins que jamais. Je ne vois pas assez clair dans mon esprit pour prétendre éclairer celui des autres. Pauvre pays! Et comme chaque jour nous faisons des découvertes nouvelles dans nos fautes et dans notre honte! Ce procès du maréchal Bazaine n'est-il pas lamentable? Et n'est-ce pas plutôt le procès de l'armée tout entière, le procès de l'Empire, le procès du pays, de ce despotisme anarchique qui avait centralisé le désordre, de cette démocratie tyrannique qui avait éparpillé le commandement, de cet esprit français ignorant jusqu'à la stupidité, léger jusqu'à l'enfantillage sénile, vain et bavard jusqu'à la démence? Pas un homme au milieu de tout ce gâchis; et comme cette armée a été justement appelée l'armée de Darius! Il est vrai que nos tristes vainqueurs ne rappellen guère Alexandre. Le duc d'Aumale préside ce

bourbier avec beaucoup d'aisance, de tact et de loyauté. Et cette pénible mission, que l'on considérait pour lui comme un casse-cou, pourrait bien au contraire lui être profitable. Mais à quoi? Si la restauration s'accomplit, il sera rejeté au troisième rang des coryphées, parmi les *princes pour accompagner*, et il a la chance de devenir président honoraire d'une Chambre haute ou chef de l'opposition dynastique dans la Chambre basse. Si la république dure quelque temps, il n'est pas impossible qu'il en soit un jour le président. Ce serait un moyen terme entre la royauté et la république qui me paraît être assez dans le tempérament de notre époque et qui répondrait peut-être assez bien aux nécessités du moment.

Adieu encore. Après des temps horribles, voici quelques jours de soleil, ce pâle soleil d'automne si doux, si tiède, qui met à l'horizon des lueurs si étranges et aux arbres de si ravissantes couleurs. Quels tableaux j'ai vus ces jours passés dans la vallée de l'Epte, dans les bois de la Roche! Et comme je t'aurais voulu encore près de moi!

Merci de tout le plaisir que tu nous as fait en venant nous voir. Je t'embrasse de cœur.

Paris, 13 février 1874.

Mon vieil ami, mieux vaut tard que jamais et mieux vaut aujourd'hui que plus tard. Me voici au Palais,

désheuré de ma journée et désemparé de mes procès. A la première Chambre du tribunal, Senard se défend contre une meute de petits confrères qui vont l'aboyer toute la journée ; de ce côté il faut donc fermer l'écluse de mon ondoyante éloquence. A la cour, Jules Favre commence la troisième journée oratoire dans cette absurde affaire du duc de Normandie qui tient en haleine trente magistrats vêtus de rouge et un millier de badauds. De ce côté encore, le dieu me fait des loisirs et se met en travers de la justice. Me voici donc libre de causer un peu avec toi ; et cela m'arrive à présent si rarement que je me reprocherais de ne point saisir cette occasion favorable.

J'ai reçu ta lettre l'autre jour et je vois avec peine que tu te trouves encore une fois bien isolé, partant bien dépaysé et assez triste. Est-ce donc encore une chimère, cette vie de famille, cette grande joie des enfants qui grandissent pour entourer notre vieillesse, ce foyer domestique brûlant jour et nuit d'une flamme tranquille, ce bonheur conjugal de tous les instants, cet intime voisinage de deux existences confondues ensemble et ce vieil emblème pudique de deux mains unies par une inséparable étreinte? Tu me parais devenu un mari intermittent et un père à éclipses ; quelque chose comme un phare domestique à feux tournants.

Ta fille ne se contente pas de vivre loin de toi ; elle t'enlève ta femme sans façon. Quant à ton fils, il y a longtemps qu'il t'a planté là pour aller courir le guil-

ledou judiciaire. Malheureux époux! malheureux père! Console-toi au moins en songeant que tu subis la loi commune, ce qui n'est qu'une consolation purement théorique; mais console-toi aussi en songeant que tu as réalisé cet effroyable *peut-être* : trouver pour sa fille un bon mari. Quant à ton fils, le voilà qui vole, j'imagine, de ses propres ailes. Tu ne me parles pas de lui : c'est bon signe, et j'ai quelque idée que ce maraud sera plus habile à gagner de l'argent que son père et le sot ami de son père. Je n'entends parler autour de moi que de jeunes robins à peine échappés du stage, qui se vantent de gagner cinq à six mille francs dans leur année. J'ai bien envie de publier mes livres de recettes, que j'ai tous dans mon bureau. On pourrait appeler cela « les budgets d'un bâtonnier ». Nos stagiaires y verraient que j'ai touché la première année soixante-dix francs; la seconde, trois cents, et qu'après quinze ans de tableau je ne gagnais guère plus de dix mille francs.

Tu plaides peu en ce moment, mon cher ami? C'est fâcheux de toutes façons. Cela te distrairait et te soutiendrait. Le travail boucherait à la fois les vides de ton cœur et les trous de ta bourse. Mais puisque ton usine chôme avec tant d'autres, pourquoi ne te bâtis-tu pas, au-dessus de ton moulin à parler, un petit retrait à penser et à écrire? Quand on a, comme toi, ce don natif et ce talent, tu as beau te moquer, on en doit compte à soi et aux autres. Traduis-nous encore quelque grande œuvre grecque ou latine, si ce compagnonnage des

grands génies te fait tenir en dédain tout le reste. Déchaîne Aristophane sur notre Béotie; fais passer sur sur cette jeunesse amollie le souffle d'Eschyle. Ne dis pas comme moi : « A quoi bon ? » Rien de bien ne se produit en ce monde qui ne soit bon à quelqu'un ou à quelque chose. Si tu te sens dans les entrailles quelque colère engourdie, quelque haine assoupie, quelque amour à demi mort, sonne le réveil, et pour la dernière fois fais parler et vivre ces belles passions endormies de ta jeunesse. Si la muse t'échappe et s'enfuit sous les saules, en te narguant au bout de ses blanches épaules (remarques-tu ces deux vers-là et combien il est plus facile de rimer que de bien dire?), redescends vers la terre d'un grand coup d'aile et accroche-toi à quelque coin de bois de ton pays natal pour en écrire à fond l'histoire en belle prose limpide et robuste. Dis-nous les souvenirs, les gloires, les misères, les épouvantes de tes chères Ardennes, le Rocroi du grand Condé et le Sedan du dernier des Bonaparte. Mêle la légende à l'histoire et donne-nous un beau livre qui soit une œuvre de bon citoyen.

Et voilà comme il est bien plus aisé, mon cher Henri, de donner aux autres des conseils que de se conseiller soi-même. Tout ce que je te dis là, je me le pourrais dire, je me le répète souvent, et je ne réussis qu'à me tourmenter beaucoup sans rien produire. Je sens bien, à ce trouble intérieur, à cette excitation d'âme, à je ne sais quel va-et-vient d'idées confuses et de conceptions informes qui tourbillonnent dans ma cervelle, qu'il y a quelque chose encore au fond de cette marmite fêlée,

et qu'en fouillant ce gratin on y trouverait encore quelque rogaton à se mettre sous la dent. Te le dirai-je aussi? Je suis préoccupé plus que je ne le voudrais d'une idée que tu m'as, plus que tout autre et plus avant, plantée dans la tête. Tu m'as engagé à colliger *mes œuvres* pour les livrer, le cas échéant, à l'admiration du public et, qui sait? peut-être même aux votes de l'Académie. Je ne suis pas aussi modeste qu'on se plait, depuis trente ou quarante ans, à le dire. Seulement je sais à merveille à quoi je suis propre et à quoi je ne vaux rien. Le théâtre n'est pas mon affaire. Je ne suis arrivé au Palais à cet *où je suis* si inattendu que par des tours de force de travail, de volonté et... de hasard. Mes confrères m'ayant nommé bâtonnier, et le public m'ayant fait un succès à ce titre, je ferais injure au public et au barreau si je confessais que je suis un avocat médiocre. Mais rien au monde ne m'empêchera de penser que je suis un avocat fort incomplet, ou, pour mieux dire, avocat tout juste assez pour ne pas être tout autre chose. On appelle ce que je dis là de la modestie. Non; c'est du bon sens, et le fait d'un esprit sans préjugé qui se connaît bien lui-même. Mais ce que je sais très bien aussi, c'est que, quand je tiens une plume, je me sens dans mon petit domaine, sur mon terrain et bien chez moi. Rien ne m'empêche de dire, comme je le veux, ce que j'ai dans la tête; et si j'y fais beaucoup d'efforts, du moins est-il rare que je n'en vienne pas à mes fins. Si donc il me venait un jour, avant que je ne fusse trépassé, quelque occasion d'être nommé *immortel*, je ne me trouverais

pas ridicule en désirant cet honneur. Tu vois, mon bon ami, si je pense tout haut devant toi et si j'étale ma queue de paon en pleine lumière.

A toutes ces causes, et à tout hasard, ton idée me revient quelquefois en tête, et je crois, comme toi, que je devrais tenir tout prêt mon petit bagage. Mais il est bien léger et je voudrais y ajouter un morceau de quelque poids. Pour cela il ne me manque que bien peu de chose : une idée, un sujet où accrocher ces belles phrases flottantes qui nagent dans mon cerveau comme un enfant à trois têtes dans un bocal d'esprit-de-vin. Donne-moi une idée, trouve-moi un sujet, une poutre et un clou pour y pendre un habit vert. En attendant que nous ayons trouvé cela, d'autres plus forts et plus habiles arriveront au but, sois-en sûr, sans se creuser autant la tête et sans se donner tant de mal.

On choisira le plus illustre représentant du barreau, l'avocat le plus éloquent, à coup sûr, le plus vaillant et le plus habile qui soit aujourd'hui, et Allou sera nommé tout d'une voix, y compris la sienne. On ne demandera pas s'il écrit bien ou mal, et l'on aura peut-être raison. Berryer et Dufaure, voire même Jules Favre, ne sont pas que je sache des écrivains, mais ils personnifient l'éloquence, et, à ce titre, Allou est tout à fait digne de les remplacer. Quant à ton petit vieil ami, comme il est tout juste assez avocat pour être un homme de lettres et tout juste assez homme de lettres pour être un avocat, sa place est naturellement marquée sous la coupole de l'Institut. Il s'assoira par terre entre deux fauteuils,

comme il s'est assis nombre de fois entre deux chaises.

Pourquoi diable cette longue tirade? Je t'assure que je n'en sais rien. Mais puisqu'elle est tombée de ma plume, après tout j'en suis bien aise. Tu es là pour entendre bien des choses que, comme Bridoison, je ne dis ordinairement qu'à moi-même.

Nicolet, Bétolaud, Allou, les deux derniers surtout, continuent à plaider d'énormes affaires, et, comme toujours, avec un très grand talent. De Vallée a pris aussi une très belle place dans notre aristocratie. Il a tout ce qu'il faut pour arriver au barreau aussi haut que dans la magistrature.

Jules Favre exécute en ce moment sa dernière culbute sur ce tremplin glorieux qu'il a fatigué de ses tours de force. Je ne sais pas encore quelle impression définitive laissera sur le public et sur la magistrature ce nouvel exercice [1]; mais j'ai peur qu'elle ne soit bien mauvaise, même pour ses amis les plus ardents et pour ses plus indulgents admirateurs. Ce malheureux homme venant plaider, au milieu de toutes les solennités possibles, en pleine foule, en pleine lumière, un grand procès où il s'agit d'une *rectification d'actes de l'état civil!* Cet orateur républicain patronnant un petit-fils de Louis XVI qui demande aujourd'hui ses droits de citoyen et qui demain réclamerait le trône de ses pères! Et quel procès! J'ai beau lire tout ce que les journaux en ont

1. L'affaire Naundorf, le faux Louis XVII.

publié, je ne vois rien là de sérieux, ni même qui soit sensé.

Quand on songe qu'à en croire cette plaidoirie, la duchesse d'Angoulême aurait fait pratiquer deux tentatives d'assassinat sur ce prétendu frère! Et qu'à l'audience d'hier vendredi, il est résulté, me dit-on, d'un passage de cette harangue, que le duc de Berry pourrait bien avoir été assassiné par ordre de Louis XVIII! Voilà, pour les besoins de la cause, la famille d'Agamemnon ressuscitée. Quels Atrides que Charles X et le Dauphin! Ce qu'il y a d'assez curieux dans cette mascarade, c'est la famille royale des Naundorf. Au milieu de cette cohue monarchiste, le grand tribun secoue magistralement sa crinière démocratique et donne carrière aux derniers accès de ce priapisme oratoire auquel il a été sujet tant de fois. Quelle tristesse! Car c'est un grand talent et, après tout, un cœur plein de grandeur.

Pour en finir avec le Palais, je voudrais pouvoir te donner sur les élections futures au bâtonnat quelques pressentiments. Je ne puis en avoir aucun. Bétolaud est un homme tout d'une pièce, auquel il ne faut demander ni nuances ni demi-teintes. Il va tout droit devant lui. Ajoute à cela que c'est un avocat presque sans rival dans son genre. Tout Dufaure, peut-être même un peu plus que Dufaure, moins la malice sournoise.

Tu m'écris que tu vas plaider contre Lenté. Prends garde encore à celui-là. Talent d'affaires, cursif et alerte, très habile, rompu au métier; accablé de dossiers, tou-

jours prêt, plaidant partout, et toujours bien, malgré une santé détestable.

Malgré la stagnation des affaires et les préoccupations politiques, on mange, on boit et on danse beaucoup à Paris. Jamais je n'ai tant diné dehors. Je ne parle pas seulement des *rastels* [1] officiels, diners du bâtonnier, du premier président, du président du tribunal, de la Chambre des avoués, de la Chambre des notaires (ici il faut saluer respectueusement, c'est le plus splendide dîner de Paris et même de Sedan, soixante-dix couverts dans un salon magnifique, dans le bel hôtel de la place du Châtelet). Mais, outre ces agapes professionnelles, il a fallu assister à une trentaine d'autres diners bourgeois, où je n'ai pas vu que cette nation régénérée fût en train de retourner au brouet des Spartiates ou à la purée de châtaignes des Gaulois. Oncques on ne vit autant de luxe de fleurs, d'argenterie, de verrerie sur la table, autant de dentelles, de soie et de velours, de traines et de falbalas, de bijoux et de diamants autour de la table.

Hier soir, samedi, je me suis embossé à neuf heures dans un fiacre, avec mon ami Lévesque, et nous avons expédié, en deux heures, trois visites : le Préfet de police, le Bâtonnier, le Garde des Sceaux. A la Préfecture, Renault, je ne sais pourquoi, m'a présenté à M. Baragnon, que je n'avais jamais vu. Le gros homme, qui ressemble beaucoup plus à un caporal d'infanterie

1. Nom donné dans le Midi aux banquets offerts aux électeurs par les candidats officiels sous l'Empire.

qu'à un avocat et à un quasi-ministre, s'est rué en politesse et il n'aurait tenu qu'à moi de lui raconter toute l'histoire de la Commune.

Quant à M. Depeyre, dès qu'on m'eût annoncé, il est arrivé à moi, m'a pris les deux mains, a cherché à me convaincre qu'il était on ne peut plus honoré et heureux de faire la connaissance d'un homme qui..., d'un homme que..., d'un homme dont...; dans tous les cas, ma bonne fortune a dû faire, pendant trois minutes, bien des envieux dans le cercle cravaté de blanc qui nous entourait à distance.

Je ne peux pas te parler théâtre; car je suis complètement retiré de la scène. Je suis allé seulement une fois, par occasion, entendre *Don Juan*, à la salle Ventadour où l'Opéra s'est réfugié. Faure est excellent dans ce rôle. Les autres personnages assez convenables. Mais, somme toute, c'est une représentation inégale et nous ne pouvons, nous autres vieux, chasser de nos oreilles ces grandes voix italiennes que tu te rappelles comme moi. Il paraît que les théâtres ont été, tout l'hiver, fort brillants. *Madame Angot*, *l'oncle Sam*, *Monsieur Alphonse*, *Jean de Thommeray*, *Jeanne d'Arc*, *les Deux Orphelines*, *Orphée aux Enfers*... Quel drôle de pays! Quelle activité d'esprit! Quelle force d'expansion dans tous les arts! Et, au milieu de ce grand mouvement d'idées, pas un grain de sens politique! Pas un homme pour gouverner, et très peu qui ne se croient capables de régler les destinées du monde.

A propos de politique, il me semble que cette odieuse

Allemagne entre dans le gâchis. J'aime Bebel; Jacobi me plaît. Schulze m'est agréable. Il pourra donner du souci à M. de Bismarck. Ils n'ont encore de l'eau que jusqu'à la cheville; espérons qu'ils en auront bientôt jusqu'aux genoux. La querelle entre le chancelier et La Marmora n'est qu'un petit caillou. Espérons qu'il en sortira un pavé. Pourvu que nos pauvres Alsaciens ne fassent pas trop de bruit et prennent patience! J'attends avec bien de l'inquiétude leur entrée au Reichstag. Leur rôle est si difficile!

Adieu, ami. Ma mère a passé un hiver excellent. Elle est toujours gaie, bonne et charmante. Elle collectionne mes menus et se fait rendre compte des toilettes. Si je pouvais oublier qu'elle est dans sa soixante-dix-huitième année!

Adieu pour tout de bon. Tu peux voir, à la date de cette lettre et à la variété des plumes, que je m'y suis repris à deux fois pour achever ce bavardage. Cela te donne quelque idée de cette vie hachée que nous menons ici. Impossible d'aller jusqu'au bout d'une phrase ou d'une idée sans que mille fâcheux se jettent à la traverse. Comme c'est aujourd'hui dimanche, je peux cependant t'embrasser sans qu'un client passe la tête entre nos deux museaux.

Paris, 24 mars 1874.

Tu es un fier clampin. Je crois que clampin est le mot adouci, mais juste, qui peut qualifier ta conduite. Tu

m'écris, il y a quelque trois mois, que tu es tout seul, que tu gémis de ta solitude, que tu n'as pas même, pour te distraire, beaucoup d'affaires ni des travaux très importants. Et, sur ce, tu te vautres dans ta paresse comme un sanglier domestique dans sa bauge. Tu barbotes dans ta pâtée de pommes de terre et de son; après quoi tu t'en vas dormir, les oreilles sur les yeux, dans cette *bauge aride et solitaire*, poétisée par l'académicien Barbier.

Pas un mot de toi depuis trois mois, deux, tout au moins. Et si Lenté ne m'avait pas donné de tes nouvelles, je ne saurais pas ce que tu es devenu. Trouves-tu que le mot clampin est trop fort à présent? Oui? Eh bien, touche là, mon vieil ami. Je retire le mot, et nous le remplacerons par l'euphémisme de cuistre.

Donc, ce brave Lenté m'a dit que vous vous étiez mutuellement tombés à Montmédy; que tu avais très bien plaidé une partie de ton affaire; l'autre, à son gré, moins heureusement. Il prétend que je t'avais sans doute trop dit qu'il était une *ficelle* et que tu t'étais mis en garde contre des arguments dont il ne comptait point se servir; que, dans tous les cas, tu étais, à coup sûr, un homme de beaucoup de talent et un excellent avocat. Voilà, tout au vrai, ce qu'il m'a rapporté.

Dis-moi, de ton côté, comment tu l'as trouvé; et sache, pour ta gouverne, que tu as lutté là contre un des esprits les plus prodigieusement alertes de notre barreau. Je suis taillé sur un modèle si absolument contraire à ceux-là que je tombe toujours en extase

devant les natures de ce genre. Il m'est aussi impossible de comprendre ces tours de force continuels où se jouent les Senard, les Allou, les Bétolaud, les Lenté, que les tours d'adresse d'Auriol et les dislocations des clowns anglais.

Quant à moi, je continue mon petit cabotage fiévreux, dont le peu d'importance ferait rire, s'ils en soupçonnaient toute l'exiguïté, ces grands et vigoureux navigateurs. Je plaiderai cette année, comme de coutume, une soixantaine d'affaires, tandis qu'ils en plaident deux cents. Et s'ils savaient le mal que je me donne! les nuits que je passe sans dormir! les épouvantables venettes que je souffre quand il faut déployer les maîtresses voiles! Comme ils me prendraient en pitié!

Je viens de faire, laborieusement, une grande consultation sur une grosse affaire qui a fait beaucoup de bruit au Palais depuis plusieurs mois. Il s'agit de l'affaire dans laquelle étaient impliqués deux fournisseurs du ministère de la Guerre. Tu verras, par mon travail, que je t'enverrai, quelles sont les questions que j'avais à examiner. La Cour a rendu un arrêt absurde, à mon sens, et les magistrats ont obéi à des passions qui ne devraient jamais les atteindre. J'ai l'adhésion de Lacan, Templier, Senard, Grandperret, Duvergier, Bonnier et Valette : de façon que je suis sûr, à présent, de ne m'être pas fourvoyé et de n'avoir pas dit de sottises. J'ai reçu de tous d'ailleurs des compliments superbes. Mais je doute que les magistrats qui ont rendu l'arrêt m'en adressent de pareils.

As-tu pensé à ce que je t'ai dit dans une longue, longue lettre que je t'ai adressée il y a un mois environ? Je suis à peu près décidé, quand viendront les vacances, à me plonger dans mes vieux papiers et à colliger ce que je pourrai laisser à l'enthousiaste postérité.

Voici le Conseil qui se réunit, et mes nobles collègues qui arrivent en devisant comme les vieillards de l'Iliade. Adieu la causerie. Avoue que je suis encore bien bonasse d'avoir cherché et trouvé un quart d'heure pour t'écrire. Vas-tu enfin te réveiller et m'envoyer une bonne longue lettre? A moins que tu n'aimes mieux venir me trouver pendant ces jours de vacances où j'aurais la liberté de te promener un peu.

Adieu, mon vieil ami. J'ai attrapé le 17 mars mes cinquante-sept ans. Encore un tour de cadran et me voilà dans la soixantaine. Soixante ans! Moi! Je vous dis que c'est impossible, seigneur Pandolphe. Je t'embrasse tout de même.

Paris, 8 juin 1874.

Mon vieil ami, je passe les protocoles et les excuses. Je ne voudrais pourtant pas te laisser croire que j'avais oublié ma promesse. Mais les vacances de la Pentecôte ont passé rapidement, ne me laissant aucun loisir entre les tracas abrutissants de notre petite propriété et les tyrannies du métier qui m'ont suivi jusque sous mes

maigres ombrages. Tu as pu voir dans la *Gazette* que j'étais embarqué une fois encore dans ces éternelles affaires de la Compagnie immobilière et du Crédit mobilier.

Après avoir plaidé en 1868 pour M. de Germiny et en 1870 pour M. de Bussière, je plaidais cette fois pour le duc de Galliera. Son rôle dans ce nouveau procès, où l'on demande la nullité radicale de la convention Germiny, était purement épisodique et devait se réduire à quelques observations, mais il s'agissait de les placer à propos; et, tu le sais comme moi, rien n'est plus malaisé que de se faire une niche convenable dans une de ces grandes affaires où l'on n'a rien à dire, où il faut pourtant parler et où l'intérêt et l'attention sont concentrés seulement sur quelques têtes. Pour plaider une heure d'une façon supportable, il m'a fallu lire toutes les plaidoiries de mes confrères que je n'avais pu entendre que par bribes, et relire toutes les affaires où M. de Galliera a été mêlé depuis 1866. Enfin, de cet énorme fatras, j'ai pu extraire un rayon quelconque de gros miel et je dois reconnaître que, mercredi dernier, j'ai eu un vrai et grand succès d'audience. Je venais après Grandperret qui avait très solidement parlé sur les généralités du procès, et après Senard qui avait donné un vigoureux et admirable coup de boutoir.

Je n'ai eu garde de recommencer ce qui ne pouvait se recommencer, et je me suis borné à dépeindre fidèlement la situation de mon client et les effets que produirait à son endroit le jugement, si les adversaires pou-

vaient réussir. Sur ce terrain, l'intérêt naissait des faits et des chiffres, sans qu'il y eût besoin d'y mêler beaucoup d'art. Imagine-toi un homme qui laisse dans les affaires Pereire plus de vingt millions; qui y a eu, un instant, trente-six millions engagés, et à qui on vient aujourd'hui demander encore de l'argent! La confiance de ce digne duc dans l'étoile des Pereire était si étrange, les millions tombaient si drus sur la tête des juges et des assistants ébaubis que je n'ai pas eu grand mérite à les amuser et à les émouvoir. Quelques mots bien venus ont mis tout le monde de bonne humeur; et j'ai été couvert de compliments. Il est convenu que ç'a été une plaidoirie « étincelante ». Hélas! mon vieil ami, je viens de corriger les épreuves d'un résumé qui m'a été demandé. Je n'y retrouve plus aucune de ces étincelles; et, dans ce petit feu d'artifice qui, à l'audience, me paraissait à moi-même fort agréable, je ne trouve plus que quelques bouts de chandelles sans le moindre éclat. Je t'enverrai une épreuve et tu pourras toi-même en juger. Quant au procès, à moins de bien étrange mécompte, je le tiens dès à présent pour gagné. Il n'est pas possible que, sur d'aussi fragiles raisons que celles plaidées par les demandeurs, le tribunal autorise la continuation de cette guerre de Troie.

Après tous mes exploits sur la corde roide, j'aurai bien acquis le droit de me reposer et j'en voudrais user le plus tôt possible. Ici, prête-moi ton ouïe et réponds-moi très franchement si tes projets ne cadrent pas avec les miens.

Tu connais ma pauvre mère, et, à son âge, elle a bien le droit d'avoir quelques manies. Elle tolère jusqu'à un certain point que je lui enlève quelques jours du mois d'août pour les consacrer à d'autres. Mais elle considère les deux mois réglementaires des vacances comme son bien et comme sa chose, et regarde comme un vol qualifié tout ce qu'on aurait la hardiesse de lui en soustraire.

Te conviendrait-il, — non : cela te gênerait-il trop de me recevoir au mois d'août, et à quelle époque de ce mois? Je voudrais le savoir le plus tôt possible afin de m'organiser en conséquence, et, ce qui n'est pas non plus une petite affaire, de faire concorder les vacances d'Émile avec les miennes. Je comprends que cet arrangement peut te contrarier, puisque au mois d'août tu plaideras encore; mais comment faire? Écris-moi sans aucun ambage ce que tu penses là-dessus, et tourne ta lettre de façon que je puisse la lire à ma mère et obtenir d'elle une encoche sur septembre, si août te déplait trop. Si nous tombons d'accord de nos faits et gestes un peu à l'avance, Émile s'arrangera pour venir me rejoindre chez toi.

Je ne te parle pas de la politique, qui me paraît lamentable. J'ai dîné avant-hier chez Bertout avec Grévy; nous étions en très petit comité. Je n'ai rien pu tirer de ce grave pacha qui me paraît devenu assez indifférent à la chose publique. Il convient que le suffrage universel redonnera fatalement l'Empire. Mais il n'en considère pas moins le suffrage universel comme un fétiche sacré

auquel on ne peut songer à toucher. A la grâce de Dieu! Nous n'y pouvons rien, ni toi ni moi, et il y a longtemps que je porte le deuil de mon pays.

La littérature me paraît aussi malade que la politique. Quand, par hasard, un livre nouveau me tombe sous la main, je rougis de ce néant où nous en sommes venus. L'éditeur Lemerre est venu me charger d'un très curieux procès au sujet des œuvres d'André Chénier. Il m'a envoyé en cadeau une douzaine de volumes de poésie de la jeune école parnassienne. Dans les douze volumes il n'y a certainement pas trois idées qui vaillent la dépense d'un quatrain. C'est le vide hémistiché et rimé avec une patience chinoise. L'autre jour, le même Lemerre m'a envoyé tout un volume de sonnets. Sauf ceux de Ronsard et quelques anciens, le reste est pitoyable. Un concours de casse-tête et de rébus. Lorsque au sortir de ces toiles d'araignées on retrouve une strophe de Lamartine ou de V. Hugo ou quatre vers de Musset, on se sent transporté, on respire. C'est l'air libre et sain des grands bois au sortir d'une cave à champignons. En somme, là comme ailleurs, dans la littérature comme dans tout le reste, ce pays n'a pas un homme. Mais cela nous mène tout droit à la politique, et, de ce côté, j'ai le cœur trop gros pour en parler.

Mardi matin. — Hier soir, mon cher ami, j'ai vécu pendant deux heures dans le pays des fées. En plein Paris, j'ai vu le palais et les jardins d'Armide, ou quelque chose d'approchant. Plusieurs fois la duchesse de

Galliera, que je connais d'ancienne date, m'avait invité à des matinées et soirées dans son splendide hôtel de la rue de Varenne, l'ancien hôtel de la princesse Adélaïde. Avant-hier le duc m'avait fort pressé d'aller lundi soir à une fête *intime* qu'il donnait aux princes d'Orléans.

Après boire, on devait se promener dans le jardin et entendre de la musique. Je me suis caparaçonné à neuf heures, et, à neuf heures et demie, je débarquais rue de Varenne et je traversais de mon pied verni l'immense cour sablée que sillonnaient les équipages. J'ai vu à Paris bien des logis illustres, mais je n'avais rien rêvé comme ces appartements de gala. Dans l'antichambre, quatre grands valets debout, en fracs galonnés et bas de soie rose. Puis (tout cela au rez-de-chaussée), sept grands salons éblouissants de lumière, de dorures, de tableaux, de tapisseries de haute lice, chaque pièce ayant son caractère et son ornementation particuliers; des tentures de Lyon somptueuses et fabriquées, dit-on, à un seul exemplaire : tout ce que peut donner la richesse sans limite et tout ce que peuvent embellir l'art et un goût parfait. Tous ces appartements donnent sur une vaste terrasse d'où l'on descend dans le jardin par un perron de douze ou quinze marches et d'une cinquantaine de pieds de largeur. Ce jardin, ou plutôt ce parc, est une des merveilles de Paris, et de beaucoup le plus vaste : près de deux hectares, avec des allées d'arbres séculaires, des pièces d'eau, des ronds-points, — un vrai Versailles.

A présent, figure-toi cette terrasse couverte d'un immense *velum*. D'un côté, les invités circulant ou assis, les femmes étalant leurs robes opulentes, les hommes piaffant devant elles ; puis, de l'autre côté, deux pianos et une centaine de choristes mâles et femelles, le personnel du Conservatoire chantant des chœurs d'*Armide* et de *Moïse*, des morceaux de Mozart et de Mendelsohn. Et, de cette terrasse enchantée, le spectacle que voici : tout le parc, jusqu'à ses dernières profondeurs, illuminé en verres de couleur et ballons multicolores. Dans les grandes allées, deux lanternes à chaque arbre. Les ronds-points, les vases, les statues dessinées en lumière. Et, de temps en temps, des feux de bengale rouges, verts et bleus, découpant ces immenses feuillages sur leur fond éclatant. Je t'assure que j'ai eu un moment d'éblouissement. Quant à la réunion, mon cher, je ne sais si je puis me commettre à en parler à un maroufle comme toi.

Palsambleu, nous étions tous des républicains d'assez bonne lignée ! Les ducs se comptaient par douzaines, les duchesses au tas, et, de tous côtés, on entendait ronfler des « Monseigneur ! » agrémentés de « Votre Altesse ! » Nemours ! Joinville ! Montpensier ! Puis des Weimar, des Gortschakoff, des Broglie. En tout, deux cents personnes à peine, perdues dans cet Olympe, dieu, déesse, demi-dieux, et quelques mortels dans le lointain.

Ce brave duc de Nemours m'a avisé et est venu à moi avec sa bonne grâce accoutumée. Puis la duchesse de Galliera est venue prendre son bras pour faire le tour

du parc. Le prince de Joinville, croché à une autre dame, les a suivis, puis le duc de Broglie. Et moi, mon cher, cette bonne duchesse, à haute voix, m'a fait l'insigne honneur de me convier à cette promenade : « Allons! Messieurs! Monseigneur! Monsieur de Broglie! Monsieur *Rousse!* venez donc avec nous! » Tout comme le grand roi pouvait dire : « Allons, Monsieur de Condé, Monsieur de Louvois! Monsieur de Lamoignon! allons faire le tour de notre tapis vert! » Je me suis mis en route avec cette auguste caravane. Mais tu penses bien qu'au premier tournant je me suis éclipsé pour aller rêver seul sous ces feuillées lumineuses. Et, dans le lointain, arrivait à moi par bouffées ce chant admirable de Glück : « Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine. »

Allons, croquant, je suis bien bon de te donner les restes de cette fête princière! Ote-toi de là, vilain, et à bas les pattes.

Paris, 2 juillet 1874.

Mon vieil ami, je n'ai guère le temps de causer; mais tu es dans le deuil et au milieu de bien des douleurs; obligé en outre de t'occuper d'affaires, plongé dans ces tristes reliques de la vie que la mort laisse après elle : papiers d'affaires, papiers d'argent, lettres de famille, tous ces souvenirs poudreux qui sortent d'eux-mêmes de nos tiroirs quand nous ne sommes plus

là, et qui trahissent parfois tant de secrets. Je veux au moins te tirer une minute de tous ces soucis.

Nous avons reçu hier le billet de faire-part. Ce pauvre M. Dureteste! Une figure, un type qui reste, chose rare, dans les yeux et dans la pensée de quiconque l'a connu. Une si verte vieillesse, si invulnérable et si saine! Il y avait là un homme, avec les mâles vertus de l'ancien temps. Il croyait à l'étude, au droit, à la justice, à toutes ces grandes idoles de l'esprit humain. C'était une figure antique et forte, originale au sens le plus vrai du mot et le meilleur. Je l'ai vu trois fois ou quatre fois à peine et je le retrouve souvent devant moi, avec sa tête osseuse, son grand corps sec et ses gestes saccadés. Si tu as des photographies de lui, je te demande de m'en envoyer une.

Ici, on meurt avec entrain, avec une sorte d'émulation. Tous les jours, sept ou huit suicides. C'est un bien mauvais symptôme de plus, au milieu de tant d'autres, de notre mal-être social. Et ce ne sont pas seulement des couturières et des étudiants qui se tuent d'amour ou de misère. Il y a deux mois, M. Beulé; il y a huit jours, M. Morin; l'autre semaine, un conseiller de Bordeaux. « Lepidus, c'est le temps des courtes agonies. »

Et ce pauvre pays! Est-il assez malade, assez agité, assez fou, et ne court-il pas manifestement à sa perte? Ces républicains ont si bien fait les affaires de la République, et les monarchistes les affaires de la royauté, que l'Empire nous revient à grand pas. Ce sera notre dernière honte et nous ne l'éviterons point.

Mais quelle mouche me pique de te parler politique? Voilà un joli moyen de te distraire. Nous voici, au Palais, dans le coup de feu final. Tout le monde veut être jugé à la fois et les audiences sont engorgées comme les gouttières un jour d'orage.

La Roche, 16 septembre 1874.

J'ai si bien fait et j'ai si bien attendu, mon vieil ami, que je ne sais plus maintenant où te prendre. Il me paraît cependant invraisemblable que tu sois encore au Tréport; et, quelle que soit la chaleur du sexe faible, je ne peux pas me figurer que tes femmes prennent un grand plaisir à se baigner par ce petit brouillard glacial que nous avons depuis deux jours.

T'ai-je écrit depuis notre retour de Hollande, si ce n'est quelques lignes au sujet du frère de ton gendre? Je ne m'en souviens pas, et je te vois d'ici secouant la tête avec la majesté du malheur. Donc, si je ne te l'ai déjà dit, nous sommes revenus à Paris le 27 août, et jamais je n'ai vu finir un voyage avec plus de satisfaction. Oswald t'a raconté sans doute, si tu es à Sedan, combien la santé de mon frère m'avait donné d'inquiétudes.

Pour que la souffrance ait cette prise sur cette nature vigoureuse et sur ce moral si bien trempé, il faut que le mal soit sérieux. Évidemment mon frère paie aujourd'hui l'arriéré de tous les tourments que lui ont causés cette horrible guerre, les événements de la Commune;

les dangers qu'il m'a vu courir et dont, mieux que moi, il se rendait compte. Sur une âme comme la sienne, les maux et la honte de ce pays ont dû produire des effets que tu comprendras, mon vieil ami, pour les avoir à ta façon ressentis, mais que ne sauraient concevoir les esprits forts comme nous en connaissons.

Je ne m'excuse pas auprès de toi de te parler si longuement de mes tristesses. A qui les dirais-je, mon pauvre Henri, si ce n'est à toi? En dehors de l'amitié, toutes les autres affections ont leur part d'égoïsme très naturel. D'ailleurs, tu sais ce que c'est que d'aimer un frère et de craindre pour lui!... Tu sais aussi quelle est la tendresse qui nous unit, Émile et moi. Tu ne t'étonneras donc pas et tu te plaindras moins encore de mes épanchements. Garde pour toi seul, je t'en supplie, ces confidences et ne parle à Oswald de la santé de mon frère que dans la mesure où il en parlera lui-même.

Ma mère se porte assez bien, quoique je la trouve de plus en plus alourdie. Sa tête et son esprit n'ont encore rien perdu de leur jeunesse et de leur aimable activité. Mais elle ne veut presque plus se promener et elle se courbe chaque jour davantage. Nous ne lui avons pas dit un mot de la santé d'Émile... Mais ces mères! Tout en ne voyant pas, elle paraît avoir senti quelque nouveauté. Quand mon frère est là, je la regarde. Elle écoute le son de la voix; elle tend le cou; elle fronce les sourcils; elle guette la moindre toux, la moindre altération de la parole. Et quand il est parti, il me faut subir des interrogatoires où la pauvre femme met toute

sa ruse et où je tâche de la tromper de mon mieux. Ah! mon cher ami! Est-il donc vrai qu'il faille, pour être à peu près heureux, n'aimer personne dans ce monde?

Deux ou trois jours après notre arrivée à la Roche, nous avons eu la visite du brave Lévesque avec sa femme et ses deux filles non mariées. Après les Lévesque, nous avons eu et nous avons encore Mme Léopold de Croiseuil, la propriétaire de ce joli château qui touche le nôtre. Elle veut le vendre, je veux l'acheter; mais nous sommes si loin de nous accorder sur le prix que je crois que la chose en restera là. La pauvre femme vient de perdre sa sœur et, jusqu'ici, nous n'avons pas voulu causer affaires. Mais tout me fait croire que c'est tantôt que va se donner la bataille. Si, par hasard, je fais la folie d'acheter cette bicoque, je t'instruirai de cette grande nouvelle.

Il y a huit jours, après une lutte homérique entre ma paresse et ma cupidité, la paresse a remporté une éclatante victoire. J'ai refusé d'aller défendre devant la cour d'assises un certain docteur accusé d'avoir empoisonné sa femme. Ma lâcheté m'a bien coûté quelques remords; mais j'ai bu toute honte désormais et je me vautre dans mon ignominie.

J'ai lu un livre sur la duchesse de Choiseul, que m'a envoyé, avec force compliments, l'auteur, M. Grasset, président à la Cour de Montpellier, de moi totalement inconnu. L'ouvrage est un peu léger, intéressant pourtant, comme tout ce qui touche cette époque. J'ai le dessein de faire là-dessus un petit travail, uniquement

pour gratter deux ou trois idées qui me démangent la tête. Mais il est fort probable que ce projet héroïque avortera comme tant d'autres.

Voilà donc M. Guizot mort! Encore une grande figure qui disparaît. Quel découronnement de ce pauvre pays! Mais cela me mènerait trop loin, et le programme de ma journée champêtre ne comporte pas des émotions de ce genre. Ce matin, de huit heures à dix, dépouillé le dossier Brousse, facteur à la halle aux viandes; à dix heures et demie, déjeuner maigre pour cause de Quatre-Temps; de onze heures et demie à une heure, lecture des journaux : voyage du président de la République; procès du colonel Vilette et histoire de la corde, agrémentée des *ficelles* de Lachaud [1]. De une heure à trois, marchander le château mitoyen; se brouiller probablement avec la propriétaire, rentrer tous les deux avec les yeux hors de la tête et jouer aux dominos avec un air d'indifférence affectée. Dîner maigre, en nous regardant de travers avec un feint enjouement. Le soir, trois parties de dames où le perdant sera l'objet des railleries du vainqueur. Se coucher à dix heures, rêver que le château d'à côté est en cendres et se réveiller en criant : « C'est bien fait! » Voilà une journée bien remplie, et dans laquelle je ne vois aucune place pour la question subalterne du septennat, de la reconnaissance de Serrano et des persécutions protestantes de M. de Bismarck.

Sur ce, adieu, mon ami.

1. Évasion du maréchal Bazaine.

La Roche, 30 octobre 1874.

Voilà un mois tout entier, mon vieil ami, et justement à l'heure qu'il est, que je te quittais au coin de la rue Lafayette et que nous nous serrions la main sans trop nous regarder; car nous sommes assez bêtes, l'un et l'autre, pour ne pas être blasés sur les séparations et les adieux. Qu'es tu devenu depuis ce jour-là, mon pauvre vieux camarade? Tu n'étais pas trop vaillant, pas bien gai, boitillant et clopinant comme un vieux colonel du Gymnase; et, avec cette jambe qui traîne, toutes sortes de préoccupations dans la tête et de soucis dans le cœur.

Ta fille? Comment va-t-elle? et quel effet ont produit les bains de mer sur ses nerfs, sur ceci, sur cela, sur tout ce bataclan féminin si bizarre, si compliqué, si frêle et si formidable à la fois.

Comme j'ai bien dans les yeux et dans le cœur cet horizon où s'est encadrée ta vie, et où, pendant quelques jours, nous avons pu nous joindre! Ta maison si hospitalière, nos gais repas où ta femme était si indulgente à nos facéties séniles! Le chalet de ta sœur, avec cette plaine immense et cette belle grande vue de la Marfée! Notre visite au château Amond; notre matinée à Etrépigny, dans cette petite maison que de Vallée trouve *ignoble* et que, pour moi, je trouve adorable; ma course solitaire dans les bois, par une pluie furieuse, et mon odyssée de Givonne, le diner charmant chez M. Cunin, au milieu de braves gens si bons, si simples,

si intelligents et si naturellement aimables! Ah! mon ami, que de fois tout cela me revient au cœur! et que ces souvenirs me paraissent en même temps près et loin de nous! Tâchons de nous voir plus souvent chaque année. Profitons de ce peu qui nous reste à jouir l'un de l'autre. Jamais je n'ai senti avec plus de terreur le prix du temps et l'effroyable brièveté de ce rêve qui s'appelle vivre, penser, aimer... Allons! allons! secouons ces papillons d'automne. Tu as assez de tes ennuis sans que je t'attriste des miens.

En revenant ici, après t'avoir quitté, j'y ai trouvé nombreuse compagnie et, jusqu'à ces derniers jours. notre maisonnette n'a pas désempli. Il est charmant cette année, notre « manoir », habillé de neuf du haut en bas par les soins et par le goût de notre clairvoyante aveugle; et j'espère qu'il ne sera pas encore assez défraîchi l'année prochaine pour que tu ne puisses pas lui en faire ton compliment.

Ma mère se porte toujours bien, très alerte d'esprit et la tête admirablement présente aux grandes comme aux petites choses. Elle mène sa maison avec une aisance et une énergie remarquables. Elle se débrouillait au milieu de tout le monde sans faire paraître le moindre embarras, et ses hôtes étaient émerveillés des bombances délicates qu'elle leur faisait faire. Aujourd'hui encore, à l'heure où je t'écris, il doit se passer tout un drame dans sa chambre que tu connais bien. Elle a découvert un gros méfait de l'infortunée Marguerite qui a eu l'audace, cet hiver, de venir faire sa lessive dans

notre cuisine et de faire coucher une parente dans une de nos chambres. Il va y avoir une exécution. Cela fait frémir : quelque chose comme le massacre des janissaires. Malheureusement, si notre chère mère a bonne tête et bon coffre, elle s'alourdit bien, se courbe et se voûte de plus en plus. Elle marche peu et à contre-cœur. Hélas! elle va avoir dans les premiers jours de décembre, soixante-dix-huit ans. Faut-il aussi écarter de mon esprit ce souci? Allons, c'est fait...

Pour moi, mon ami, je ne vais pas trop mal, et ce repos de trois mois presque complets a remis en assez bon état les ressorts de ma machine rouillée. Mais, à mesure que j'approche de la rentrée, ma tête se remplit malgré moi de toutes sortes de vapeurs déplaisantes. J'ai essayé de faire un bout de littérature sur la duchesse de Choiseul à propos d'un ouvrage qu'un président de Montpellier m'avait envoyé; mais j'ai renoncé à cette besogne.

Je me suis attelé à mes dossiers. Je suis épouvanté en songeant à la quantité de pattes de mouches, de coups de gosier et de fautes de français que cela représente, mais plus épouvanté encore en songeant à la fatigue que cela me coûtera. Et puis ma santé suffira-t-elle à cet effort? Et puis les événements politiques me permettront-ils de l'accomplir? Et puis, enfin, à quoi bon tous ces tourments pour en venir *citiùs, ociùs*, où sont arrivés ces pauvres Manceaux, de Forcade, et tant d'autres? Qui aura, après mon frère et moi, par exemple, cette petite maison où mon père est mort; où

nous entassons petit à petit tous nos souvenirs; où se trouvent, chose bien rare dans notre bourgeoisie, les archives séculaires de cette famille roturière de braves gens qui, dans quelques années, va s'éteindre? J'ai paperassé ces jours passés à travers ces reliques et j'y ai trouvé les choses les plus précieuses. Que deviendra tout cela? Ah! mon vieil ami, la paternité a sans doute ses soucis, et tu le sais autant que personne; mais si tu savais comme c'est triste et effrayant, cette perspective de la solitude, de la dispersion, du néant de toutes les choses avec lesquelles on a vécu. Nous avons fait là-dessus, ces jours derniers, Émile et moi, des réflexions assez amères, et nous avons fantasié toutes sortes de rêveries obituaires de vieux garçons, dans lesquelles tu avais ta place... Mais quoi? Ne sommes-nous pas, toi et nous, presque du même âge? Et quand l'un de nous partira, les autres ne devront-ils pas songer de près au départ?

Enfin, je ne sortirai donc pas des tristesses! Adieu, ami; écris-moi avec ta raison et ton bon sens viril. J'ai toujours besoin de sentir à côté de moi quelqu'un de sensé qui me soutienne.

Paris, 3 janvier 1875.

Mon vieil ami, que deviens-tu donc? L'année a fini; l'année a recommencé. Nous avons vu défiler autour de nous les indifférents, les bras ouverts, tout enguir-

landés de compliments et tout chargés d'embrassades. Nous avons reçu et rendu tous ces souhaits frivoles, et nous n'avons pas seulement échangé entre nous une poignée de main. Tu es encore plus coupable que moi; car, dans ta dernière, dans ton unique lettre, tu te plaignais de n'avoir rien à faire; et moi j'ai de la besogne par-dessus les yeux. Ah! le temps! les années! la vie! Puisque tu as gardé si pieusement toutes mes lettres, cherche donc un peu, à quelque quinze ou vingt ans en arrière, si, bons ou mauvais, nous laissions passer, sans mot dire, ces anniversaires du cœur... Hélas! mon bon Henri, si je suis triste cette année de n'avoir pas encore reçu de tes nouvelles, c'est bien moins encore pour moi que pour toi. Je sais bien que tu m'aimes toujours, et que ton affection fidèle me restera jusqu'à la fin; mais je te sens malade, sombre, découragé, inquiet, isolé... oui, isolé, quoique tu sois entouré de tous les tiens. Il y a je ne sais quel froid dans ta vie, depuis quelque temps surtout. Tu aurais besoin de plus d'air, de plus d'espace moral, de souffles plus chauds. Et puis tu souffres, tu souffres bêtement de ce rhumatisme de vieux caporal qui t'empêche de secouer la machine et, avec la machine, tous les rouages qu'elle renferme : la tête, l'esprit et le cœur. Je te vois, je te sens vieillir et cela me tourmente.

Ici, mon ami, nous ne sommes guère plus gais que vous là-bas. Mais au moins nous sommes trois ensemble qui ne faisons guère qu'un cœur et qu'une âme; et, peine ou plaisir, nous sommes tous les trois du même

écot. Ma mère vient d'entrer dans sa soixante-dix-neuvième année; à mesure qu'elle avance dans ce lointain, nous le remarquons tous les jours, son intelligence s'élargit, son cœur s'agrandit; toute cette bonne et sainte nature parait s'éclairer encore et s'ennoblir. Son esprit prend un tour original et pénétrant, et cette cruelle infirmité qui devrait la séparer du monde semble le lui avoir rendu plus familier. Elle a des vues sur toutes choses, et, à travers ces ténèbres, des horizons infinis. Quel étrange mystère, ce *nous* impénétrable!

Le chapitre *Moi* est toujours un sot chapitre. J'imagine pourtant, malgré ton silence obstiné, que tu seras bien aise d'avoir de mes nouvelles. La bête, j'entends celle des deux qui porte l'autre, est dans un état assez passable. Les migraines, grâce à l'âge, deviennent de plus en plus rares. Je mange bien, je dors mieux qu'autrefois, et je n'ai pas été sérieusement arrêté depuis le commencement de l'hiver; mais ces brillants résultats sont dus, en très grande partie, à l'alourdissement et à l'épaississement de toute la machine, qui fonctionne maintenant avec une lenteur, une pesanteur et une mollesse asiatiques. Depuis longtemps déjà je ne peux plus travailler le soir; mais je me levais de grand matin et je regagnais ainsi bien du temps pour le travail. Depuis six mois, je ne peux plus me lever avant sept heures et souvent plus tard. C'est honteux et, de plus, c'est désastreux pour ce métier haletant que nous faisons, où il s'agit d'aller vite plus encore que d'aller bien. Je suis en retard pour tout, harcelé par les

clients, obligé à chaque instant d'user d'expédients pour obtenir des remises. Ces anxiétés continuelles m'irritent, m'humilient et faussent mon caractère qui, au fond, est bon et sociable. Je me représente assez bien un bœuf attaché par le cou derrière une locomotive. Le train file et la pauvre bête étrangle.

Paris, 5 janvier 1875.

J'ai cette année, plus encore que l'année dernière, de très belles et très lourdes affaires qui feraient la joie de tant d'autres : trois séparations de corps, deux nullités de testaments, un très beau procès de propriété littéraire pour les héritiers d'André Chénier et le libraire Lemerre. Puis, le fond du sac des procès Pereire, où je plaide pour le duc de Galliera.

L'aigle du Palais est toujours Allou, qui plaide à la vapeur d'énormes affaires, sans repos comme sans fatigue, et qui gagne, à très bon droit, des sommes fabuleuses. Bétolaud est fatigué et se croit malade. Il a renvoyé une bonne moitié de ses dossiers, ce qui contribue à encombrer mon cabinet. Nicolet est de plus en plus souffrant. Il se surmène et s'épuise. Il croit que tout est possible avec de l'énergie et de la volonté. Dieu veuille que l'événement ne lui donne pas un cruel démenti.

En dehors de mon métier, je ne fais rien, je ne sais rien et je ne vois rien. Aujourd'hui, la moitié de Paris

est affolée par l'ouverture de l'Opéra. Quelle honte! Ce peuple écrasé, honni, encore tout fraîchement souffleté par cette grosse patte allemande et qui fait une solennité nationale du « lever de rideau » d'un théâtre et des « lever de jambes » de deux cents danseuses! Ah! mon vieux Henri, que tout cela est triste! Avons-nous assez la décadence dans la moelle des os!

Adieu. Je suis noir comme le fond d'un puits. Écris-moi.

Paris, 19 février 1875.

S'il en est temps encore, ne lis pas, je t'en conjure, et empêche tes confrères de lire le compte rendu par la *Gazette* de ma plaidoirie contre le Grand Turc. Les gueux m'ont abîmé, saccagé, tatoué de coquilles horribles. *Bourses* pour *Dorure*, *Taxes* pour *Turcs* et mille, oui, mille autres. C'est infâme. Et toute la discussion de droit biffée d'un coup. J'en ai la jaunisse de rage.

Écris-moi. Je n'ai qu'une minute.

Paris, 4 avril 1875.

Je te trouve encore assez plaisant de te plaindre de moi. Tu avoues que tu n'as sur le dos ni femme, ni enfants, ni le reste; que les affaires te laissent de longs loisirs et que les araignées chères à Minerve filent leur

toile entre tes lèvres muettes; et tu demeures des semaines et des mois sans me donner signe de vie. Et moi, qui n'ai pas un instant de répit, sans cesse poussé, pressé, bousculé, harcelé par tous les moustiques de la chicane, obligé à quelques devoirs de société, assujetti à ces mille labeurs dont est faite la liberté du vieux garçon, il faut que je sois aux ordres de Monsieur, et que je donne à Monsieur toutes sortes d'occasions pour ne point répondre!

Il est vrai, cependant, mon vieil ami, que ta dernière lettre était bonne, aimable et plus longue que tes petits bulletins ordinaires ou extraordinaires; et il est vrai aussi que, pas plus tard qu'hier, j'ai reçu la carte bienvenue du vieil Anacréon avec la tienne. Sois donc pardonné cette fois encore. Il est charmant, ce petit volume. Émile et moi, nous avons commencé déjà à en distribuer quelques exemplaires. Mon frère en a placé trois en bonnes mains érudites. Moi, de mon côté, j'ai donné un exemplaire à mon secrétaire, le fidèle Desjardin, cette bonne grosse tête où s'emmagasinent toutes sortes de bons grains qui porteront fruit très vite. Ma provision sera bientôt épuisée. Écris-moi à qui tu veux que je fasse ces libéralités. Et mon nom qui flamboie en tête de ce joli volume!

Veux-tu encore une bien bonne histore du Palais? Tu te rappelles cette petite affaire de contrefaçon que tu nous as entendus enlever à la 7e chambre? Les plaignants ont interjeté appel; et, par suite d'un détestable abus, quoique le ministère public ait fait cause com-

mune *avec nous* devant le tribunal, le même ministère public a interjeté appel *avec les plaignants*... pour conserver ses droits. C'est l'usage invariable à Paris; et cette raison fait passer toutes les absurdités. Bref, nous voilà l'autre jour devant la chambre des appels, une espèce de bureau d'anthropophages composé presque uniquement d'anciens juges d'instruction inassouvis de pénalités. Cette fois, Pouillet plaide avec le terrible Pataille, beaucoup mieux que le terrible Pataille, mais sans trouver plus d'arguments sérieux que le terrible Pataille. Je recommence ma campagne, mais d'une éloquence émoussée, comme un homme qui, se sachant sûr de son fait, n'avait même pas revu ses notes et croyait enfoncer une porte ouverte. Après moi, l'avocat général Benoît fait une charge à fond sur les appelants, déclarant que, quant à lui, « il rougirait d'associer l'action publique à une poursuite aussi immorale et aussi vaine ». Très bien. Là-dessus mes confrères veulent renoncer à la parole et semblent demander conseil au président. Mais l'éminent Rohault répond d'un air auguste que la Cour n'a rien à leur conseiller. Alors chacun barbote une petite homélie écourtée, stupéfaits qu'on les laisse aller jusqu'au bout. La Cour se retire; et, huit jours après, elle nous rend un bel arrêt qui nous condamne tous, moins un, à 500 francs d'amende et quinze jours de prison! Quand on m'a appris ce coup de justice, je n'y voulais pas croire. Mon pauvre Wolff est malade depuis ce jour-là et anéanti. Tous ceux qui, au Palais, connaissaient cette affaire crient au scandale, mais il y a

chose jugée! J'ai fait former un pourvoi contre ce stupide arrêt et je l'ai confié à Bosviel. Qu'en adviendra t-il? Je ne sais. Mais je ne suis pas fâché que tu aies, de visu, ce petit échantillon de la justice parisienne.

Depuis trois ou quatre jours, le bruit court au Palais que Bétolaud va être nommé premier président ou procureur général. Ce serait, dans l'un et l'autre poste, un choix excellent et auquel la magistrature elle-même n'aurait, je crois, rien à reprendre. Je ne serais pas étonné que, la chose proposée, ce brave Bétolaud l'eût acceptée. Il est et surtout se croit malade. Il a restreint beaucoup sa clientèle et il souffre moralement de cette sobriété qui, pour moi, ne coûterait guère. Je suis allé voir, vendredi matin, M. Dufaure à qui j'avais à parler. Je l'ai trouvé allant au Conseil des ministres et je l'ai conduit, bras dessus bras dessous, de la place Vendôme à l'Élysée. Il ne m'a pas dit un mot de la combinaison Bétolaud; mais ce bruit est si général que je serais étonné qu'il n'y eût pas, là-dessous, quelque chose de fondé.

Paris, 5 avril 1875.

Comme de coutume, je ne lis rien, je ne vois rien et je ne sais rien des choses nouvelles. Cependant, comment donc ! J'ai lu tout haut, l'autre soir, la *Fille de Roland*. Je m'en tiens, après cette lecture, à ce que j'avais pressenti : c'est du très bon Ponsard et du

Casimir Delavigne un peu tendu. Mais il y a là certainement beaucoup de talent et d'honnêteté, une œuvre saine dont le grand succès (qui dure toujours) est un bon symptôme.

Et l'Opéra? T'ai-je dit que j'avais vu l'Opéra? Par deux fois, on m'a donné l'hospitalité dans des loges princières; et j'ai pu admirer à loisir ces splendeurs. C'est vraiment une grande œuvre, très variée, très personnelle, pleine de nouveautés et de trouvailles imprévues. La salle est le point le moins satisfaisant à mon gré. Mais les vestibules, les foyers, les corridors et cet escalier légendaire, tout cela est saisissant. Il faut absolument que tu viennes le voir. Car il me semble que, quand tu es venu ici, l'inauguration n'était pas faite. Si la cage est belle, les oiseaux sont bien misérables. Une cage d'osier devant la soupente d'un portier, voilà tout ce qu'il faudrait à ces misérables sansonnets. J'ai entendu une fois la *Favorite* pitoyablement hurlée, et, l'autre fois, *Guillaume* sans Faure! Il paraît que, ces jours derniers, Mme Carvalho a fait une rentrée triomphale dans *Hamlet*.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer deux fois mon vieux camarade Gounod, chez Mme Massart et chez Mme Nicolet. Il a chanté toutes sortes de choses avec un goût, une âme, une science du chant, qui valent mieux que la plus belle voix du monde.

Notre vieil ami Valbezen a fait jouer hier à la salle Ventadour, au profit des Alsaciens, un sien drame découpé dans un sien roman. Je n'ai pas pu assister à

cette représentation. Il paraît qu'il y a eu un succès d'estime. C'est tout ce que recherchait ce brave garçon, gentleman accompli, ancien consul général à Calcutta, au Cap et autres lieux, et, avec une assez petite fortune, un des plus honorables tenants de la haute vie parisienne.

A propos de haute vie, l'hôtel Rousse ouvrira samedi le salon d'Apollon pour un repas splendide qui comptera comme convives : les trois Reille et les trois Colmet, les Horaces du boulevard Latour-Maubourg et les Curiaces de la Basoche, ledit Valbezen, G. Marjolin, Nicolet, de Vallée, le Dr Marjolin et M. de Bussière, mon ami et bon client. (Celui-là, comme disait Arnal dans une de ses immortelles parenthèses, celui-là m'a fait *rafraîchir...*) En tout, seize personnes des plus cossues, et à l'intention desquelles ma mère rumine, depuis deux ou trois jours, un menu mémorable. Si tu pouvais venir compléter ce banquet, couronné de roses comme ton Anacréon!

T'ai-je écrit que nous avions perdu M. Jules Ducamp, notre plus ancien ami, le contemporain et l'ami d'enfance de ma mère? Comme c'est triste de voir un à un s'en aller tous ces survivants de notre passé, tous ces vieux témoins de la jeunesse de nos pères! Comme c'est triste surtout lorsque, après nous, il ne doit rien rester de ce vieil arbre de famille dont nous sommes les derniers rameaux desséchés!

Va, malgré tout, tu as bien fait de te marier et de faire souche. Adieu, cher ami. Voici venir l'exposition de

peinture. N'es-tu pas tenté de te retremper dans cette atmosphère de l'art où tous deux nous nous sentons toujours rajeunir? Te rappelles-tu le temps où, allant au Palais, nous montions au Salon qui, dans cet âge lointain, se tenait au Louvre? Je vois encore, dans le coin du grand salon, *le Meurtre du duc de Guise*. Ah! que de choses depuis ce temps-là, et quelles choses! Il me semble qu'il y a deux cent cinquante ans que je suis au monde. Adieu. Voilà un griffonnage qui peut compter, et j'ai encore cent balivernes à te dire. Toi, c'est tout de suite fini. On voit bien que tu es vieux; si encore tu recommençais souvent! Va-t'en au diable. Tu me fais dire des sottises et voilà une heure que tu me fais perdre.

Je t'embrasse quand même.

Paris, 10 mai 1875.

Ah! pauvre cher Henri! Quel malheur [1]! Nous sommes consternés! Ma mère prie; elle pleure avec nous! Je partirai demain soir. Je veux être avec toi et ta femme mercredi. La pauvre enfant! Je n'ai pas été à son mariage!

Je t'embrasse. Ma mère et Émile sont dans la stupeur.

1. M. Vesseron venait de perdre sa fille.

Crénille par Chaumes, 22 mai 1875.

Mon bien cher ami, je ne t'ai pas écrit depuis mon retour de ce triste voyage, parce que j'ai pensé que tu avais à t'occuper des mille soins matériels qui font escorte à ces grands malheurs; et puis aussi parce que j'ai craint que ma lettre ne ravivât trop péniblement le souvenir de tout ce que nous avons supporté ensemble dans cette cruelle journée. J'avais seulement prié Oswald de me donner de vos nouvelles, et ce bon ami s'est acquitté fidèlement de la promesse qu'il m'avait faite.

Il m'a écrit que, comme je le pensais bien, pour ta femme et pour toi, un grand accablement avait succédé à l'excitation des premiers jours. Ces affreuses maladies du cœur ont leurs crises et leur marche comme les maladies du corps, jusqu'à ce que le temps ait tant bien que mal cicatrisé la plaie et endormi la douleur. J'ai appris que du moins un adoucissement vous était donné dans votre détresse et que l'aînée des deux pauvres petites restait avec vous. Cette nouvelle m'a été bien sensible, car je craignais, sans te l'avoir dit, que de ce côté vous n'eussiez quelque mécompte; et, à mon retour, ç'avait été le premier souci de ma mère.

Oswald me dit encore que tu avais la volonté de te remettre au travail le plus tôt possible; et, d'après ce qu'il m'écrit, tu as dû déjà retourner à l'audience. Tu as très bien fait, et Dieu veuille, de toutes façons, que tu

aies beaucoup d'affaires d'ici à quelque temps. La sympathie universelle dont tu as été entouré, ce deuil public qui a fait cortège à ta chère enfant ont dû aussi te faire quelque bien. C'est dans ces mortelles épreuves que l'on recueille le fruit d'une vie comme la tienne, et que l'on sent que l'amitié, l'estime, l'affection des honnêtes gens ne sont pas de vains mots.

Quant à ma mère et à Émile, je n'ai pas besoin de te dire comment ils m'ont accueilli et toutes les questions auxquelles il m'a fallu répondre. Ils se joignent à moi pour te demander de venir nous voir cet été, soit à Paris, soit à la Roche. Tu sais qu'avec nous tu te trouveras encore en famille et entouré de gens bien désireux d'adoucir ta peine.

Je suis venu passer ici, chez Nicolet, les derniers jours des vacances de la Pentecôte. J'y ai trouvé de Vallée et sa femme ; et, là encore, on a parlé de toi longuement, avec toute l'affection et toute la tristesse que tu peux imaginer. Ces de Vallée ont été bien malheureux aussi il y a trois ans. Ils n'avaient pas besoin de ce retour sur eux-mêmes pour se montrer profondément affligés de ton malheur. Nicolet m'a chargé de te dire combien, lui aussi, il en est touché.

De Vallée est retourné à Paris avant-hier. J'y reviens demain soir ; et, dès lundi, je commence une abominable semaine de travail et d'agitations.

Adieu, cher et bon ami. Est-il temps de te dire courage ? Et qu'est-ce que des mots pour de pareilles douleurs ? Ne me réponds que quand tu le pourras sans te

trop émouvoir. En attendant, prie Oswald de m'écrire quelquefois un mot et remercie-le bien pour sa bonne lettre. C'est un brave cœur qui t'aime bien. Présente à Mme Henri tous mes souvenirs et assure-la que ma pauvre mère a bien prié et prie chaque jour, pour votre chère morte, ce grand Être dont la toute-puissance a de si impénétrables secrets.

Adieu encore. Je t'embrasse du meilleur de mon cœur.

Paris, 10 juillet 1875.

Mon pauvre cher Henri, la vie est-elle donc vraiment à ce point mauvaise et dure, qu'après un malheur comme celui qui t'a frappé mon amitié ne puisse rien pour consoler ou distraire ta douleur? Chaque jour je veux t'écrire, et chaque jour, chaque heure amène ses soucis, ses travaux, ses fatigues sans trêve et sans repos. Mais parlons de toi, d'abord. Que deviens-tu, pauvre vieil ami? Le temps commence-t-il à faire son œuvre impitoyable et salutaire? L'âpreté de la première douleur s'émousse-t-elle un peu? Je sais que tu as repris avec courage le labeur de chaque jour. Pouillet m'a dit qu'il avait plaidé contre toi; que tu lui avais parlé de ton vieil ami. As-tu beaucoup d'affaires et as-tu repris un peu de force? Ta santé a-t-elle résisté à ce grand coup? Donne-moi de tes nouvelles, ami; et, si tu souffres trop, ne crains pas de m'attrister de ta douleur. Dis-moi comment ta femme supporte son malheur. Est-elle à

Charleville? Es-tu bien entouré? Donne-moi des détails sur toi, sur les tiens, sur tout ce qui peut t'intéresser encore et te rattacher à cette triste vie.

Rappelle-toi aussi que je t'attends au mois de septembre. Tu connais notre vie de la Roche. Personne ne te gênerait; tu n'aurais autour de toi ni plaisirs éclatants ni gaieté importune; et quand tu auras envie de pleurer, personne ne te marchandera tes larmes. Viens, mon bon ami, et si tu peux trouver auprès de nous quelque adoucissement à ta peine, sois deux fois le bienvenu.

Paris, 12 juillet 1875.

Sais-tu une chose, toi? C'est que, quand tu viendras à la Roche, tu trouveras du changement. J'ai fait un formidable coup de tête. J'ai fini par céder à la tentation qui m'obsédait depuis dix ans. Il y a trois semaines, j'ai acheté le château voisin du mien. Je vais enfin jeter par terre ce petit vilain mur que tu connais et qui bornait si insolemment mon manoir. Mon voisin, qui est un de nos plus vieux amis, m'a fait, en cette qualité, payer sa bicoque trois fois ce qu'elle valait : six mille francs! Il a fallu tirer six mille francs de ma pauvre escarcelle pour solder cette extravagance. Mais aussi quelle fête je me promets en donnant le premier coup de pioche à ce mur arrogant, qui ne s'attend guère à ce qui le menace!

Viens assister à cette solennité, qui aura lieu proba-

blement dans la première quinzaine de septembre. Nous attellerons Marjolin à la brouette. Mon frère m'a traité de f...ichue bête quand je lui ai confessé cet exploit. Ma mère a fait semblant aussi de grogner; mais, au fond, je vois qu'elle est très contente et elle fait des plans à perte de vue. C'est une occupation pour cette bonne mère, et des projets sur la planche pour les longues heures d'isolement et d'insomnie. Cela seul vaut bien mes six mille francs.

Adieu, mon cher ami, car me voici encore interrompu, et j'achève ces lignes au Palais. Quelle vie insupportable! Hier, en te quittant, je suis venu plaider, contre Lachaud, un procès de garde d'enfants qui ne devait durer qu'une demi-heure. Mais il a fallu s'engager à fond, et nous avons plaidé avec hurlements et mouvements d'éloquence jusqu'à quatre heures et demie. Je m'en suis bien tiré, et Lachaud a été, comme toujours, d'une grande habileté. L'affaire est des plus délicates, et je cours risque de perdre mon procès par infirmation.

Adieu encore. Donne-moi des nouvelles de ta petite-fille et de ton pauvre gendre. Dis-moi si nous pouvons t'espérer au mois de septembre. Je t'embrasse de cœur.

La Roche, 20 octobre 1875.

Voilà déjà tout près d'un mois que tu nous as quittés, mon bon ami, et, depuis longtemps déjà, tu es retombé dans cette vie de deuil, d'inquiétudes et de luttes dont

tu avais pu te distraire quelques instants. Ta lettre ne m'a pas étonné et je n'attendais pas de meilleures nouvelles; ce n'est qu'avec le temps que ta pauvre femme peut sentir s'alléger un peu le poids de sa douleur et se reprendre à l'affection des cœurs qui lui restent. Tu parais souffrir de son éloignement et de la résolution qu'elle semble avoir prise de passer l'hiver à Charleville. Si elle y trouve quelque soulagement, il faut la laisser faire; et quant à toi, mieux vaut encore cette séparation momentanée que le spectacle contagieux de cette détresse morale, que tu es impuissant à secourir. Mon pauvre ami, la douleur, pour l'homme, a son hygiène, et le chagrin est une maladie de l'âme, qu'il faut traiter sans faiblesse. Ne regarde pas ton mal avec trop de complaisance, je t'en conjure, et ne considère pas comme une impiété ce qui peut diminuer ta souffrance. Le travail, l'action, le commerce de tes amis, tes biens, ton état, le soin du jour présent, la prévoyance du lendemain, la vie enfin, avec son mouvement impitoyable et salutaire; voilà ce qu'il te faut chercher ou subir sans arrière-pensée, sans révolte inutile. C'est la meule sous laquelle, jour par jour, heure par heure s'usera le plus âpre de ta douleur. Ton trop court séjour parmi nous t'avait fait, j'en suis sûr, un peu de bien; et, sans cesser de penser un instant à la chère morte, son image et son souvenir se mêlaient doucement aux calmes jouissances de notre tranquille retraite. Viens nous voir quelques jours encore cet hiver. Fais-le, non pour ton plaisir, au sens banal de ce mot, mais par le sentiment du devoir

que tu rempliras envers toi-même. Tu étouffes, là-bas; donne de temps en temps à ton cœur, sans qu'il perde rien de sa tristesse, un peu d'air, de lumière et de liberté. En travaillant dans ta maison vide, à ce foyer désert où tout entretient et avive ta peine, songe au temps où, s'il plaît à Dieu, nous nous retrouverons encore ici, dans cette petite maison que tu aimes, auprès de ma chère mère qui te comprend et te soigne si bien. Mon ami, nous sommes arrivés à l'âge où il ne faut plus penser aux grands bonheurs de la vie; où, de chagrin en chagrin, de ruine en ruine, nous sommes réduits à chercher des expédients contre la douleur. Raccrochons-nous aux branches qui ne sont pas brisées encore; et que l'amitié nous protège, nous défende tant bien que mal contre toutes les calamités qui nous menacent.

Que le temps va vite et qu'il passe lentement! Quand je songe au jour de ton départ, à certains détails de ces jours passés ensemble, il me semble que c'était hier. Quand d'autres souvenirs de ton séjour ici me viennent tout à coup à la pensée, il me semble qu'il y a de cela dix ans; et je suis tout étonné de me retrouver seul, après si longtemps, dans ce cabinet où tu venais causer le matin; à cette table du salon où tu me battais aux dominos; à ce banc du jardin où nous fumions les cigarettes de ce brave Marjolin. Qu'ai-je donc fait? Qu'ai-je à te conter depuis que nous ne nous sommes vus?

Mon frère a eu l'idée, voyant que notre pauvre mère ne pouvait guère plus faire ses promenades, de lui faire faire une petite voiture. Nous avions peur qu'elle ne fût

pas satisfaite de cet essai; mais, au contraire, elle a été enchantée; et, le jour même où le véhicule est arrivé, elle a voulu en faire l'essai en allant à Fourges, où nous l'avons escortée en caravane, tirant et poussant chacun à notre tour, à la grande joie des petites filles.

Notre nouveau château est toujours dans l'état où tu l'as vu. Il est venu ici un architecte avec lequel nous avons eu une longue conférence. Ce que nous voulions faire lui paraît très facile; et il est probable que l'an prochain, si Dieu nous prête vie à tous, tu trouveras des magnificences nouvelles.

Si Dieu nous prête vie!... Il y a quinze jours environ, nous avons appris tout à coup une nouvelle qui nous a navrés et stupéfaits. J'étais dans le jardin avec ma mère et Mme Saint-Yon, lorsque Élise m'apporte le courrier de midi. Il y avait une lettre de Mme Léopold de Croiseuil, la femme de notre vieux camarade d'enfance, notre voisin, celui-là même à qui j'ai acheté, il y a quelques mois, sa maison. J'ouvre la lettre en plaisantant. Je plaisantais encore en lisant la première ligne, et j'avais le sourire aux lèvres alors que mes yeux, sans que je voulusse comprendre, avaient lu l'affreuse nouvelle. Ce pauvre Léopold venait de mourir, enlevé en quelques jours par une fièvre typhoïde! J'ai rarement vu ma pauvre mère aussi bouleversée; elle a pâli, a glissé sous mon bras et il m'a fallu presque la porter pour la ramener au salon. Notre brave ami avait juste mon âge. Il avait été blessé affreusement pendant la guerre. Il était maintenant tranquille; il venait de recueillir un bel héritage; il venait de

faire restaurer sa maison près de Bayonne. C'est exactement le mot de La Bruyère : « On meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers. » Irons-nous seulement jusqu'aux vitriers dans la maison que je lui ai achetée?

Je suis retourné à Paris la semaine dernière et, cette fois, j'y suis resté quatre jours occupé, du matin au soir, à ranger, tout seul, mes livres et autres papiers. J'étais ivre de poussière et de mauvaises odeurs, abruti par ce bruit et cette senteur de paperasses que tu connais comme moi, et j'ai attrapé là une des belles migraines de ma vie. Mais j'ai à peu près terminé ce que je voulais faire. J'ai réuni dans le buffet qui est à côté de la cheminée de mon cabinet, au-dessous de mon médaillon en marbre et des cires de Clodion, tout le *farrago* de mes productions littéraires et judiciaires. C'est là que tu les trouveras, si je passe avant toi de vie à trépas. Tu t'en dépêtreras comme tu le pourras, pour me faire nommer académicien posthume. Cela pour ta gouverne.

A propos d'Académie, j'ai beaucoup travaillé mon procès Chénier; mais, de jour en jour, je laboure plus péniblement et mon crâne fuit par toutes sortes de fentes. J'ai mal fait, en un mois, ce que toi et d'autres eussiez bien fait en huit jours. Et encore la chose est loin d'être au point. Il y a dans cette affaire la matière d'une belle et bonne plaidoirie. Dieu veuille que je ne la rate pas misérablement.

Adieu, mon vieil ami. Tout est lugubre aujourd'hui. Il

pleut à verse depuis ce matin, et, de Bonnières à Vétheuil, le ciel est comme un suaire immense. Je vais descendre pour voir ce que devient toute notre smalah. Écris-moi avant que je ne parte d'ici, c'est-à-dire avant le 1er novembre. Je serai à Paris le 2. Quand je pense qu'il va falloir recommencer à travailler et à plaider! Il me semble que j'ai quitté le Palais depuis dix ans.

Paris, 25 décembre 1875.

Voici tes lettres : elles sont là sous ma main, et je vais te les adresser d'ici lundi par la poste, comme papiers d'affaires. Mais est-il bien sage à toi, mon pauvre ami, de les lire en ce moment? Est-ce quand le présent est pour toi si désolé que tu dois affronter ces souvenirs d'un temps heureux de ta vie? Crois-moi, le vieux Dante a raison : *Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria.* Je ne peux pas te refuser ce dépôt qui t'appartient et retenir cette part de ton cœur. Mais, je t'en supplie, ne lis pas encore ces lettres dont quelques-unes, par leur date seule, feraient saigner toutes tes plaies et aviveraient toutes tes douleurs. Ce qu'il faut, en ce moment, à un cœur brisé comme le tien, ce n'est pas ce petit trésor familier où sans cesse tu te retrouveras en face de toi-même; qui, dans tous ces reflets de ta jeunesse, dans tous ces miroirs du passé, te forcera de compter tes rides et tes vides, et chacune des misères d'aujourd'hui par chacun

des bonheurs d'autrefois. Ce qu'il te faut, c'est la grande et large coupe commune de l'humaine intelligence, la cuve profonde et féconde où, depuis tant de siècles, les passions, les joies, les douleurs, les larmes et le sang de notre race fermentent pêle-mêle. Plonge-toi résolument dans cette onde troublée. Mêle-toi à ce grand chœur lamentable et consolateur qui traverse le temps et qui se répond à lui-même d'âge en âge, d'échos en échos, depuis la plainte des Océanides d'Eschyle jusqu'aux mélancolies des *Méditations* et aux amertumes de la *Nuit d'octobre*. Que ta juste douleur s'adoucisse en se perdant dans ces grands courants de l'universelle douleur. Lis et relis tes chers poètes que tu comprends et que tu fais comprendre si bien. Élève ton âme, élargis ton cœur; et, autour de cette tombe sacrée que tes yeux ne quitteront jamais, laisse venir le peuple tout entier des ombres charmantes que le génie de l'homme a immortalisées dans nos souvenirs. Si le temps, la distance, les nécessités misérables de la vie n'élevaient pas entre nous tant d'obstacles, je te dirais : « Viens ici, dans ce mouvement, dans cette lumière, dans cette cohue d'intelligences et de cœurs, où ton sombre chagrin, sans s'amoindrir, se sentirait au moins pénétrer et comme dilater à une atmosphère plus libre et plus légère : *Urbem, urbem, mi Rufe, cole, atque in ista luce vive!* »

Mais, hélas! cette pauvre grande ville, ce n'est plus la ville de notre jeunesse; et, à mesure que s'en va le temps, je la vois diminuée, avilie, épaissie, rabaissée

davantage par les fanges croissantes qui nous gagnent et nous enlisent de quelques couches de plus chaque jour. Quelle honte et quel dégoût que cette politique de petits esprits, de petites âmes et de passions subalternes qui emporte à la dérive le reste de notre grandeur et de notre honneur! Quel spectacle pour nos ennemis et quel exemple pour le monde que ce déchirement stupide des partis qui viennent de se livrer en champ clos le dernier pugilat de ce Long-Parlement! Cette pauvre Assemblée! A-t-elle manqué l'occasion de bien mourir! Et quelle noble fin si, élargissant toutes les voies, abaissant toutes les barrières, renonçant pour un jour à toutes ces vaines disputes et à ces convoitises égoïstes, elle avait fait de bonne foi, dans la nation tout entière, le recensement des hautes intelligences qui nous restent et des noms que l'étranger est accoutumé à respecter encore à travers nos malheurs! Quoi, dans la diplomatie, dans l'armée, dans la magistrature, dans l'industrie, on n'aurait pas trouvé soixante-quinze noms dignes d'être présentés à nos amis et à nos ennemis! Mais non! Il faut que le centre gauche l'emporte sur le centre droit! Que la gauche républicaine contrepèse la gauche radicale! Que le groupe Lavergne bascule justement avec le groupe Laboulaye! Que les chevau-légers aient dans leur râtelier, à une demi-once près, autant de foin et d'avoine que les carrossiers des écuries de l'Empereur! Et, de centre en centre, de groupe en groupe, de fraction en fraction, de droite en demi-droite et de gauche en demi-gauche, la patrie s'émiette en partis et la France se pul-

vérise en une impondérable poussière sur laquelle il n'y a plus, pour en faire de la boue à coups d'État, qu'à laisser choir le verre d'eau sucrée de la tribune aux harangues. Comme j'ai bien fait de ne pas me laisser enrôler dans ce gâchis! A l'heure qu'il est, je serais mort de rage impuissante, car plus je vais, plus je vois et plus je suis convaincu que des courants et non des idées poussent aujourd'hui en France la machine politique. Les hommes de moyenne taille, si nombreux qu'ils soient, n'y peuvent rien changer. Un homme, peut-être! S'il s'appelait Henri IV ou Richelieu. Je n'ose plus dire Napoléon.

Mais quelle mouche me pique, mon vieil ami; et, ne voulant pas faire de politique, pourquoi en parler? L'un est encore plus inutile et plus bête que l'autre. Causons de notre métier, de notre truelle et de cette auge où nous gâchons plus ou moins serré notre mortier judiciaire.

Tu me demandes des nouvelles de l'affaire Chénier. Tu as bien deviné; elle n'est pas encore plaidée et ne passera guère avant un mois. *Je n'ai pas ouvert le portefeuille* où j'ai plongé le dossier en quittant la Roche. J'était là-bas fort mécontent de mon travail; et je frémis à la pensée que je vais avoir tout à refaire.

J'ai plaidé, en général, assez heureusement depuis la rentrée. Avant-hier, j'ai gagné contre Nicolet un très gros procès où nous avons lutté avec acharnement pendant quinze jours, à coup de plaidoiries et à coup de mémoires, du bec et des ongles, *unguibus et rostro.* Il

s'agissait de deux cent mille francs et d'une question de mandat délicate et ténue comme un fil. *Le juge suait en son lit de justice*, et le pauvre Cadet de Vaux, qui était de cette féerie, m'a confessé qu'il en était malade. Quant à Nicolet, il est ivre de rage, car il cuidait m'avoir pulvérisé. Il rêve une revanche écrasante à la Cour. Mais moi, qui ne suis pas fier, si l'on me propose une transaction sortable, j'engagerai fortement mes clients à l'accepter.

J'ai sur la planche quelques belles affaires. Mais je suis déjà très fatigué ; et surtout vieilli affreusement. Il y a deux ans encore, je me levais à cinq et six heures du matin. Cette année, il m'est impossible, sous peine de migraine, de me tirer de mes draps avant sept heures et demie et huit heures. Je n'ai le temps de rien faire ; j'ai sur les bras un arriéré formidable et je crois m'en tirer en remettant toujours les nouveaux dossiers sur les anciens.

Mon état moral est toujours la songerie bête que tu connais, et je sens venir la vieillesse à grands pas sans me résigner à la bien accueillir. Je t'ai dit cependant qu'à la fin des vacances j'avais colligé quelques fatras que tu auras à coudre ensemble après moi. Je n'ai pas eu le courage de jamais relire une ligne de mon *Journal du siège*. Toi qui le connais trop, écris-moi donc à l'occasion si, en supprimant quelques noms propres et quelques passages, on le pourrait publier dès maintenant dans la *Revue des Deux Mondes*. On m'a fait des ouvertures de ce côté, probablement sur une indiscrétion bienveillante de M. Marmier.

Ma mère est entrée, au commencement du mois, dans sa quatre-vingtième année, hélas! Nous n'avons pas osé fêter ce vénérable et terrible anniversaire. Elle-même, comprenant sans doute notre pensée, l'a laissé passer sans nous en rien dire. Seulement, il y a deux jours, elle nous a dit que c'était ce jour-là l'anniversaire de son mariage. Il y a soixante-deux ans! Cette pauvre mère! Le mois de décembre est pour elle la saison des lointains souvenirs. Elle est née le 4; sa fête est le 16 et elle s'est mariée le 21. Elle se porte d'ailleurs en ce moment à merveille et nous lui donnons le plus d'occasions que nous en pouvons trouver pour exercer son activité et ses talents de maîtresse de maison. Il faut absolument que je me décide à donner une série de dîners, en représailles de tous ceux auxquels je suis convié. Ces solennités de pure politesse m'ennuient horriblement. Mais il faut que je m'y résigne; et à l'ennui qu'elles me causent je trouve une compensation dans le plaisir affairé qu'elles procurent à notre mère qui, dans la préparation de ces petites fêtes et dans les conciliabules qu'elle tient à ce sujet avec Boulotte, prend des airs de gravité mystérieuse tout à fait réjouissants.

Il y a une quinzaine de jours, j'ai eu l'honneur de rencontrer M. le Préfet de X... Gros, gras, trapu, la moustache relevée en pointe, une petite broussaille blanche hérissée sur le sinciput. La cravate blanche, le cordon de commandeur en sautoir avec un liséré jaune symbolisant quelque ordre exotique, la croix de

Saint-Grégoire ou la trompe de l'éléphant du roi de Siam. Au-dessus de ce tatouage, un *facies* de haut dignitaire, le sourire bienveillant, le sourcil un peu haut et la paupière un peu basse. Mon pauvre ami, on croit rêver quand, du coin où nous sommes, on contemple les métamorphoses qu'amènent les années. C'est dommage que nous arrivions à la fin de cette comédie. Car nous aurions encore à voir de bien drôles de choses.

Et j'aurais aussi de bien drôles de choses à te dire si je laissais courir ma plume. Mais conviens qu'en voilà bien assez pour un jour. Et puis il me semble que ce matin j'ai la langue bien pointue et la plume bien médisante : « J'ai jasé plus qu'une corneille. » Est-ce Anacréon ou toi qui avez dit cela?

Adieu, cher vieil ami. Je ne me repens pas de ce griffonnage, de ce fatras de papier et d'illisibles pattes de mouches, si mon bavardage t'a pu distraire et a soulevé un instant ton lourd souci. Que ne viens-tu nous surprendre, puisque tu ne vas pas à Charleville? Tu as tort de rester seul, je te le répète. Cela n'est bon ni pour toi, ni pour ceux qui te restent, là-bas, ni pour ceux qui, de loin, t'aiment et sont avec toi. Mais, hélas! chacun a sa manière de souffrir et c'est bien le moins qu'on puisse pleurer à sa guise.

Écris-moi au moins plus souvent et plus longuement, puisque tu avoues que tu as le temps. Je n'ai le courage de faire pour toi aucun souhait pour cette année nouvelle. Aime-moi seulement toujours et laisse-moi

ma place parmi ceux qui entourent et tâchent d'alléger ta douleur. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Paris, 11 mai 1876.

Mon pauvre vieux Henri, oui, la vie est ainsi faite. Pardonne-moi; sans ton mot de ce matin, j'aurais laissé passer, comme un autre jour, ce jour de funeste souvenir. Ce soleil, ces arbres si verts, ces odeurs de printemps qui passent dans l'air, tout aurait dû me rappeler, à défaut de mon cœur imbécile, cette matinée lugubre où je marchais, les larmes dans les yeux, de Torcy à Sedan vers ta maison lamentable.

Oui, mon ami, que mon cœur tout entier, que les souvenirs de toute notre vie, que ma fraternelle amitié soient avec toi aujourd'hui plus que jamais. Parle de moi à ta pauvre femme et à tous les tiens et aussi à cette pauvre enfant qui ne me connait pas, mais qui, j'en suis sûr, connait bien mon nom. Si ton gendre est près de toi, comme je le pense, serre-lui la main pour moi. C'est un brave cœur qui doit être bien brisé.

Quelle journée pour toi encore, pauvre cher Henri! Et que ne puis-je être encore avec vous tous! Hélas! J'ai à peine le temps de t'écrire ces lignes. Ils sont tous là qui me harcèlent et m'obsèdent : les clients qui font passer leur carte pour forcer ma porte, les secrétaires qui me rapportent mes dossiers, et le procès de ce matin qui me court par la tête, et le juge qui attend!

Ah! ami, que tout cela est peu la vie! Comme mon cœur va être loin de tout cela aujourd'hui! Sois tranquille, tu auras au moins, avec ma pensée et celle de mon frère, une bonne et ardente prière de ma pauvre mère. Je vais lui rappeler ce triste anniversaire; et, avant qu'elle ne m'en ait chargé, je t'envoie son souvenir bien tendre; à ta chère femme, sa pieuse et fervente pensée en Dieu. Je ne t'ai pas écrit depuis deux mois. Je ne sais ni comment je vis, ni ce que je pense, ni si je pense à quelque chose.

Je t'écrirai longuement dès que ce coup de feu sera passé. Jusque-là pardonne-moi; pardonnez tous aussi mon apparente indifférence! Tu sais ce qu'il y a au fond de cet égoïsme. Adieu, ami, tristement adieu. Aime-moi encore un peu. Je pense constamment à toi, à ta douleur, à cette maison en deuil. Comment ta pauvre femme supporte-t-elle cette épreuve? Si tu en as le courage, et si tu ne m'en veux pas trop, écris-moi donc. Tu as plus de loisir que moi, et cela te ferait du bien. Tu sais que nous t'attendons à la Roche aux vacances. Tout est en démolitions; c'est hideux en ce moment.

Adieu encore. Pauvre ami! A l'heure où je t'écris ceci, tu es peut-être là-haut, dans ce calme et silencieux enclos verdoyant, plein de chants d'oiseaux, comme il y a un an.

Ton vieil ami fidèle.

Paris, 3 août 1876.

Ouf! me voici à peu près en vacances. Et je cours au plus pressé, c'est-à-dire à toi, mon vieil ami, qui dois commencer à perdre patience. A présent que je n'ai plus à plaider, parlons peu, mais parlons bien : cela me changera. Donc, je compte partir avec ma mère pour la Roche vers le 27 ou le 28 août, et elle me charge de te dire qu'elle t'attend les bras ouverts.

Viens donc le plus tôt que tu pourras, mon vieil ami, et reste avec nous tant que tu voudras. Tu nous feras, je n'ai pas besoin de te le dire, le plus grand plaisir, et ma mère se réjouit à la pensée de te gâter et de te remonter le moral. Tu en as bien besoin, mon pauvre Henri, et je comprends que ta douleur n'est pas de celles qui se peuvent consoler. Mais en ce moment, du moins, tu n'as, ce me semble, aucun nouveau souci qui vienne aigrir et envenimer ta blessure. Dieu veuille que ces journées de bonnes causeries dans cette bicoque de la Roche, où tu parais te plaire, te fassent un peu de bien.

Je crois que nos travaux sont terminés et que tu vas trouver notre château agrandi, embelli et tout prêt à te recevoir plus dignement. En vérité, tu as l'air de ne pas savoir ce que c'est que MM. les maçons, assistés de MM. les charpentiers et autres « compagnons du devoir » mal rempli. Mon bon ami, les travaux ont commencé au 2 avril. Ils devaient être terminés à la fin de mai au plus tard. Nous voici au 3 août, et

la maçonnerie est très loin d'être achevée. Ce serait risible si ce n'était pas horriblement agaçant. Émile a été là-bas presque tous les quinze jours depuis trois mois; le jour où l'on pressentait sa venue, le maçon apportait ses outils et son auge; et, le soir, quand il avait vu le bourgeois bien emballé dans la patache, il remportait tranquillement son auge sur sa tête et ses outils sous son bras jusqu'à la quinzaine suivante. En ce moment, toutes les masures qui faisaient face, dans la cour, à la cuisine et à l'office, sont par terre et ont laissé à nu un grand diable de rocher qui étincelle comme le mont Blanc. La maison achetée est coupée en deux comme un morceau de hachis chez la fruitière, et l'on est en train d'achever le pignon qui va nous clore de ce côté, ainsi que la nouvelle porte sur la rue. Provisoirement tout cela est hideux, poudreux, boiteux, blanc de poussière. La pauvre cour est littéralement remplie par la forêt de poutres qui est sortie de cette vieille bâtisse, et il faut encore un grand mois avant qu'on puisse se débrouiller un peu. J'ai de l'amusement pour toutes mes vacances, tempéré probablement par de forts accès de rage. Tu en auras le spectacle et la récréation. Dimanche, par une chaleur de 35 degrés, nous sommes allés, Émile et moi, visiter ce joli domaine. Entre le plâtre des murs neufs et la craie de la falaise, j'ai failli attraper une insolation; nous étions dans un four à chaux. Mais quoi? Quand on a étouffé toute la semaine à Paris, il faut bien aller respirer et prendre le frais dans son petit *bien* de campagne. C'est la bastide

du Marseillais « avec*que* le petit jardin agregé de silex et commplannté de pierres à fusills, zuxtant une carrrièrre de cailloux ». Heureux homme, qui va venir s'éventer dans cette Capoue! Porte ton parasol, monn bonn!

Je viens de faire, mon cher ami, une année de très médiocre produit, agrémentée, par-ci par-là, de quelques affaires heureuses. Jamais mon beau talent à son déclin n'a jeté des lueurs plus incertaines et plus capricieuses. J'ai plaidé très bien plusieurs affaires; plusieurs autres comme le dernier des gorets, si les gorets n'avaient point l'esprit de ne pas parler. Cette éternelle affaire Chénier était devenue une vraie fable. Renvoyée de huitaine en quinzaine et de mois en mois, nous avions fini par n'y plus songer, ou à nous accoutumer doucement au charme de ne la plaider jamais. Enfin, le placet tombant en charpie sur la barre comme le drapeau d'un régiment au retour de la guerre, le président nous a mis en demeure de nous aligner. J'ai bien plaidé la première partie de mon procès, assez pauvrement la seconde. Somme toute, ç'a été un succès, et une plaidoirie dont on parle encore beaucoup au Palais, mais qui ne me satisfait point. Tout cela était du placage. Par exemple, samedi dernier, j'ai été et on a été très content de moi dans la très difficile affaire de la séparation de corps où je plaidais contre Allou. Malheureusement pour la postérité, le tribunal a interdit le compte rendu. Je ne crois pas avoir jamais si à peu près bien plaidé. L'affaire, qui est assez amusante, reviendra

l'année prochaine après enquêtes. Avant-hier, nous avons escarmouché très vivement et avec quelques injures dans une autre affaire de séparation; mais celle-là épouvantable et très dramatique. Le mari, qui demande la séparation, commet, à mon sens, un crime véritable en même temps qu'un acte de stupidité. Son procès est absurde; et son avocat n'a pas eu ou assez de sagesse pour bien juger l'affaire, ou assez de fermeté pour arrêter le client. C'est odieux! Je le lui ai dit et nous sommes aux petits couteaux.

Probablement, mercredi ou jeudi, je partirai avec Émile; pour quelle contrée? Dieu le sait. Nous hésitons entre Florence, Saint-Flour et Londres. Les chances sont pour Londres.

Adieu encore, ou plutôt au revoir. Ton vieil ami.

Paris, 27 août 1876.

Nous voici revenus de notre course à Londres, mon cher Henri, et je partirai pour la Roche avec ma mère le 30, c'est-à-dire mercredi.

Sans plus « lantiponer », dis-moi vite, non pas si tu viens, ce que je ne mets pas en doute, mais quand tu viens. Tâche d'arriver vers le 3 ou 4, parce que vers le 24 ou le 25 septembre, je serai obligé de venir à Paris pour un arbitrage manqué au mois d'août. Marjolin doit arriver le 4 ou le 5 et Lévesque le 7 ou le 8. Vous serez

là, je m'en fais gloire pour mon humble toit, un beau trio de mandarins lettrés et vous pourrez à votre aise disserter *de omni re scibili et de quibusdam aliis.*

Pendant que vous décrocherez les étoiles, je gâcherai serré pour mes maçons qui ne gâchent guère que le temps, et j'arroserai mon gazon pour mon imbécile de jardinier qui n'y a pas jeté un verre d'eau pendant tou l'été. « Allons cultiver notre jardin », comme disait ce gueux de Voltaire.

Viens donc vite; et si le drapier voulait t'accompagner, ce serait pour nous une double fête. Je voudrais tant le voir avec Marjolin, se disputant le meilleur fauteuil de la maison!

Présente mes souvenirs respectueux à Mme Henri.

Paris, 17 octobre 1876.

Oui, mon cher ami, ton jambon est arrivé; et les mains potelées de notre cordon bleu, après l'avoir caressé voluptueusement, l'ont baigné dans une urne embaumée par la senteur des aromes les plus provocateurs. Mais cet heureux jambon n'a pas encore paru sur notre table rustique et j'espère bien que, pour l'entamer, on attendra mon retour. Je suis parti de la Roche samedi pour aller passer deux jours chez Nicolet et pour venir ensuite ici présider cet éternel arbitrage dont je t'ai parlé, qui était fixé à ce soir. Mais, par suite d'un malentendu *volontaire* de la part de l'une des parties, justi-

ciables, avoués et notaires sont tombés à Paris avant-hier matin sans que j'en fusse prévenu; et, une fois en présence, ils se sont mis à traquer leur juge. L'un d'eux s'est expédié tout droit à la Roche, d'où, par bonheur, je venais de partir. Un autre, ayant eu vent que j'étais en Brie, m'a décoché à Crénille une missive échevelée que j'ai reçue hier matin au moment où je me disposais à commencer une pleine journée de villégiature et de fainéantise. J'ai bondi de rage; mais il a bien fallu partir, sous peine de faire manquer une réunion pour laquelle cinq personnes avaient fait leurs soixante-dix lieues, et d'ajourner indéfiniment une affaire dont la solution a déjà été tant de fois retardée. Hier soir, après une entrée en matière dans laquelle j'ai dit très vertement son fait à un avoué du Maine, auteur de tout ce gâchis, nous avons eu une séance qui a duré de huit heures à minuit un quart. Ce matin, nous avons recommencé de dix heures à midi; et quoique l'affaire soit fort avancée, il faudra encore nous réunir, entre arbitres, d'ici à un mois, pour en finir.

Cela n'était qu'une contrariété; mais une tristesse véritable m'attendait à mon arrivée à Paris. J'y ai trouvé la nouvelle de la mort foudroyante d'une petite-fille de M. Crémieux, Valentine Peigné, qui était mariée depuis moins de deux mois avec un jeune peintre de talent, M. Lecomte de Nouy.

Cette pauvre jeune femme avait vingt et un ans, éclatante de force, de santé, de vie. Au milieu de son voyage de noces, à Venise, elle prend la fièvre; on la

ramène à Paris; deux jours après, morte. Cette horreur m'a rendu plus présent encore ton malheur, mon pauvre ami; car tu n'as pas le cœur fait à te consoler par la misère des autres. Je suis allé ce matin à ce service. C'était navrant. Des jonchées de fleurs comme là-bas! Pour un peu, le bouquet de noces de cette pauvre enfant aurait pu servir pour son cercueil.

Nos grands travaux avancent et j'espère que, d'ici à huit jours, je serai purgé des maçons, au moins pour cette année. La cour est définitivement nivelée. J'ai substitué une seule pelouse, très agréablement vallonnée, à toutes les petites corbeilles et petites allées que tu connais. La remise est magnifique, encadrée d'une belle voûte en briques et débarrassée de toutes les poutres et de toutes les pierres qui l'encombraient. Il n'y manque que ce carrosse en contemplation duquel j'ai fait toutes ces folies, et qui, probablement, n'y sera jamais.

Adieu, ami; nous sommes bien heureux que notre maison t'ait été agréable et salutaire. A présent plonge-toi dans le travail abêtissant et utile. Écris-moi un peu et ne perdons pas ce doux commerce d'esprit et de cœur.

Paris, 1er janvier 1877.

Voilà la première fois que j'écris cette date, ces chiffres qui arrivent à leur tour sur le cadran de nos courtes destinées : 1877. Et c'est toi, mon cher et vieux

ami, qui essuies les plâtres de cette année toute neuve qui va m'apporter mes soixante ans. Non, quoi que je fasse, je ne peux m'accoutumer à cette honte, me résigner à cette vieillesse que voici venue, sèche et stérile, sans philosophie, tout encombrée de souvenirs cruels, de regrets inutiles, de toute une ferraille de chaînes à moitié brisées, harassée de travail, très indifférente aux vaines compensations de la demi-renommée qui couronne son chignon déplumé. Enfin, mon vieil ami, je n'ai que cinq minutes à rester avec toi et je ne veux pas les user en lamentations ridicules. Auprès de tes douleurs, de tes lamentables anniversaires de bonheur, au milieu de ta maison vide de ce grand amour qui soutenait ta vie, quel effet doivent te faire mes larmes de vieux célibataire regardant piteusement sa perruque défrisée? Que tu es bon de m'avoir écrit ces huit belles grandes pages! Que tu es aimable de te mieux porter, de sentir la vie te revenir au cœur, ta tête allégée, tes bonnes vieilles jambes s'assouplir et ton esprit s'entr'ouvrir à ce renouveau de son antique sève! Ta lettre m'a réjoui, et je l'ai lue à mes deux bons compagnons qui ont été, eux aussi, bien heureux. Tu me parles de tout et je n'ai le temps de te parler de rien. Tout ce que je voudrais te dire se pousse et se culbute sous ma plume, comme les badauds à la porte de Boissier. D'ici à une quinzaine de jours j'aurai, je l'espère, une éclaircie sérieuse, et je t'écrirai longuement; mais non pas pour que tu gardes mes lettres à l'usage de la postérité : cette idée seule, dans laquelle tu

parais te complaire, me ferait tout net rester court, et je suis comme cette femme dont parle Montesquieu, « qui marche très droit, mais qui boite dès qu'on la regarde ». Je t'écrirai pour t'écrire, pour te conter ce qui se passe dans mon par-dedans et autour de moi ; que de misères! que de tristesses! que de dégoûts! quel abaissement de tous les sommets! quelles éclosions de toutes les bassesses! quels volcans de boue il me semble voir de toutes parts!

Je n'ai que le temps de te serrer la main, de t'embrasser, de te dire : bon courage, bonne année, bonne santé pour toi et pour tout ce qui reste des tiens. Une autre fois, je te parlerai de mon vieux maître, Chaix d'Est-Ange, de cette petite allocution que son fils m'a demandée la veille au soir des funérailles et du succès qu'elle a eu et de ce que sont les funérailles elles-mêmes d'un homme qui a été presque tout et qui n'est plus rien dans le monde officiel. Oui, nous causerons de ces choses quand j'aurai une heure à te donner, et, dans tous les cas, lorsque tu vas venir nous faire, aux jours gras, cette bonne surprise que tu as très bien fait de nous annoncer d'avance pour nous donner le plaisir de l'attendre.

Mais, en ce moment, je suis ahuri d'affaires. Je suis notamment au beau milieu d'un atroce procès de séparation de corps dans lequel Nicolet m'a accablé samedi des flèches empoisonnées de sa plus magistrale éloquence. Je lui répondrai samedi et je suis en train d'improviser des choses terribles.

Adieu encore, bon ami.

Paris, 28 mars 1877.

Tout ce que j'ai à vous répondre, mon cher monsieur, c'est que j'en suis fâché pour M. de Lamartine. Si je n'ai pas dit les vers qu'il a faits, j'ai dit ceux qu'il aurait dû faire. Si vous l'avez pour agréable, ils resteront dans ma mémoire tels que je les y ai mis. Toutes les fois que j'en aurai l'occasion, je les réciterai ainsi, et si cela choque quelques pédants infatués d'exactitude, les gens de goût me sauront gré de mon intelligente interprétation. Il faut savoir lire les grands écrivains, mon cher monsieur, c'est-à-dire les comprendre à demi-mot, entrer dans la peau de leur génie, prendre leur pensée dans sa masse, leur phrase dans sa période et dans son harmonie; les copier, les imiter ou les réciter ensuite avec une certaine indépendance, comme les dessins des maîtres « ferrés aux attaches et libres dans les contours », ainsi que le disait M. Théophile Gautier.

Il ne faut pas cependant, monsieur, que cette liberté aille trop loin; et je blâme M. Sarcey qui, l'autre jour, dans une conférence sur Musset, lisant la *Nuit de décembre*, s'est permis d'ajouter un *s. n. d. D.* qui ne se trouve pas dans le texte. C'est aller trop loin, cela; et c'est le goût seul, le tact, le sens littéraire, l'intuition poétique, l'intelligence parfaite des choses, qui donne la règle en cette matière, la limite exacte et la juste mesure. Souvent, monsieur, vous avez su faire preuve de ces qualités rares; et moi-même, — oserai-je le dire

devant ce grand public qui nous écoute, — je n'en suis pas totalement dépourvu. Mais je dois confesser à regret, monsieur, qu'en cette conjoncture vous avez témoigné d'une petitesse d'esprit plus digne d'un scholiaste à courte vue que du traducteur élégant et facile d'Anacréon, d'Aristophane et d'Horace... Comme ça doit être amusant à faire, un discours à l'Académie! « Un joli métier, et si facile! » — comme il est dit dans le *Homard*. Qui le fera, ce prochain discours sous la coupole Mazarine? Qui succédera au digne M. Autran, dont tu connaissais sans doute les œuvres, mais dont, quant à moi, oncques je n'avais lu, de son vivant, un traître vers? J'ai vu hier dans un journal une lettre de M. de Pontmartin assez ambiguë. Pourquoi ne nommerait-on pas ce galant homme qui a du talent, du savoir, une vie littéraire irréprochable, le respect de lui-même et de sa plume? Aimerais-tu mieux M. Zola? Nous y viendrons, patience, par ce temps de démocratie montante. Quelqu'un des Parnassiens se mettra-t-il sur les rangs? Ils sont bien à court d'idées, mais ce sont des ouvriers habiles, et Leconte de Lisle ne me paraîtrait pas déplacé dans ce cénacle, à défaut des vrais poètes qui nous manquent, comme nous manquent les vrais orateurs, les vrais politiques, les vrais magistrats, les vrais diplomates, les vrais citoyens et les vrais hommes en toutes choses.

A propos de poésie, as-tu la légende nouvelle [1]? J'en

1. *La Légende des Siècles.*

suis resté à quelques fragments écrits en hindou, en persan ou en tartare, que j'ai vus dans les journaux sans en comprendre un seul mot. Il me semble que le public, mon frère, en a fait de même; car je n'entends nullement parler de l'œuvre. Du moins tu dois être content du discours que le Pontife a pontifié l'autre jour dans je ne sais quel Vauxhall, sous la présidence de l'illustre Barodet. Tu as dû boire à longs traits ces tirades si pleines de sens politique et d'à-propos : « Paris est le *lion*; mais *Lyon* est *Paris*. La guerre est le crime des rois. La paix est l'épopée des peuples. » Le vaisseau, la tempête, le tonnerre, tout le tremblement... Quel jargon! Quelle sottise bouffie! La poésie n'est-elle donc vraiment qu'une façon plus brillante et plus facile de dire impunément des fariboles en cadence? Le caractère, le bon sens, l'honnêteté de la pensée, la droiture de l'intelligence, le désintéressement du cœur sont-ils des ingrédients moraux absolument inutiles à la genèse d'un grand écrivain? Jamais un roi du temps des rois, un despote, un tyran, un sultan hébété par les adulations et les adorations du harem a-t-il subi des flagorneries, des flatteries plus basses et plus cyniques, des plat-ventres plus abjects que ce malheureux peuple imbécile, ignorant et orgueilleux, que le suffrage a fait roi?

Lundi. — Je lis par-ci par-là, à bâtons rompus, la biographie d'Alfred de Musset écrite par son frère. Le style est lourd; mais, par endroits, on trouve des épisodes intéressants. Malheureusement ces histoires sont toujours incomplètes et toutes sortes de convenances

obligent l'auteur à laisser au bout de sa plume ce qui serait le plus curieux. Au demeurant, voilà encore un poète qui, comme Lamartine, ne gagne pas à ce déshabillé de la vie privée.

Pendant ces derniers jours de carême, je me suis nourri de musique. Nous avons entendu vendredi, au Châtelet, *la Création* de Haydn, très bien rendue. C'est une belle œuvre saine et grande. Un *Lac de Tibériade*, de Gounod, que l'on a exécuté ensuite, est un lac peu limpide, peu profond, dont le calme et les orages sont également ennuyeux. Chez Mme Massart, un magnifique *concerto* de Schubert; hier soir, au Conservatoire, la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, une merveille comme toutes ces merveilles incomparables. Puis le *Paulus* de Mendelssohn qui nous a médiocrement charmés. Puis un interminable solo de violoncelle de Vieutemps exécuté par mon ami Jacquard. « Solo, que de talents vous me faites haïr!... » Il est impossible de mettre la patience d'un public à une plus dure et plus longue épreuve. Il est impossible de mettre plus de virtuosité au service d'une musique plus vide, plus inepte et plus irritante par sa nullité démesurée.

Comment trouves-tu que se gouverne et se moralise notre vieille société que la démocratie et la république devaient régénérer en la purgeant de tous les vices dont l'avait infectée la monarchie? Nous volons ici du fratricide au parricide; et chaque jour amène quelque nouveau forfait. Il est vrai que notre conseil municipal va couper court à ces légèretés en changeant les noms des

rues de Paris, que l'avenue de l'Opéra sera dans huit jours praticable de bout en bout, et que le Champ de Mars est bouleversé par les préparatifs de l'Exposition.

Ma mère et Émile vont bien. Notre pauvre mère est cependant fort triste depuis quelques jours. Elle n'a pas pu sortir, comme elle le faisait chaque année pendant la semaine sainte, pour aller à l'église. Elle a été forcée de restreindre beaucoup ses dévotions, et cela l'afflige doublement : d'abord parce que cela dérange ses habitudes de piété, et puis parce qu'elle peut, en mesurant les forces de cette année aux forces de l'année passée, reconnaitre les progrès de l'âge et de la vieillesse. Ah! mon cher ami, quelle tristesse de voir, de sentir cela, de voir décliner peu à peu cette admirable et charmante mère! Tout cela est à pleurer et je ne m'en fais pas faute quelquefois dans mon par-dedans.

Sur ce, il faut que je me remette à la besogne, car je ne peux pas te dire dans quel gâchis je suis et quelle vie je vais mener d'ici à quinze jours. Des affaires qu'il faut absolument plaider sans les bien savoir, des remises à demander, des rebuffades à recevoir, des clients sur le dos. Ah! que je serai heureux le jour où, au mois de septembre, je te ferai passer sous ma porte triomphale! Je t'embrasse de tout cœur.

Paris, 21 juin 1877.

Mon cher ami, l'odyssée de tes vacances me parait toute faite. Puisque la mer t'a fait du bien, puisque tu as à Cabourg ces bons amis intelligents et aimables, va faire là ta première étape. Et puis ensuite, si tu nous aimes encore, si tu ne dédaignes pas notre masure que j'ai embellie pour la rendre plus digne de toi et de ton amitié, viens t'installer dans notre Roche aux premiers jours de septembre. Tu ne connais pas ma Porte, songe à cela! et que cette Porte seule vaut le voyage. Émile et moi nous sommes allés la contempler il y a quinze jours. Nous comptons y retourner dimanche.

Ce n'est pas gai, une maison livrée à elle-même pendant sept ou huit mois, abandonnée à tous les monstres infimes de la solitude, depuis l'araignée qui englue les murs de ses loques visqueuses, jusqu'aux champignons qui moisissent les papiers de leur âcre poussière. Et l'humidité qui salpêtre les plâtres. Et l'eau qui a passé par la cheminée pour inonder ta chambre. Et les portes dont le bois s'est gonflé en faisant crever la peinture. Et les serrures qui râlent comme un avocat à la fin de son aboi. Et la cour, où le gazon a poussé dans les allées tandis que le sable s'est planté dans la pelouse. Et le mur mitoyen si blanc et si dur à l'œil qu'il faut le livrer au pinceau délicat de *Van Dyck*. Tu crois que ce n'est rien, tout cela? Mon frère et moi, nous sommes restés consternés et découragés de ces ravages de l'hiver. Cependant nous avons commencé tout de suite la res-

tauration de ces ruines. Et peu à peu nous allons tâcher de tout remettre en ordre pour que tu ne te trouves pas trop mal dans ce trou quand tu y viendras serrer la patte à notre nichée de hiboux.

Mais, dame, ce ne sera pas Cabourg. A propos de Cabourg, j'ai découvert par hasard que tes amis étaient fort bien avec une famille que je connais beaucoup, la famille L'Épine. M. L'Épine, référendaire à la Cour des comptes de par M. de Morny, son ancien patron, est le Quatrelles de *la Vie parisienne*; esprit fin avec quelque excès, délicat avec quelque recherche; dessinateur, musicien, composant des tableautins qui tournent au rébus et des mélodies qui s'en vont en vapeur; en toutes choses un peu prétentieux, mais, au demeurant, bien doué pour tous les arts.

J'ai beaucoup travaillé cette année et, malgré le pitoyable échantillon que je t'ai donné de mon talent le jour où tu as commis la méchanceté bête de venir m'entendre, j'ai eu rarement une année plus brillante. T'ai-je parlé d'un procès de séparation de corps effroyable que j'ai plaidé et gagné contre Nicolet il y a trois mois? Ç'a été un très grand succès d'audience et on prétend (vois si je profite de tes conseils et si je tourne au dindon) on prétend que ç'a été la plus belle harangue faite au Palais cette année. Il y a un mois, j'ai passé cinq jours à Amiens pour plaider une énorme affaire de succession pour le département de la Seine. Grand succès aussi et procès gagné par infirmation; ci, 700 000 francs gagnés pour le département. Enfin, lundi et mardi (et c'est ce

qui m'a empêché de t'écrire), je viens de plaider une très belle affaire de séparation pour un riche dentiste de Paris. J'ai plaidé quatre heures un quart le premier jour et deux heures et demie le second : soit près de sept heures d'éloquence. Je crois que rarement j'ai discuté avec autant de vigueur et plus secoué un auditoire. Là, comme à Amiens, j'avais pour antagoniste Allou, qui a été fort là-bas et très superficiel ici. Es-tu content de ton élève et trouves-tu que je me thurifère d'une main assez complaisante?

Elle devient infecte de plus en plus, la boue dans laquelle barbote ce pauvre pays, et je voudrais ne t'en point parler du tout. Le maréchal, à mon sens, a fait une faute énorme, irréparable, qui peut avoir pour nous, et promptement, les plus désastreuses conséquences. Non pas que la Chambre des députés et le ministère de M. Jules Simon m'inspirent le moindre intérêt et me coûtent le moindre regret. Je n'imagine pas qu'il y ait jamais eu Assemblée délibérante plus ignorante, plus incapable, plus honteusement impuissante, avec une passion politique plus aveugle et de plus pernicieux desseins. Je ne crois pas non plus que jamais ministre ait été moins sincère, moins hardi, plus au-dessous de sa tâche que ce malheureux Jules Simon. Mais c'est justement cette faiblesse de ses adversaires et le discrédit croissant qui les accablait que le président, s'il eût été un politique, aurait dû exploiter à son profit et au nôtre. Un mois encore ou deux de patience, et le ministère tombait sous les coups de la gauche. Et alors, en pre-

nant un ministère vigoureux (où il ne fallait pas d'ailleurs mettre de Broglie), le maréchal aurait eu avec lui presque tout le pays. Avec le Sénat, qui empêchait les députés de faire tout le mal qu'ils ébauchaient, on pouvait très bien louvoyer jusqu'à ce que l'occasion s'offrit d'elle-même. Quant à l'agonie de cette Assemblée, elle est ignoble. Je ne parle pas seulement de la honteuse conduite de Cassagnac et Cie. Mais M. Gambetta lui-même me paraît avoir été au-dessous de toute habileté, de toute éloquence, de toute dignité, de tout bon sens. Ce ne sont plus que des violences banales, des défis de portefaix et des fanfaronnades de crocheteurs. Un seul homme me semble avoir beaucoup de sang-froid, de volonté et de talent : c'est M. de Fourtou. A-t-il des idées? C'est une autre affaire et je n'en sais rien. Ces élections vont mettre les naïfs comme moi dans un grand émoi; et il est probable que, cette fois encore, comme au jour du plébiscite, nous allons être forcés de voter contre notre conscience. Je ne sais pourquoi je te parle de tout ce gâchis; cela me met hors de moi, et sans aucune utilité. J'ai dîné, il y a quelques jours, en très petit comité, avec M. Dufaure. Il était très triste et très inquiet.

L'exposition est fermée, depuis hier, je crois. J'y suis allé quatre fois. Je n'y ai trouvé aucune œuvre absolument supérieure. La grande médaille est bien donnée, je crois, à M. Laurens pour sa *Mort de Marceau.* C'est un beau et bon ouvrage, sans tapage ni recherche.

Adieu, mon cher ami, je causerais bien encore, mais

je ne suis pas au bout de ma besogne Ecris-moi le plus tôt que tu pourras. Tu as plus de temps que moi. Je t'embrasse, mon vieil ami.

La Roche, 23 octobre 1877.

Avant tout, mon cher ami, sache que tous les Ardennais sont arrivés à bon port hier matin, les grives sur le dos du lièvre ou le lièvre sur les ailes des grives : je ne sais comment ils se sont arrangés pendant le voyage. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, le jour même, entre sept heures et sept heures et demie, les pauvres bêtes ont pris de compagnie le même chemin vers des profondeurs inconnues où elles ont trouvé le terme de leurs épreuves sur cette terre. Peut-être les louanges qui leur ont été décernées, ont-elles réjoui leurs mânes illustres, dans ce coin des Champs-Élysées où doivent brouter, ruminer et deviser, à l'abri des chiens et des hommes, les âmes des bêtes.

Hier, nous avons expédié en civet les pattes du lièvre et une brochette de dix grives dont nous avons sucé la cervelle et les entrailles, comme des fouines et des belettes à face humaine. Ce matin, les reliefs de ce carnage ; et, tantôt ou demain, nous mangerons le râble du quadrupède flanqué de huit autres petites bêtes. Après quoi, nous danserons en rond une gigue sauvage rythmée par des coups de tam-tam sur le fond de nos assiettes et scandée par de grands cris gutturaux en

ton honneur. Malheureusement peu de convives ont pu faire honneur à ces festins de cannibales. Notre saison a été tout à fait désorganisée, et, depuis ton départ, nous avons été de mécomptes en mécomptes.

Depuis le commencement de ce mois, le temps a été presque constamment beau; mais, la semaine passée, deux nuits de gelée ont tout changé. Fleurs, feuilles et fruits, tout a été rôti, grillé, dévasté en quelques heures. Les coléus et les bégonias de ma cour pendaient comme des guenilles de deuil et les robustes géraniums eux-mêmes baissaient la tête. La treille du jardin était roussie comme si on l'avait mise au four. Les dernières guêpes achevaient de mourir dans les dernières grappes et se laissaient tomber lourdement à la moindre secousse. Quant à mes pauvres figuiers, ils ont été dépouillés en un clin d'œil de tout leur feuillage, et maintenant ils étendent le long de la falaise leurs bras noirs chargés d'une multitude de petites balles vertes que le bec même des moineaux ne peut pas entamer. Jamais je n'ai vu à cette époque un changement si brusque et plus complet. Nous voici en hiver. Hier la pluie a commencé, et aujourd'hui c'est un déluge.

L'année prochaine, si Dieu et tes amis politiques nous prêtent vie, je ferai les travaux de luxe et je livrerai mon logis au pinceau du Van Dyck de la Roche-Guyon, comme le duc de Luynes a livré le château de Dampierre à la brosse de M. Ingres. Mais hélas! où serons-nous? Que serons-nous? Et serons-nous, l'année prochaine?

Ma mère se porte toujours assez bien, et son séjour à la Roche lui a été, cette année, très salutaire.

Elle est étonnante, cette vieille et aimable Mme Saint-Yon. Malgré les années et la maladie, elle a toujours son héroïque gaieté; elle ne peut plus marcher, elle étouffe, elle a le ventre énorme; elle sait bien qu'elle est atteinte d'une maladie incurable; elle voit tout juste assez pour se conduire à peu près; mais tout ce qu'elle a perdu ne l'empêche pas de jouir du peu qui lui reste. Elle cause, elle conte, elle chante, elle mange comme quatre, elle rit de rien et de tout. Chaque soir, elle se pâme et se tord en m'entendant lire, pour la centième fois, les mêmes bêtises. Avant-hier, il a fallu faire un entr'acte dans les *Sonnettes* pour laisser passer une convulsion de fou rire. Nous sommes des pleutres, mon cher ami. Les femmes seules ont à ce point le mépris de la souffrance et l'indifférence à la vieillesse.

Émile conserve sa sérénité ordinaire. Il lit, il range, il herborise, il goûte son repos. Il ne s'inquiète que de ce qui vaut son inquiétude. Il prend tout en plaisir ou en patience. Il serait l'homme du monde le plus riche et le plus heureux, si, au lieu de trois mille francs de rente, il en avait cinq et s'il pouvait prendre sa retraite au fond de son herbier.

Moi, je suis toujours le quidam chagrin et misérable que tu connais. Chaque jour qui passe m'apporte le sentiment plus profond et plus amer d'un vide infini que je suis impuissant à remplir. Je veux tout faire et je ne fais rien; tout apprendre et je ne sais rien; jouir de tout et

je ne prends plaisir à rien. Corps et âme, intelligence et volonté, la tête et le cœur, la bête et l'autre, je suis toujours partagé entre des pensées, des sentiments, des passions, des désirs contraires qui se combattent et se détruisent à l'envi. Plus j'avance vers la mort, plus je sens l'amour, la passion de la vie, le désir impuissant de produire.

C'est une fatigue pour moi et pour les autres que ce mécontentement, cette excitation, cette sédition continuelle de moi-même contre moi-même. Je travaille un peu, à bâtons rompus, sans suite et sans goût. J'ai mis une affaire à peu près sur pied. Je vais prendre demain un autre dossier. Je commence à recevoir depuis quelques jours, comme chaque année à cette époque, des lettres d'affaires, des demandes de rendez-vous, des indications d'audience. C'est toujours la même chose, et c'est toujours pour moi une insupportable nouveauté.

Pourvu que je n'aie pas à défendre cette année, soit devant tes amis de la Chambre des députés, soit devant quelque tribunal de bandits, les ministres du 16 mai! Je vis loin de la politique et je n'entrevois les choses de ce côté que par les fentes de mon excellent journal *le Moniteur*; mais il me semble que les passions sont bien excitées, les violences bien menaçantes. Le résultat des élections donnait cependant aux partis, suivant moi, une belle occasion d'être sages. En sauront-ils profiter? Il faut, malgré toutes les apparences, l'espérer encore. Mais si les gauches se jettent dans le système des invalidations en masse, des commissions omnipotentes, des

suppressions de l'armée par la suppression de la solde des officiers, des suppressions du clergé par la suppression du traitement des évêques, des suppressions de tribunaux par la suppression des appointements des magistrats; si, en un mot, la Chambre fait tout ce quelle a déjà tenté de faire; et si, par-dessus le marché, elle refuse de voter le budget, — il ne faut pas être grand prophète pour prédire que les jours de la République sont comptés. Elle pourra végéter plus ou moins de mois; elle pourra faire plus ou moins de mal et de ruines; elle pourra fusiller plus ou moins de gens, mais la République n'en tombera pas moins infailliblement; et, cette fois encore, par la main des républicains. J'ai dit. Et, comme je n'ai nullement la prétention de te convaincre, j'en reste là.

Vous devez avoir depuis quelque temps, chez M. de Piennes, dans ce lamentable Bazeilles, toute la famille L'Épine ou, du moins, la mère et les deux filles. Mme L'Épine est une vraie créole havanaise, nonchalante et ardente, cachant, derrière ses paupières voilées et sous sa physionomie indifférente, une volonté énergique et une passion prête à tout braver; médiocrement intelligente; amie admirable et capable de tous les dévouements; en somme, une figure étrange, faite pour intéresser, pour séduire, pour passionner un homme qui lui serait très supérieur. Regarde bien derrière ses jolis yeux gris à demi fermés, et cherche à deviner ce qui s'y passe. Regarde aussi et observe avec soin l'aînée des deux filles : un sphinx que, si j'étais jeune, j'aimerais

bien à deviner. Au premier abord, elle n'est ni jolie ni belle; mais, au bout de quelque temps, c'est un charme singulier. Il y a un mois, j'ai passé plusieurs jours avec elle; je l'ai fait beaucoup causer. Elle est très sérieuse, très intelligente, très instruite; elle n'a rien de banal. Elle me parait très digne d'être aimée. Il faudrait qu'elle inspirât une passion à un homme de cœur, et il me semble qu'elle doit se marier ainsi, car elle n'épousera pas le premier venu. Seulement, l'homme de cœur ne se hâte pas, et la pauvre fille a bientôt ses vingt-quatre ans. Tu verras sans doute ces dames. Tu seras avec elles en pays de connaissance. Elles sont étroitement, intimement liées avec la famille Nicolet. Tu peux leur parler de moi et leur dire que je te charge pour elles de mes affectueux souvenirs; car je leur porte, en effet, beaucoup d'amitié. Dis-leur aussi qu'à l'un de mes voyages à Paris j'ai vu, avec mon frère, la petite pièce que M. L'Épine a donnée récemment au Vaudeville, *le 1er Avril*; que nous y avons pris beaucoup de plaisir; que nous avons trouvé l'ouvrage ingénieux, spirituel, un rôle de jeune fille surtout tracé d'une manière charmante; et que, revenu ici, j'ai voulu écrire à l'auteur pour lui faire mon compliment; mais j'avais oublié son adresse ou plutôt le numéro de la rue où il demeure.

En fait de littérature, je n'ai rien fait, bien entendu, et j'ai peu lu. J'achève cependant *le Congrès de Vérone*, de Chateaubriand. C'est un style bien étrange, bien ridicule par endroits, tout bouffi de simplicité cherchée; une pensée toute pleine de soi, naturellement empha-

tique et grandiose, pleine d'importance puérile ; malgré tout, on sent passer, à travers ces énormités, un soufflet puissant, un génie plutôt qu'une âme. — J'ai lu à ces dames *le Médecin de campagne*, de Balzac; je leur lis en ce moment *le Curé de village*. Malgré beaucoup de longueurs, des prétentions enfantines et des lourdeurs de style fatigantes, il y a là dedans une force, une suite, une patience d'observation, une richesse d'idées, une variété et une abondance de vues sur toutes choses qui me confondent et qui, à mon sens, ressemblent de bien près au génie. Balzac et Dickens me paraissent deux talents de même race et à peu près de même valeur. Mêmes défauts de composition : aussi lents au départ, aussi lourds par endroits, aussi diffus et touffus l'un que l'autre. Mais, sauf le style, que je ne peux pas comparer, mêmes qualités et même vigueur de création, même vérité dans les types et dans les caractères; même art de mêler le grotesque au terrible et de dessiner des caricatures tragiques. Tous deux me semblent être à d'inexprimables hauteurs au-dessus de tous les romanciers contemporains, y compris les deux Dumas, et sauf George Sand par endroits.

Le jour où nous sommes allés voter à Paris, nous nous sommes égarés au Palais-Royal où nous avons vu *les Demoiselles de Montfermeil*, de Th. Barrière. C'est absolument stupide et platement mauvais. Je n'avais pas vu Hyacinthe depuis dix ans. Ce pauvre pitre est l'ombre de lui-même. Il n'a plus de voix, il n'a plus de dents. Lhéritier est aussi à bout de forces. *Poor Yorick!*

Geoffroy lui-même est fort éteint. Son rôle est d'ailleurs si bête qu'il doit se prendre en pitié dans la peau d'un tel personnage.

Quand je t'ai quitté, à la fin du mois dernier, je suis allé passer quelques jours à Crénille. Nicolet se porte bien et se prépare à conquérir son bâtonnat. Grand bien lui fasse! S'il me fallait recommencer, même dans les circonstances ordinaires, j'aimerais mieux, je crois, jeter la robe aux orties et m'enfermer dans ma bicoque. On m'a fait lire les articles de Maxime Ducamp sur la Commune. Ils m'ont paru exacts et ils ont le mérite d'avoir été vus sur place et sur le vif. As-tu lu cela? Et ces souvenirs ne donnent-ils pas beaucoup à penser et beaucoup à craindre? Mais qui songe à la Commune aujourd'hui? Est-il bien sûr que la Commune ait jamais existé? Dans tous les cas, elle est peut-être bien l'œuvre des partis monarchiques. J'ai entendu dire cela par des gens qui avaient l'air de le croire. Ce n'est pas toi, n'est-ce pas? Et il faut bien convenir que, depuis un siècle tout entier, tous les grands crimes politiques qui se sont commis en France ont été commis au nom de la République et par des gens incontestablement voués à son avènement. Cela ne justifie pas les hommes qui veulent la renverser aujourd'hui, mais cela motive largement les défiances qu'elle inspire et avec lesquelles les républicains devraient plus loyalement et plus habilement compter. Sur ce, t'ayant mis suffisamment en furie, je te présente le bonjour, — le bonjour d'aujour-

d'hui jeudi, car ma lettre est restée en l'air tout un jour.

Adieu, mon vieil ami. J'ai ce matin la mort dans l'âme ; il pleut à torrents et le vent souffle avec fureur. Que je voudrais bien être au coin de mon feu à Paris !

---

30 décembre 1877.

Est-ce que nous la laisserons partir ainsi, cette triste année toute chargée de sottises et de folies, avec son printemps quasi monarchique et son automne républicain, avec ses jonchées de préfets et de sous-préfets fauchés dans leur fleur, ses pousses vénéneuses de champignons politiques qui empoisonnent notre vieille terre de France et ses 363 astres d'inégale grandeur, égaux en nombre à peu près aux 365 jours révolutionnaires du soleil et de la lune? Si elle n'emportait que cela, je la verrais partir sans regret, sinon sans rancune; mais elle emporte aussi les derniers restes des restes de notre arrière-jeunesse, *reliquias reliquiarum*, les restes de mon intelligence, de ma volonté, de mes espérances, du peu de confiance que j'avais en moi, des projets chimériques de travail et de renommée qui, malgré moi, jusqu'en ces derniers temps, remuaient sourdement au fond de mon cerveau. *E finita la comedia*; la comédie, le vaudeville, le drame et le mélodrame de ma vie s'en sont allés de compagnie. Il n'en reste plus que quelques refrains

joyeux, quelques tirades tragiques, quelques scènes pathétiques qui, de temps en temps, reviennent hanter ma mémoire, et des figures charmantes autrefois, maintenant vieillies, que je vois passer dans mes rêves comme les fantômes du passé. Et toi, mon pauvre vieil ami, que te laisse-t-elle, cette année maudite, si ce n'est une grande douleur de plus ajoutée à toutes le douleurs de ta vie? Puisse du moins l'année qui va venir alléger de ce côté tes épreuves et te ramener ton absente... hélas! celle de tes absentes qui peut revenir près de toi. Le temps est passé où nous nous souhaitions l'un à l'autre quelques bonheurs de plus. Il faut nous souhaiter à présent quelques chagrins de moins et borner là tous nos vœux.

Ma mère, grâce à Dieu, finit bien cette année. Sa santé est bonne. Chaque jour, chose étrange! son intelligence s'agrandit et s'élève encore. Elle a, sur tous les horizons, des vues et des ouvertures d'esprit singulières, des jugements pleins de justesse et de sérénité sur toutes choses, très libres, exempts de préjugés et de parti pris d'avance, contenus par une admirable foi, indépendants de toute habitude, de toute banalité, de toute superstition vulgaire. Sa mémoire est incroyable; elle va chercher avec la même sûreté des souvenirs d'hier et des réminiscences d'il y a soixante ans. Du fond de sa cécité, elle devine, elle sent, elle voit tout. Ce mois-ci est pour elle le mois des anniversaires : sa naissance, sa fête, son mariage. Elle a traversé, sans trop de tristesse, ces dates autrefois si bienvenues que nous n'osons plus fêter

aujourd'hui, mais qu'elle ne manque pas de nous rappeler avec une petite morale assortie au sujet. La voilà dans sa quatre-vingt-deuxième année. Elle est très entourée, aimée, admirée; elle attend avec intrépidité ses cinquante visites le jour de l'an. Elle fait ses petits paquets de livres et de bonbons, sans se tromper d'une papillote. Pour la faire enrager, nous lui disons qu'il lui faudrait ces jours-ci une douzaine de petits-enfants. Alors elle ne répond rien, mais elle fait une certaine moue bien connue, avec un hochement de tête qui, pour nous, supplée à un long discours. C'est la traduction muette d'une grande théorie qui lui est propre, sur le néant de la vie, sur les soucis du mariage et sur les causes finales de notre espèce, le seul sujet où sa logique s'embarrasse, et où elle ne voie pas bien clair en son par-dedans. Émile, lui aussi, est un sage, et je ne connais guère de tête mieux arrangée. « Voilà un homme! » me répétait sans cesse, avec cette voix que tu connais et avec son urbanité danubienne, le sentencieux Georges Marjolin qui, quant à moi, me considère comme un danseur de corde. « Voilà un homme! » Et ce gros homme a bien raison. Émile travaille, lit, apprend, cherche, d'un esprit curieux et patient. La politique seule a le privilège de le jeter tout d'un coup hors des gonds. Un soir qu'Oswald avait dîné avec nous, ils en sont venus tout de suite aux injures et ils ont failli se jeter l'un sur l'autre. Ma mère a voulu mettre le holà; et, ne pouvant en venir à bout, j'ai vu le moment où elle mettait son convive à la porte et son fils aîné en pénitence.

La politique! Ce n'est pas avec toi non plus, vieux jacobin, que j'en voudrais parler jamais. Nous serions bientôt aux petits couteaux. Tu me permettras cependant de signaler à ta haute impartialité les deux circulaires jumelles de M. Dufaure : l'une proclamant l'apaisement et l'amnistie pour les injures (même les plus abominables, comme celles de ton ami Girardin) que la presse a vomies contre le Président de la République; l'autre proclamant la guerre sainte contre tous les délits électoraux, fût-ce l'excès de zèle d'un garde champêtre patronnant la candidature d'une affiche blanche.

J'oserai aussi appeler ton attention sur l'épisode édifiant qui s'est produit l'autre jour à la 11e chambre du tribunal, dans le procès intenté par M. de Fourtou et M. de Broglie à la pauvre *Petite République Française*, la filleule puînée de M. Gambetta. Ces instructions « venues de la Chancellerie » qui dessaisissent un tribunal correctionnel d'une affaire dont il est saisi par une ordonnance de renvoi, et qui ajournent aux calendes grecques la plainte des parties civiles prise en main par le parquet!... Voilà un touchant échantillon de la justice républicaine quand la République est aux mains de ceux qui se disent les républicains! Si pareille chose se fût faite du temps de l'Empire, et si le M. de Broglie de l'autre jour eût été M. Gambetta, qu'est-ce que vous auriez dit? Et qu'est-ce que j'aurais dit, moi aussi, à bon droit? Je te demande de me répondre là-dessus, non pas à Paris, boulevard Haussmann 17, mais au fond de ta conscience, poste restante. J'irai y chercher ta lettre au

premier jour : par exemple, quand les seuls, les vrais, les bons républicains nous auront, comme de coutume, ramené l'Empire.

On dit que Victor Hugo, — non pas le vicomte Hugo, pair de France, mais le citoyen Victor Hugo, l'orateur de Belleville et de Ménilmontant, — va recevoir la grand-croix de la Légion d'honneur. Puisqu'il est convenu chez nous, dans tous les temps et sous tous les régimes, que c'est le gouvernement qui donne les brevets d'homme d'esprit, de poète, d'écrivain, voire même d'homme de génie, et qui prend, avec des bouts de rubans, la mesure de tous les mérites, je trouve fort bon que le gouvernement d'aujourd'hui donne la plus grande de ses croix à l'un des grands écrivains de ce temps-ci. Mais ce qui me semblerait bien drôle, c'est que ce fervent démocrate acceptât une distinction aussi aristocratique et aussi contraire à l'égalité absolue de toutes les intelligences, correspondant à l'égalité absolue de tous les droits.

A propos de Hugo, j'ai vu, il y a quinze jours, *Hernani*. C'est décidément bien faux, bien emphatique, bien extravagant de bouffissure. Ce théâtre est, dès à présent, bien plus vieux que le théâtre de Corneille et de Racine, presque aussi vieux que le théâtre de Voltaire. Ce brigand qui vient on ne sait d'où dans le cœur de doña Sol et qui rugit, pendant trois actes, pour se laisser ensuite pendre au cou ce mouton d'or qu'il honnissait avec tant de rage; ce bon Gomez qui ne peut pas sortir de chez lui pendant dix minutes sans trouver en rentrant un monsieur (au moins) aux pieds de sa

future; ces tirades philosophiques égarées au XVIe siècle dans la bouche de Charles-Quint; je t'assure que tout cela est bien proche du ridicule dramatique et que la postérité n'aura pas pour ces niaiseries prétentieuses l'engouement des contemporains. Les beaux vers n'ont jamais sauvé une mauvaise pièce de théâtre. Celle-là est jouée, suivant moi, au rebours de ce qu'il faudrait. Mounet-Sully est insupportable de tapage; Worms déclame beaucoup trop; Maubant a l'air d'un Géronte empanaché dans les cornes d'un autre âge et Mlle Sarah Bernhardt est bien vilaine dans ses costumes trop fidèles. Seulement, au dernier acte, elle est vraiment belle et d'une véhémence entraînante.

Ce qui m'a enlevé, enthousiasmé dans ces derniers temps, c'est *la Damnation de Faust,* de Berlioz. C'est une très grande œuvre et d'un puissant esprit. Toute la partie surnaturelle et satanique est admirable; beaucoup mieux sortie, à mon sens, que dans l'opéra de Gounod. Mais le côté humain, amoureux et poétique du sujet, est absolument inférieur. La note du cœur, l'émotion et les larmes manquent à ce génie tourmenté. Quoi qu'il en soit, c'est un succès et un triomphe pour cette pauvre ombre inquiète de Berlioz. Sa mémoire seule recueille le prix des luttes de sa vie.

Voilà, mon cher ami, presque tout mon bagage. Du dehors je ne sais et je ne vois presque rien. Je ne suis pas allé une seule fois depuis un an du côté du Champ de Mars et je ne connais que par les récits des voyageurs les merveilles qui se préparent sur les hauteurs

du Trocadéro. Tout autant que j'en peux juger, ce sera le décor splendide d'une civilisation en décadence. Paris joue au gigantesque comme la Rome des Césars. Tu te rappelles ce que je t'écrivais sur les féeries de 1867. Dieu veuille que les magnificences républicaines d'aujourd'hui ne nous portent pas malheur comme les folies impériales d'autrefois!

Paris, 4 avril 1878.

Laisse-moi protester contre ton inique et violent réquisitoire :

1° Tu ne m'as pas écrit trois fois. 2° Je ne suis pas resté trois mois sans t'écrire. 3° Je t'ai remercié de tes grives : autrement je serais un manant; or, je ne suis pas un manant; donc je t'ai remercié. Que penses-tu de ce syllogisme? Quant à me prendre par l'amour-propre, tu sais, mon vieux ami, qu'il faut peu compter avec moi sur ce stratagème. Si je n'avais pas envie de parler, vieux renard, tu pourrais bien t'égosiller en flagorneries et en sérénades louangeuses, point ne me ferais ouvrir le bec et lâcher mon maigre fromage. Je sais, à une plume près, ce que vaut tout mon plumage; je sais, à une croche près, ce que vaut tout mon ramage; et j'estime à leur juste prix l'un et l'autre. L'affaire Chénier, dont tu me parles, a fait beaucoup plus de bruit à la Cour qu'en première instance. Elle a même eu du retentissement en dehors du Palais, puis-

qu'elle a valu aux avocats l'attention honorable et les éloges du *Figaro*, vis-à-vis duquel je suis bien ingrat. J'ai plaidé, je crois, très utilement; car la plaidoirie d'Oscar de Vallée avait fait une grande impression sur la Cour. J'étais très fatigué, je venais d'être souffrant et j'avais passé huit jours dans mon lit avec une espèce d'éruption très douloureuse. Cependant je me suis assez bien tiré d'affaire, et la plaidoirie telle quelle qu'a publiée la *Gazette* ne me paraît pas mauvaise. Lis l'arrêt si tu ne l'as lu déjà; c'est un des plus remarquables qui se soient faits depuis longtemps. L'affaire va être portée devant la Cour de cassation et j'ai chargé Sabatier des intérêts de M. Lemerre.

Nous nous sommes surpris deux fois depuis un mois, Émile et moi, en flagrant délit de théâtre et de Vaudeville. *Les bourgeois de Pontarcy*, une mauvaise pièce peu amusante; *Niniche*, une charge indécente et stupide, qui nous a fait rire jusqu'aux oreilles, comme deux vieux mascarons de porte cochère. Dupuis en caleçon de bain! Mlle Judic douchée et massée par ce monsieur dans le costume de l'emploi! Des jambes nues, les bras nus, la gorge nue, le reste à l'avenant! Quelle fête pour l'esprit!

Quant à l'Exposition, je n'ai rien vu, si ce n'est, dans le lointain, les sommets de ce Palais gigantesque du Trocadéro qui, à en juger par les photographies, me semble un chef-d'œuvre de mauvais goût, un colossal *article de Paris*, comme on en voit dans les boutiques du Palais-Royal. Que sera cette Exposition si impru-

dente à mon sens, si imbécile politiquement, si annoncée, si attendue, tant prônée? Dieu veuille que ce ne soit pas, soit une déception coûteuse, soit un succès et une fanfaronnade de richesse plus coûteux encore. Le souvenir des beaux jours de 1867 me fait trembler. C'est dangereux d'avoir à la porte un pauvre armé jusqu'aux dents et de lui faire voir, à travers les fenêtres, un coffre-fort tout grand ouvert et ruisselant d'or. Les vitrines des changeurs me font toujours peur.

Nous avons, cet hiver, entendu souvent de bonne musique. Émile a, tous les quinze jours, une stalle au Conservatoire. Nous sommes allés aux concerts de Mme Massart et à ceux de Jacquard. Enfin, il y a huit jours, nous avons assisté à une curiosité assez peu récréative : un concert donné chez Erard par toute la famille Viardot, ne comprenant, hélas! que des morceaux composés par la fille aînée. Elle a certes du talent, mais sa musique nous a semblé, ainsi qu'à presque tout l'auditoire, bien démodée, bien attardée, surtout la musique de chant. Mme Viardot, la vraie, l'ancienne Pauline Garcia, a chanté elle-même deux morceaux. C'est le néant traversé par quelques éclairs de l'inspiration d'autrefois. Triste, triste, de vieillir!

Voici venir les vacances de Pâques. Je pense que l'on ne te verra pas à ce moment-là et que tu ajourneras ta visite à l'époque de l'Exposition. Il n'y a rien à dire à cela.

Adieu. Tout à toi de cœur. Comme toujours, je voulais t'écrire dix lignes. Mais le charme de la société de

Monsieur!... Que le diable t'emporte, homme rageur, mais trop aimable. Je t'embrasse.

Chaumette, près Agen, 17 août 1878.

Mme et M. Rousse prient M. Henri Vesseron de leur faire l'honneur de venir les voir à la Roche-Guyon (Seine-et-Oise) à partir du 3 septembre prochain. Je pense qu'il ne faut pas moins que cette invitation officielle pour décider M. Vesseron à rompre le silence majestueux dans lequel il s'enveloppe depuis si longtemps.

Tu m'avais pourtant écrit que tu étais peu occupé. Il y a de cela deux bons mois. C'était donc bien le cas d'employer tes loisirs à me donner de tes nouvelles. Mais tu aimes à choisir tes distractions. Quant à moi, j'ai été tout à fait absorbé depuis le commencement de juillet par les affaires, et il m'a fallu beaucoup de résolution pour pouvoir m'assurer mes vacances d'août. J'ai commis pour cela toutes sortes de lâchetés héroïques et j'ai renoncé à de magnifiques occasions de gagner beaucoup d'argent. Mais que veux-tu? Bête j'ai vécu, bête je mourrai; une moitié d'homme, un quart d'homme, un bout d'homme de rien.

J'ai quitté Paris lundi dernier, le 12. Je suis allé passer deux jours chez des amis près de Limoges. Émile est venu me prendre mercredi matin. Nous avons été à Agen chez nos cousines Cazabonne; et depuis avant-hier,

nous sommes ici, dans une charmante propriété, à une lieue de la ville. Nous partirons demain matin pour aller coucher à Lourdes ou à Bagnères-de-Bigorre et faire ensuite une petite pointe dans les Pyrénées, si le temps le permet.

Adieu, au revoir bientôt. Amitiés à tous. Excuse ce griffonnage exécuté sur un bout de table. Après trois jours de pluies diluviennes, voici le grand beau soleil de Gascogne qui fait irruption par ma fenêtre ouverte, avec le parfum des tilleuls et des orangers. Pauvres Ardennais! Pauvres Parisiens! Ici, malgré mes soixante ans, la chanson de Mignon chante sans cesse à mes oreilles : « C'est là! C'est là!... »

Je t'embrasse et je t'attends.

La Roche, 2 novembre 1878.

Je ne veux pourtant pas la quitter sans lui dire adieu pour toi et sans te dire adieu pour elle, cette pauvre chère maison où, il y a si peu de temps encore, nous avons vécu, pensé, rêvé, poétisé et philosophé ensemble, mon vieil ami, où nous nous sommes souvenus ensemble de nos vivants et de nos morts, des songes de notre jeunesse et des épreuves de notre vie. Je m'étais promis de t'écrire hier une longue lettre, mais j'avais compté sans le harcèlement du dernier jour : les visites à faire et à recevoir, les adieux de tous les mendiants du village, les importu-

nités tenaces de mes clients ruraux et les mémoires des entrepreneurs. Aujourd'hui, j'ai la mort dans l'âme, dans les oreilles et dans les yeux. Depuis hier les cloches sonnent; nous venons de l'église et du cimetière. Nous avons aussi donné, tous trois, une pensée à ta douleur, un souvenir à tes chers morts, à ton brave frère, à ta pauvre chère enfant.

Je t'écris les larmes aux yeux, comme si nous étions encore des novices, des apprentis de la vie et de la mort. Hier, en feuilletant des papiers, je suis tombé sur un journal que mon père tenait pendant les dernières années de sa vie. La dernière phrase, suspendue par la maladie et par la mort, était si navrante que j'ai fondu en larmes. Ah! mon cher vieux Henri, vois-tu, nous n'aimons jamais assez ceux que nous aimons. C'est quand ils ne sont plus là que nous sentons ce qui manquait encore à notre tendresse. Adieu. Je ne peux ni ne veux t'en dire plus long. A notre âge, ces sensibilités juvéniles sont stupides; mais que veux-tu? nous ne sommes pas les hommes d'aujourd'hui.

Pardonne-moi; en ce moment, sans doute, tu es là-bas, dans ce beau jardin tranquille où repose ta fille. Mets sur sa tombe ce bout de verveine. Adieu. Je suis très triste. Je t'embrasse.

Paris, 10 novembre 1875.

Voici tantôt huit jours que je suis à Paris, mon vieil ami; et, depuis tantôt huit jours, je tâche, sans trop y réussir, de m'acclimater à mon hivernage. De toutes façons, il me semble qu'il s'annonce assez durement. Dès le milieu d'octobre, nous avions été pris à la Roche par le froid et par les rafales; mais à présent c'est bien pis encore, et nous avons eu déjà tour à tour toutes les disgrâces de l'hiver : la bise, la grêle, le givre, quelques gelées sournoises et sombres; des tempêtes, des vents d'ouest; et, quand le vent tombe, des pluies diluviennes sous lesquelles toute la poussière de l'été, apportée ici de tous les coins du monde, est devenue la boue pâteuse et tenace que nous allons piétiner jusqu'au printemps. Si les savants braquent leurs microscopes sur ce gâchis, quels cours intéressants de géologie ils y pourront faire! βασιλικὴ κόνις disait un jeune Grec en voyant poudroyer dans le Carrousel le cortège du roi Charles X. Poussière de peuples et boue internationale, aujourd'hui. Le sable fin et léger des rues de Valparaiso et de Lima secoué par les bottines étroites du Brésil et du Pérou; la poussière blanche de Tolède et de Madrid trépignée par le jarret nerveux des señoras et des manolas au pied cambré; le macadam des allées A, D, Y et Z de New-York et de Philadelphie, pataugé par les longues enjambées des jeunes misses en cours de *flirtation*; la boue de Londres, pétrie de brouillard et d'arêtes de saumon,

apportée dans les guêtres noires des clergymen et de leurs épouses ou dans les bas rapiéciés des coureuses du Strand et de Trafalgar; et la crotte de Berlin ramassée sous les tilleuls par les larges semelles des baronnes Von der Tronk et des Cunégondes de la Westphalie, ou par les bottes puantes des Frantz, des Fritz, des Wilhelm, des Konrad ou des Frédéric du 7e uhlans et du 570e régiment de Poméranie : c'est avec toutes ces boues étranges et pérégrines qu'est faite la vraie et bonne boue métropolitaine, la boue civilisatrice, la boue lumineuse, radieuse, sainte et sacrée où enfonce ses pieds de géant « doux et fort » Paris-Soleil, Paris astre du monde, flambeau des nations, œil et front de l'humanité, Paris un et tous, tous et un, le Paris de Napoléon Ier et de Bergeret lui-même, de Victor Hugo et de M. Floquet. Donc, il barbote, ce vainqueur! Et, avec lui, nous barbotons dans ce marécage cosmopolite.

Les voilà d'ailleurs qui s'en retournent dans leurs taupinières, tous ces misérables qui ne peuvent se consoler de n'être ni Français, ni Parisiens et de ne parler ni la langue grasse de M. Gambetta ni la langue verte de M. de Cassagnac. Les hôtels se dépeuplent, les rues se débarrassent, et Paris se rétrécit comme un ballon qui se dégonfle. On dit que le Champ de Mars et le Trocadéro sont en plein désarroi : une steppe glacée où l'on grelotte au milieu d'un chaos de caisses et de voitures, au bruit de la bise que rythment des milliers de coups de marteau. L'Exposition se meurt,

l'Exposition est morte; et demain, je crois, va finir cette grande aventure qui, pendant six mois tout entiers, nous a presque distraits de nos misères. Qu'est-ce que la République a maintenant à envier à l'Empire? Et, en conscience, en fait de luxe, de fêtes, de gaspillages, de boustifailles, de bastringues, de guinguettes, de chinoiseries et de mandarinades, qu'a-t-elle maintenant à lui reprocher? Quand je pense qu'on a festiné et dansé pendant toute une nuit dans la galerie des glaces à Versailles, sans qu'il soit venu à la pensée de personne qu'il y a moins de huit ans, sur ces parquets meurtris par les bottes prussiennes, devant ces trumeaux où se reflétait tout l'état-major atroce de l'invasion, gorgé de nos viandes et saoul de nos vins, s'élevait l'estrade sur laquelle Guillaume s'est fait proclamer empereur d'Allemagne! Et après cette belle fête patriotique (je parle de celle de l'autre jour), cette fameuse débandade française, le sauve-qui-peut des paletots comme, il y a huit ans, le sauve-qui-peut de nos armées! Quel peuple de pantins et de gredins! Laissons cela. Je n'ai rien à reprocher aux autres; car dans mon petit domaine et dans le gouvernement de ma vie, je me sens tout aussi imprévoyant, ignorant, paresseux et désordonné que mes aimables compatriotes. Depuis mon retour, en dépit des plus belles résolutions du monde, je ne fais absolument rien, tout en m'agitant et me fatiguant beaucoup. Je range mes dossiers, je cherche mes notes, je vais d'une affaire à l'autre, laissant celle-ci pour prendre celle-là,

quittant tout à coup celle-là pour revenir à celle-ci; nerveux, inquiet, ahuri plus que jamais, le type achevé du brouillon : *multa agendo nihil agens.* Au reste j'entends dire de tous côtés que, cette année, il n'y a point d'affaires; et, depuis mon arrivée, je n'ai reçu aucun dossier nouveau. J'ai vu très peu de clients et je n'ai pas encore exercé mon beau talent à l'audience.

J'ai retrouvé mes confrères à peu près tels que je les avais laissés; la plupart reposés et réparés à neuf, tout prêts à reprendre leur essor. Le jour de la rentrée, nous avons eu un discours de M. Fourchy, rappelant les usages des Parlements et ce qu'était, en ce temps-là, une audience de rentrée; petite harangue faite avec beaucoup de soin, dite avec beaucoup de goût et composée, en grande partie, de citations de Pasquier et de l'avocat Barbier, heureusement cousues ensemble. En sortant de là, les Cléry, les Lenté, les utilitaires, les usiniers de la plaidoirie s'en allaient bâillant et se moquant à l'envi du discoureur et du discours, assurant que ces harangues d'apparat étaient le chef-d'œuvre du ridicule et de l'ennui. Moi, je ne suis pas de leur avis; je trouve que de sages pensées, que des souvenirs anciens et curieux, présentés dans un bon langage par un honnête homme qui met tous ses soins à parler en français, ne sont point tant à dédaigner. Une heure d'ailleurs est bientôt passée et ces messieurs ont l'année tout entière devant eux pour se venger sur la grammaire de cet hommage modeste qu'on lui rend une fois pour toutes le premier jour.

A propos d'éloquence et de grammaire, le bâtonnier m'a lu, en deux fois, le discours qu'il va prononcer à l'ouverture des conférences. C'est un bon morceau *di bravura*, sonore, brillant, un peu trop constamment en majeur, et dans lequel j'ai mis, à grands coups de crayon, une certaine quantité de bémols et de sourdines. Il aura, je crois, beaucoup de succès. La nécrologie du pauvre Léon Duval n'était pas très facile à faire. Notre ami s'est évertué de sa plume la plus fine sur ce talent si élégant et si délicat, absolument démodé aujourd'hui, qui oncques ne revivra au Palais ni ailleurs sous la grosse patte de la démocratie triomphante, mais qui n'en restera pas moins dans le souvenir des contemporains comme une des curiosités les plus distinguées des élégances de notre temps. Avant-hier, tandis que Nicolet retouchait son couplet laudatif, on lui a remis une note trouvée dans les papiers du défunt, et conçue presque textuellement en ces termes : « Comme j'ai hanté le Palais pendant cinquante ans, il est probable que le bâtonnier voudra parler de moi dans un de ses discours publics. Il faut le prier de n'en rien faire... » Là-dessus, grand embarras du bâtonnier; mais comme ce n'est là, en la forme, qu'une note, et, au fond, qu'un désir, de l'avis de la famille il passera outre et louera son mort. J'ai peur seulement qu'il ne mette un peu trop de chicorée dans son nectar.

Je suis presque décidé à tenir la promesse que je t'ai faite; et je vais tirer de l'armoire, où il dort depuis plus d'un an, ce trésor dont tu ne veux pas absolument que

je prive la postérité. Je ne suis guère retenu que par une considération de l'ordre le plus élevé, mais qui *s'impose* (comme on barbarise aujourd'hui) ou qui *s'affirme* : c'est que je n'ai pas le sou en ce moment, et que la finance de ma renommée s'en est allée aux mains de cet exécrable entrepreneur et de tous les vampires villageois qu'a déchaînés contre moi le démon de la propriété. Sais-tu, toi, ce que j'ai laissé, cette année encore, à la Roche, dans cette bicoque aux volets verts qui restera, je l'espère, comme un des monuments les plus complets de la bêtise et de la vanité bourgeoise? Deux mille francs. Sais-tu ce que me coûte cette fameuse bibliothèque qui te faisait pâmer d'aise? près de deux cent cinquante francs. Sais-tu ce que me coûte le badigeonnage de la maison, dans lequel tu te mirais gratis avec tant de complaisance? Quatorze cents francs! Sais-tu, oui, sais-tu qu'après avoir dépensé déjà près, — que dis-je près? — plus de dix mille francs pour loger ce cheval et cet équipage fantastiques, causes premières et causes finales de toutes ces extravagances, je reconnais à présent que ma rue est trop étroite pour laisser passer un cheval et une voiture! Il faut donc que j'achète toute la rue, maintenant, ou que je trouve moyen de la faire exproprier à mon profit? Oh! je t'entends bien : « Le maire arrangera le bas du pavé... » Le maire n'arrangera rien du tout; il me l'a déclaré cyniquement. Mais ce terrain clos et inoccupé où l'on pourrait installer une écurie et une remise? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! ce terrain n'est ni à vendre, ni à louer;

et, à aucun prix, le voisin ne s'en dépossédera. Voilà ce que tu aurais dû me dire avant de me laisser commencer toutes mes folies. Voilà ce que tu aurais dû me dire l'année dernière, cette année encore, au lieu de t'extasier platement devant mes caprices ruineux; au lieu d'encourager par tes éloges la bêtise du propriétaire et la cupidité des entrepreneurs. C'était ton devoir d'ami et tu en as fait litière. Voilà tout.

Au reste, les commensaux qui t'ont succédé dans notre manoir n'y ont pas mis plus de délicatesse et de dévouement; nous avons eu, ensemble ou tour à tour, Mme Saint-Yon qui est restée avec nous un mois, les Ducamp, le docteur Gontier, le docteur Marjolin, quelques autres encore. Ils ont tous regardé, loué, prodigué les encouragements et les flatteries. Il n'est venu à aucun d'eux l'idée simple de me demander comment je ferais monter une voiture jusqu'à ma porte; et comment, si elle y montait, je l'en ferais descendre autrement que les quatre roues en l'air et cul par-dessus tête. Cette simple question m'aurait fait apercevoir la difficulté que je suis bien excusable de n'avoir pas sentie, au milieu de mes conceptions grandioses. Quant à mes projets de galerie, de vérandah et de cloître rustique, ils gisent étouffés sous le monceau de notes et mémoires que j'ai dû payer et au-dessus desquelles grimace l'image détestée du sinistre entrepreneur, ton ami. Il a été ignoble, cet animal-là, et il m'a rabattu cinq francs sur deux cent cinquante!

Je t'ai dit là-haut, je crois, qu'après ton départ je

n'avais pas plus travaillé que pendant ton séjour. A grand'peine, cependant, j'ai presque achevé les deux volumes de Taine. Depuis bien longtemps aucun ouvrage ne m'avait aussi fortement et aussi sérieusement intéressé. Je t'engage à le lire, à le lire avec attention, comme je l'ai fait; sans parti pris et sans esprit de parti; en réfléchissant bien sur chacun des documents irrécusables que l'auteur met à chaque ligne sous les yeux du lecteur. C'est la première fois, je crois, que l'on fait l'inventaire exact, sans commentaires oratoires et sans enthousiasme convenu, des premiers actes de la Révolution, et que l'on dit la vérité sur l'Assemblée constituante, sur ses faiblesses et ses fautes. C'est un spectacle navrant, et d'autant plus saisissant pour nous, qu'à chaque page on trouve faite d'avance notre histoire d'hier, d'aujourd'hui et probablement de demain. Nous en sommes à 1791. Irons-nous jusqu'en 1793? et après l'insurrection de la Commune de 1871 calquée, identiquement calquée sur l'insurrection de toutes les communes de 90, verrons-nous les Gambetta, les Floquet et les Spuller dévorés par les Lockroy, les Clemenceau et les Challemel-Lacour, pour être tous balayés par le maître des Granier de Cassagnac père et fils? Cela me paraît probable; et si tu veux lire l'ouvrage dont je te parle, tu en jugeras sans doute de même. Seulement je te dispenserai de me l'avouer.

Cette lecture est la seule besogne intellectuelle à laquelle je me sois livré. La flânerie bête a occupé tout le reste de mon temps. T'ai-je écrit l'autre jour que nous

avons perdu ce pauvre marquis de Flamarens? C'était un brave homme, un vieil ami de mon père ; et avec lui s'en sont allés de bien lointains souvenirs. Je suis allé lui rendre les derniers devoirs; j'ai tenu l'un des coins du drap funéraire et j'étais fort ému en traversant ainsi ce parc où je m'étais promené avec lui tant de fois et la foule des bons villageois de Fourges qui, après avoir abreuvé cet excellent homme de toutes sortes d'ignominies pendant sa vie, s'étaient endimanchés pour l'accompagner au cimetière.

Lundi matin. — Tu penses bien que j'ai été interrompu dix fois, vingt fois depuis que j'ai commencé ce cahier. Hier, il m'est advenu, au milieu d'une foule d'ennuis graves dont je t'épargne le récit, une bonne fortune dont je veux te faire part. Mme Ferdinand Duval m'a envoyé une place dans sa loge pour entendre *la Damnation de Faust.* Je l'avais entendue deux fois l'an passé; mais je ne me lasse pas de cette grande œuvre originale et puissante qui me paraît tout à fait de la famille des œuvres de génie. La foule était énorme, malgré les funérailles de l'Exposition, malgré dix autres spectacles ou concerts qui pouvaient dériver le flot. Ce pauvre Berlioz, morose et malheureux, contesté, combattu, raillé, quelquefois honni durant sa vie! Le voilà au rang des dieux. La gloire, à ce prix, est-elle enviable? et jouit-il quelque part, du haut de quelque planète harmonieuse, de cette apothéose tardive?

Adieu, ami. Depuis mon arrivée ici, je suis, corps et âme, fort mal en train. J'ai des envies folles de laisser

une fois pour toutes ce travail et ces tracas où je suis enchaîné. Au moindre effort, ma tête se fatigue. Au moindre contre temps, mes nerfs se tendent et s'irritent. Ces mois de labeur et de parlage que j'ai devant moi m'épouvantent, et je me sens désormais absolument désarmé pour la lutte; d'autres soucis encore m'envahissent. Ah! mon ami, il faudrait vieillir tout d'une pièce et s'en aller tout d'un coup. Les années ne nous apportent plus guère maintenant que des tristesses.

Et toi, te voilà replongé tout entier dans ton travail, dans tes tristes souvenirs, dans les joies consolatrices qui, parfois, t'adoucissent le passé. Je t'envoie, tout racorni, sans couleur et sans parfum, le petit bout de verveine que j'ai retrouvé sur mon bureau après t'avoir écrit l'autre jour. Tel quel, mets-le près du portrait de ta fille. Adieu encore. J'ai ce matin des idées à porter le diable en terre. Merci, mon vieil ami, de la bonne visite que tu nous as faite. Merci de ta tendresse filiale pour ma mère et de tous les soins que tu as eus pour elle. Elle en garde le souvenir bien reconnaissant, et elle t'aime à nous rendre jaloux. Mille amitiés à Mme Henri, à Oswald, à tes sœurs, à tous ceux qui te sont restés de ceux qui t'ont aimé. J'oublie une foule de choses que je te voulais dire. Mais tu sauras que décidément ma tête déménage. J'en suis à passer des mots quand j'écris : un des plus mauvais symptômes qui se puissent voir.

Adieu. Tu vois, je répète trois fois la même chose. Je t'embrasse bien fort.

Paris, 1er janvier 1879.

Mon cher Henri, j'ai reçu hier soir ta bonne lettre. Merci. Ceci n'est pas une réponse. Je n'ai pas le temps de t'écrire aujourd'hui, au milieu de ces Lupercales. Messieurs mes secrétaires viennent déjà de me présenter leurs hommages ; et, dans une demi-heure, il faut que je me mette en route avec Émile, chargés tous deux de cartes de visite, marrons glacés et bonbons assortis. Heureusement, il fait un temps superbe.

Je ne veux pas cependant que cette année commence sans que je t'envoie tous mes vœux, mon vieil ami : vœux pour ta santé, pour ton repos, pour le repos et la santé de tous les tiens. Quant au bonheur que nous pourrions nous souhaiter l'un à l'autre, c'est une autre affaire. Ces anniversaires de fêtes nous apportent maintenant plus de tristes souvenirs que d'espérances. Hélas! si tu relisais mes lettres aux premiers jours de l'année qui a vu mourir ton enfant, tu y trouverais sans doute des vœux de bonheur et de prospérité. Laissons cela, et souhaitons-nous seulement d'achever le reste de notre verre sans que la lie en soit trop amère.

Paris, 8 mars 1879.

Mon cher ami, pardonne-moi et patiente encore un peu. Je suis dans un horrible gâchis. J'ai un monde d'affaires dans la tête et sur le dos.

Par ce beau soleil de dimanche, je travaille dans mon antre. Il est trois heures et je pioche depuis sept heures.

A bientôt, mon vieil ami. Oh! la liberté! Oh! le soleil! Oh! le printemps! Oh! la Roche! Oh! ma porte! mon lierre! ma cour! mon jardin! *O rus!* Je t'embrasse.

Paris, 26 mars 1879.

J'espère que tu ne me crois pas encore assez crétin pour avoir perpétré la plaidoirie que me prêtent *la Gazette* et *le Droit* dans cette affaire de séparation de corps. J'ai voulu lire ce prétendu compte rendu. Je suis devenu furieux à la quatrième ligne et hydrophobe à la vingtième. C'est stupide. Et note que mon client avait payé deux sténographes! S'il en est temps encore, ne lis pas ce *deliquium* nauséabond où nagent des monceaux de fautes de français et de barbarismes. J'en ai pu faire, mais pas ceux-là.

Je peux te confesser entre nous que cette plaidoirie (la mienne) qui a occupé trois audiences pleines, a été un des grands succès de ma modeste carrière. Nous devions avoir demain les conclusions de l'avocat général, M. Choppin d'Arnouville; mais tes amis ont jugé à propos de le révoquer il y a deux jours, en compagnie d'Hémar et de nous enlever ainsi, de l'aveu de *tout* le Palais, les deux magistrats les plus forts du Parquet de la Cour, avec une brochette de trois et probablement de cinq substituts servis en relevé autour de ces deux

grosses pièces. Il est vrai qu'on nous promet pour demain la nomination d'un jeune avocat absolument inconnu, mais qui a l'honneur d'être le fils d'un abominable agent d'affaires, fusillé après la Commune pour avoir, entre autres exploits, fait mettre le feu à la bibliothèque du Louvre.

Quoi qu'il en soit, voilà une affaire où le ministère public est, au premier chef, intéressé, qui a occupé six audiences, et qui va être jugée sans que le ministère public ait dit un mot...

Au reste, partout, en ce moment, le même gâchis, l'anarchie la plus complète, le découragement chez les républicains sensés, l'aveuglement chez les autres, la médiocrité et la nullité envahissant tous les sabords de cette société naufragée. Voilà! Ce n'était pourtant pas pour te dire ces belles choses, qui te feront rire de pitié, que j'avais pris la plume.

Je suis horriblement bousculé et j'attends avec impatience les vacances de Pâques pour me détendre un peu. Gare à mon déluge épistolaire!

Paris, 10 avril 1879.

Mon vieil ami, quelle misère! Où est le temps ou nous nous écrivions toutes les semaines; où, pour un jour de retard, c'était entre nous de grosses colères où, de mon cœur dans le tien s'en allaient toutes mes pensées, tous

mes projets, tous mes soucis, mes rares bonheurs, mes longues tristesses, les rêves et les déceptions de mon esprit plein de chimères? où, jour par jour, je te racontais les tumultes du dedans et les bruits du dehors, tout ce qui agitait et passionnait ma vie, depuis les vicissitudes de mon épopée domestique jusqu'aux révolutions politiques dont j'étais, de plus près que toi, le témoin? Où est le temps où, en échange de mes gazettes, tu me renvoyais, mon pauvre vieux Henri, les confidences de ton esprit et de ton cœur, les bonnes nouvelles de ta jeunesse pleine d'ambitions et d'espérances, de tes travaux et de tes succès; tes poèmes ébauchés, tes études patientes et savantes; tes joies intimes, la naissance de tes enfants, le mariage de tes sœurs, toute cette bonne et nombreuse dynastie qui croissait à tes côtés, à ton ombre, et où la mort a fait aujourd'hui tant de vides? Est-ce la paresse seulement, la fatigue d'avoir vécu et d'avoir souffert, l'ennui de nous-mêmes et le poids des années qui alourdit notre esprit et engourdit notre main? Ou bien l'amitié s'use-t-elle donc comme tout le reste? Y a-t-il une saison dans la vie où le souffle manque à toutes les bonnes passions du cœur comme aux enfantements de l'esprit, où l'impitoyable « à quoi bon? » fait taire notre voix prête à parler, notre esprit qui saurait peut-être produire encore, notre cœur encore tout enivré du besoin d'aimer? C'est ainsi, mon cher ami, que tout finit un peu jour par jour avant de finir un jour tout à fait, et que nous nous habituons à ce grand apprentissage de l'oubli où s'endorment tour à

tour tous les intérêts et toutes les passions de notre vie. Mais pourquoi chercher si loin le secret de notre apathie, de nos lâchetés, de notre voix usée qui ne sait plus rien dire, de notre vieille plume d'oie dont le bec hébété ne veut plus rien écrire? Cela s'appelle d'un seul nom et d'un seul mot : la vieillesse. Et c'est bien elle seule qu'il faut charger de tous les méfaits que notre amitié nous reproche quelquefois l'un à l'autre.

Reproches, remords, réflexions chagrines, inutiles et maussades retours sur ce qu'on ne saurait changer, — prends tout cela comme cela vient au bout de ma plume, et, du haut de ta sereine sagesse, prends en pitié une fois de plus, mon cher Henri, les philosophages moroses et les enfantillages séniles de cette moitié d'homme qui fut ton ami.

A présent, par où faut-il que je commence? Où en sommes-nous restés? Où te prendre? Comment? Mais te voilà devant moi, rayonnant de gloire et d'honneurs, et, qui plus est, ruisselant d'or. Je t'avais laissé petit bourgeois et petit rentier, riche seulement d'éloquence et de poésie, avec un petit bout de ruban académique comme seul ornement de ta boutonnière. Te voilà maintenant politicien célèbre dans ta micropole, injuriant, injurié, enlevant à la pointe du bec cette gare fertile en bagarres et faisant sauter à grands coups de rostre ces pauvres vieilles grandes murailles[1] que j'aimais tant, qui faisaient le caractère propre et l'accent de ta ville guerrière, qui

1. Démolition des fortifications de Sedan, œuvre de Vauban.

attestaient ses origines et son histoire. Quand le viol prussien commençait à fermer ses cicatrices, vous livrez votre pauvre ville, prise de force, à toutes les brutalités banales des concupiscences industrielles et bourgeoises. Ce ne sera plus la forteresse des Ardennes, mais un champ de foire ouvert à tous venants de tous pays; et puis, quand vous aurez démoli, agrandi, élargi, nivelé, rasé, quand vous aurez fait une grande plaine bête qui s'en ira de Torcy jusqu'aux *Petits Chiens* et jusqu'aux *Gros Chiens*, qu'est-ce que vous y mettrez? Obligerez-vous chaque citoyen à avoir douze enfants tous les six mois pour peupler ces steppes municipales? Ferez-vous venir des Parisiens, des Auvergnats ou des coolies pour les habiter? Voulez-vous (et plût à Dieu!) que nous vous fassions cadeau de quatre ou cinq mille communards qui vont nous revenir et auxquels nous préparons une entrée triomphale, comme l'a fait Rome pour Cicéron, *post reditum*? C'est toujours la même manie de notre temps et de notre pays : faire de grands espaces vides, et puis ne rien avoir pour les remplir. C'est Marseille, bâtissant, à grands sacs de millions, la plus grande rue du monde, à laquelle il ne manque aujourd'hui que des habitants. C'est la France, abattant tout son passé pour faire place nette à la République, et ne trouvant à loger dans la République que des Ferry, des Floquet, des Engelhardt et des Barodet. Voilà ce que j'aurais dit au conseil municipal de Sedan (« ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι... »), si j'avais été l'un des onze Horaces qui ont combattu tes onze Curiaces. Et la porte du Fond de Givonne serait

encore debout sous ces grands murs noirs, qui ont vu passer Turenne!

Mais, me voilà bien loin de mon devis. « Reprenons », comme dit Rabelais. J'en étais à ta gloire civique! et, pour mon compte, je t'aime mieux défendant, au risque de ta peau, ta ville et tes citoyens devant les Prussiens vainqueurs, que démolissant tes murailles pour y faire passer des promenades sans ombre où se promèneront des ombres. Quant aux palmes de l'Académie de Nancy, j'aime assez cela. C'est une distinction admirablement placée, et d'autant plus flatteuse que Nancy est un des rares centres d'intelligence nationale que n'ait pas absorbé Paris. Ce que j'aurais mieux aimé encore, c'est que la vraie République qui nous gouverne aujourd'hui d'une main si ferme et si douce songeât à te donner la croix d'honneur, que tu as beaucoup mieux méritée que d'autres, mon digne ami, par ton courage et par tes souffrances pendant cette horrible guerre. Mais la vraie République a tant de vrais républicains à récompenser qu'elle ne peut pas penser à tout et à tous.

Quant à nous, mon cher ami, tel tu nous as quittés au mois d'octobre, tels, ou à peu près, ton frère nous retrouve aujourd'hui. Quelques mois de plus ne se voient guère sur des têtes surchargées de tant d'années; et nous sommes arrivés, je crois, à l'immobilité dans le ratatinage : la fraîcheur séculaire du parchemin, le parfum vague et triste de ces pauvres fleurs desséchées que l'on trouve au fond d'un tiroir.

Ma mère a très bien passé ce rude hiver. Ses jambes

même nous semblent un peu plus fortes que l'automne dernier. Quant à la tête, c'est une merveille. Assurément, de ce côté, elle est rajeunie. Sa mémoire devient plus présente et plus sûre à mesure que la nôtre décline et s'en va. C'est elle qui nous rappelle tout ce que nous oublions des grandes et des petites affaires de chaque jour, aussi bien que des souvenirs lointains d'autrefois.

Moi, mon ami, je suis en train de rajeunir. Dans tous les cas, je me porte infiniment mieux qu'il y a dix ans. Il est vrai que je travaille beaucoup moins et que je commence à me blaser un peu — après quarante ans de tableau! — sur les émotions et les soucis de notre métier. Je me lève assez tard; je me couche assez tôt; je mange et je bois comme je ne l'ai jamais fait et je deviens un joli petit grand vieux bien en chair dans sa juvénile sveltesse. Le cœur et la tête sont bien toujours hantés par les mêmes chimères; et souvent, la nuit, dormant assez peu de coutume, je me tiens à haute voix toutes sortes de discours étourdissants de bêtise sur l'âme, sur la vie présente, sur la vie future, sur l'homme et sur Dieu. Je ris quelquefois; plus souvent je pleure à chaudes larmes; il se fait parfois de grands trous dans ma pensée; il me semble que je ne *suis* pas; je me cherche avec anxiété sans pouvoir me trouver. Enfin, je crois que quand je m'en irai de ce monde, j'aurai vécu tout ce qu'un homme peut vivre et qu'il sera passé dans ma tête et dans mon cœur toutes les fantaisies, tous les rêves, toutes les joies, toutes les douleurs qu'un être humain puisse supporter sans devenir fou tout à fait.

Quant à mon métier, me voici arrivé au bout de ma carrière sans pouvoir comprendre encore comment j'y ai pu réussir. Ç'a été un tour de force ou de hasard continuel. Depuis trente ans, chaque affaire m'a toujours paru un tremplin sur lequel j'allais infailliblement me casser les reins; et, sauf quelques patatras qui n'ont pas découragé le public, chaque fois je me retrouve sur mes pieds à peu près sain et sauf, de l'autre côté du cerceau.

Tu as eu, par les journaux, des nouvelles de mon dernier exercice sur la corde raide et du succès presque inespérable qui s'en est suivi. Je n'ai jamais plaidé et l'on a vu peu d'affaires plus difficiles, où le sentiment public et le préjugé du juge aient été plus ouvertement hostiles au plaideur, où une conjuration plus formidable ait été servie par des apparences plus favorables et par des ressources plus puissantes. A force de conviction et d'obstination, j'ai pu remonter tous ces courants, franchir tous ces remous et ramener presque complètement à ma cause la justice et le public. Il a fallu pour cela trois ans d'effort, trois échecs successifs et, à la Cour, douze heures de plaidoirie où j'ai laissé beaucoup de ma peau. Le succès a été légendaire, et voici l'affaire Préterre [1] passée au rang des causes célèbres de notre génération. Au Palais, depuis huit jours, ç'a été une scie organisée de poignées de main et de congratulations.

1. Mme Préterre avait obtenu du tribunal sa séparation de corps; M. Allou plaidait pour elle. La Cour infirma le jugement, sur la plaidoirie de M. Rousse.

Si je vais bien, hélas! je n'en peux pas dire autant de mon pauvre ami Nicolet. Depuis le mois de novembre, il a été repris par ses malheureuses crises d'estomac. Il n'a presque pas un jour cessé de souffrir atrocement; et maintenant il est arrivé à un état de maigreur, de faiblesse et de surexcitation nerveuse vraiment effrayant. Si le repos, qu'il s'est décidé à prendre pendant quinze jours ou trois semaines, n'amène pas de changement dans sa situation, je ne sais pas en vérité comment il pourra continuer son métier, aggravé par les fatigues du bâtonnat. Il avait commencé l'année par deux succès : son discours à la conférence et son discours sur Berryer. Si tu étais ici, je causerais plus librement avec toi, et de ces discours, et de ce bâtonnat tant et à si bon droit désiré, si lourd à porter aujourd'hui, et de mon pauvre cher camarade qui, malgré quelques travers, a de rares qualités de cœur égales à son grand talent. Mais je ne peux pas t'écrire là-dessus tout ce que je pense, tout ce que je sens et tout ce que je crains. Garde même pour toi *tout seul* le peu que je viens de t'en dire.

La République est le règne de toutes les vertus. On s'en aperçoit bien au Palais. Oncques il ne s'est vu tant de crimes. Mais, de mémoire d'avocat, jamais non plus il ne s'est vu tant de séparations de corps. Il y a quinze jours, j'en avais six à moi tout seul dans mon herbier. Et tous mes confrères à l'avenant.

Tu as eu raison d'applaudir à la plaidoirie de Barboux pour les Pères du Saint-Sacrement. C'était un fort beau discours, une fort courageuse action, et ç'a été un des

grands succès de cette année. Je te l'ai probablement déjà dit ou écrit, Barboux est, à mon sens, un des plus éminents avocats, non seulement de cette saison où il y en a peu, mais de tous ceux que j'ai entendus depuis trente ans. Il est jurisconsulte au plus haut degré, nourri de doctrine et de principes; homme d'affaires consommé; mathématicien et géomètre avec passion; au courant de toutes les littératures; très avant mêlé au mouvement général des idées; l'esprit ouvert à toutes choses, très juste et très élevé en même temps; une admirable facilité de paroles un langage correct, précis, concis, se prêtant sans effort à tous les élans et à tous les essors et revenant juste à point dans le cercle d'une implacable argumentation. Il a toute la puissance de dialectique de Bétolaud, toute l'ampleur d'Allou avec ce qui manque à l'un et à l'autre de ce qu'ils ont séparément l'un et l'autre. Une voix grêle, doctorale et pointue est, pour les envieux comme moi, la seule revanche de cette supériorité indéniable. Après Nicolet, Barboux arrivera sans concurrent au bâtonnat, — à moins que M. Floquet ou M. Ferry ne nous fassent l'honneur d'accepter la candidature.

Notre salle des Pas-Perdus est restaurée de ses ruines et superbe à voir. On y a d'ailleurs changé peu de chose; mais la blancheur de la pierre neuve augmente infiniment la grandeur et la hauteur de cet immense vaisseau. Le monument de Berryer, placé juste en face de l'entrée, est, à mon sens, un mauvais ouvrage. La statue, avec ses gestes emphatiques et ses draperies

convulsives, ne donne aucune idée du Berryer que nous avons vu et entendu, très simple dans sa magnificence, n'ayant jamais cherché un effet, un mot, une pose, mais naturellement éloquent, élégant, imposant et rayonnant. Avec sa moitié de frac bourgeois, son pantalon vulgaire et sa robe jetée en paquet sur l'épaule, il a l'air d'un marchand d'habits en colère.

Notre nouveau procureur général n'a pas réussi jusqu'à présent. Sa petite harangue d'installation était un chef-d'œuvre de maladresse lourde débité pesamment avec un accent picard fort déplaisant. L'autre jour, il a porté la parole dans l'affaire de *la Lanterne* et n'a pas eu, dit-on, de succès. En revanche, il a eu la faiblesse de laisser exécuter les deux meilleurs de ses avocats généraux.

Vraiment, mon brave Henri, tu n'es pas effrayé de l'épouvantable médiocrité des serviteurs de la République telle qu'on nous la fait aujourd'hui? Tout est permis, ou presque tout, aux gouvernements qui se font servir par des hommes en état de les soutenir. La Restauration a eu ses hommes. La monarchie de Juillet a eu les siens, dont les derniers survivants ont été la réserve et la consolation de nos désastres. L'Empire lui-même a eu ses aventuriers hardis et capables. Dans tous les cas, les emplois secondaires, la magistrature, l'administration étaient peuplés d'hommes intelligents, distingués, pleins d'expérience et de lumières, Fais l'appel nominal de nos ministres, de nos préfets, de nos chefs de parquet; et, avant tout, fais le dénom-

brement de cette Chambre ignorante, violente, inepte, haineuse et envieuse. Trouve un homme dans ce tas de préjugés et de passions...

Charlemagne, pardon! Ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.

Des vers de Hugo! C'est un véritable à-propos, dans ce moment où tout Paris revoit et relit *Ruy Blas*. J'ai fait comme tout le monde et, depuis trois jours, je nourris ma mère de cette poésie bizarre. Tiens! décidément, malgré l'enthousiasme du public et les feuilletons idolâtres des journaux, je ne peux pas prendre au sérieux ces jeux de scène absurdes, ces inventions extravagantes et tous ces procédés vulgaires qui se résument invariablement dans des antithèses puériles de situations et de langage. D'où vient la rage de ce don Salluste, que le poète nous présente comme un esprit vaste et profond? D'une intrigue d'antichambre; d'une menace de mésalliance qui ne s'est même pas accomplie. C'est pour cela qu'il roule pendant cinq actes des yeux terribles et des projets pleins de noirceur! D'où sort ce laquais de génie qui s'éprend tout à coup d'une reine? et d'une reine d'Espagne! en Espagne! au XVIIe siècle! et qui, dans l'espace d'un entr'acte, devient un profond politique, un premier ministre et un réformateur plus sérieux que les Ferry, les Floquet et les Clemenceau d'alentour? Qu'est-ce que c'est que ce don César de Bazan si bruyant, si turbulent, si incongru, si grotesque, au

fond duquel se rallument des étincelles d'honneur et de chevalerie? Ce n'est qu'un fantoche picaresque, et il est tombé trop bas pour remonter si vite de si loin. Ses lazzi même, qui font rire à la scène, sont plus grossiers que spirituels, et un grand d'Espagne déclassé ne doit cependant pas être un absolu goujat. Le personnage de la reine est intéressant et s'annonce bien; mais il n'a guère qu'une scène, celle du palais. Au dénouement elle ne paraît que comme une comparse, pour recevoir en plein busc les tirades incohérentes de Ruy Blas. Il me semble, en outre, que cette reine-là est plus que cousine de la reine du *Don Carlos* de Schiller. Tout ce monde-là est faux, sonne le clinquant et, j'ose dire, parle faux, quoiqu'il paraisse entendu que le style de *Ruy Blas* est le chef-d'œuvre de la langue dramatique. J'y cherche une passion vraie, un sentiment sincère qui fasse entendre un mot, un cri sorti du cœur ou de l'âme, un mot ou un cri *humain*. Je ne les trouve nulle part. Quant aux procédés et aux machines, ils sont trop visiblement puérils, et d'ailleurs, le poète n'a fait ici que reprendre les machines et les procédés de *Hernani*. La lettre qui asservit Ruy Blas à don Salluste est copiée sur le serment qui asservit Hernani à Ruy Gomez; et c'est même Ruy Gomez qui revient au dernier acte sous le masque noir de Salluste pour assurer et savourer sa vengeance. Tout cela ne fait pas un bon drame; et tout cela ne vivra pas quand le grand poète se trouvera seul à seul avec la postérité,

dépossédé de l'engouement très complexe qui donne à ses œuvres les plus mauvaises le prestige de la popularité.

Je n'ai pas pu lire le discours de M. Renan tout entier. Les fragments que j'en ai trouvés ne m'ont pas autant charmé que je l'avais espéré. Mais, somme toute, c'est un des trois ou quatre contemporains qui sachent et écrivent le français.

Voilà mon sac à peu près vidé, mon cher Henri, Pourtant, il me resterait bien des choses à te dire. Je ne t'ai guère lancé sur la politique que quelques traits échappés malgré moi de ma plume. Mais je ne veux pas aborder sérieusement avec toi ce triste sujet à cette heure. Je suis navré, consterné, humilié plus qu'il ne le faut pour parler sans colère de cette troupe d'histrions imprudents et impuissants qui sont en train de perdre pour la troisième fois la République et, avec la République, tout ce qui reste de la France. Quant à la liberté, ils ne gardent même plus de ce côté les apparences et les convenances que le bon sens le plus vulgaire leur commanderait. Le projet de loi sur l'enseignement est le dernier mot du despotisme bête, de l'ignorance enivrée d'elle-même. Mais qu'attendre d'un pays où ces gens-là sont les maîtres et où M. Dufaure est considéré par ces messieurs comme un pauvre esprit? Tu verras comment tout cela finira. Au premier choc avec l'étranger, nous laisserons encore une ou deux provinces. Et le reste deviendra l'enjeu de la guerre civile. Mais en voilà assez et trop sur un

sujet dont il vaut mieux ne pas parler du tout quand on n'y peut rien faire.

Je voudrais bien, cette année, que mon terrible frère me permît de ne point voyager, et d'aller me terrer à la Roche-Guyon dès le commencement du mois d'août. Je commence à dessiner dans ma tête cette galerie que tu sais. *Hujus loci non solum habitatio sed cogitatio me delectat*, écrivait Cicéron en songeant à Tusculum. Hélas! et moi qui ne t'ai pas donné cette triste nouvelle! A la Roche, tu ne verras plus notre digne voisin, le pauvre M. de Cabanoux. Il est mort il y a deux mois environ; et avec lui a disparu encore un des plus anciens souvenirs de ma vie. Te rappelles-tu bien cette bonne figure souriante et placide, encadrée dans sa lucarne, au milieu du lierre de la petite cour, regardant avec stupéfaction ce grand diable de bras de pompe allant et venant tout seul sous sa fenêtre. Et son air goguenard quand il assistait à nos parties de dominos querelleuses? Brave homme, digne homme, cœur simple et droit, esprit timide enfermé dans la règle et dans le devoir. Comme ces natures disciplinées et dociles, religieuses et modestes reposent doucement du spectacle des médiocrités tumultueuses et outrecuidantes qui nous entourent!

Adieu, ami. En as-tu assez, cette fois? Voici deux jours que je pousse devant moi ces pattes de mouche, à travers toutes sortes de dérangements; adieu. Voici qu'il neige.

Paris, 10 juillet 1879.

Bonjour. J'arrive des sombres bords, ou à peu près. Que j'aie vu le rivage du Styx, il ne s'en est guère fallu que de la longueur de la queue du chien Cerbère, gardien de l'Ἅιδης.

Je ris, mon vieil ami, et point n'en ai envie. Voici mon histoire au bref, ma tête n'étant pas encore très vaillante ni ma main très solide. Le 19 juin, à la suite, je crois, d'un refroidissement, je me suis mis dans mon lit avec une fièvre bilieuse, une fièvre nerveuse et, bientôt après, une bronchite de la pire espèce qui, pendant deux jours, a fait mine de tourner à la fluxion de poitrine. Je suis resté absolument alité pendant dix-huit jours, et c'est seulement depuis dimanche que je me lève cinq à six heures par jour. J'ai été fort malade. J'ai beaucoup souffert du mal et des remèdes; de plus, j'ai été dévoré par la rage, cette rage de me voir cloué loin de mes affaires, au milieu d'un encombrement effroyable.

Me voici sur pied, mais sous verre, comme les serpents du Jardin des Plantes. Il fait ici des temps *désordonnés*; une série non interrompue de tempêtes et d'ouragans. Je t'écris au coin du feu. Mon médecin est désolé. Il montre le poing au ciel, jurant qu'avec une journée de soleil je serais guéri.

Resterai-je ici? Irai-je aux Pyrénées? Je ne sais, je ne peux, je ne veux rien. Je suis absolument désemparé de

moi; livré à toutes les idées noires et désespérées qui hantent ma tête vide.

Adieu, ami. Décidément, comme je te l'ai dit quelquefois, les premiers actes de cette comédie sont infiniment supérieurs aux derniers. Heureusement, M. Jules Ferry se porte bien et M. Gambetta offre une fête à la diplomatie étrangère le *14 juillet*, dans les salons du *Palais-Bourbon* (*sic!* j'ai ma carte d'invitation).

Adieu. Tout est triste, tout est sombre, tout est laid, excepté notre vieille amitié. Je t'attends plus que jamais en septembre.

Me voici fatigué pour ces quelques lignes; mais je tenais à te donner signe de vie. Je t'embrasse de tout mon cœur. Amitiés aux tiens. Écris-moi un peu. J'en suis réduit à lire Boileau pour ne pas m'agiter. Ah! que je m'ennuie et que j'ai de la tristesse plein tout moi!

Cauterets, 12 août 1879.

Mon cher Henri, je ne t'en écrirai pas très long. Nous sommes après huit jours d'un temps admirable et de chaleurs torrides, sous le coup d'un effroyable orage qui met en déroute mes pauvres vieux nerfs plus féminins et plus malades que jamais.

Nous comptons donc bien, tous les trois, que tu ne nous priveras pas de notre réjouissance accoutumée et du si grand, si vrai plaisir de t'avoir pendant tout le mois de septembre avec nous.

Cela dit, voici en deux mots mes nouvelles. Après la très sérieuse maladie par laquelle j'ai clos l'année judiciaire, j'ai senti le besoin de prendre l'air loin de Paris; et, d'ailleurs, il m'aurait été matériellement impossible de reprendre activement le métier : à notre âge, mon pauvre ami, quand on descend une marche de l'escalier, on ne la remonte pas facilement, ou plutôt, on ne la remonte plus du tout. On reste (et heureux quand on y reste), à l'endroit où l'on est dégringolé.

Le 29 juillet, il y a justement quinze jours, j'ai quitté Paris, et, après quelques hésitations, je suis venu encore une fois m'abattre à Cauterets, pour la sixième ou septième fois depuis vingt ans. Je suis très exactement mon traitement, sans m'être permis même une promenade et sans en avoir même éprouvé la plus légère tentation, tant je suis déprimé, nerveux, faible et malingre.

Ce n'est pas un compagnon bien aimable que tu retrouveras, mon pauvre Henri; oncques je n'ai été si mélancolique, si triste et si vaincu par cet ennemi intérieur que j'ai toujours mené partout avec moi. Tel quel, tu l'aimeras toujours un peu, et tu auras pour lui quelque indulgence.

Adieu, mon vieux Henri, je me réjouis de te revoir, de deviser encore une fois avec toi. Il ne faut plus laisser perdre une occasion à long terme, car désormais elles nous sont comptées.

Adieu encore; amitiés à tous les tiens. Je t'embrasse de tout mon cœur qui n'est pas bien grand ni bien gai, mais qui, pour t'aimer, n'a pas vieilli.

La Roche-Guyon, 31 octobre 1879.

Mon bon et cher Henri, si je ne t'avais pas promis de t'écrire avant de quitter la Roche, je ne sais si j'aurais la force de vaincre l'engourdissement d'esprit et de cœur qui m'a depuis quelques jours envahi. Je tâche de me rassurer contre moi-même en me disant que, tous les ans à cette époque, je me sens triste et découragé, épouvanté du travail, des fatigues, de la lutte qui recommencent, des soucis que l'âge alourdit chaque année, et que cependant, une fois à Paris, je retrouve assez de vigueur pour porter encore mon fardeau. Mais jamais je ne me suis senti une telle lâcheté d'esprit, un si urgent besoin de silence et de repos. Jamais je n'ai eu la conscience plus convaincue de ma défaillance et de mon déclin. Jamais surtout je n'ai éprouvé une détresse de cœur et d'âme plus désespérée. Je suis triste à mourir, inquiet, agité, tout plein de pressentiments funestes. Pourquoi? Je n'en sais rien, ou plutôt je ne peux rien te dire; et si ton amitié ombrageuse m'interrogeait encore aujourd'hui, comme tu l'as fait il y a quelques semaines, je te mentirais une fois de plus. Laissons donc cela. Chacun a sa douleur secrète et sa blessure cachée, excepté les bons et les sages comme toi, comme mon brave frère, qui peuvent souffrir au grand jour et laisser saigner leur plaie devant tous. Mais je ne sais pas pourquoi, en vérité, je t'attriste de ma mélancolie de faux Hamlet et d'Olympio sexagénaire. Tu as bien assez de

tes souvenirs, de tes chagrins, de tes soucis — et de tes rhumatismes, mon pauvre vieux compagnon.

Comme ils s'en sont allés vite ces bons jours que nous avons passés ensemble! Et comme, cette fois encore, je me suis dit que je n'avais pas su en profiter assez! Mais cette année, il est vrai, j'ai eu de trop sérieuses excuses, et depuis bien longtemps je n'avais eu de vacances si affairées, si chargées de travail et de soucis. Tu crois peut-être que, depuis longtemps, j'ai laissé dormir cette affaire Missiessy dont tu m'as vu si occupé? que je la sais sur le bout du doigt et que je n'ai plus qu'à regarder ma note la veille de l'audience. Si tu croyais cela, tu te tromperais fort. Je n'ai pas cessé un seul jour, ni *trois* heures dans un jour, de travailler à ce malheureux dossier, et si tu entrais dans ma chambre en ce moment, tu me trouverais exactement à la même table, relisant les mêmes pièces, annotant les mêmes lettres qu'il y a six semaines, cherchant, comme alors, le mieux à côté du bien et trouvant souvent, à côté du mal, le pire. Cependant, grâce à Dieu, ma note est achevée; une bonne partie du procès est entrée dans mon épaisse cervelle; j'ai tiré, je crois, de cette montagne de paperasses tout le parti que l'on en pouvait tirer, et si je pouvais mettre ma plaidoirie dans la bouche d'Allou, de Bétolaud ou du Nicolet d'il y a un an, si je pouvais surtout faire parler à ma place les ombres éloquentes de Chaix d'Est-Ange ou de Berryer, je crois que cette représentation aurait un grand succès. Mais, hélas! il faut que je joue moi-même mon drame, et, surtout après quatre

grands mois de silence, cette rentrée m'épouvante. L'affaire est très belle, très bonne, très émouvante... et je peux y faire une culbute retentissante. Pense à moi, mon bon ami, le 12 novembre de midi à quatre heures, et prie Dieu que je ne me casse pas le cou sur mon tremplin.

J'ai continué, depuis ton départ, la vie que tu m'as vu mener pendant que tu étais ici. Levé tous les jours, quelque temps qu'il fasse, de six heures à six heures et demie — six à sept heures de travail par jour et presque aucune promenade. Les tentations ne m'ont pourtant pas manqué.

La fidèle Saint-Yon est restée ici jusqu'au bout. Elle part demain matin avec notre domestique François. Elle a parlé bien souvent de toi et elle t'aime beaucoup. Tout le répertoire de Labiche y a passé. Tu nous as fait là un charmant cadeau et dont il faut que je te remercie encore. C'est un vrai trésor pour une bibliothèque de campagne. Mais c'est égal, c'est une drôle d'idée de faire entrer à l'Académie un gaillard dont le métier est de disloquer la grammaire et de mettre la syntaxe à la crapaudine avec une pareille effronterie. C'est comme si l'on nommait Hyacinthe et Lassouche sociétaires du Théâtre-Français, ou Offenbach directeur du Conservatoire.

J'ai eu, il y a quinze jours, un beau dimanche, la visite absolument inattendue d'un bon original que j'aime beaucoup, Berkeley, de qui je t'ai bien souvent parlé. Il est arrivé comme une bombe, à neuf heures et demie du matin, pour passer, disait-il, un quart d'heure avec moi.

Bien entendu, il est resté toute la journée jusqu'à quatre heures. Il a déjeuné, il a été étincelant de verve, d'entrain, d'idées bizarres. Il a fort amusé ces dames et ces demoiselles. Nous l'avons mené au château et, à quatre heures, je l'ai emballé dans le coucou de Jourdain. L'année prochaine je l'engagerai à venir ici quand tu y seras. Il aura de la peine peut-être à se familiariser avec toi. Il te jalouse parce qu'il sait que tu es l'*ami en titre* et qu'il n'a pas l'espoir de te supplanter. C'est une nature à observer; quoique Anglais, un esprit et un cœur un peu en superficie et en façade, si je ne me trompe; mais tout cela brûlant d'un feu très vif à la surface. Je n'ai pas encore vu le fond.

Ma mère va bien; et cette année, comme tu l'as pu voir, mieux que l'année dernière. Elle marche un peu plus et sans fatigue. Mais qu'elle est frêle et courbée! Quelquefois, quand je la regarde marcher, les larmes me viennent aux yeux. Émile est toujours le même, calme et d'humeur égale, s'occupant avec la même application à des études très sérieuses et à des riens. Il ne parle plus du Crédit foncier, ni de retraite. Il semble qu'il soit à mille lieues et à vingt années de Paris et des affaires.

A Paris, j'ai rencontré Allou. Toujours gros et gras, puissant et tout en pectoraux; marchant droit, projetant devant lui la prépotence de son ventre imposant; parlant comme un moulin qui aurait de très grandes ailes. Il m'a dit de bonnes paroles, au milieu de ce tourbillon, sur Nicolet, et sur l'affreux malheur de notre camarade

Busson; tu as lu sans doute dans les journaux la mort de son jeune fils, tué dans une salle d'armes en faisant un assaut avec un ami. Ce monde est vraiment trop triste, mon pauvre Henri, et tu le sais mieux que personne. Nous sommes peut-être heureux de nous en aller. Quelques coups encore frappés par la mort autour de moi, et il me semble que je partirai sans regrets.

Adieu, je suis lugubre. Le temps est sombre. On range cette pauvre petite maison; on détend les rideaux. On couvre les meubles. On remet dans les armoires tout ce petit monde de petites choses qui étaient mêlées à notre vie, qui nous regardaient et nous entendaient. Jamais tout cela ne m'a paru si triste; jamais tous ces meubles amis n'ont eu davantage pour moi l'aspect des êtres qu'on ne doit plus revoir.

A propos d'êtres qui ont vécu, je ne t'ai pas remercié de tes excellentes grives et de ton excellent lièvre. On a dévoré toutes ces pauvres bêtes avec force louanges pour leur mémoire et des retours pleins de reconnaissance envers le généreux donateur. Heureusement, la maison était encore au complet et nos hôtes ont pu se régaler. Ma mère avait invité l'évêque de la Roche-Guyon pour bénir cette boustifaille providentielle et pour rendre grâces à Dieu de cette aubaine.

L'autre jour, j'ai vu à Paris Desjardin qui arrivait le matin même de Londres. Toujours actif, robuste, l'œil vif, l'esprit en mouvement, le regard braqué sur la vie comme un braconnier sur le gibier; un Américain né en Picardie, qui ira loin.

Tu m'as demandé de faire une démarche à la Chancellerie pour ton cousin; à mon grand regret, je n'ai pas pu en faire, et je n'en peux faire aucune. Je me suis promis de ne rien demander aux hommes qui nous gouvernent aujourd'hui; et moins que rien à ceux qui probablement nous gouverneront demain. Il est très inutile de t'en dire la raison que tu devines sans peine; et il ne faut pas que la politique mette jamais l'ombre d'une ombre sur notre vieille et sainte amitié.

Adieu encore, mon cher et bien-aimé Henri. J'ai appris avec bien du plaisir, par ta lettre, que tu allais un peu mieux. Prends bien garde au froid et à l'humidité, cet hiver. Moi, — *mo-à* —, je vais couci couça, couça plutôt que couci. Les bronches sont cependant en bien meilleur état, grâce au goudron et à l'Eau-Bonne; mais je mange et je dors assez mal; et puis j'ai la fièvre *Fontainebleau*, le rhumatisme *Lyon*, la névrose du Palais, des affaires, de ce théâtre maudit qui m'use et qui me tuera. J'ai la tête tirée *à quatre chevaux*, ce qui ne s'est jamais vu, mais ce qui n'est pas agréable. Adieu, ce mot revient sans cesse sous ma plume. L'année prochaine, au mois de septembre, où serons-nous? Comment serons-nous? Serons-nous? En attendant je t'aime, mon cher Henri, et si nous sommes l'an prochain chez les dieux mânes, l'ombre de ma vieille patte y serrera encore l'ombre de ta vieille main. Amitiés à tous les tiens. Toi, je t'embrasse de tout mon cœur.

Paris, 14 novembre 1879.

Mon cher ami, tu as été le témoin et le confident des douleurs de ma gestation. Il faut que tu aies, l'un des premiers, la nouvelle de mon heureuse délivrance. Je suis arrivé hier soir de Fontainebleau, après deux journées de plaidoiries et d'*ovations*. Tu sais que la vanité n'est pas mon fort ou mon faible; mais, comme je te connais, je ne veux pas te cacher un succès qui, j'en suis sûr, réjouira ta vieille amitié.

Tu sais si j'avais travaillé cette monstrueuse *improvisation*; mais l'affaire, qui avait encore beaucoup grossi depuis que tu m'as quitté, était formidable de toute façon, et oncques je n'ai eu si peur que la veille et le matin de la bataille. Je suis devenu tellement nerveux que, maintenant, ce sont de véritables épouvantes; et quand on m'a donné la parole, j'étais convaincu qu'au bout de dix mots j'allais tomber sous mon banc, comme Polichinelle sous la rampe de Guignol. La peur a poussé la première phrase hors de mon gosier avec une véhémence qui avait un faux air d'énergie, et, une fois lancé, il a bien fallu marcher. J'ai plaidé avant-hier trois heures et demie, hier quatre heures, et l'audience d'hier surtout a été très bonne. Les lettres des jeunes filles, que tu te rappelles peut-être, et que j'ai lues et commentées de mon mieux, ont fait un effet terrible. Toute la ville de Fontainebleau était là et le succès a été complet.

Tout n'est pas fini, et le défenseur de Missiessy plaidera mercredi toute l'audience. Mais je ne compte pas

faire de réplique, si ce n'est sur quelque point particulier peut-être. Le procureur m'a déjà fait demander mon dossier.

Je t'ai assez souvent attristé de mes lamentations, mon pauvre Henri, pour que je te fasse partager ce petit bonheur et le contentement que j'en éprouve. Ma cliente a écrit à ma mère une belle lettre où elle lui témoigne toute sa reconnaissance pour moi et où elle se fait l'écho, dit-elle, du « *sentiment unanime d'admiration* » qu'a soulevé cette plaidoirie.

Voilà; mets cela dans ta poche et garde-le pour toi. Surtout ne lis pas, s'il en est temps encore, les comptes ou *contes* rendus des journaux.

Paris, 25 décembre 1879.

Mon vieux Henri, je t'envoie ce que ces gueux de la *Gazette* ont publié de ma plaidoirie Missiessy. Décidément, il faut faire ces choses-là soi-même ou ne rien laisser faire. J'avais livré mes notes à Desjardin et à un scribe de la *Gazette*. Ils ont tout tronqué et omis complètement la partie à laquelle je tenais le plus, c'est-à-dire la réfutation anticipée des objections de l'adversaire; de sorte que, quand on va lire la plaidoirie in extenso que Choppin d'Arnouville s'est fabriquée (il y a déjà huit colonnes aujourd'hui et on annonce la suite !), j'aurai l'air d'un imbécile qui n'a rien prévu et rien réfuté. Je suis parti pour Lyon le samedi 13 courant. Je suis

revenu le samedi 20 : total sept jours pleins, par cet horrible froid, dans une chambre d'auberge ou en wagon! Je ne sais pas comment je suis revenu sain et sauf.

Au reste, là-bas, grand succès, ovations du barreau qui était là tout entier. Dîner monstre avec tout le Conseil chez le bâtonnier. Les confrères m'ont fait un tel accueil que j'ai cru devoir leur offrir, la veille de mon départ, un punch de remerciements qui a été très cordial et très gai.

En somme, bon commencement d'année. Voilà ces deux grosses épines hors de mon pied. Le tribunal, dans l'affaire Missiessy, a ordonné une enquête. Le mari veut en appeler. Voilà encore des plaidoiries sur la planche.

Nous allons tous trois assez bien; mais ce terrible hiver nous consterne et réduit la vie à moitié. On ne peut ni se lever, ni se coucher, ni travailler, ni manger, ni aller en voiture. Nous avons été sous la neige pendant quinze jours; depuis trois jours, la circulation est à peu près rétablie, entre des montagnes de glace et sur une couche glacée de quinze à vingt centimètres toute gaufrée par le pas des chevaux et les roues des voitures. La misère est navrante. Aujourd'hui, il fait assez beau, vec un semblant de dégel.

Je t'écris à la crapaudine, la tête dans le feu et mes papiers sur mes genoux. Que finisse donc vite cette triste année qui t'a si fort maltraité; et puisse celle qui va venir te rapporter un peu du bonheur d'autrefois. Hélas! mon pauvre Henri, que ces vœux mêmes sont cruels à notre âge!

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et je t'aime bien fort.

Paris, 2 février 1880.

Mon vieil ami, je ne voulais pas t'écrire avant d'avoir de tes nouvelles. Une lettre d'Oswald m'apprend que tu vas beaucoup mieux, et que la semaine tout entière s'est bien passée. Voilà qui est à merveille. Vienne à présent un peu de soleil et de chaleur, et tu vas reprendre, avec une nouvelle vigueur, ta troisième jeunesse.

Quant à moi, voici le récit de mes faits et gestes depuis le soir où je t'ai serré la main. Lundi matin, à sept heures, je quittais Sedan[1] et j'arrivais à Reims vers dix heures. Déjeuner à la gare avec le confrère qui arrivait de Paris. Ensuite nous avons vaqué à notre affaire et nous avons eu le plaisir d'arriver à un apaisement de famille que notre présence seule pouvait amener.

Le soir, à neuf heures, j'étais rentré à Paris, très content de mon voyage, qui m'avait permis à la fois de t'embrasser et de faire une bonne action, mais rapportant ici une grippe dont je ne suis pas encore débarrassé.

Maintenant, ouvre tes yeux tout grands, lis attentivement ce qui suit et tu reconnaîtras que, grâce à tes

1. A la fin de janvier 1880, M. Rousse était allé voir son ami, déjà très malade.

conseils, ton vieil ami commence à devenir un parfait intrigant.

Hier soir, j'ai lu dans mon journal les lignes que voici : « Nous apprenons que Me Allou pose sa candidature à l'Académie en remplacement de M. Jules Favre. » Ma jeune ambition s'est aussitôt émue, et j'ai été, je l'avoue, assez vexé de m'être laissé devancer par notre très avisé confrère. Donc, ce matin, sans rien dire à personne, je suis allé tout droit chez mon ami Georges Picot, membre de l'Académie des sciences morales et ami intime de M. Dufaure.

Je lui ai demandé, d'abord, s'il pensait que l'Académie voudrait nommer un avocat; ensuite, si je ne serais pas trop risible en faisant une démarche auprès de M. Dufaure.

Sur ses vifs encouragements, je suis remonté en fiacre et je suis allé trouver le Patriarche, à qui j'ai raconté mon affaire.

Il m'a écouté avec le sourire narquois que tu connais, et voici textuellement l'oracle prononcé avec un grand air de sincérité : « Je vais vous répéter exactement, mon cher ami, ce que j'ai dit, il y a quelques jours, à *l'un de nos confrères*, qui est venu me trouver dans le même but. Je suis bien décidé à insister très vivement pour que l'Académie nomme cette fois un avocat. Je n'en connais que deux entre lesquels elle puisse choisir : Allou et Rousse (*sic*). Vous avez l'un et l'autre des qualités différentes qui me font hésiter. Cependant, il me serait, personnellement, plus agréable de vous voir nommé. Je

n'ai pas pu aller à l'Académie jeudi dernier; mais, quoi qu'il arrive, j'irai certainement jeudi prochain; je ferai ma motion, et l'Académie décidera entre vous deux, suivant les sympathies de chacun de ses membres. »

J'ai beaucoup remercié M. Dufaure d'avoir mis mon nom en balance, dans sa pensée, avec celui d'Allou; et je lui ai demandé si j'avais quelques démarches à faire. Il m'a dit très résolument de *n'en faire aucune* avant de savoir le résultat de sa motion de jeudi. Cela me paraît très dangereux, car je suis sûr qu'Allou a déjà fait le tour des quarante fauteuils. Mais advienne que pourra! Je ne verrai personne, sauf Camille Doucet, qui est mon camarade de collège et que j'irai voir demain clandestinement.

Voilà. Es-tu content? Je suis absolument convaincu que je serai blackboulé à l'unanimité et peut-être bien jeté à l'eau de la propre main du père Dufaure. Mais j'aurai au moins la satisfaction d'avoir tenté l'entreprise. Je te tiendrai au courant de cette sotte affaire.

Quant à mes œuvres, j'attends, avant de rien faire dire à Lemerre, la réponse de M. Dufaure.

Ma mère va bien et t'envoie mille bons souvenirs ainsi qu'Émile. Je ne leur ai pas dit mot de tout cela afin de leur éviter des émotions et des déceptions.

Adieu, mon cher Henri. Je t'écris en toute hâte, fort abîmé de travail cette semaine. Je suis très résolu à ne prendre presque plus d'affaires à partir d'aujourd'hui. J'en ai jusqu'à Pâques, par-dessus les yeux. Nous verrons après. Adieu encore. Mille amitiés à femme,

sœurs, frère et beaux-frères. Ne te fais pas trop de mauvais sang; je te donne rendez-vous au mois d'août, à la Roche, pour célébrer ta complète guérison. Je t'embrasse de cœur. Ton vieil ami.

Paris, 12 février 1880.

D'abord, mon bien cher Henri, merci; merci deux fois pour ta longue et bonne lettre, qui m'a fait ouvrir de grands yeux tout pleins de joie. Tu me donnes de tes nouvelles toi-même, comme le célèbre Bergeret, et tu me donnes de bonnes nouvelles. Dieu soit loué! Et que je serais plus heureux encore si ma visite était pour quelque chose dans ce renouveau de santé qui t'arrive! Enfin ce maudit hiver parait décliner et, à Paris du moins, nous voici hors des grands froids. Même dans ton pays de loups, avril ramène quelquefois le printemps, et tu vas voir que tu vas reverdir et refleurir comme une branche virginale de pommier, rose et blanche.

En attendant, on meurt à force dans notre Paris. Je suis allé te voir le lendemain de l'enterrement de Jules Favre; je t'écris la veille de l'enterrement de Crémieux. Mon vieil ami, toutes les grandes voix du barreau et de la tribune se taisent, et nous ne faisons plus que coasser comme des grenouilles ou croasser comme des corneilles, quand nous ne jabotons pas comme des pies.

Avant-hier, j'ai reçu une lettre, ou du moins une

demi-page écrite par Nicolet. Il ne me parle pas de sa santé qui, je le sais d'autre part, n'est ni meilleure ni pire; mais ce pauvre garçon m'écrit tout exprès pour me congratuler de cette candidature académique qui te tient, à toi aussi, tant au cœur. Voici où nous en sommes de ce côté.

Je t'ai écrit, ce me semble, après avoir vu M. Dufaure et Camille Doucet. Je n'ai fait aucune autre visite, aucune autre démarche, mais j'ai délié les lèvres de mes dangereux flatteurs du Palais. Le bruit de mes ambitieuses visées s'est répandu dans la salle des Pas-Perdus comme une fanfare pleine de gloire, et je dois dire qu'il a été accueilli dans ce pays avec une grande allégresse. Si le vote se faisait à coups de bonnets carrés, mon apothéose ne serait pas douteuse. Je n'ai pas besoin de te dire qu'au fond de cette popularité, qui ne m'enivre pas du tout, il y a beaucoup de tristes ingrédients. Tu sais qu'une nouvelle candidature a surgi : celle de notre ami de Vallée; sans compter celle de Gambetta et celle de Maxime Ducamp, qui a de très grandes chances de succès. Tu as lu probablement les articles que le *Figaro* et le *Gaulois* ont consacrés à ma gloire. A présent, j'attends les éreintements qui ne se feront pas attendre. Dans tous les cas, la candidature « officielle », d'après les rites académiques, ne sera ouverte qu'un mois après la mort de Jules Favre.

Tout ce que nous faisons à présent ne sont que bassesses préliminaires et vilenies préparatoires. Ce sont comme les galops d'essai que l'on fait courir aux

poulains et pouliches sur la pelouse de Chantilly, si ce n'est que les coursiers académiques sont plus souvent de vieux carrossiers hongres que de jeunes étalons. Il me paraît très difficile, quant à présent, d'apprécier nos chances respectives. On m'assure les voix du groupe de Broglie, ce qui serait énorme. On veut que j'aille voir Jules Simon et Sardou qui *demandent* ma visite; et l'on me garantit Marmier qui, dans tous les cas, — et tu sais pourquoi, — ne voterait à aucun prix pour de Vallée. Samedi et dimanche, je tâcherai de faire ces corvées pleines d'ignominie.

J'ai causé avec Allou. Il déplore cette compétition qui, m'a-t-il dit, va prendre la couleur d'une lutte religieuse et politique. Je lui ai répondu que c'était le sort commun de toutes les questions grandes et petites de ce temps-ci, et que nous n'y pouvions rien du tout. Il aurait d'ailleurs un moyen très simple de faire cesser cette concurrence... Mais il ne paraît pas le voir et ce n'est pas à moi à le lui indiquer. Quant à de Vallée, je ne l'ai pas rencontré depuis longtemps.

J'ai revu Lemerre. Mon *farrago* peut composer deux volumes convenables et je crois que je vais me décider à en faire imprimer un au moins. En attendant, et pour aller au plus pressé, comme on me demande de tous côtés des *Sapey*, des *Préface* et des *Discours 1871*, je fais réimprimer chez Lahure ces trois chefs-d'œuvre pour satisfaire aux vœux d'un public idolâtre.

Es-tu content, Coucy? et trouves-tu que pour un commençant je montre quelques dispositions?

Jeudi. — Je rentre du Palais, six heures. Et j'y suis depuis onze heures du matin! Et je n'ai pas plaidé! Et ceux qui ont plaidé avant moi l'ont fait de façon à me forcer de travailler toute la soirée! Bonsoir, je suis furieux.

Paris, 6 mars 1880.

Mon vieil ami, décidément je fais des miracles; et quand je serai mort, on promènera mes os dans une châsse. On dit que, depuis la visite que je t'ai faite, tu es rajeuni, ragaillardi, absolument recrépi, et que tu es entré dans une période d'invigoration. Tu t'es, au surplus, chargé toi-même de me le faire savoir, et tes deux bonnes et longues lettres m'ont réjoui autant que tu le peux croire.

Pour le moment, je suis au coin du feu, grippé de la gorge, fripé du cerveau, endolori partout et d'une humeur de dogue malade. Après l'affaire de la Société du Crédit rural qui a duré sept audiences, je suis embarqué depuis jeudi dans une autre affaire correctionnelle, celle de la Société des mines de Collo; et je devais plaider ce matin même. Mais, hier déjà, j'étais si souffrant que j'ai été obligé de quitter l'audience. Hier soir, j'ai eu la fièvre. Cette nuit, je n'ai pas dormi; et aujourd'hui, il a fallu envoyer au Palais demander une remise qui a dû jeter le désarroi partout et faire hurler le président. Qu'y faire? Être jeune, se bien porter, tra-

vailler sans peine, ne pas avoir la terreur de la barre, être enfin un avocat bâti comme les Allou et les Lenté. C'est bien simple. Il ne s'agirait que de me refaire des pieds à la tête.

Tu t'impatientes, tu piaffes, tu t'inquiètes très peu de ma santé et tu dévores mes pattes de mouches pour arriver au sujet qui t'intéresse, à ton dada, à cette candidature dont tu es le père et à laquelle tu cherches des parrains. Calme-toi, et commence par agréer l'assurance que parmi les candidats du Palais, il n'y aura pas de jaloux. Allou, de Vallée et moi, nous serons blackboulés avec la plus honorable unanimité. Le fauteuil Favre va être escaladé par les neuf concurrents malheureux qui n'ont pu se loger dans les fauteuils Sacy et Taillandier, et ils n'y laisseront aux robins pas même la largeur nécessaire pour asseoir la moitié de leur derrière. Voilà mon humble opinion et celle de bien des gens.

Cela ne m'a pas empêché de continuer le cours de mes platitudes. Sous prétexte de tâter le terrain, j'ai vu six académiciens dans l'ordre suivant : Dufaure, Camille Doucet, Jules Simon, Caro, Marmier et de Broglie. Je t'ai parlé, je crois, de ma visite aux deux premiers. T'ai-je écrit depuis que je suis allé chez Jules Simon? Ce saint homme de chat m'a reçu avec une onction et une affabilité faites de sucre et de miel. Il m'a témoigné la plus vive sympathie; après quoi, il m'a dit (et c'est ce qu'il avait de plus sensé à dire) que, si la question se posait entre avocats, il voterait comme Dufaure. Comment Dufaure, le cas échéant, voterait-il? Je n'en sais

rien. Je ne l'ai point revu; et quoique sa belle-mère, Mme Jaubert, m'ait dit l'autre jour qu'il me préférait à l'autre, je suis, à cet égard, dans la perplexité la plus complète. Caro, que j'avais vu quelquefois, a été aussi gourmé que peut l'être un professeur de transcendantisme. « Il doute que l'Académie nomme un avocat qui ne soit pas un homme politique. » Ce qui veut dire qu'il nous méprise, nous, notre robe, nos conclusions et nos paperasses, comme la boue qui se serait attachée à ses sandales en descendant du Parnasse. De Broglie m'a reçu sans avoir l'air de se souvenir beaucoup des temps préhistoriques de la conférence d'Orsay. Il a clos l'entretien en me demandant si les eaux de Cauterets m'avaient fait du bien!... Pas mal, et vous?... Ah! saprelotte, s'il faut faire trente-neuf visites comme cela! Quant à Marmier, un père! un véritable père! Ce vieil homme, très bon homme, m'a fait assister à son déjeuner dans son petit vieux appartement de garçon. Il m'a raconté tous les potins et contre-potins de l'Académie. Il m'a donné toutes sortes de bons conseils. Il m'a retenu trois quarts d'heure et je suis très certain que, si avocat il y a, je serai cet avocat-là. Bien plus, le brave homme m'a envoyé le lendemain le même petit livre jaune, l'agenda de l'Académie, que Simon m'avait déjà donné. Et en outre, hier, j'ai trouvé chez moi sa carte cornée. Je vais revoler chez lui demain, car sa visite avait probablement un but.

On dit que la succession Favre sera officiellement ouverte mardi. C'est alors que vont commencer les

courses des biges, des quadriges, et qu'on va, au milieu d'une noble poussière, « suivre de l'œil nos chars volant dans la carrière » : trente-neuf visites à quarante sous l'heure!

En attendant, je fais imprimer mes anciens articles de journaux, la préface Chaix, Sapey, le discours de 1871. Cela fera un petit recueil assez propre. J'ai relu quelques pages du *Journal du Siège* que tu as eu la bonté de m'envoyer et les lettres de la Commune. Il n'est pas possible de publier cela maintenant. Tes amis me lyncheraient sous les réverbères de l'Institut; et d'ailleurs, après l'élection de Maxime Ducamp, l'Académie ne voudrait pas se compromettre davantage en nommant un second insurgé.

Mon fascicule sera prêt dans les premiers jours de la semaine prochaine. Bien entendu, je te l'enverrai. Tout cela est absurde, écœurant. J'en ai assez et trop, avant d'avoir commencé; et je t'assure, du fond du cœur, qu'après avoir fait, par devoir, tout ce que je pourrai pour être élu, je serais enchanté de ne le pas être.

En t'écrivant, mon vieil ami, je ne sentais pas ma tête. La voilà qui se rappelle à mon souvenir. Je suis très patraque. Je t'écrirai encore un de ces jours, mais aujourd'hui je n'en peux plus; et j'ai là une montagne de pièces et de lettres à ranger, ne pouvant pas travailler. Adieu, amitiés à tous. Je t'embrasse.

Paris, 25 mars 1880.

Mon cher Henri, tu recevras, d'ici à deux ou trois jours, un ballot de six volumes aux destinations suivantes : un pour toi, pour Oswald, pour Villet, pour M. Brincourt, pour Mme Cunin et pour la Bibliothèque des avocats. Corrige les fautes d'impression qui se trouvent surtout dans les *Études*; et ne compte pas les fautes de français qui se trouvent partout.

J'ai vu la première représentation d'*Attila*. Grand succès. La pièce est absolument insensée; mais beaucoup de vers superbes. Je crois que M. de Bornier va nous couper à tous l'herbe et les palmes vertes sous le pied. Tout en dedans, je n'en serai pas très fâché, loin de là!

Merci de ta dernière bonne lettre qui, par son volume et sa teneur, me rassure tout à fait sur ta santé et sur celle de ta chère petite-fille. Fais-nous donner de vos nouvelles par Oswald, si tu es fatigué. Nous allons assez bien; moi, cependant, horriblement nerveux et agité. Je t'assure que l'Académie n'y est pour rien du tout. Jamais rien ne m'a laissé si calme.

Je t'écris en courant. J'ai mille choses à faire et je ne fais rien. A cette rentrée de vacances je vais être affreusement bousculé. Voilà maintenant les Jésuites, traqués par cette république libérale, qui me tombent sur les bras.

Je suis harassé d'esprit, de tête et de corps. Je voudrais être dans un trou. Je t'embrasse par le soupirail.

Paris, 26 mars 1880.

Crois-tu que tous les deuils qui se succèdent me fassent prendre goût à l'immortalité de la rue Mazarine? Dans tous les cas, il te faut renoncer pour moi à cette chimère aux palmes vertes. L'infâme Bornier nous supplante tous. Nommons Bornier! On n'entend que cela. Je vais achever, pour l'acquit de ma conscience, ma tournée de visites. Et puis je n'y penserai plus. Mes livres sont distribués aux trente-sept.

Mère et frère vont bien. Moi, très sombre. Tout travail m'est odieux. Cette année finie, je crois bien que, décidément, j'entrerai en cellule dans quelque Chartreuse, si tes amis laissent encore aux gens la liberté de renoncer à la liberté. J'ai tort de dire « tes amis »; car ce sont de sales gens et de sottes gens. Je vaux mieux qu'eux et je t'embrasse.

---

27 avril 1880.

Je ne suis ni muet ni manchot. Mais il me faudrait la langue du bon Ulysse et les cent bras de Briarée pour faire et pour dire tout ce que j'ai à dire et à faire. Je plaide à la hâte mes affaires les plus urgentes et je tâche de vider, d'ici à la fin du mois, mes sacs à procès pour aller me terrer à la Roche dès la première semaine de mai et composer à loisir le mémoire que je suis chargé

de faire pour la défense des Congrégations religieuses. Je n'ai pas besoin de te dire combien est lourde cette tuile qui m'est tombée sur la tête au milieu de l'année judiciaire et dans le plein courant des affaires. C'est une énorme besogne qui ne se peut point faire à Paris, à bâtons rompus, entre les coups de sonnette des clients et le train des audiences. Pour m'y mettre tout entier, j'ai été obligé de renvoyer six belles affaires. Enfin, advienne que pourra. Il y a des lâchetés professionnelles que ni toi ni moi ne commettrons jamais; et je ne pouvais pas refuser mon patronage et mon concours à des hommes si stupidement et si odieusement persécutés. Au reste, je me suis chargé uniquement et exclusivement de faire le mémoire, ce qui est déjà bien assez. Et j'ai stipulé que ce serait Barboux qui plaiderait, en s'adjoignant d'autres avocats choisis par lui et par moi. Je ne doute pas que, pour aider à l'exécution des décrets, notre gouvernement, ami de toutes les libertés, ne nous lâche, au moment voulu, quelques cohortes du peuple souverain pour briser les portes de nos capucinières. Le voyage si habile du grand Ferry à Lille est un avant-goût de ce qui va se passer ici dans quelque temps.

Quant à l'Académie, cette candidature t'occupe en vérité plus que moi, mon bon ami. Je te remercie de tout ce que tu as fait; mais je te prie de ne plus rien faire, les recommandations n'étant pas toujours bien accueillies par les Immortels.

J'ai vu M. Barbier samedi dernier, après l'avoir

manqué plusieurs fois. Ce fougueux auteur des *Iambes* est un petit vieillard d'aspect débonnaire, coiffé d'une perruque classique et me rappelant feu M. Bouilly que j'ai connu dans ma jeunesse. M. Barbier a été, comme tous ses collègues, très aimable; et l'on m'assure qu'il votera pour moi.

J'ai vu dimanche M. Dufaure, qui m'est tout dévoué; Camille Doucet, sur qui je peux compter également; et hier M. Mignet qui m'a couvert de fleurs, mais dont j'ignore les projets. Je sais que le duc d'Aumale, le duc Pasquier, M. de Broglie et M. Cuvillier-Fleury doivent voter pour moi; Legouvé, Augier, John Lemoinne, Henri Martin, résolument contre; Dumas incertain.

Maintenant, voici l'état des candidatures : il y a huit jours, je tenais la corde; Bornier venait après, et de Vallée *bon dernier*, sans aucune chance. Il n'y avait que ces trois pur-sang sur la piste. Mais, il y a deux ou trois jours, M. Manuel a posé sa candidature, et il a rallié une partie des voix qui allaient à Bornier, plus quelques-unes qui me paraissaient acquises; par exemple, celle de Jules Simon, dont il a été le secrétaire ou chef de cabinet. On parle toujours, pour le dernier moment, de la candidature électrique de ton impartial et tonitruant ami Gambetta, mais beaucoup de gens n'y croient point.

En résumé, les chances paraissent en ce moment très éparpillées, et l'élection sera très disputée. Elle se fait le 13. Je t'envoie un article qui a paru hier dans le *Gil Blas*, un journal qui, peut-être, n'arrive pas à Charleville et à Sedan. Lis l'un des articles qui précèdent

l'éloge de ton ami, d'ailleurs bourré d'inexactitudes, et tu verras dans quelle compagnie je me trouve. Ledit article est intitulé *Un caprice de veuve*. C'est à faire rougir un pompier. Quant au dithyrambe fait en mon honneur dans cette estimable feuille, il est l'œuvre de Rocher, que tu as peut-être connu autrefois au Palais. C'est un de nos contemporains, avocat-journaliste, neveu de Bertin, très brave garçon et autrefois la cheville ouvrière du *Droit*. Le directeur de la *Gazette* m'a dit hier que de Vallée va faire publier dans ce journal des extraits de ses œuvres. On me demande des parcelles d'or détachées des miennes pour compléter cet écrin. J'ai dit qu'on prenne dans le volume ce qu'on voudrait. Je n'ai pas le temps de faire un choix.

Pourquoi Coppée, ou Sully Prudhomme, ou Leconte de Lisle ne se sont-ils pas présentés au lieu de M. Manuel? Chacun d'eux me semble très supérieur à M. Manuel.

Enfin, j'ai fait à peu près mon devoir de candidat. A présent, je suis partagé entre le désir d'un succès qui donnerait une très grande joie à ma bonne mère et à Emile, et qui te ferait exulter d'orgueil, et cet invincible besoin de repos et de silence qui me fait envisager avec horreur le travail, le spectacle, le bruit, le trépied, le discours, la parade officielle du langage surfait et des sentiments de théâtre. *Totus mundus exercet histrioniam*. C'est Bacon, je crois, qui disait cela.

Merci, mon vieil ami, encore une fois, de tout le mal que tu te donnes pour moi. Ne t'agite pas trop et sur

tout affermis ton âme stoique contre les revers qui, probablement, vont détruire tes amicales espérances.

Douze cents francs de rente et l'immortalité, c'est bien quelque chose; mais on peut vivre sans cela. Les douze cents francs n'ajouteraient pas grand'chose à mon modeste bien-être; et quant à l'immortalité, elle n'ajouterait pas dix minutes aux quelques heures qui me restent.

Amitiés à tous. Je t'embrasse bien tendrement.

---

15 mai 1880, Paris.

Vieil ami, merci, merci, merci; voilà tout. J'ai devant moi : deux cents cartes, cent lettres et dix ou quinze dépêches — restes d'hier.

J'ai la tête en bouillie. L'entrée dans l'immortalité n'est pas commode. Je vais dire à Émile de t'écrire. Je ne peux que t'embrasser, cher et bon ami. Merci à tous les tiens.

Pour un homme qui aspire au repos, j'ai bien trouvé mon affaire.

Hier j'ai fait dix-sept visites. Il m'en reste juste vingt à faire aujourd'hui.

Pas un mot de ta santé? Je t'écrirai quand je pourrai.

Mère ivre de bonheur. Émile radieux. Il te contera ce qui lui arrive personnellement. Cependant, moi grincheux toujours, et en voilà pour l'éternité, puisque je ne dois plus finir.

Les Jésuites, l'Académie, mes procès : mon crâne immortel est comme le cratère stupide d'un Vésuve d'imbécillité. Style académique.

Adieu. A bientôt j'espère.

Je te rembrasse. C'est toi qui, à force de me tanner, « m'as huché au corps qu'académique on nomme ».

Un malentendu avec mon secrétaire t'a fait arriver ma dépêche trois heures trop tard. Ton immortel ami.

M. Émile Rousse à M. Vesseron.

Paris, 16 mai 1880.

Mon cher Henri, Edmond vous a envoyé hier à peine deux mots, primeurs d'un académicien nouvellement éclos; aujourd'hui, il me charge de vous donner quelques détails sur son élection. Quels détails? Les journaux ont assez fait savoir *urbi et orbi* qu'il avait réuni, au premier tour de scrutin, 13 voix; au second tour, 18. Quant au détail des visites, vous savez que votre ami est sobre d'anecdotes; à peine avons-nous pu entrevoir, çà et là, qu'il n'a pas trouvé, dans leur pied-à-terre d'ici-bas, la moitié des trente-sept demi-dieux. Deux ou trois étaient aux mains d'Esculape; Victor Hugo invisible au fond d'une « bouche d'ombre », avenue d'Eylau; quelques-uns, plus abordables, avaient été charmants, *mais* laissaient entendre qu'au premier tour, au moins, ils voteraient pour un autre. Ces indices peu encoura-

geants nous avaient laissé peu d'espoir, et ma mère, dont vous connaissez la philosophie pratique, attendait, en plaisantant sur ces visites nauséabondes de candidat, un échec plus que très probable. Il n'en fut pas ainsi; jeudi, à deux heures, Edmond entrait dans sa chambre pour annoncer son succès; puis la nouvelle fit comme une traînée de poudre : visites, et bouquets! et télégrammes! Le soir même, je ne sais par quel prodige, il en arriva trois de Limoges, d'Agen et d'Amélie-les-Bains.

Depuis trois jours, c'est une procession, une avalanche de cartes et de lettres et un torrent de visites. Au demeurant, ma mère a très bien supporté ces émotions fort douces, mais pourtant un peu violentes à son âge. Tout ce tapage va s'apaisant de jour en jour et, vienne la fin de la semaine, j'espère qu'il ne restera plus à ma chère mère qu'une petite excitation salutaire et la joie d'avoir donné le jour à un académicien.

Chez vous, vous avez pris plus vivement la chose; et c'est une bien bonne idée d'avoir réveillé toute la ville à dix heures du soir pour annoncer la bonne nouvelle! Vous êtes, en vérité, un ami incomparable, et ma mère a bien raison d'avoir un grand faible pour vous. Tâchez de vous calmer et de vous mettre en état de faire, dans trois mois, votre villégiature habituelle. Quant à votre idée de publication, je ne sais ce qu'en pense mon frère, mais je ne la partage nullement. Par ce temps d'opportunisme, elle me paraît inopportune au premier chef. Ce n'est pas le moment où un avocat va publier une consultation exclusivement juridique sur une question de

droit imprudemment soulevée par la politique, ce n'est pas, dis-je, ce moment que doit choisir un avocat pour mettre les pieds dans tous les plats politiques par une publication irritante; sa voix, sa consultation, sa cause seraient immédiatement compromises et perdues d'avance. Cette publication aurait, à mon avis, bien d'autres inconvénients beaucoup plus graves, qui, de loin, ne vous frappent pas. Il importe peu de fournir à un orateur un beau et bon discours, *ut pueris placeas et declamatio fias* : assez et trop, certains épisodes sont connus et de notoriété publique; ils suffisent amplement pour l'éclat et le scintillement de quelques phrases académiques; laissons le reste aux œuvres posthumes et aux oraisons funèbres.

Voilà mon avis, ce qui ne m'empêche pas de vous envoyer mes vieilles amitiés et de vous serrer cordialement la main.

ÉMILE ROUSSE.

Paris, 2 juin 1880.

Mon vieil ami, à présent que je suis un peu débarbouillé des onze cents cartes, lettres et dépêches que j'ai reçues et répondues, et des cinquante ou soixante visites obligées qu'il m'a fallu faire, j'ai bien gagné de me reposer un instant avec toi de cette grande agitation dont tu as pris ta trop large part. Où faut-il reprendre

cette étonnante histoire? Je suis encore tellement entêté des fumées de la gloire que je ne vois plus trop clair dans mon cerveau immortel.

Quelques jours avant ce 13 mai, il m'était déjà venu bien des bruits avant-coureurs du succès. Camille Doucet, un jour que je l'avais été voir, avait pointé devant moi la liste des grands et des petits dieux, et m'avait démontré que j'avais bien des chances. Un conseiller à la cour, très lié avec M. Taine, était venu chez moi tout exprès pour me dire que son ami avait lu mon petit livre; que j'étais (ceci pour toi) « un écrivain de premier ordre », qu'il le chargeait de me le répéter, et qu'il ferait tous ses efforts pour que je fusse nommé. Le lundi qui a précédé l'élection, j'avais dîné en petit comité chez la duchesse de Galliera, dont le salon est un des laboratoires académiques et politiques les plus puissants de Paris. M. de Broglie était là et M. Marmier devait y être. La duchesse m'a dit que, pour elle, ma nomination ne faisait aucun doute; et quant au duc, bien que, en parfaits gentilshommes, nous n'ayons, ni l'un ni l'autre, dit un mot de l'Académie, je savais que lui et toute sa *famiglia* voteraient pour moi. Je savais aussi que M. Dufaure, M. Auguste Barbier, M. Marmier étaient mes partisans déclarés; j'étais donc assuré, tout au moins, d'une belle minorité. Alexandre Dumas, d'abord enclin à me donner sa voix, avait ensuite déclaré qu'il ne voterait jamais pour l'avocat des Jésuites. Legouvé avait été déterrer, dans la dernière quinzaine, M. Manuel qui n'y pensait guère, et il s'es-

crimait de ce candidat imprévu, tout à la fois contre de Bornier le Vicomte et contre Rousse le Jésuite.

Jules Simon votait pour M. Manuel qui a été son chef de cabinet; et, comme tu l'as vu, c'est en effet cette candidature qui a failli me faire mordre la poussière olympique, *pulverem olympicum*. Mais j'avais un ennemi bien plus redoutable encore! Il y a six semaines environ, l'indiscrétion et le manque de tact d'un de mes anciens camarades avaient fait tomber un exemplaire de mon livre entre les blanches mains de la princesse Mathilde. Elle m'avait écrit pour me complimenter, comme si l'hommage venait de moi; et elle m'engageait à l'aller voir le mercredi et le dimanche. Cette invitation me rendait fort perplexe. Après conférence avec Émile, qui d'ailleurs n'était pas de mon avis, j'ai répondu à la bonne princesse un petit billet, bête de toute la finesse que je lui voulais donner, et dans lequel, tout en la remerciant avec effusion, je lui disais que ma santé, les travaux urgents dont j'étais en ce moment chargé, etc., et patati, et patata, ne me permettraient peut-être pas de me rendre à sa bienveillante invitation. Je croyais avoir fait merveille et que la sœur de César n'y penserait plus. C'était mal connaître le cœur des princesses. Quand elles désirent, il faut céder; quand elles ordonnent, il faut se rendre. Il n'y a santé, besogne, infirmités qui tiennent. Il paraît que, depuis ce billet incongru, la belle princesse m'a voué une haine de déesse refusée, *spretæque injuria formæ*. Et dans son salon, qui est un des grands foyers littéraires de Paris, elle a travaillé d'importance ce

pelé, ce galeux, ce butor qui avait décliné une faveur si recherchée, sans dire d'ailleurs le motif de sa rancune. « Que diable as-tu donc fait à la princesse? » me disait un jour ce bon Doucet, au lendemain d'un de ces raouts. « Elle t'a abîmé toute la soirée. » Au fait, il paraît que j'ai fait une sottise. J'avais refusé cette avance, parce qu'il me paraissait peu convenable de me lancer dans le monde impérial, alors que j'allais chez les princes d'Orléans. C'était stupide; et j'ai su trop tard que le salon de la rue de Berri était un terrain neutre où, sans aucune distinction d'opinions politiques, toute la gentry littéraire et artistique de Paris se donnait fraternellement rendez-vous. Je regrette ma bêtise, surtout parce qu'elle peut sembler un manque de savoir-vivre; mais qu'y faire?

Je t'ai écrit que j'avais fait mes visites en conscience; mais j'ai trouvé à peine la moitié de mes futurs confrères : une quinzaine seulement. Les autres ne connaissaient que mes cartes et mes immortels écrits.

Les meneurs de ma candidature ont été surtout : M. Dufaure, M. Taine, le duc d'Aumale, le duc de Broglie, le duc Pasquier, M. de Falloux, Émile Ollivier, Auguste Barbier qui s'est pris pour moi d'une affection très inattendue, et enfin, ou plutôt avant tous les autres, le bon M. Marmier qui m'a patronné, piloté, conseillé et s'est montré pour moi un vrai père. Je t'ai expliqué, je crois, de quelle rancune se doublait son zèle.

Jamais je n'ai été moins ému, moins agité d'aucun événement de ma vie, que de ce grand événement. Le sentiment qui dominait pour moi tous les autres, c'était,

je te l'assure, la crainte d'être élu. Dans ces premiers jours de mai, j'étais très souffrant, très triste, très inquiet d'autre chose qui me tenait bien autrement au cœur; et il me semblait que tout ce bruit de vanité qui se faisait autour de moi se faisait pour un autre. Je ne pouvais pas me persuader qu'il s'agit de moi et que je fusse le vrai Sosie de cette aventure. T'ai-je parlé quelquefois d'un excellent homme, très intéressant et très original, mon client d'abord, aujourd'hui mon ami, qui, depuis plusieurs années, s'est engoué pour moi d'une affection filiale et d'un dévouement à toute épreuve : Charles de Berkeley, Anglais d'origine, riche, très instruit, artiste, parlant toutes les langues, et, ce qui vaut mieux, ayant un cœur d'or? Ce brave garçon, depuis quelque temps, ne rêvait plus qu'Académie, et s'ingéniait par tous les moyens, après toi et comme toi, à me mettre le feu sous le ventre. La veille de ce fameux 13, il avait dressé toutes ses batteries pour connaître, le premier, le résultat du scrutin. Le jour de l'élection, il s'était fait présenter à l'illustre Pingard et avait obtenu une entrée de faveur.

Pour que je fusse averti plus vite, il m'avait persuadé d'aller l'attendre dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Quant à lui, à peine le vote connu, il s'était élancé sur le pont des Arts de toute la vitesse de ses grandes jambes britanniques, s'était jeté dans sa voiture qui stationnait de l'autre côté du pont, et, à une heure et demie, il bondissait dans le saint lieu et m'embrassait en pleurant de joie, au grand ébahissement du suisse et

d'une centaine de fidèles qui se trouvaient là. Nous nous sommes jetés dans son coupé et, dix minutes après, j'entrais dans la chambre de ma mère qui sommeillait tranquillement, son chapelet roulé autour de ses doigts. Il fallut réveiller d'un profond sommeil « cet autre Alexandre ». Je l'avais entretenue, tous les jours précédents, dans la pensée que je n'avais aucune chance, afin de lui épargner une déception. Aussi, quand je lui dis que j'étais élu, la pauvre femme ne le voulait pas croire. Elle est devenue toute rouge et m'a sauté au cou, dans un ravissement qui m'a été bien avant au cœur. Émile était dans sa chambre; il est arrivé; et j'ai goûté là quelques minutes de bien grande joie, à voir ces deux êtres chers si heureux. A l'instant même, la procession des amis et des confrères a commencé. Le bruit de l'élection s'était répandu dans la salle des Pas-Perdus comme une traînée de poudre; et, en trois heures, il est venu plus de cent cinquante visiteurs. Puis des bouquets, des cartes, des dépêches. Le salon était un parterre de fleurs. On pleurait, on riait. On dit qu'au Palais ç'a été une explosion de joie. Où étais-tu, mon pauvre vieux Henri, toi qui as tant souhaité ce jour, qui as tant fait pour me pousser à cette entreprise? Comme je t'aurais embrassé de bon cœur! et comme, en voyant le bonheur de mes chers miens, ma pensée a été vite vers toi! Et il t'a fallu attendre jusqu'au soir cette nouvelle!

Les jours qui ont suivi ce grand jour ont été moins agréables. Il a fallu classer les cartes qui arrivaient par

centaines, enrégimenter les lettres et les dépêches; puis commencer les visites aux nouveaux confrères. Cette fois encore, j'en ai trouvé un assez petit nombre, de façon que je ne connais pas encore la plupart d'entre eux.

Jamais candidature n'a trouvé un candidat, jamais élection n'a trouvé un élu plus distrait, plus préoccupé d'autres soins, plus empêtré de besogne urgente. Depuis quinze jours déjà, j'étais plongé dans les paperasses et dans les livres, pour perpétrer le mémoire destiné à la défense des congrégations. Cette lourde affaire, comme tu le penses bien, a été exploitée pour et contre moi et a joué un très grand rôle dans l'élection. Je t'enverrai, ces jours-ci, la collection faite par un spéculateur, des articles de journaux publiés sur mon compte. Tu verras là ce que c'est que la presse et le triomphe de la bonne foi politique. Selon que le journal est rouge ou blanc, conservateur ou démocrate, les uns me trouvent beau, charmant, éloquent, écrivain supérieur, jeune malgré mes soixante ans, avec la bouche exquise, « les yeux profonds et tendres »; les autres assurent que je suis aussi médiocre orateur que méchant écrivain, « petit (*sic*) », laid, chétif, avec le regard sournois et la paupière plissée... « L'Académie est au complet, dit l'un d'eux; elle s'était donné Maxime Ducamp, le *mouchard*, elle se paie aujourd'hui Rousse, le *jésuite.* » Tout cela est très curieux, et drôle comme un vomitif.

Les journaux illustrés ont reproduit mon image. La

gravure de l'*Illustration* est immonde; celle de la *France illustrée* est la meilleure.

Reste à présent le discours à faire et à prononcer. Deux nouveaux élus doivent passer avant moi : Labiche et Maxime Ducamp. On dit qu'ils ne seront pas prêts avant le mois d'août au plus tôt. Doucet pense que je pourrai être reçu à la fin de novembre. C'est le duc d'Aumale qui doit me répondre. Je suis allé deux fois chez lui sans le trouver. Je ne pourrai me mettre à la besogne de ce côté que dans un mois environ. J'ai fini avant-hier ma consultation pour les congrégations. Il me reste à la revoir et à la raboter : c'est l'affaire d'une journée. Ensuite, je vais plaider trois ou quatre affaires que tout ce brouhaha et le travail pour tes amis les jésuites ont nécessairement laissées en souffrance. Puis, vers le milieu de juillet, je me mettrai face à face avec mon mort. C'est une figure bien intéressante, mais bien difficile à pourtraire.

Depuis un mois, je ne sais plus guère ce qui se passe au Palais. J'y ai paru à peine trois fois. Le jour où j'y suis revenu après l'élection, j'ai eu peine à me soustraire aux ovations de ce public idolâtre. Il est très fortement question de me donner un banquet. Mais, pour bien des raisons, je m'efforce de détourner cet honneur. D'abord, depuis plus d'un an, nous devons à M. Dufaure son banquet de cinquantaine, qui a été ajourné jusqu'à la fin du deuil de sa femme. Puis, notre pauvre bâtonnier est dans un état de plus en plus alarmant; il serait inconvenant autant que cruel de festiner sous son

bâtonnat sans qu'il pût présider la fête. Voilà ce que je m'efforce de faire entendre. Ajoute à ces deux raisons décisives, — mais c'est là le petit côté de la question, — que rien ne me serait plus odieux que cette exhibition bachique avec toast et discours au dessert. Je pense que, tout au moins, j'obtiendrai un atermoiement jusqu'après les vacances; et cinq mois, c'est plus qu'il n'en faut pour que personne ne pense plus ni à l'académicien, ni au banquet.

Ma mère va bien et mon élection lui a donné un regain de jeunesse. Émile est plus heureux chaque jour de la résolution rapide qu'il a prise de quitter le Crédit foncier. Il est, à présent qu'il n'a plus rien à faire, l'homme le plus affairé de France. Il suit un cours de botanique au Jardin des Plantes. Il étudie le microscope. Il lit, il fait nos comptes. Il ne trouve pas, depuis un mois, un jour pour aller à la Roche compter nos morts et nos blessés de l'hiver. Pauvre la Roche! Mes lauriers, morts; mon lierre, mort; mes pommiers, morts; mes figuiers, mon vieil ami, mes figuiers, morts! Entends-tu cela? Mes figuiers! Je ne sais pas ce que je ferai dans deux mois, si je voyagerai un peu ou si j'irai me terrer dans ma bicoque.

Adieu, j'ai les doigts engourdis à force d'écrire et l'échine courbaturée. Adieu mon bon Henri. Merci de tous les soucis que tu t'es donnés pour moi; à bientôt, j'espère; car, décidément, ma visite paraît t'avoir rajeuni de dix ans, et te voilà bientôt en état de venir nous voir. M. Auguste Barbier m'a dit, il y a huit jours, que ta

traduction d'Anacréon était un petit chef-d'œuvre. C'est toi qu'on aurait dû nommer de l'Académie.

Je t'embrasse de tout cœur, comme je t'aime.

E. R., *un des Quarante.*

Paris, 22 juillet 1880.

Serais-tu plus souffrant, mon cher Henri? Ou bien crains-tu de te compromettre vis-à-vis des frères et amis de Sedan ou du Grand-Orient de Charleville en écrivant à Rousse, l'avocat des Jésuites? Je ne sais que penser. Toujours est-il que, depuis plus de six semaines, je n'ai pas eu un mot de toi.

Es-tu assez vaillant pour venir nous voir au mois de septembre? Tu sais, mon cher Henri, que tu nous ferais grand plaisir, et plus que jamais cette année, puisque cela nous montrerait que tu es décidément remonté sur ta bête. Mais consulte bien ton médecin avant de te mettre en route, et mesure bien tes forces. Songe ensuite que, cet hiver, tu seras peut-être bien aise de venir à Paris pour contempler ton ami pataugeant en habit vert, sur le perchoir du quai Conti, dans des phrases à quatre temps coupées par des pauses savantes. Bref, interroge-toi bien et interroge la faculté avant de t'embarquer; et si tu peux sans inconvénient te lancer, lance-toi et arrive-nous comme de coutume dans les premiers jours de septembre.

Je ne peux t'écrire que quelques lignes et j'ai cependant bien des choses à te dire. Ma mère va bien. Elle avait été fort inquiète de la fête du 14. Mais tout s'est passé assez tranquillement, sinon silencieusement. Sur notre bout de boulevard, l'aimable municipe avait installé deux bals avec orchestre formidable; une douzaine de balançoires et un immense jeu de chevaux de bois tournant jour et nuit au son d'un orgue-piano qui broyait toutes sortes d'airs patriotiques. Ç'a été, pendant toute la semaine, un épouvantable brouhaha. La nuit du 14 au 15, ne pouvant pas dormir, je me suis mis à la fenêtre. A trois heures et demie du matin on dansait encore! Je croyais que, sous Napoléon III, les républicains trouvaient que l'Empire corrompait le peuple par ses fêtes, et que la République devait enfin le rendre aux saintes joies du travail et de la vertu. Blagueurs! Quant à l'armée, on peut juger de sa discipline sévère par les scènes de sauvagerie de Rennes, Grenoble, Marseille et autres lieux, où des bandes de soldats conduites par des officiers ont donné l'assaut à des couvents de capucins et de récollets. Mais laissons la politique.

Politique à part, je t'envoie une seconde édition de ma consultation, comprenant les noms de *1 700* adhérents environ. Une troisième édition donnera toutes les adhésions motivées. Heureusement, je n'ai pas à m'occuper de ces publications qui sont faites par un comité spécial. Je regrette, sans en être étonné, que les barreaux de Sedan et de Charleville n'aient fourni aucun nom à la liste des adhésions. Ce n'est pas tout

de ne pas aimer les jésuites, il faudrait aussi aimer un peu la liberté.

Hier, Barboux a été nommé bâtonnier. C'était justice. Aujourd'hui commencent les élections au Conseil qui seront très orageuses et presque exclusivement politiques. Il y a une vaste conjuration pour me mettre à la porte du Conseil. Dans tous les cas, si j'y reste, j'arriverai probablement en dehors des dix premiers. Si cela m'est égal, je n'ai pas besoin de te le dire; et il ne me déplairait nullement d'être mis complètement à la porte. Mais ce qui me serait peu agréable, ce serait de voir arriver au Conseil, comme nous en sommes menacés, des avocats de vingt-deuxième ordre, métis d'agents d'affaires dont nous possédons déjà quelques échantillons.

J'ai réuni beaucoup de documents sur Jules Favre et je suis en train de les compléter. Je suis effrayé, d'abord du nombre, puis, entre nous, de l'inanité de ces productions dont très peu supportent la lecture. Je n'ai encore aucun plan de discours. Je vais emporter mon butin à la Roche et travailler pendant les deux mois tout entiers. Je commence déjà à sentir ce froid aux entrailles que nous connaissons tous et qui précède les grandes batailles oratoires.

La Roche, 26 août 1880.

Mon vieil ami, le 13 ou le 14 de ce mois, en arrivant d'un petit voyage, j'ai reçu ta bonne lettre que j'atten-

dais depuis longtemps; et si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que je nourrissais le projet présomptueux de m'échapper, soit de Paris, soit d'ici, pour aller te serrer la main; mais, à Paris, j'ai été traqué par les clients, assiégé par les moustiques judiciaires que l'approche des vacances fait sortir de tous leurs repaires. Il a fallu partir sans regarder derrière moi.

Mais procédons par ordre; et, puisque nous ne pouvons pas nous voir une journée, devisons de loin un quart d'heure. Nous sommes partis de Paris, Émile et moi, le 26 juillet, allant d'abord tout d'une haleine à Aix-les-Bains, puis à Chambéry, puis à Grenoble. Nous avons été passer une journée à Uriage; et ensuite nous sommes montés à la Grande-Chartreuse. Ça été là, pour moi, le point le plus intéressant du voyage, quoique la Chartreuse nous fût déjà connue; mais ce que je désirais depuis longtemps, c'était de voir autre chose que les murs, les réfectoires et les cellules des étrangers, et de pénétrer un peu dans l'intimité de cette vie étrange. A notre arrivée, nous avons été reçus, bien entendu, comme le commun des mortels; on nous a nichés dans des cellules toutes nues, pourvues du plus indispensable nécessaire, et on nous a installés à la table commune, en conspect du menu ordinaire : omelette, petites carpes frites, fromage, pruneaux. Mais après cette sainte orgie, je me suis dit qu'il serait ridicule de laisser traiter le fils puiné de l'Église et le défenseur de la foi comme un simple frère coupe-choux. J'ai donc remis fièrement ma carte au frère gardien des

étrangers, en le priant de la faire passer au Père général; et nous sommes allés nous promener, les pieds dans l'eau, le parapluie sur la tête, sous un de ces déluges alpins que la Providence tient en réserve dans ses impénétrables décrets, et qu'elle lâche sur notre globe chaque fois que les frères Rousse se mettent en voyage. Le soir, comme nous nous mettions à table, nous avons vu fondre sur nous, suivi de deux ou trois moinillons, un magnifique chartreux, tout de blanc vêtu, très distingué, très aimable, qui m'a fait les plus vifs reproches pour n'avoir pas trahi plus tôt mon incognito. C'était l'un des grands dignitaires de l'ordre, le Père coadjuteur, qui venait se mettre à mes ordres et m'annoncer que le Père général, retenu jusqu'au soir par l'office du chœur, me recevrait le lendemain, à l'heure que je voudrais. Pendant ce temps-là, les petits moines et le Frère Gérasime s'étaient précipités dans nos cellules, en avaient enlevé tous nos effets, et les avaient transportés dans un logis plus digne de nous. Pour moi, c'était tout bonnement l'appartement réservé aux *princes, rois et évêques* qui viennent visiter la Chartreuse : deux assez grandes pièces boisées en sapin, dont la première sert de salle à manger et de salon, et dont la seconde est une chambre à coucher meublée de trois ou quatre bonnes chaises, d'une table ornée d'un tapis, d'un prie-Dieu et d'un excellent lit avec de beaux rideaux de serge verte, trois ou quatre couvertures et un couvre-pieds à ramages. Il est probable que ce ne serait pas un luxe excessif pour M. Gambetta ni pour Mme Sarah

Bernhardt. Mais pour moi, je restai ébloui; et quant au Frère Gérasime, tout en trottant pour mettre en ordre toute chose, il s'arrêtait de temps en temps et me regardait avec de bons yeux pleins de malice et un sourire de triomphe, en ayant l'air de me dire : « Eh bien, qu'est-ce que vous en dites? » Mes deux compagnons furent installés dans deux bonnes chambres voisines de mes appartements; et, à partir de ce moment, il n'est sorte d'attentions qu'on ne nous ait prodiguées.

Le lendemain matin, de très bonne heure, je suis allé voir le Père général avec qui j'ai causé pendant plus d'une demi-heure de tout ce qui intéresse si fort ces braves gens. J'ai trouvé là un esprit très net, très sensé, fort au courant de toutes les choses du dehors. Il m'a expliqué comment les Chartreux, du moins, se croyaient à l'abri des vexations de nos gouvernants. Mais, dans tous les cas, ils sont prêts à partir et à s'en aller partout où il sera permis à vingt ou trente hommes tranquilles de vivre ensemble pour prier et adorer Dieu à leur façon. Ils iront aussi loin qu'il faudra pour trouver

...un endroit écarté
Où de jeûner en paix on ait la liberté.

Des États-Unis, on leur fait des offres très avantageuses pour transporter là-bas leurs établissements et leur industrie. En effet, la veille, nous avions fait la route de Saint-Laurent-du-Pont à la Chartreuse avec deux étrangers parlant admirablement le français et causant avec une supériorité qui nous avait fortement frappés.

Nous les avions quittés à la porte du couvent, en nous demandant ce qu'ils pouvaient être. Rien au monde, surtout pour l'un d'eux, ne trahissait la sacristie ou le cloître. Le Père général m'apprit que c'était simplement l'évêque de la Nouvelle-Orléans et son vicaire général. Ils venaient de Rome tout droit; ils sont restés trois heures à la Chartreuse où ils allaient dire aux dignitaires de l'ordre ce qu'ils nous avaient dit tout le long de la route : que chartreux, jésuites et religieux de toutes robes et de toutes barbes seraient reçus aux États-Unis à bras ouverts par tous les partis et par toutes les sectes, depuis les quakers jusqu'aux anabaptistes et aux mormons. Toute opinion politique à part, on a peine à concevoir l'ineptie de nos politiciens qui enlèvent de vive force à notre malheureux pays tous ces foyers de civilisation et de lumières en même temps que tant de sources de richesses, pour en faire profiter des nations plus sages ou moins bêtement gouvernées.

Après un déjeuner aussi plantureux que le permet la règle de la maison, et bourrés de provisions préparées par le bon Gérasime, nous sommes montés au Grand-Som, la plus haute cime de ces contrées. Il faisait par hasard un temps superbe; et, du sommet, au bout de trois heures de grimpette, nous avons pu entrevoir le mont Blanc tout près de nous, mais coiffé de nuages obstinés qui ne nous le cédaient que par intervalles. En revenant, je suis allé faire mes adieux au Père général que j'ai trouvé plus aimable encore que le matin, et qui m'a fait des remerciements pleins d'effusion. Puis je suis

rentré sous mes lambris dorés, où nous attendait un couvert d'une exquise propreté, et où le bienheureux Gérasime avait préparé de ses saintes mains un dîner d'archevêque : carpes, thon, sardines, omelette, pâté de poisson, gâteaux excellents, fromage, beurre, les inéluctables pruneaux, du bon vin, et deux magnifiques bouteilles de chartreuse verte et jaune en guise de viatique. Tu aurais ri en voyant ces trois pèlerins d'Emmaüs attablés ainsi, et ce bon frère dans sa carapace blanche surmontée d'un grand tablier de cuisine, alerte, riant, causant, plaisantant, nous excitant à boire, nous racontant avec une naïveté pleine d'esprit le dur régime auquel il s'est voué depuis *quarante ans*, et nous regardant avec une bonté malicieuse. Un brave homme et une bonne tête, ce digne Gérasime, avec son crâne chauve, sa moustache rasée, son teint de parchemin, son petit ventre bedonnant sous sa serpillière, et sa barbe blanche en queue de vache toujours en mouvement : un vrai moine de baromètre.

Pendant le dîner, j'ai eu deux très intéressantes visites : le Procureur et le Coadjuteur général ; — après le Père général, les deux plus hauts dignitaires de la maison. Je ne saurais te dire combien nous avons été frappés de leur conversation. Ce sont, chacun dans son genre, deux hommes de très grande valeur, et nous avons été enchantés surtout de la modération et de la sagesse avec laquelle ils parlent de la mesure dont les ordres religieux sont menacés. Mais ce sujet et tout ce dont nous avons causé nous mènerait trop loin. Je

voulais seulement te faire voir un peu, mon vieil ami, ce que j'ai vu et te donner un aperçu de mes impressions. La chose est faite; et quand je t'aurai dit que j'ai assisté à deux ou trois offices de jour et de nuit, qui m'ont très fortement ému, cela ne t'apprendra guère rien de plus sur les idées baroques et sur les enfantillages poétiques de ton fantasque camarade.

Au sortir de la Chartreuse, par une inspiration subite de mes deux compagnons, nous avons franchi, tout d'une volée et en dix-huit heures, soixante-dix lieues de chemin de fer, et nous avons été coucher à Berne. Là, bien entendu, la pluie a recommencé à tomber plus fort. Interlaken, la pluie; Lauter Brunnen, la pluie; Lucerne, la pluie! Et c'est au milieu d'un déluge que, il y a une quinzaine de jours, j'ai laissé Gontier et Émile à bord du *Dampfschiff* du lac des Quatre-Cantons, qui conduisait ces deux malheureux au pied du Righi; moi, je suis venu à tire-d'ailes à Paris, où j'avais à faire, où Émile m'a rejoint quatre ou cinq jours après entre deux eaux, et d'où je suis parti le 16 août avec ma mère pour venir nous établir ici. Nous y sommes maintenant tous les trois, tout seuls et n'attendant guère personne pour égayer notre solitude.

Je te disais tout à l'heure que j'avais l'esprit en souci. La santé de notre bonne mère, en effet, ou plutôt son état général de faiblesse, nous préoccupe tristement. A Paris, où nous la voyons toujours dans le même cadre, assise dans le même fauteuil de la même chambre, nous ne pouvons pas nous rendre compte des progrès impi-

toyables de l'âge et de la différence qu'il y a entre la minute d'après et la minute d'avant. Mais ici nous avons, d'année en année, des points de repère frappants. A une année de distance, nous pouvons la comparer et comme la mesurer à elle-même. Ainsi, l'an dernier, elle faisait tant de tours de promenade dans la cour; et cette année elle n'en fait pas le quart. L'an dernier, elle montait vingt fois par jour en chantonnant son escalier de meunier. Cette année, elle le monte quand elle y est absolument forcée, lentement, lourdement, tristement, en s'arrêtant à chaque marche. L'an dernier, tu le sais bien, elle allait presque chaque jour s'asseoir au bout du potager du château, au bord de la rivière, sur ce pauvre banc que tu connais depuis si longtemps. Cette année, il lui serait impossible d'aller jusque-là. Elle n'est sortie qu'une fois depuis quinze jours pour aller à l'église, au bout de son petit jardin. Elle se tient à peine sur ses pauvres jambes amaigries; elle est de plus en plus voûtée et cassée. Ah! mon pauvre cher Henri, quelle tristesse! Comme tu entends de là-bas les réflexions et les confidences navrées que nous échangeons, Émile et moi! Comme tu sens bien, n'est-ce pas? qu'à t'écrire ainsi mes yeux s'emplissent de larmes! Heureusement, du côté de l'intelligence et du cœur, rien n'est changé. Cette forte et sainte femme n'a pas vieilli d'un jour, d'une heure, d'une minute depuis des années. Mais nous voyons bien qu'elle est triste, qu'elle a pleine conscience du déclin de ses forces, et que souvent de noirs pressentiments font violence à son admirable résignation. Au

milieu de ces soucis et de quelques autres, je travaille avec assez de suite et d'intérêt.

Je suis en tête à tête avec l'ombre éloquente du grand Jules, qui verse sur moi des flots d'épithètes sonores. Elle ne m'avait inspiré d'abord qu'un grand nombre de lieux communs et de platitudes. Mais, depuis quelques jours, j'ai trouvé, je crois, une assez bonne veine. Je ne suis pas trop mécontent des quelques pages que j'ai mises à peu près sur leurs pieds, et il me semble que je vois assez bien devant moi. Tu sais comme je travaille lentement, et comme je laboure à pas de bœuf. Au train dont je vais, j'en ai bien, je crois, pour mes deux mois pleins. Mais je ferai tout au monde pour avoir achevé ce discours, ou du moins le gros œuvre, à la fin des vacances. Car j'aurai, au Palais, une rentrée des plus laborieuses.

Ma réception à l'Académie n'aura pas lieu avant le mois de janvier. Ni Labiche, ni Ducamp ne sont reçus, et l'Académie est en vacances. J'ai passé chez Doucet la veille de mon départ; il venait de partir pour six semaines.

Écris-moi, tu as tout le temps entre tes ablutions, tes immersions et tes sudations. Exsude-moi une longue lettre et surtout dis-moi que tu te portes mieux. Donne-moi des nouvelles de tous les tiens et du voyage invraisemblable du drapier avec sa gentille nièce. Je ne peux pas te presser de venir en convalescence à la Roche. Voilà qu'on dit que notre petit docteur va s'en aller. Quant à mon domaine, je ne t'en parle pas; tu me

verrais comme Ugolin *parlar e lagrimar insieme.* Tous les lauriers de la cour et du jardin rasés au pied; mes figuiers, rasés; les rosiers, morts; le lierre qui cachait nos murs, gelé... Dans la cour — une si belle cour! — on ne voit plus que le grand rocher tout blanc et les murs de la maison tout nus, affreux, lépreux, tatoués des clous et des fils de fer qui soutenaient cette verdure, et des grandes taches qu'y ont laissées les bras velus et les vrilles du lierre. C'est hideux; un désastre complet. Je m'assieds parfois sur un arrosoir au pied de ma pompe, et je pense à Marius à Minturnes. C'est une faible consolation. Je te remercie, elle va bien ma pompe. Le balancier bat toujours les airs avec la même vigueur mystérieuse; c'est un étrange spectacle.

Adieu, vieil ami; rince-toi, lave-toi, douche-toi; sude, exsude, transsude et chasse toutes tes impuretés. Dis-moi jusqu'à quand tu restes à Château-Thierry. Adieu encore, je t'embrasse.

La Roche, 13 octobre 1880.

Mon pauvre vieux Henri, te voilà donc encore au coin de ton feu! N'ayant pas reçu de réponse à la lettre qu'il y a bien longtemps déjà je t'avais écrite à Château-Thierry, j'espérais que le proverbe avait raison et que cette fontaine de Jouvence t'avait rendu ton antique vigueur. Ta lettre ne me laisse pas cette illusion agréable, mais elle me montre que, si tes jambes n'ont pas

encore repris leur élasticité, ta tête n'a rien perdu de son activité, comme ton affection pour moi n'a rien perdu de sa jeunesse. Hélas! mon pauvre ami, aux buissons de cette route déjà longue que nous avons commencée ensemble, qui de nous n'a laissé le meilleur de sa laine ?

Mon bon Henri, malgré les succès et l'immortalité (très relative) que m'a apportés cette année laborieuse et tumultueuse, jamais je n'ai été si sombre et si maussade. Je suis vieilli de dix ans depuis six mois, moralement et matériellement. Mon agitation native ne fait qu'augmenter avec l'âge et tourne à la sensibilité sénile. Je dors mal, et quand je dors, c'est un sommeil de cauchemars et de fantômes. Mes nerfs sont tendus à ce point que je me réveille souvent en sanglotant. Cependant, l'habitude et la nécessité sont des maîtres si sûrs de leur pouvoir que, malgré les chimères et les angoisses très réelles qui m'assiègent, la machine à penser et à écrire marche depuis six semaines avec son train-train accoutumé. A peine arrivé ici, il a fallu mettre en chantier ce fameux discours. C'était un rude travail, surtout pour un esprit fait comme le mien, qui ne peut donner tel quel ce qu'il peut valoir que dans une absolue liberté et à la condition de dire tout ce qu'il pense. Tu ne saurais croire la quantité de casse-cou, de trappes et de chausse-trapes qui se dressent ou s'ouvrent devant vous à chaque pas dans une entreprise pareille. Sur Jules Favre tel que je le connais maintenant par ses grands discours et surtout par ses petits écrits; sur cette vie tout en

paradoxes ; sur la logique secrète qui a gouverné cette intelligence puissante, l'une des plus illogiques qui furent jamais, il y aurait une étude très curieuse à faire. Mais il y faudrait le *livre* avec son public de toute provenance et avec sa complète liberté. Faire, sur ce vaste sujet, un discours de cinquante minutes, devant un auditoire composé de gens très engoués, et à juste titre, de leurs opinions, de leurs personnes, de leurs sympathies et de leurs répugnances, et dont les répugnances, les sympathies, les opinions sont absolument inconciliables entre elles, c'est une aventure des plus difficiles, où l'on ne peut guère attraper que des coups, à moins de ne dire que des platitudes. Et encore il est très possible que les platitudes ne vous évitent pas les horions. Enfin, telle quelle, ma machine est charpentée et le gros œuvre est fini. Je n'ai plus qu'à raboter, à ciseler et à menuiser, ce qui n'est pas encore une mince besogne. Certains morceaux me paraissent assez réussis et bien à l'effet Je les ai essayés sur ma mère et sa vieille amie qui, bien entendu, ont poussé des cris d'enthousiasme, et sur Émile, qui est resté de glace, comme toujours dans ces sortes de corvées. Il exècre Jules Favre ; et un mot de louange à son adresse lui fait faire, malgré lui, des « pouah ! » silencieux, comme s'il avalait une gorgée de vin de la Roche ou de Tourteron. Au reste, sa froideur ne m'effraie pas beaucoup. Il a toujours été ainsi, même pour ceux de mes petits écrits qui ont eu le plus de succès. Je vais aller ce soir à Paris. J'y ferai faire deux ou trois copies de mon brouillon et je t'en enverrai une

pour que tu t'y attelles sérieusement pendant les loisirs que te fait encore ta convalescence, et pour que tu fasses une chasse acharnée aux fautes de français, aux fautes de goût et à toutes les espèces de bêtes nuisibles ou parasites que tu rencontreras sur ton chemin. C'est un office d'ami que je te demande ; ce que je te demande aussi en grâce, c'est de ne communiquer ma copie à qui que ce soit et de n'en rien dire absolument à personne. Tu comprends toute l'importance qu'a pour moi cette recommandation. C'est donc une prière très instante que j'adresse, à cet égard, à ton amitié.

Je ne sais pas du tout quand je serai reçu ; je vais tâcher d'avoir à Paris quelques renseignements sur ce point. Tout ce que je sais, comme toi et comme tout le monde, c'est qu'il y a deux victimes qui attendent avant moi l'heure du sacrifice dans le garde-manger de la rue Mazarine. Je vais aller demain chez Camille Doucet pour savoir des nouvelles.

Il y a huit jours, j'étais invité à dîner chez M. Cuvillier-Fleury avec le duc d'Aumale ; mais j'étais en ce moment très souffrant, très morose, plus malingre de corps et d'âme que de coutume, et j'ai écrit pour m'excuser. Mais le duc me harcèle. Il m'a fait demander deux ou trois fois déjà des renseignements autobiographiques. Je suis allé, comme j'ai dû te l'écrire, dîner à Chantilly il y a trois mois environ ; je suis allé voir le prince avant mon départ au mois d'août. Après la rentrée je retournerai chez lui pour poser de face, de profil et de trois quarts. Tu juges si tout cela m'amuse !

Si tu ne peux pas venir à ma réception, je t'enverrai ma photographie en costume complet, avec une couronne de laurier-sauce sur la tête.

En attendant, je vais prendre à Paris, pour remplacer les ouvrages de J. Favre que j'y remporte, deux ou trois dossiers qu'il me faut préparer pour la rentrée. Quand je pense que, dans quinze jours, je vais derechef endosser ma vieille robe, coiffer ma vieille toque crasseuse, prendre des notes, classer des pièces, compulser des arrêts, parler, plaider, gesticuler devant le public, entendre siffler à mes oreilles mes fautes de français et mes pataquès oratoires, hausser les épaules pendant que mon confrère plaidera, je suis pris d'un immense ennui mêlé de terreur et j'ai envie d'envoyer tout au diable. Malheureusement je n'ai plus la ressource d'offrir tout au bon Dieu et de me faire chartreux ou trappiste. Tes amis y ont mis ordre et tué dans son germe ma vocation tardive. N'est-ce pas aujourd'hui même que l'on doit crocheter les loquets des capucins et défroquer les carmes déchaux? Il est vrai que, pendant ce temps-là, le Conseil municipal de Sedan fait la chasse aux ignorantins, pour laisser à M. Ferry le monopole des oreilles d'âne. Voilà une république qui a fait de grandes choses. Mais tu n'es pas assez vaillant, mon vieil ami, pour que je te parle politique.

Inutile de te dire que, tout entier à ma propre littérature, je n'ai rien lu, si ce n'est quelques pièces de ton Labiche: car c'est à toi que la bibliothèque de la Roche doit ce classique désopilant. Je n'ai fait faire aucuns tra-

vaux. Tu vois jusqu'où va mon découragement et mon marasme.

Adieu, mon cher et bon Henri, ma mère te recommande d'être patient et surtout ne pas te casser la tête de tes affaires, comme son fils cadet quand il est malade. Si un bon vent me poussait cet hiver dans quelques parages de l'Est ou du Nord, ce qui n'est pas impossible, j'irais vite te serrer la main et deviser un peu avec toi. Je tâcherai de t'écrire encore quelques lignes avant de me replonger dans ce grand torrent de Paris.

A bientôt, j'espère, soigne-toi et guéris-toi : *Porro, unum est necessarium*. Je t'aime bien et t'embrasse de tout mon cœur.

Paris, 27 novembre 1880.

Je pense bien que si tu ne m'écris pas davantage, mon cher Henri, c'est que ta santé ne te le permet pas. Quant à moi, depuis la rentrée, je suis embourbé et enlisé dans un gâchis d'affaires et de tracas judiciaires et littéraires qui ne me laisse aucun loisir. Depuis le mois de mai dernier, les suites de mon élection à l'Académie, puis cette grande et triste campagne contre les stupides décrets du 29 mars, m'avaient jeté dans un mouvement d'événements et d'idées qui m'ont fort détourné du Palais et des audiences. Il m'a fallu faire remettre après les vacances plusieurs procès; et, pendant les vacances même, je n'ai pu les travailler à

cause de ce malheureux discours qui m'a coûté près de deux mois de gésine. De sorte qu'à présent je suis aux prises avec une meute de clients qui aboient et de présidents qui grognent, plaidant une affaire par-ci par-là, en laissant dix en arrière, inquiet, nerveux, anxieux, me débattant avec rage contre ce métier cruel qui nous a usés tous les deux, dormant une nuit sur trois et sans cesse poursuivi par ce cauchemar de la plaidoirie qui m'obsède et m'épouvante plus que jamais.

Et puis, mon pauvre vieux ami, si tu es malade de corps, je suis bien plus malade d'esprit. Je travaille avec une lenteur de plus en plus désolante, avec des transports de nerfs et des désespoirs d'impuissance qui me font un mal affreux; ma mémoire est absolument partie. Je relis vingt fois une pièce ou une note avant qu'il en reste vingt mots dans ma tête. Et quand arrive la veille du procès, il me prend des terreurs folles, des envies de me sauver, des coliques de conscrit, une fièvre d'angoisse qui me poursuit jusqu'après l'audience et qui ne me quitte que pour faire place à la fièvre et aux angoisses du lendemain. Dans les deux ou trois affaires que j'ai déjà plaidées, je n'ai été ni meilleur ni plus mauvais que l'année dernière. C'est vraiment une curiosité pathologique, psychologique et sociale bien intéressante, qu'avec ce tempérament de lièvre épileptique, je sois arrivé à passer pour un esprit très viril, un caractère de bronze, et que je sois devenu, de venette en venette, un citoyen auquel on croit du courage, un avocat auquel on croit du talent, un jurisconsulte

intrépide, et, pour achever cette bizarre fortune, le successeur de Jules Favre à l'Académie française : *habent sua fata homunculi!*

Ma destinée, mon *fatum*, pour le moment, c'est d'endosser un de ces jours un habit tout brodé de vert, de m'avancer, la main sur la poignée de nacre d'une épée de bal masqué, entre M. Dufaure et M. Auguste Barbier, jusqu'au pupitre redoutable qui se dresse au milieu des fauteuils des Immortels, comme le poteau glorieux et le pilori sacré du supplice académique. Avant-hier, je suis allé prendre une répétition et un avant-goût de cet étranglement, en assistant à la réception de M. Labiche. Mais pour cet homme heureux et gai, tout est bonheur et succès. Il a fait un discours charmant, merveilleux de simplicité, de bonhomie, de finesse et d'esprit, mis en scène avec un art infini et débité avec une bonne grâce narquoise qui a ravi tout l'auditoire. Tu as lu sans doute dans les journaux d'hier ce petit chef-d'œuvre ou tout au moins des fragments de cette jolie statuette oratoire. Je te recommande de lire tout le discours; c'est un des meilleurs juleps que tu puisses prendre, et une tisane de plantes exhilarantes qui te fera passer une bonne journée. Mais garde-toi du discours de John Lemoinne. Tous les genres du mauvais s'y sont donné rendez-vous, depuis la maladresse lourde jusqu'à l'impertinence choquante, le tout se détachant sur un fond gris et monochrome d'ennui grincheux et triste. Des phrases maussades entortillées dans un français plus que douteux et débitées d'une voix

de vieille femme enrhumée : voilà cette harangue malvenue dont, assez heureusement, il n'a été possible d'entendre que quelques mots par-ci par-là, que l'orateur avait l'air de prononcer au sortir d'un profond sommeil. Pas un applaudissement, pas un murmure de plaisir. Au bout de quelques minutes, tous les assistants, même les Immortels, causaient doucement entre eux et faisaient à ce récitatif assoupi un accompagnement en sourdine.

C'est étrange, cette localisation du talent dans certains esprits. Voilà un homme qui, sans être polémiste de grande envergure, comme les Courier, les Carrel et les Prévost-Paradol, a cependant de la verve, du mordant, et tout un carquois bien garni de flèches acérées qui ne volent pas bien loin, mais qui portent. Otez-lui son petit arc et sa cible prochaine, le voilà désarmé de toute vaillance, dépourvu de toute clairvoyance, marchant dans toutes les plates-bandes, mettant lourdement les pieds dans tous les plats, se cognant à toutes les bévues, et comme perdu dans un brouillard de coton. Il n'y a qu'une voix sur ce désastre. Heureusement M. Lemoinne est homme à n'en rien croire.

Pour moi, qui suis probablement réservé à une déconvenue plus bruyante, à cause du sujet sur lequel je serai juché, je ne sais pas encore quand viendra cette petite fête des pommes cuites et des sifflets. Maxime Ducamp sera reçu le mois prochain, et il est possible que mon tour vienne à la fin de janvier. Mon discours est fait. Si tu veux le lire, écris-moi ou fais-moi écrire un mot

par Oswald. J'en ferai faire une copie que je t'enverrai en te priant instamment *de n'en rien montrer à personne.*

Demain dimanche, je vais à Chantilly, où le duc d'Aumale m'a engagé à passer deux jours. Je ne lui ai pas encore communiqué ma harangue; il va probablement me presser de la lui remettre.

Décidément, je suis un bâtonnier voué aux aventures et aux batailles. Par le plus grand des hasards, je me suis trouvé hier au Palais, mêlé à une bagarre causée par les abominables retours de la Commune triomphante.

Tu connais le procès du général de Cissey et les effroyables calomnies dont il demande compte à MM. Rochefort et Laisant. Hier, entre deux audiences civiles, je suis monté à la huitième chambre pour voir la physionomie de ce débat, et croyant ne rester là que quelques minutes. J'étais là lorsque Robinet de Cléry a commencé sa plaidoirie. Après quelques préambules assez lourdement emphatiques, il a rencontré ou retrouvé une phrase bien faite, très énergique et très courageuse contre la Commune et ses adhérents. Aussitôt il a été salué par une véritable tempête de bravos et d'applaudissements frénétiques qui, je dois le confesser, venaient, en grande partie, d'une masse d'avocats en robe entassés dans la salle. Bien entendu, des cris de rage et des injures venant du camp de Rochefort ont répondu à ce soulèvement.

Alors le président Cartier qui, depuis quelque temps,

joue les *Delesvaux*[1] de la République, mais qui, cette fois, était absolument dans son droit, s'est couvert en lançant une objurgation qui s'est perdue dans l'orage. Il a levé l'audience et est rentré furieux dans la chambre du conseil, suivi de ses assesseurs et du substitut, la robe en tumulte et levant les bras au ciel.

A peine livrée à elle-même, la tempête s'est déchainée ; des cris furieux et des invectives, des hurlements : A bas la Commune! Vive la Commune! se sont croisés au milieu des poings levés et des bras menaçants. On allait en venir aux mains lorsque, pareil à l'Hersilie de David s'élançant entre les Sabins et les Romains, je me suis jeté entre les deux troupes, et d'une voix formidable, que je ne me connaissais pas, j'ai commandé aux avocats de se taire. A l'instant même (quelle chose étrange que ces foules!), des deux côtés, un silence complet; et les avocats, *la toque à la main*, m'ont écouté. Ma harangue n'a pas été longue, mais très verte et très dure. Je leur ai dit qu'au nom du Conseil de l'Ordre dont j'étais le représentant, en mon nom comme leur chef et leur ancien bâtonnier, je leur *défendais* (*sic*, répété deux fois) de faire entendre un mot, de faire un geste ; et je les invitai à se retirer pour me laisser agir. Alors, des bravos, des serrements de main. La crise aiguë était conjurée. Restait le président. Comme je me dirigeais vers la chambre du conseil, la porte s'ouvre et voici le tribunal qui reprend

1. Dans les dernières années de l'Empire, la sixième chambre du tribunal, à laquelle étaient renvoyées toutes les affaires politiques, était présidée par M. Delesvaux.

ses sièges. Là commencent les bêtises du président. Très pâle, très agité, il prononce un jugement (pourquoi un jugement?) qui, « attendu qu'il s'est produit une manifestation indécente et injurieuse pour le tribunal, venant surtout d'avocats en robe présents à l'audience, ordonne que la salle sera évacuée même par les avocats ».

Puis les quatre juges se lèvent derechef et rentrent dans la coulisse et laissent le public et le barreau aux prises avec la force armée.

Alors, avisant dans la foule un de mes secrétaires, je lui ai enjoint d'aller chercher le bâtonnier et de me l'amener, toute plaidoirie cessante. Puis j'ai couru à la chambre du conseil où j'ai trouvé mon Cartier transporté de rage, s'échauffant encore avec ses assesseurs et le procureur de la République qu'il avait envoyé querir. J'ai commencé par lui remontrer ce qu'avaient de blessant pour le barreau les termes de son jugement et je lui ai demandé de rouvrir l'audience et de prononcer quelques paroles conciliantes auxquelles Barboux ou moi répondrions. Comme j'en étais là, le bâtonnier est arrivé; nous lui avons expliqué les choses et il a été convenu que tout se passerait comme je l'avais demandé. Cartier (que je connais d'ailleurs beaucoup et qui est, après tout, un brave garçon) m'a demandé seulement de ne laisser rentrer que les avocats dont je serais sûr et que je connaitrais comme avocats *pour tout de bon*. Je suis allé en conséquence me planter à la porte, au milieu d'une escouade de municipaux et de gardiens du Palais, et j'ai fait rentrer deux à deux, après une allocution

sage, presque tous les avocats qui se trouvaient auparavant dans la salle. Pendant ce temps-là, le Tribunal rentrait de son côté. J'ai entendu de loin le président faire un petit speech et Barboux lui répondre sans que j'aie discerné grand'chose. Robinet de Cléry a repris son discours; et, au bout d'un quart d'heure, voyant que tout était calmé, je suis parti en laissant de planton Cresson qui était arrivé à la nouvelle de cet esclandre.

Inutile de te dire que, pendant toute la journée, le Palais a été comme une ruche en fureur; et, le soir, on ne parlait partout que de l'émeute des avocats. C'est agréable. Je ne sais comment les journaux raconteront les choses ce matin, mais tu peux tenir mon récit comme la photographie même de ce qui s'est passé sous mes yeux. Il ne faut pas s'y tromper, nous marchons à une guerre civile dont toutes ces petites aventures sont les escarmouches significatives. Et voilà comment, après dix années d'épreuves, la République a pacifié le pays! Il est vrai qu'on s'est débarrassé d'une centaine de capucins et de deux ou trois douzaines de carmes; tandis que Mme Louise Michel, Mlle Aucler avec toutes les autres mégères et toutes les Parques de la République démocratique et sociale prônent impunément l'assassinat, en désignant nominativement les victimes.

Laissons cela, mon vieil ami, et tâchons de ne pas trop nous remuer la bile; toi surtout, qui dois encore avoir besoin de calme et de repos. Comment vas-tu? Ce foie, cette rate, ces hypocondres, ce gaster intempérant commencent-ils à rentrer dans le devoir? Ne m'écris pas,

si tu es fatigué; mais fais-moi donner de tes nouvelles par Oswald.

Ma mère va beaucoup mieux depuis qu'elle est revenue à Paris. Elle n'est pas plus forte, mais plus vivante, plus gaie, évidemment plus à son aise dans ce petit cadre étouffé et dans cette atmosphère un peu lourde de Paris qui, je crois, convient mieux aux vieillards que l'air vif de la campagne.

Émile est un heureux vieux qui jouit pleinement de sa liberté, honnêtement et vaillamment conquise. De moi, que te dire? Je t'ai assez parlé, en commençant, de ma vieille personne, de mes agitations, de mes émotions juvéniles et des aventures épiques qui viennent toujours me chercher. Je dors très peu et très mal, mais je ne suis pas malade; à notre âge, c'est déjà beaucoup. Il n'est pas impossible que, vers le mois de février, je sois amené dans tes parages. Dans ce cas, j'irai certainement te serrer la main. Ne songe pas à venir pour ma réception. Au milieu de l'hiver, cela pourrait te fatiguer beaucoup. Adieu, mon vieil ami. Je t'embrasse de tout mon cœur.

NOTE DES ÉDITEURS

Peu de semaines après cette dernière lettre, M. Henri Vesseron mourait à Sedan. A ce chagrin, s'ajouta pour M. Rousse une bien autre douleur : sa mère, qui tenait tant de place dans sa vie, celle que ses deux fils entouraient d'un culte, leur était enlevée. La force et la vivacité de son esprit faisaient oublier son grand âge; sa dernière joie avait été l'entrée de son fils à l'Académie. Le jour de la réception, dont son ami se faisait une fête, M. Rousse n'avait pour auditeur que son frère Émile, seul survivant des trois grandes affections de sa vie.

Sa vieillesse devait se prolonger pendant un quart de siècle, sans le moindre déclin de l'intelligence et du cœur. Les lettres éparses qu'ont gardées ses amis pourraient l'attester; mais aucune correspondance ne peut dans son ensemble former la suite de celle que nous publions aujourd'hui.

TABLE DES MATIÈRES

SIÈGE DE PARIS

1871.

Lettres écrites pendant la Commune.

Lettres à M. Henri Vesseron.

1872.

1876.

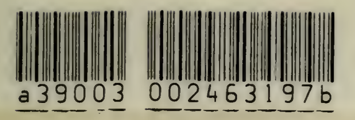
1877.

1878.

1879.

1880.

690-08. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P11-08.


a39003 002463197b

